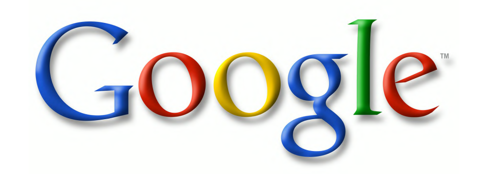
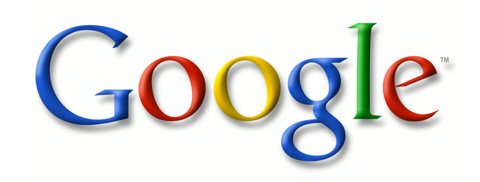

Google







ESSAI

SUR LA

LITTERATURE ALLEMANDE

LA POESIE AUX ETATS-UNIS

PAR

ALBERT LEFAIVRE

Docteur ès Lettres à l'Université Laval

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE

1881

German literature — Hist. and crit.
Poetry, American — " " "

AVANT PROPOS

Je dédie aux élèves et aux étudiants de l'Université Laval cette esquisse dont ils ont eu la primeur et que j'ai composée à leur intention, sous les auspices de leurs maîtres, pour initier la jeunesse canadienne aux traits caractéristique d'une littérature encore peu connue en Amérique et surtout sur les bords du fleuve Saint-Laurent.

Les Canadiens-Français ont dû lutter pendant près d'un siècle pour la préservation de leur existence et de leur idiôme national. On comprend que durant cette période militante, leurs études se soient portées exclusivement sur la littérature française, et qu'ils se soient renfermés, avec une piété jalouse, dans le culte

Laurin. 9 March. 1927

et l'imitation de nos écrivains. Cet isolement était leur défense la plus efficace contre l'envahissement de la race Britannique qui les entourait de toutes parts et qui tendait à les absorber. Aujourd'hui la nationalité Canadienne a surmonté ces épreuves. Etendant de de l'Atlantique au Mississipi ses rejetons vivaces, elle peut défier toutes les attaques et se promettre un long avenir. Le temps est venu pour elle d'élargir ses horizons et d'enrichir son génie par l'infusion de sèves étrangères. Ce besoin est senti par tous les Canadiens qu'aiguillonne la légitime ambition de susciter une impulsion féconde parmi leurs compatriotes. " Le " Canada, disait dernièrement un écrivain distingué, (1) le Canada entre dans une phase " absolument nouvelle de son existence, dans " une sphère d'action, presque subitement et " largement agrandie. Il a percé l'enveloppe " qui semblait le dérober au reste du monde, " et en se révélant avec ses immenses ressources, son territoire ample comme un continent " et que les Océans entourent au Nord, à l'Est

(1) M. Buies.

" et à l'Ouest, avec sa population vigoureuse " qui trouve encore à fournir à l'étranger un " élément considérable, avec ses horizons char- " gés de promesses pour l'avenir, il a étonné le " vieux monde, qui s'est demandé d'où venait " *ce géant*, et comment il avait pu rester si long- " temps inaperçu... Travaillez, jeunes gens, " l'heure est venue. Faites céder l'étrange " muraille qui nous isolait presque du reste des " hommes." Indépendamment du respect que doivent inspirer les géants, je considère le Cana dien comme un jeune homme de bonne famille et qui donne de belles espérances. Le tourisme intellectuel, les excursions littéraires compléteront utilement ses études et favoriseront l'essor de ses facultés.

Parmi ces voyages, il n'en est pas assurément de plus profitable qu'une exploration en Allemagne, dans cette " patrie des idées," des systèmes philosophiques, des révolutions religieuses, et des mouvements d'esprit qui ont le plus marqué dans l'histoire moderne.

C'est en Allemagne qu'est né l'art gothique, qui pendant cinq siècles a donné un si magni-

fique essor à la pensée humaine, sous l'égide paternelle du Christianisme. De la même source d'inspiration découlent la grande épopée des Niebelungen, l'Iliade du moyen-âge, le plus beau monument peut-être de la littérature féodale et tout un cycle de légendes et de ballades chevaleresques qui font jaillir dans l'âme un flot de sensations et de jouissances toutes nouvelles par l'association des sentiments les plus délicats, les plus intimes avec les croyances religieuses.

C'est en Allemagne qu'est éclose la Réforme, cette grande insurrection de l'esprit humain, contre le dogme et l'autorité religieuse, la Réforme dont se réclament encore de nos jours toute les revendications subversives. La Révolution, par ses historiens, par ses interprètes les plus accrédités reconnaît la Réforme allemande pour aïeule, et professe un respect filial pour Luther. L'honneur (si c'en est un) de cette parenté ne saurait être contesté à l'Allemagne. Elle l'a payé assez chèrement par deux siècles de guerres civiles, d'effacement politique et d'impuissance littéraire !

A cette éclipse du génie allemand correspond pour la France une période de gloire et de suprématie irrésistible en Europe. Mais plus tard quand l'inspiration française s'est tarie au souffle desséchant de Voltaire et des encyclopédistes, quand l'art et la poésie s'éteignent partout, glacées par le scepticisme, c'est d'Allemagne que part le signal de la délivrance, ce sont des poètes, des penseurs allemands, Klopstock, Lessing, Schiller, Goethe, Jean-Paul Richter, qui rallument en Europe le flambeau céleste.

En philosophie, l'Allemagne a ouvert de nouvelles voies à l'esprit humain, exploré les problêmes les plus ténébreux, et tiré de leurs profondeurs des conceptions toujours hardies, originales, souvent imposantes. Les chefs d'école Leibnitz, Kant, Hegel ont élevé à la raiscn humaine des temples grandioses dont la magnificence a séduit et fascine depuis cent-cinquante ans la pensée moderne. Amères sont parfois les désillutions des initiés, dans ces basiliques de l'orgueil. Douloureuses et désespérées les convulsions qui s'agitent au pied de l'idole. Mais rien ne décourage les adorateurs.

On peut apprécier par ce succinct exposé l'importance du rôle que l'Allemagne a joué dans l'histoire moderne et sa puissance de rayonnement sur l'Europe. L'étude de son développement intellectuel et de ses productions littéraires offre donc un grand intérêt. Un trait à noter c'est que toutes les péripéties politiques de l'Allemagne se retrouvent répercutées avec la fidélité d'un miroir, dans sa littérature. Aucune nation n'offre au même degré, dans son histoire, ce parallélisme. Le génie allemand s'est manifesté mâle et sévère, sous les Empereurs Saxons ; il a répandu un vif éclat sous la dynastie si brillante des Hohentauffen. Allourdi, énervé pendant les siècles d'anarchie qui suivent, il tombe, après la Réforme, dans une paralysie complète et s'épuise dans une imitation stérile de l'art français. Enfin il renait et retrouve sa vigueur native quand la nation reprend conscience d'elle-même. De nos jours, il s'identifie avec l'ambition teutonique.

J'ai mis un soin particulier à faire ressortir partout cette coïncidence. Pour orienter mes recherches et fixer mes réminiscences, je me

suis servi des magnifiques travaux d'Ozanam sur les origines Germaniques; j'ai suivi les ouvrages de MM. Bougeaud et Peschier pour les époques subséquentes ; arrivé à la période moderne, j'ai pris pour guides MM. Philarèthe Châles, Saint-René Taillandier, enfin j'ai cru pouvoir faire de nombreux emprunts à des études que j'avais publiées moi-même dans la Revue Contemporaine de 1860 à 1870. Heureuse époque où la lecture des auteurs allemands n'était pas empoisonnée pour un français, par de poignants souvenirs, où le génie de l'Allemagne ne nous apparaissait pas encore comme la vivante personnification du démon de la Haine ! Aujourd'hui les deux nations sont séparées par un abîme, mais les voies de la Providence sont impénétrables ; et tant qu'il restera dans nos sociétés un vestige de christianisme, les peuples répugneront aux haines implacables et la sympathie, les impulsions généreuses triompheront tôt ou tard des inimitiés les plus endurcies. (1)

---

(1) C'est la pensée exprimée récemment par le plus populaire des orateurs français, dans un discours qui a fait sensation dans toute l'Europe.

En attendant un apaisement dont notre génération n'est pas susceptible, j'ai scrupuleusement écarté de cette esquisse toute récrimination et toute polémique irritante. Je me suis reporté par la pensée aux rêves et aux enthousiasmes de ma jeunesse. Puissé-je en avoir déposé la reproduction vivace dans les pages qui suivent !

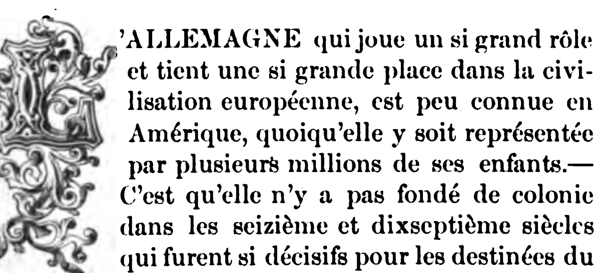
ALBERT LEFAIVRE.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

LES ORIGINES



L'ALLEMAGNE qui joue un si grand rôle et tient une si grande place dans la civilisation européenne, est peu connue en Amérique, quoiqu'elle y soit représentée par plusieurs millions de ses enfants.— C'est qu'elle n'y a pas fondé de colonie dans les seizième et dixseptième siècles qui furent si décisifs pour les destinées du Nouveau Monde. Les Allemands sont venus tard en Amérique; ils y ont trouvé un cadre tout fait, dans lequel ils ont du entrer; maintenant encore ils y dépouillent leur nationalité ; beaucoup se font Anglo-Américains, quelques-uns Français, et tous, au bout d'une génération ou deux, oublient leur

langue maternelle. Aussi peut-on dire aujourd'hui que l'allemand ne sera jamais parlé sur ce continent ; les Américains le regarderont toujours comme une langue savante, tel que le grec et le latin, et il leur faudra des efforts considérables pour se pénétrer du génie de la nation, comprendre sa littérature et l'importance qu'elle a au point de vue intellectuel et moral en Europe. En effet, les nations d'Europe ont déjà beaucoup de peine à se comprendre ; elles vivent côte à côte sans se pénétrer. La difficulté sera donc encore plus grande pour des nations éloignées comme celles de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Aussi nous n'avons pas la prétention d'amener le lecteur à l'intelligence complète de la littérature allemande, mais nous espérons du moins que les pages suivantes lui auront fait faire un premier pas vers ce but.

Un grand nombre d'auteurs allemands paraissent très jaloux d'attribuer à la race germanique des caractères spécifiques, lui donnant dans l'humanité un rang supérieur, et la séparant des autres races à peu près comme les mammifères sont séparées des autres espèces animales. Mais suivant les recherches faites par d'autres savants, peut-être aussi consciencieux et aussi compétents, tels que Ozanam et M. de Quatrefages, la race germanique ne se distingue par aucun trait caractéristique des races Celte et Slave ; ce sont les trois branches d'une même souche, qui s'est établie en Europe à une époque très reculée, dans les temps anté-historiques. Plus tard, le climat, les influences extérieures ont établi entre elles certaines différences ; mais ce ne sont pas là des distinctions virtuelles, méritant d'être classées par la science.—

A tout instant, ces caractères se confondent dans les individus : des Allemands se francisent et réciproquement ; seule, la langue, en donnant aux divers peuples un organe, un instrument différent, pour les manifestations de la pensée et des besoins sociaux, maintient entre eux une barrière morale.

Quelque théorie qu'on adopte, c'est, de toute façon, dans la langue que viennent se fixer les principales expressions du génie national, et c'est pour cela que, dans la culture moderne, l'étude comparée des littératures a pris une si grande place. Pour le politique, le moraliste, aucune n'est plus instructive et n'offre un plus haut intérêt.

Une observation approfondie de l'histoire d'Allemagne permet de la diviser en quatre périodes. La première est la période germaine, ère de barbarie et de paganisme ; la deuxième s'étend de la conversion des Germains au Christianisme jusqu'à la Réforme ; la troisième de la Réforme à la Révolution Française et aux guerres de Napoléon, époque de dépression et d'humiliation profonde pour l'Allemagne, soumise matériellement et moralement à la France ; la quatrième est l'époque moderne qui commence aux premières années de notre siècle, fait naître l'esprit national, mûrit l'idée de l'unité allemande et la réalise dans la formation d'un grand empire militaire au centre de l'Europe.

A ces quatre périodes correspondent quatre évolutions différentes de l'esprit allemand, et par conséquent quatre littératures successives, que nous allons chercher à esquisser à grands traits.

L'âge barbare de l'Allemagne a été parfaitement compris et dépeint par Ozanam, éminent écrivain, qui à la science la plus profonde joignait les vues les plus élevées, et qu'une mort prématurée enleva aux lettres et à la religion. Dans ses *Etudes Germaniques* il a sondé la religion, les lois et la littérature des anciens Germains. Il a parfaitement établi que leur religion, le culte d'Odin et de Thor, ressemblait à toutes les mythologies païennes, en ce sens qu'elle déifiait les mauvaises passions, les instincts bas et brutaux de la nature humaine, la férocité, l'ivrognerie, la luxure, qu'elle légitimait la haine, l'oppression du faible, les sacrifices humains et même le canibalisme. Il a montré que leurs lois indiquaient une nation violente, adonnée exclusivement à la guerre, rapace, avide de butin, étrangère à tout respect pour le bien d'autrui, exempte de sens moral et surtout de générosité, réduisant la femme à la condition d'esclave, admettant le meurtre des vieillards, le parricide, réservant aux forts la guerre et les bénéfices du pillage, aux faibles le travail et la servitude, un peuple, en un mot, que M. Guizot a comparé très justement aux Iroquois et aux Caraïbes. Enfin, dans le domaine de l'imagination, Ozanam a fait une découverte curieuse ; il y retrouve les légendes, les fables de la Grèce, que celle-ci avait elle-même reçues de l'Orient. Elles ont pris l'aspect triste et sévère du Nord; elles attestent un génie plus âpre, un surcroit de rudesse, de férocité, que la Grèce, même barbare, ne comportait pas. Presque toujours le désordre et l'extravagance des fictions sont plus grands. Cependant elles portent le cachet de leur origine, et, bien qu'elles soient méconnaissables aux yeux du vulgaire,

une critique patiente établit avec certitude leur filiation. Les éléments de ces affirmations se trouvent dans un livre intitulé l'*Edda*, recueil de chants scandinaves, écrit en caractères runiques, et qui fut retrouvé en Islande au milieu du XVII[e] sciècle. Dans ces poésies, on constate partout la glorification des mêmes instincts, la soif de l'or, l'amour du sang versé : " Qu'il se lève matin celui qui en veut à la " richesse et à la vie d'autrui. Rarement le loup qui " reste couché trouve une proie, rarement l'homme " qui dort trouve la victoire." Et encore ce conseil, sur lequel les Germains d'aujourd'hui semblent avoir médité : " Si tu connais un homme à qui tu te fies " peu et dont tu veuilles tirer un service, tiens-lui un " langage flatteur, dissimule ta pensée, rends-lui " mensonge pour mensonge." Il n'y a pas d'horreur, d'atrocité qu'on ne rencontre dans ces antiques documents ; l'on y sent je ne sais quelle haine de l'ordre, je ne sais quel effroyable amour des ténèbres, du mal et de la destruction.

On voit que la barbarie germaine ressemble, avec des couleurs plus sombres, à toutes celles de l'antiquité ; on retrouve dans ses mœurs, sa religion, son développement social, les mêmes caractères, les mêmes phases que chez les autres peuples primitifs d'Europe et d'Asie.

De nos jours, les Allemands, fiers de leur grandeur, s'efforcent de repousser la parenté des civilisations étrangères ; quelques-uns même, et à leur tête le célèbre Gervinus, vont plus loin : ils reprochent au Christianisme d'avoir affaibli, amolli leur force native, comme si le Teutonisme avait en lui-même

une sève plus vigoureuse, que le Christianisme aurait arrêtée dans son développement.

On voit des Teutomanes pousser l'aberration jusqu'à regretter Odin, Thor, les dieux de la force brutale, qui conduisaient Alaric, Attila, les grands destructeurs du monde Romain, et se plaindre que le Christianisme, en réprimant les instincts guerriers et farouches de la Germanie antique, ait désarmé son bras vengeur, ouvert pour elle une ère de déchéance parmi les nations. Selon ces mêmes patriotes, l'Allemagne reprend aujourd'hui sa vieille, sa grande tradition, et, débarrassée des préjugés qui la vouaient à la mansuétude, à l'abnégation, à l'effacement, elle va resplendir de nouveau dans le monde, par le triomphe de ses instincts guerriers et dominateurs.

Aux auteurs de cette théorie nous pouvons faire cette concession, que l'Allemagne d'aujourd'hui est en très bonne voie pour retourner au culte d'Odin et de Thor; mais il est impossible d'admettre le reproche qu'elle fait au Christianisme d'avoir comprimé son essor national, arrêté le développement d'une civilisation autochtone. Cet essor, cette vigueur de sève que l'Allemagne attribue à ses origines, c'était tout simplement le déchaînement des passions violentes qui régnaient dans toutes les sociétés païennes, et quant aux rudiments de discipline sociale, religieuse, intellectuelle, les Germains n'ont rien puisé en eux-mêmes; car toutes leurs croyances ou toutes leurs notions portent l'empreinte de l'Orient ou de l'ancienne Grèce, plus tard de Rome et de la Gaule latinisée. Cette affinité se retrouve dans leur langue, dont chaque mot offre une racine grecque ou

sanscrite ; leur alphabet, l'alphabet runique, qui se composait seulement de seize lettres, est également emprunté aux Phéniciens et aux Grecs. Comme chez les Egyptiens et les Perses, cette écriture était inconnue du vulgaire : c'était une science mystique, une sorte de magie, dont les prêtres seuls possédaient le secret, et qu'ils interdisaient avec un soin jaloux aux profanes, afin de conserver leur prestige et de se faire passer pour sorciers. On n'y arrivait que par des initiations et des épreuves. Ainsi dans tous les poèmes de l'Edda, la connaissance des caractères runiques passe pour une science réservée aux dieux et à leurs représentants.

Dans tous les paganismes, la grande préoccupation du sacerdoce est de s'attribuer un pouvoir surnaturel, afin de terroriser le vulgaire et d'imposer à ses sens. Seule, la prédication évangélique, élevant l'âme à des mystères sublimes, a fermé l'ère des crédulités matérialistes et soustrait le monde à cette grossière tyrannie. La thèse favorite des Allemands modernes est d'imaginer une Germanie parée de toutes les vertus qui manquaient aux sociétés gréco-latines, contrastant par sa rudesse virile avec la corruption romaine, et finissant par régénérer le monde antique en le subjuguant. C'est sur cette donnée qu'ils ont tout récemment élevé en grande pompe une statue colossale au célèbre Arminius, roi des Bructères, qui détruisit, dans la forêt de Teutobourg, trois légions romaines conduites par Varus. Sur le piédestal, se trouve une inscription proclamant qu'Arminius a été le premier vengeur des races Teutoniques et qu'il leur a enseigné à punir l'orgueil

Welche. On saisit l'allusion, qui du reste est suffisamment expliquée par le reste de l'épigraphe : Arminius n'est plus un chef de barbares, c'est un précurseur, un missionnaire, un prophète annonçant à l'Allemagne, à travers les siècles, sa mission future, consistant à malmener les races latines à cause de leur corruption spécifique, et à évangéliser le monde, tantôt avec la framée et le glaive, tantôt avec le fusil à aiguille et le canon Krupp.

L'Allemagne fait des efforts méritoires pour retourner aux beaux temps d'Alaric et d'Attila ; mais nous voulons cependant plaider des circonstances atténuantes pour le Christianisme, atteint et convaincu d'avoir interrompu cet âge d'or. Est-il vrai que l'Allemagne ait dégénéré en se faisant chrétienne, qu'en adoptant l'Evangile pour règle elle ait renoncé à sa force et tué en elle-même les germes d'une civilisation supérieure ? Pour établir une pareille assertion, il faudrait d'abord prouver l'avantage de la force brutale, de l'orgueil, des passions haineuses et du courage sanguinaire, sur l'abnégation, l'humilité et le sacrifice ; il faudrait nous montrer les productions intellectuelles, artistiques de la Germanie primitive, et nous admettre à contempler dans sa grandeur native ce prétendu génie teutonique, si méchamment détrôné par le Christianisme. Malheureusement pour les auteurs du système, les éléments de cette enquête font défaut, et pour une bonne raison, c'est que l'antiquité germaine n'a laissé derrière elle aucun monument, aucun vestige d'une civilisation autochtone. Point d'écrits, point d'inscriptions, point de médailles, point de ruines, de tombeaux à

l'aide desquels on puisse, comme en Egypte, en Assyrie, reconstruire inductivement le passé. Remarque curieuse, c'est aux historiens et aux géographes romains, c'est à l'épigraphie, à la numismatique romaines qu'il faut s'adresser exclusivement pour reconstruire les âges héroïques de la Germanie ; si bien que les Allemands actuels ne connaissent leurs ancêtres qu'au travers de cette civilisation qu'ils affectent de dénigrer et dont ils se sont fait les hautains et méprisants détracteurs. Bien plus, il est facile de prouver que la décadence romaine a été pour les Germains un phare lumineux, éclairant leurs ténèbres, vivifiant leur ignorance et leur stérile barbarie. En effet, une grande partie de la Germanie (de Cologne à Vienne) fut pendant plus de deux siècles une province romaine, et c'est justement cette partie de l'Allemagne qui s'éveilla la première à l'industrie, aux lettres et aux arts ; c'est là que les Césars fixèrent des Goths, des Marcomans par centaines de mille, et que ces barbares quittèrent la vie nomade, la vie de pillage pour l'agriculture. Les premières villes fondées en Allemagne, Cologne, Ratisbonne, Passau, Bâle ont été des colonies romaines, et, mille ans après, portant le nom de cités impériales, elles invoquaient encore les chartes qui leur avaient été données par les Césars à l'époque de leur fondation. C'est grâce aux Romains que les forêts germaniques ont été traversées pour la première fois par des routes dallées que le temps n'a pu détruire, et dont on retrouve encore avec admiration les assises. Tous les monuments de cette époque sont des châteaux, des tours, des fortifications de structure romaine. A Mayence, on voit s'élever dans la citadelle

une antique tour qu'on appelle la tour de Drusus, et qu'on prétend avoir été élevée par le fils adoptif d'Auguste. Non loin de là, sur une colline, sont les tombes des légionnaires romains, venus d'Italie pour coloniser les bords du Rhin, et pour assimiler cette contrée lointaine à leur mère-patrie. Tout récemment, les fouilles faites en Bohême ont amené la découverte d'armes et de médailles romaines dans les montagnes qu'habitaient les peuplades sauvages de Quades et de Marcomans, conquises et subjuguées par Marc-Aurèle, puis, un siècle plus tard, par Probus.

Il est donc faux que le Christianisme ait amolli le caractère et les mœurs de la Germanie ; car, bien avant la prédication chrétienne, elle s'était laissé pénétrer par les lois, les institutions romaines et elle se transformait au contact d'une civilisation dont elle admirait la splendeur. Que serait-il advenu si ces rapports tantôt guerriers, tantôt pacifiques, étaient restés dominés par le paganisme ? De deux choses l'une : ou les barbares vainqueurs auraient subi l'influence des vaincus, comme les Romains avaient eux-mêmes, deux siècles auparavant, subi l'ascendant de la Grèce, et ils en auraient adopté les arts, les élégances, les vices, la corruption raffinée ; ou bien, préférant leur rudesse et leur ignorance, ils auraient persisté dans leur barbarie ; aucun rayon d'en haut n'aurait éclairé leurs âmes ; nulle pitié, nul scrupule n'eût corrigé leurs instincts féroces. Dans ce cas ils se seraient établis en Gaule, en Italie, en Espagne comme ont fait plus tard les Mongols dans l'Inde et les Turcs dans l'empire d'Orient. L'Europe aurait été la proie d'une tyrannie abrutissante, et, pétrifiée,

immobilisée dans sa servitude, elle n'aurait jamais connu le progrès.

Inertie et rêves désordonnés, tel fut l'état intellectuel de la Germanie, pendant toute la période païenne. Ce furent les apôtres chrétiens qui l'arrachèrent à cette impuissance, tirèrent ses facultés du sommeil, élevèrent ses conceptions et donnèrent à son génie le premier essor.

" L'Eglise, dit M. Ozanam, releva l'intelligence par " la prédication, la volonté par la pénitence et toute " l'âme par la prière. La foi qui, dans la chaire de " St Chrysostôme, avait parlé le dialecte de Démos- " thènes, ne craignait pas de prendre le rude accent " du Franc et du Saxon. Ainsi se fixa la langue " Allemande dans les monastères et dans les écoles. " C'est par ce travail, par cette discipline que cette " doctrine sublime, dont tous les articles avaient " passé par les controverses et les décisions des con- " ciles, s'établit dans des esprits jusqu'alors bercés " par des fables. Elle leur apprit à se fixer, ce qui " est le premier effort de l'étude ; elle les obligeait " de discerner chaque point, de ne rien confondre, de " pratiquer tous les procédés d'une saine logique. " Enfin elle les décidait à croire, à prendre ces habi- " tudes de décision et de fermeté, qui font la puis- " sance de l'entendement humain."

Telles sont les expressions de M. Ozanam ; on ne peut reconstruire plus sûrement, à travers les âges, les progrès d'une société dans l'enfance et l'illumination d'un monde barbare par la vie intérieure et par l'idéal. A l'appui de ces affirmations, nous dirons

que les premiers monuments écrits de la langue Tudesque sont des cantiques ou des formules de prières, datant du VIIIe et du IXe siècle. On trouve aussi des formules de confessionnal, destinées à aider le pénitent dans l'aveu de ses fautes. Signalons encore vers la même époque un poème intitulé *Harmonie des Evangiles*, composé par Otto de Wilfried, moine de Wissembourg en Alsace. Ce poème fut dédié par l'auteur à Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne; il avait pour but de populariser la vie et les enseignements du Christ, et de le faire chanter par le peuple, à la place des chants profanes ou obscènes légués par le paganisme.

Pour comprendre cet éveil et cette première éclosion du génie allemand au moyen-âge, quelques détails historiques sont indispensables.

Après la mort de Charlemagne et le démembrement de sa monarchie sous ses successeurs, la Germanie, qui pendant un siècle avait fait partie de l'Empire Franc, lui servant pour ainsi dire d'avant-poste devant la barbarie orientale, devint un royaume indépendant. Elle formait alors la limite du monde civilisé ; sa mission, par conséquent, était de contenir les hordes sauvages que la Tartarie et le Thibet ne cessaient de vomir sur l'Europe, continuant ainsi le flot des grandes invasions. Les plus terribles de ces tribus étaient, au sud-est, les Hongrois ou Magyares, et au nord, les Wendes, ancêtres des Prussiens actuels. Ces barbares, d'un courage indomptable et d'une habilité extrême à la guerre, livrés au plus grossier paganisme, dépassaient les hordes d'Attila et d'Alarie en férocité. Les Hongrois, disent les historiens du

IXe siècle, buvaient le sang des prisonniers après le combat (*sanguinem potabant humanum*). Leurs têtes rasées, leurs joues sillonnées de cicatrices volontaires, inspiraient l'horreur. Ils avaient soumis l'Autriche et la Bavière à des incursions régulières, s'abattant comme des vautours sur le pays, détruisant les châteaux, brûlant les villages, envahissant les cités et les forçant à se racheter, à poids d'or, du pillage. Quant aux Wendes, ils tuaient et saccageaient par amour de la destruction, ravageant toutes les colonies allemandes, anéantissant avec furie toute trace de culture. Presque aussi farouches étaient les Bohémiens, tribu nomade, dans la vallée supérieure de l'Elbe. Ces derniers se distinguaient par leur haine contre le Christianisme : en 892 ils massacraient un missionnaire allemand, saint Arn, évêque de Würzbourg, pendant qu'il disait la messe. Ces trois peuples, les Hongrois, les Wendes et les Bohémiens, formaient, avec les Danois au Nord, une ceinture d'ennemis acharnés.

On voit quelle transformation s'était opérée dans la Germanie par le Christianisme. Païenne, elle était la terreur, la menace perpétuelle de l'Europe ; chrétienne, elle en est le plus solide boulevard. C'est à l'Eglise qu'elle doit ce changement, c'est l'Eglise qui marche à sa tête, qui milite avec elle pour accomplir sa nouvelle mission. En effet la Germanie, dans l'élan du néophytisme, s'est donnée tout entière aux convertisseurs. En Saxe, les évêchés fondés par Charlemagne ont pris en main tous les pouvoirs et remplacent toutes les autorités antérieures. De là, ces principautés ecclésiastiques, comme celles des

princes électeurs, des évêques de Mayence, de Cologne, de Minden, d'Halberstadt, de Paderborn, qui régnaient sur d'immenses territoires et dont plusieurs ont conservé leur pouvoir près de mille ans. Les abbayes, véritables forteresses, étaient à la fois des foyers de propagande religieuse et des centres d'action militaire contre les barbares. On n'y goûtait pas les loisirs et la sécurité des monastères d'Occident; les théologiens érudits n'y parurent que beaucoup plus tard : à tout instant, les moines étaient obligés de se défendre le casque en tête et le glaive à la main contre les barbares. Dans toutes les batailles contre les Hongrois, des évêques, des abbés, se faisaient tuer à côté des princes et des chevaliers. Mais ce mélange de dévotion et d'allures guerrières augmentait leur ascendant sur l'esprit des peuples ; ainsi l'Allemagne fut pendant plusieurs siècles une véritable théocratie militante, le sacerdoce catholique y était l'âme de la société.



MOYEN-AGE

LA vie publique, ainsi subordonnée à l'Eglise, souffrait-elle de cette dépendance ?

Nullement: car cette période fut pour l'Allemagne une ère de splendeur. Deux dynasties, la maison de Saxe et celle de Souabe occupèrent successivement le trône impérial avec un grand éclat, soumirent l'Italie des Alpes aux Abbruzzes, et dominèrent, soit directement, soit par des alliances, la plus grande partie de l'Europe.

Mais les Empereurs Allemands commirent la faute de vouloir placer l'Eglise et le sacerdoce sous leur dépendance, de rendre des arrêts théologiques, de viser à la dictature spirituelle et d'engager avec le Saint-Siége cette fameuse lutte qu'on nomme dans l'histoire "Querelle des Investitures." Ce fut la cause de leur perte, et cette puissance qui pendant trois cents ans avait ébloui le monde, s'éteignit misérablement vers la fin du XIIIe siècle, sur un échafaud, à Naples, dans la personne du malheureux Conradin.

Politiquement, la puissance des Othons et de leurs successeurs fut bienfaisante pour l'Europe ; elle contint la barbarie et la recula jusque dans les steppes

de l'Oder et de la Vistule; elle constitua la nation allemande, lui donna la cohésion, la force, la confiance dans ses entreprises et, par son esprit civilisateur, fut vraiment la tête et l'âme de l'Europe. Une telle influence était éminemment favorable au développement intellectuel du peuple Allemand, et de fait, c'est pendant cette période que l'art germanique fait son apparition et qu'il vient enrichir le fond appauvri de la vieille Europe, en lui apportant les richesses de sa fantaisie. En architecture, les flèches, les ogives gothiques détrônent les dômes et les colonnes byzantines; partout surgissent ces magnifiques cathédrales qui font encore aujourd'hui notre admiration, et qui représentent si bien la prière chrétienne se dégageant de la terre pour s'élever vers le ciel. La poésie nous offre un mouvement analogue. Les mythes grossiers des Teutons païens se purifient par le Christianisme et se transforment en ballades charmantes, inspirées par la nouvelle religion. Dans ces productions, la nature revêt une physionomie toute nouvelle; elle s'associe aux croyances. Le surnaturel n'est plus au service de passions grossières; il reproduit et répercute les combats intérieurs de l'âme et la rappelle à l'observation de la loi divine. Un grand nombre de ces ballades se sont perpétuées au travers des âges et elles ont été une mine d'or pour la poésie moderne. Mais la principale source d'inspiration pour les poètes allemands a été la chevalerie. Cette institution devait exercer sur les esprits un grand ascendant, car elle cimenta l'alliance des vieilles mœurs germaines avec le Christianisme. Elle transforma la profession des armes, en lui donnant pour but, non plus le meurtre et le pillage,

mais la protection des faibles contre la violence. Elle tira la femme de son esclavage et l'entoura d'une sorte d'auréole, en épurant l'amour, en mettant l'idéal, les sentiments délicats, généreux et tendres, à la place des instincts sensuels.

La chevalerie fut l'élément vital de la société au moyen-âge ; elle animait les cours, les châteaux, les camps, les réunions de plaisir, la vie domestique, elle embrassait tous les rapports sociaux ; elle a fondé pour les nations modernes un sentiment moral inconnu de l'antiquité, le sentiment de l'honneur, dont le fond est essentiellement chrétien ; car, si les païens ont connu la force de caractère et la grandeur d'âme, l'humilité, l'abnégation, le renoncement au bonheur matériel, le respect dans l'amour, sont l'apanage exclusif du Christianisme.

Dans tous les pays de l'Europe, la chevalerie eut ses poètes à part, consacrant leur vie à célébrer ses prouesses. Ces poètes étaient souvent des nobles, des familiers des cours et des châteaux, faisant usage tantôt de la lyre, tantôt de l'épée ; souvent aussi des lettrés que leur talent tirait d'une condition obscure, tous menant une vie nomade, en quête d'applaudissements et de récompenses. En Provence, ils portaient le nom de *troubadours ;* dans le nord de la France, on les nommait *trouvères*, en Angleterre *ménestrels*, en Allemagne *minnesingers* ; les plus célèbres florissaient en Saxe, vers la fin du XIII[e] siècle. L'histoire nous a conservé le récit d'un tournoi poétique qu'ils se livrèrent au château de la Wartbourg, chez le Landgrave Hermann I[er]; une

des conditions de la lutte était que le vaincu devait perdre la vie. Le minnesinger Henri, victime de cette loi, allait périr, quand il fut sauvé par la femme du Landgrave, qui lui tendit la main en signe de grâce.

Le plus fameux de ces minnesingers fut WALTHER VON DER VOGELWEIDE, qui vint à la cour de Frédéric d'Autriche au milieu du XIII[e] siècle. Walther était un patriote ; il célébra dans ses vers l'Allemagne et les femmes allemandes, "supérieures," disait-il, "à "celles de tous les autres pays." Il accompagna en Italie l'Empereur Frédéric II, si fameux par sa lutte contre le Saint Siége. Cependant c'était un chrétien sincère ; voyant l'empereur hésiter à prendre la croix malgré l'ordre du Saint Père, il l'encouragea dans ses vers à marcher contre les infidèles, et s'embarqua lui-même à sa suite. En vrai poète, Walther fut pauvre, et longtemps sollicita de l'empereur un fief dont les revenus le missent à l'abri du besoin.

Après de longues et douloureuses sollicitations, il obtient ce fief, objet de tous ses désirs et sa joie éclate d'une manière naïve :

" J'ai mon fief! Je ne crains plus maintenant les " neiges de février. Je ne serai plus maintenant " l'hôte importun de barons avares. Le généreux " prince me l'a donné ; je peux maintenant, grâce à " lui, m'établir, en été, à l'ombre de mes arbres, et, " en hiver, dans ma maison. Mes voisins, qui autre- " fois me regardaient d'un air moqueur, me trouvent " à présent bonne mine. Longtemps, je fus pauvre " contre mon gré ; l'amertume a percé dans mes

" paroles, le don du prince a adouci mon cœur et
" mes chants."

On voit qu'à toute époque, les poètes ont dû recourir à la générosité des grands personnages. Mais aujourd'hui, bien peu s'accommoderaient d'un fief solitaire, juché sur le sommet d'une montagne. Ce qu'il leur faut, c'est la vie des grandes villes avec ses excitations fiévreuses, de fins dîners, des équipages et des revenus suffisants pour frayer avec les capitalistes et tous les heureux du jour.

Dans sa vieillesse, Walther Von der Vogelweide, vit l'empire déchiré, la chevalerie agonisante ; une amère tristesse se répandit dans ses chants. Il comparait les jours heureux de son jeune âge à ceux du présent, et disait que le règne de l'Antéchrist allait venir. Walther avait l'âme grande et noble ; on trouve un sentiment de délicate poésie, jusque dans l'ordre qu'il donna de creuser dans la pierre de sa tombe quatre trous où chaque jour on placerait des graines pour nourrir les oiseaux. Cette tombe se trouvait dans un cloître de Würtzbourg.

L'émule de Walther en célébrité fut un autre gentilhomme de la même époque, nommé WOLFRAM D'ECHENBACH, chevalier sans fortune, bien qu'appartenant à une grande famille, qui fit plusieurs campagnes avec grand honneur, et vécut ensuite à la cour du landgrave d'Eisenach. Son principal ouvrage est un roman de chevalerie, *Percival*, tiré d'un poème provençal. Le fond est emprunté à la légende du Saint Graal, vase merveilleux où Joseph d'Arimathie a recueilli le sang du Sauveur. Ce vase,

transporté en Bretagne, avait servi à la conversion des Bretons. Un chevalier nommé Pérille, qui l'avait reçu de la main des anges, bâtit en son honneur le château de Montsalvat, avec un temple desservi par des chevaliers templistes qui devaient se dévouer à la protection du faible et conserver une vertu parfaite. Pour devenir roi des templistes, il fallait passer par des épreuves extraordinaires, faire éclater une vertu surhumaine. Le poème a justement pour sujet les aventures et les obstacles que traverse le héros Percival, pour arriver à ce grade suprême. Cette légende a été, de nos jours, utilisée très heureusement par le compositeur allemand, Richard Wagner, dans son opéra de Lohengrin, qui mérite certainement d'être classé parmi les créations originales du XIX[e] siècle et dont il a écrit lui-même le libretto.

Mais le chef d'œuvre de tous les poèmes chevaleresques est celui des *Niebelungen*, composé par un auteur inconnu vers le milieu du XII[e] siècle, et que les érudits Allemands acclament aujourd'hui comme l'épopée nationale par excellence. Gervinus l'appelle l'Iliade Germanique ; mais le fond n'en est pas original ; il est emprunté au recueil scandinave de l'Eddas. En voici les principaux traits :

Le roi des Burgondes, Gunther, a une sœur d'une grande beauté, Kriemhilde, dont la main est recherchée par Siegfried, fils du roi des Francs. Gunther est épris d'une princesse guerrière, Brunhilde, qui demande à tous ses prétendants de lutter avec elle en combat singulier: le vainqueur aura sa main pour prix, les vaincus auront la tête tranchée.

N'ayant pas suffisamment de confiance en ses forces pour affronter cette épreuve redoutable, Gunther réclame l'aide de Siegfried. Celui-ci a tué un dragon et s'est baigné dans son sang, ce qui a rendu son corps invulnérable, sauf une certaine partie du dos sur laquelle est tombée une feuille de tilleul, et qui s'est trouvée soustraite à l'action magique. Il a conquis les domaines des princes Niebelungen et s'est emparé de leurs trésors, de la fameuse épée Balmung qui assure la victoire, d'un manteau noir qui rend invisible, et d'une baguette qui donne un pouvoir surnaturel.

Avec de pareils moyens, Siegfried n'a pas de peine à assurer la victoire à Gunther : invisible grâce à son manteau noir, il le soutient dans son tournoi contre Brunhilde qui s'avoue vaincue et lui accorde sa main. En récompense de ses services, Siegfried épouse Kriemhilde. Tels sont les principaux épisodes de la première partie du poème.

Depuis dix ans, Siegfried et Kriemhilde jouissent d'une félicité parfaite. Mais Brunhilde, jalouse de leur bonheur, n'aspire qu'à le troubler ; elle cherche querelle à Kriemhilde au milieu d'une fête où elle l'a invitée, et celle-ci, s'emportant, pousse l'imprudence jusqu'à lui révéler que dans le tournoi elle a été vaincue non par Gunther mais par Siegfried.

Brunhilde dissimule sa rage et rêve une vengeance terrible. Elle recourt au farouche Hagen qui va trouver Kriemhilde et, feignant de prendre ses intérêts, lui dit que son mari est menacé de mort. Celle-ci effrayée, lui révèle qu'il n'est pas à l'abri de tout danger et que la feuille de tilleul a laissé un endroit vulnérable. Hagen lui conseille de broder une croix

sur ses habits à cet endroit, afin qu'il puisse dans les combats détourner les coups qui pourraient l'y atteindre. Quelques jours après, dans une partie de chasse, le traître Hagen frappe Siegfried à l'endroit marqué, et le lendemain Kriemhilde trouve son cadavre devant sa porte.

Sur ces entrefaites, Attila, roi de Hongrie, qui a entendu vanter la beauté de Kriemhilde, touché de ses malheurs, s'offre pour être à la fois son vengeur et son époux. Kriemhilde accepte et part pour la Hongrie.

Treize ans s'écoulent, il semble que tout grief soit oublié ; mais la vengeance, pour s'être fait longtemps attendre, n'en sera que plus terrible. Attila va donner de grandes fêtes, il y invite Gunther et sa cour. Gunther arrive avec une suite de dix mille hommes ; l'accueil qu'il reçoit est magnifique, mais il y a méfiance des deux parts. Enfin, au milieu d'un banquet, la vengeance si longtemps couvée éclate. Les Hongrois se précipitent sur les Bourguignons et alors commence une scène horrible de carnage : tous les Bourguignons sont massacrés, ainsi que Gunther et Hagen ; Kriemhilde est frappée aussi et meurt en savourant sa vengeance. " La fête du roi, dit le poète pour conclusion, se termina d'une manière sanglante, car souvent l'amour à la fin produit le malheur."

Des liens invisibles mais étroits unissent la poésie et toutes les manifestations de l'art à la politique. A la puissance, à la grandeur des rois ou des peuples correspondent l'éclat et la fécondité des intelligences ; au contraire, l'abaissement et la décadence des empires semble amoindrir et stériliser le génie. La

grande inspiration disparaît, et ces époques néfastes ne laissent d'autre trace que des œuvres d'un goût équivoque, où l'impuissance se cache sous la critique et le dénigrement. C'est ce spectacle que nous voyons en Allemagne, après l'effrondement du grand empire, à la fin du XIII[e] siècle. L'autorité s'est morcelée, les grands vassaux ont usurpé le pouvoir suzerain ; l'anarchie, la confusion ont remplacé l'ordre et la discipline des âges précédents. C'est cette période que l'histoire a nommée le grand interrègne. En l'absence d'un souverain reconnu, les ambitions féodales ont libre carrière, les Etats se divisent et se subdivisent. C'est alors qu'on voit se former la Bavière, la Saxe, le Palatinat, et ces grandes principautés qui, sous le nom d'électorats, s'attribuent le privilège de nommer les empereurs. La Souabe se morcelle en cent cinquante fiefs, dont chacun prétend ne relever que de l'empereur même, c'est-à-dire d'une autorité nominale. Les villes impériales deviennent de vraies républiques, et forment entre elles des ligues contre les princes. Entre tant d'intérêts divers les conflits se multiplient, et les guerres privées redeviennent l'état normal, la maladie chronique de l'Allemagne. Partout des forteresses, des châteaux-forts s'élèvent, partout la violence remplace le jeu des institutions. Dans cet état tourmenté, l'Allemagne souffre profondément ; le progrès s'arrête, la poésie chevaleresque est morte ; les peuples foulés et rançonnés croupissent dans la misère et l'abaissement ; rien de grand ni d'élevé ne sort des intelligences, parce qu'il faut la paix, la confiance à la culture des esprits.

La déchéance s'accuse déjà dans le caractère des ouvrages ; ce ne sont plus comme autrefois des épo-

pées ou des romans héroïques, célébrant les chevaliers de Charlemagne ou de la Table Ronde, racontant leurs prouesses, leur courage et leur grandeur d'âme. L'imagination se complait dans la satire et dans la bouffonnerie; on sent que la vulgarité, les goûts bourgeois, les vues étroites ont remplacé les grandes ambitions et le mysticisme.

Le succès est pour les comédies, pour les peintures de mœurs représentant une société plus raffinée dans ses goûts, dotée d'un plus grand bien-être, mais beaucoup plus prosaïque, et perdant déjà par la critique le sens de la foi. Tels sont les tableaux offerts par le fameux *Roman du Renard*, satire amère de la société féodale, dont l'auteur inconnu est revendiqué à la fois par l'Allemagne et la France. Dans cette œuvre singulière, les animaux parlent et agissent à l'instar des hommes. Chacun d'eux représente un type particulier, le nom de chacun correspond à son caractère. On y voit Bélin, le mouton; Bruin, l'ours; Noble, le lion; Chanteclair, le coq; Cuvaert ou Couard, le lièvre; Tardif, le limaçon. Mais le rôle dominateur n'est pas pour le lion ni pour seigneur Léopard, ni pour sire Bruin, un butor qui donne dans tous les pièges, ni pour Isengrin, le loup glouton et féroce; toute la gloire, tout le succès, tous les bons rires de la galerie sont pour le Renard, c'est-à-dire pour l'adroit filou qui les triche, les berne et se moque d'eux. Maître Renard triomphe toujours dans ses tours multiformes, de ses hauts et puissants ennemis, dont il fait ses dupes. Ainsi la ruse est glorifié aux dépens de la forçe.

Il faut croire que le sujet est heureux, car l'illustre Goethe n'a pas dédaigné de le reprendre au commen-

cement de notre siècle; il en a fait le sujet d'un poème très original *Reinecke Fuchs*, qui a été récemment illustré par un des peintres les plus célèbres de notre temps, Wilhelm Kaulbach. Dans ces desseins, toutes les infirmités morales de l'humanité sont représentées sur des figures d'animaux avec une vérité et une vigueur qui en font un sujet d'étude également intéressant pour le peintre et le moraliste.

Le roi-lion a l'orgueil placide d'un grand-duc ou d'un électeur allemand de l'ancien régime. Le cerf, grand maréchal du palais; le porc, chambellan; le loup et l'ours, écuyers et aides de camp, ont toute la suffisance et la solennité de leurs hautes fonctions. Le tigre et le léopard, dignitaires de l'Eglise, sont graves, ondoyants dans leurs fourrures tachetées. Leurs sourires, leurs regards onctueux sentent la prélature. L'âne, poète de cour, est couronné de roses: il laisse pendre sa mâchoire pour exprimer son enthousiasme.

Des grues, médecins de cour, allongent et rentrent leurs becs d'une manière éminemment doctorale. Ailleurs est une orgie de cour, où les grands du royaume, chamarrés de croix, mangent avec une gloutonnerie bestiale. Le lion, étendu près d'une tigresse, fait l'amour en public avec un royal abandon. L'éléphant se vide une bouteille avec sa trompe dans la bouche. L'âne sacrifie aux muses et lit un sonnet, le verre à la main. Ailleurs est le manoir de Malapertus, où le renard, bandit, assassin, cultive les vertus domestiques. Rien de profond comme l'expression de cette figure, mélange de férocité et d'astuce. Il part pour un pèlerinage en bénissant d'une

voix attendrie sa femme qui pleure et ses enfants qui jouent, dans leur innocence de jeunes renardeaux. Le blaireau, son compère, regarde cette scène avec scepticisme. Tous ces dessins offrent la même animation, tous attestent la même puissance créatrice, le même esprit observateur et sagace.

Des œuvres analogues au *Roman du Renard*, des fables, des épopées animales, des satires burlesques furent composées par différents auteurs, dont le plus célèbre est HANS SACHS, de Nuremberg, cordonnier et poète, qui florissait au XVIe siècle, sous Maximilien et Charles-Quint. Hans Sachs, tout en faisant des souliers, trouva le temps de composer six mille poésies qui formaient un ensemble manuscrit de trente-cinq volumes : contes, fables, comédies, farces, chants de guerre, d'amour, et plus de quatre mille chansons. Il fut assez célèbre en son temps, et les doctrinaires de l'école moderne en Allemagne, toujours en quête de grands hommes, affectent pour lui un grand enthousiasme. Il leur est plus facile de le louer et de le comparer à Shakespeare et à Dante que de lire ses trente-cinq volumes.

Dans cette étude préparatoire, nous avons esquissé à grands traits les étapes successives parcourues par le génie allemand dans son passage de la barbarie à la civilisation, en montrant le rôle prépondérant joué par le christianisme dans l'éducation et l'histoire nationales. Nous allons faire voir maintenant, la transformation qu'il a subie pendant la période moderne, et, tout d'abord, nous mettrons en lumière l'influence exercée sur l'esprit allemand, par l'irruption du protestantisme.

RÉFORME ET INFLUENCE FRANÇAISE

AU moment où éclata la Réforme, de grandes découvertes illustraient la nation allemande, et mettaient en relief la puissance de ses facultés, sa persévérance dans les recherches, sa force, sa fécondité dans l'invention. Au XIVe siècle, le moine Schwartz avait inventé la poudre à canon. Des religieux allemands avaient, au fond de leurs cloîtres, fait faire d'immenses progrès aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique. L'imprimerie, cette gloire du XVe siècle, était sortie du sein d'ateliers allemands. Tout annonçait dans cette nation, si richement douée, une ère de grandeur intellectuelle.

Tout à coup, un grand déchirement s'accomplit dans les croyances religieuses et dans l'économie morale du pays. Un moine saxon, Martin Luther, en s'insurgeant contre le Saint-Siége, donna le signal d'une révolution qui bouleversa l'Allemagne, arrêta son développement intellectuel en pleine floraison, la couvrit de ruines et de morts, et la voua pour plusieurs siècles à la faiblesse, à la division, et par suite à l'intervention et à la conquête étrangères. Dans le domaine de la pensée, les conséquences de ce nouveau régime furent le renversement du principe d'autorité, de la tradition et l'application du

droit d'examen, de la critique raisonneuse à toutes les notions ; l'esprit ne se sent plus dominé et guidé par une loi fixe, indiscutable, protégée par le respect et l'assentiment unanimes. Il devient son propre maître et son juge, il passe au rang de législateur. Chaque individu se crée sa foi selon ses besoins ou ses instincts ; on peut déjà prévoir que l'ensemble ira se perdre dans un vague panthéisme, dont l'humanité déifiée sera le dernier mot. Les écoles philosophiques de Schelling, de Schopenhauer, proviennent en droite ligne de Luther, et réclament du reste sa paternité.

En politique, dans la vie civile, un fait domine tous les autres, c'est la confiscation des biens énormes possédés par le clergé et les principautés ecclésiastiques, par les souverains et les grandes maisons féodales. Les intérêts créés par cette monstrueuse spoliation, dominent les consciences, imposent les apostasies aux populations et tuent dans les âmes le patriotisme ainsi que l'image du droit. C'est l'usurpation qui se proclame sainte, inviolable ; on voit le prêtre, dépositaire infidèle, s'appropriant les biens confiés à sa garde, réclamant pour son titre le respect et le dévouement. Quel abaissement pour la morale, et quel désordre devait envahir les intelligences aux prises avec de pareils spectacles !

Il est impossible de se figurer une époque plus calamiteuse que le siècle inauguré en Allemagne par l'insurrection spirituelle de Luther. La guerre civile en est la conséquence immédiate, puis la guerre sociale ; les paysans se soulèvent et sont écrasés en Alsace ; on voit des hallucinés, des faux prophètes,

comme Jean de Leyde, fanatiser les multitudes, s'installer dans des palais, et s'y livrer, la Bible à la main, à toutes les débauches, en répandant au loin l'incendie, l'assassinat et le pillage. Puis, quand les passions sont arrivées à leur paroxysme, on voit éclater cette guerre de trente ans, qui ruine les villes les plus florissantes, saccage et dépeuple la Bohême, la Saxe, le Palatinat, livre l'Allemagne entière à la brutalité de soldats à moitié sauvages, et finit par la placer presque toute entière sous la dépendance et sous la vassalité de la France. Vassalité politique, car les rois de France deviennent les protecteurs officiels de tous les princes secondaires contre l'autorité impériale ; ils imposent leur médiation, leur arbitrage dans tous les litiges. Ils donnent et retirent des territoires, et finissent par être plus souverains en Allemagne que l'Empereur même. Vassalité morale, car la littérature et l'art français font invasion en Allemagne et s'y établissent. L'Allemagne reconnait leur prépondérance ; elle abdique son génie pour se réduire à l'imitation servile de poètes et d'écrivains étrangers. C'est en France qu'elle va chercher des modèles, non seulement en littérature, mais dans les beaux arts, les modes, le bon ton et les manières. Chaque cour, petite ou grande, s'efforçait de reproduire les splendeurs de Versailles. Nos auteurs étaient lus, admirés, imités partout où l'on se piquait de bon goût et de savoir. Souvent même le fanatisme de cette imitation était poussé jusqu'à l'abandon et à la proscription de l'idiôme national, qu'on traitait de barbare. C'est ainsi que Frédéric le Grand fit régner presqu'exclusivement l'usage de la langue française à sa cour ; lui-même écrivit, en français,

des poésies que Voltaire corrigeait, et plusieurs volumes de mémoires. Ses familiers étaient des philosophes et des auteurs venus de France. Quant aux littérateurs allemands, il les méprisait et se glorifiait même de les ignorer.

Rien de contagieux comme l'exemple des princes et des grands du monde. De nos jours, leur influence sur les arts, sur la littérature est encore sensible. Il y a deux cents ans c'était une domination incontestée. Eux seuls avaient des goûts délicats ; eux seuls pouvaient donner des faveurs, des pensions ; le poète, l'artiste était obligés de leur plaire, sous peine de mourir de faim. Il est donc naturel que les écrivains allemands se soient précipités, à la suite des cours, dans l'imitation française. Cette mode fut, pendant tout le XVIII[e] siècle, une sorte de monomanie. Les uns faisaient de lourdes tragédies à l'imitation de Corneille et de Racine, d'autres s'évertuaient dans le madrigal ou dans le sonnet ; un certain HARSDORFFER imitait l'hôtel de Rambouillet et essayait d'en acclimater le jargon prétentieux et sentimental en Allemagne. La France avait ses bergers du Lignon, Harsdorffer fonda l'ordre des bergers de la Pegnitz. Un autre écrivain, LOHENSTEIN, imitateur de Scudéry, écrivait le roman intitulé : " Histoire politique, amoureuse, et héroïque du vaillant chef Arminius et de la très illustre Thusnelda," travestissant le héros germanique en paladin amoureux et en petit maître de ruelle, et Thusnelda sa femme, en coquette précieuse, habile à discourir sur les nuances et les délicatesses du parfait amour. Toutes ces productions étaient artificielles, dépaysées sur le sol allemand, et stérilisaient la sève nationale au lieu de l'activer. L'inspi-

ration, la faculté inventive désertaient de plus en plus les poètes. Pour les remplacer, on a recours aux formules et aux procédés, comme pour donner à la poésie des ailes mécaniques. Un certain AUGUSTE BUCHNER compose un guide du poète où il circonscrit les auteurs dans le genre descriptif et dans le domaine du raisonnement. Un autre émule de Boileau, TREUER, va plus loin. Il rédige un Lexicon poétique, pour épargner aux écrivains la peine de composer et même de penser, en leur fournissant un bagage tout préparé de phrases, d'idées et d'expressions poétiques. Il y met, par ordre alphabétique, tous les mots qui peuvent être employés en poésie, il y ajoute les épithètes, les synonymes, les périphrases ; c'est un véritable Gradus qui fait de l'imagination une superfluité gênante pour le poète. Grâce à ces manuels, la littérature se confine dans un petit cercle de pédants prétentieux, sans horizon, sans portée, et tournant le dos au public. La langue allemande tombe dans un profond discrédit, et devient si méprisée en Europe, que les plus grands esprits l'abandonnent. Le célèbre philosophe Leibnitz, après avoir essayé de l'idiôme national pour écrire ses ouvrages philosophiques, crut devoir employer le latin, puis le français. Les Allemands modernes sont impitoyables pour cette époque d'abaissement et de paralysie nationale ; ils la flétrissent du nom de Zopfzeit, ou règne des perruques.



LES PRÉCURSEURS

C'EST vers le milieu du siècle dernier que le génie allemand rompit ses entraves, et, revenant à ses aptitudes naturelles, retrouva sa hardiesse, sa force inventive et sa richesse d'imagination. Cette émancipation, à vrai dire, ne fut pas spontanée. Elle fut précédée et provoquée par celle de l'Angleterre qui, depuis Shakespeare et Milton, avait pris l'initiative des témérités séditieuses en littérature, et se maintenait en révolte permanente contre l'art, la philosophie, la politique et les modes françaises, c'est-à-dire contre la discipline généralement établie et reconnue en Europe. Il faut rendre cette justice aux Anglais, qu'ils furent les premiers à réagir contre l'emphase et cette solennité fatigante qui reproduisait dans le domaine de la pensée l'étiquette et la monotonie de Versailles. Les premiers, ils étudièrent la nature humaine en dehors des cours et des grandeurs princières, et par des peintures prises dans la vie bourgeoise, ils rafraîchirent les yeux fatigués de rois, de courtisans et de grands personnages. C'est ainsi que leurs romanciers Richardson, Goldsmith, ouvrirent des horizons tout nouveaux, et firent une véritable révolution en littérature par les romans de Grandisson, de Clarisse Harlowe, du vicaire de Wakefield. Ce fut une immense

surprise, une véritable révélation pour l'Europe : pour la première fois, on trouvait dans les événements, dans les caractères de la classe moyenne l'intérêt, l'émotion, les effets de pathétiques, qui jusqu'alors avaient paru le privilège exclusif des rois et des grands. Arracher à l'âme ses secrets, dépeindre ses douleurs, ses déchirements, faire vibrer le clavier humain dans ses profondeurs n'était donc plus l'apanage des poètes de cour ; chacun pouvait ambitionner cette gloire, dans la sphère et la condition la plus humble, en s'inspirant de la nature et des sentiments. Le sentiment, tel fut aussitôt le mot d'ordre, la devise de la nouvelle littérature ; et les chevaliers, les héros, les Artamène et les Cyrus disparurent pour faire place à l'Homme sensible, ce type singulier qui représentait il y a cent ans l'idéal de la perfection. L'homme sensible admire le Créateur dans ses œuvres ; il s'attendrit, il verse des larmes en face des torrents, des forêts et des précipices ; il a des extases en face d'un insecte ; philosophe émancipateur, il flétrit les despotes, sans dédaigner leurs pensions ; il professe une sainte horreur pour les distinctions sociales, fulmine contre les grands et les puissants du monde, tout en dînant chez eux ; il envie le bonheur des chaumières, mais se garde d'y loger ; il admire les hommes des champs, leurs vertus rustiques, et les oppose à la corruption des grandes villes. Que dis-je ? Les paysans sont encore trop civilisés à ses yeux ; il leur préfère infiniment le sauvage, l'homme primitif. Mais c'est surtout la morale qu'il régénère en l'affranchissant des prescriptions et des maximes anciennes, qu'il traite de superstitions et de préjugés. Son guide, sa boussole infaillible,

c'est le sentiment ; l'impulsion de son cœur est pure et généreuse. Pourquoi y résisterait-il ? En s'examinant lui-même, il ne se découvre aucune inclination perverse ; au contraire, il se reconnaît bon, humain, généreux, tendre, bienfaisant. Son ambition est noble, il accomplit en pensée toutes sortes d'actions sublimes ; il rêve le bonheur des hommes, le règne de la justice et de la paix universelles ; il se fait à lui-même tout le bien qu'il voudrait faire à l'humanité. Tel est l'homme sensible du XVIII[e] siècle, type plein de contradictions, de faiblesses et de ridicules ; il a du moins de grands avantages sur les héros artificiels qu'il a remplacés. Ce n'est plus un automate théatral, c'est la personnification vivante de nos idées, de nos illusions, de nos aspirations vagues et désordonnées ; nous nous retrouvons en lui tels que nous sommes, ou tels que nous voulons être dépeints ou poétisés, et c'est pour cela qu'il nous intéresse.

On comprend combien cet idéal devait faire fortune en Allemagne, au milieu d'esprits mécontents, exclus des grandes ambitions et refoulés sur eux-mêmes. Ce fut la mort des tragédies en perruque poudrée, un réveil pour les imaginations engourdies par l'atmosphère asphyxiante des petites villes et des principautés secondaires. Un grand nombre d'esprits ardents, aventureux, s'élancèrent dans cette voie. La plupart sont oubliés aujourd'hui. Quelques-uns ont produit des œuvres durables et se sont acquis une place glorieuse dans le panthéon littéraire de l'Allemagne. Les principaux sont Lessing, Klopstock, Wieland, Winkelmann ; deux d'entre eux enfin ont doté leur patrie de chefs-d'œuvre acclamés par

l'Europe entière, ce sont Schiller et Gœthe. Parlons d'abord des premiers.

Le plus ancien, pour suivre l'ordre chronologique, Gotthold Ephraïm Lessing, naquit en Lusace, à Kamenz, en 1729. Son père était ministre protestant. Destiné lui-même à l'état ecclésiastique, il quitta de bonne heure la théologie pour la littérature, composa des fables, des poésies assez froides et s'adonna surtout à la critique et à l'étude du théâtre. C'était un esprit acerbe, passionné pour la lutte, et poursuivant sous toutes les formes une seule idée : la guerre à l'influence française, à l'esprit et à l'art français. Ses fables sont écrites en prose pour détrôner celles de La Fontaine, pour démontrer la supériorité d'Esope sur le fabuliste français. Mais cette tentative ne fut pas heureuse. Les fables de Lessing sont lourdes et dénuées de grâce ; ce sont des discussions sarcastiques, généralement terminées par une épigramme. Les productions fugitives ne procurant à l'auteur que des ressources précaires, il se fit directeur de théâtre à Hambourg, et, pour satisfaire au goût régnant de l'époque, il se voyait, à son grand regret, obligé de faire jouer à ses acteurs des pièces puisées dans le répertoire français. Il conçut alors le projet de réformer lui-même son public, et composa dans ce but son plus célèbre ouvrage, *la Dramaturgie*, pamphlet incisif, dans lequel il formule et motive ses griefs contre le théâtre français. C'est un véritable réquisitoire contre le goût, l'esprit et l'influence de notre nation. Les Français, dit Lessing, n'ont pas la profondeur de sentiments qui caractérise les races germaniques. Ils n'aiment pas, comme nous, la nature,

les forêts, le silence, la solitude, la méditation. La vie d'intérieur, avec sa monotonie si favorable à l'étude et à la liberté d'esprit, leur semble ennuyeuse et dénuée d'intérêt. Il leur faut des réunions, des tournois d'esprit où les regards, les sourires des femmes stimulent la vanité des hommes et les maintiennent dans un état factice de surexcitation et d'ivresse. C'est dans ce milieu qu'est née la poésie française, en Provence par les cours d'amour, à Toulouse par les jeux floraux.

Au XVII[e] siècle, c'est l'hôtel de Rambouillet, présidé par les précieuses, qui forme Corneille ; c'est la cour de Louis XIV qui domine Molière et Racine ; enfin c'est Versailles, c'est Trianon, ce sont les salons de Paris, les petits soupers, les marquises philosophes qui régissent la scène française au XVIII[e] siècle, et qui la rendent à la fois pompeuse et frivole, déclamatoire et guindée, polie, raffinée, galante à l'image de ses aristarques. Sa grande affaire, ce n'est pas la peinture des sentiments ou des mœurs, ce sont les tirades, les dissertations, les déclarations d'amour, les attitudes de héros, les soupers, les larmes, les attendrissements des princesses. Tout cela est brillant, élégant, noble, olympien, mais ce n'est pas la nature humaine avec son organisation si complexe, ses passions multiformes, qui franchissent à tout instant les barrières sociales ; avec ses élans imprévus de rudesse et souvent même de trivialité. Sommes-nous de purs esprits, des séraphins, ou des créatures terrestres, dominées, troublées à tout instant par des exigences du corps ou par des incidents matériels ? Eh bien ! dans la tragédie française, le monde phy-

sique ne joue aucun rôle ; les accidents ou les besoins matériels sont exclus comme des rustres ou des malappris, indignes de figurer en bonne compagnie. Les héros ne mangent ni ne boivent, ils ignorent la faim, la soif, les infirmités et les maladies. Ce sont donc des êtres psychologiques, de pures abstractions. Le décor est à l'unisson : c'est toujours un palais ou le frontispice d'un temple ; comme perspective une rangée de colonnes. Un fauteuil, une table y sont des anomalies, des témérités. Jamais il n'y pleut, il n'y tombe de neige ; les rafales de vent, la fauve lueur des éclairs, les montagnes, les précipices, toutes ces perspectives si poétiques, si saisissantes pour le spectateur y sont inconnues. L'esprit et l'œil sont perpétuellement à la gène par l'invraisemblance des situations et l'uniformité incolore des aspects. A l'Allemagne, la mission de secouer cette servitude, de réconcilier l'art dramatique avec la nature, de lui rendre la vie, le souffle et l'inspiration !

Les Français ont donc, suivant Lessing, appauvri le clavier donné au poète par le Créateur, en lui retirant les notes les plus riches et les plus vibrantes.

On reconnaît la théorie qui va prévaloir de plus en plus dans l'art moderne, et s'appeler successivement romantisme, réalisme et naturalisme. Qu'aurait dit Lessing, s'il avait entendu proclamer le fameux axiôme : " le beau c'est le laid," s'il avait contemplé les raffinements de peintures triviales, répulsives qui font l'orgueil et les délices de notre temps ? Il aurait, comme tous les auteurs de révolutions, comme tous les démolisseurs, renié la paternité de ses œuvres, il aurait dit : ce n'est pas là ce que je voulais,

qu'on me ramène plutôt à la tragédie française ! Et la preuve, c'est que quelques années après l'apparition de sa dramaturgie, il tenait à peu près ce langage, et se montrait très hostile aux esprits plus jeunes, plus aventureux que le sien. C'est que le mouvement anti-français avait fait de rapides progrès en énergie, en intensité. Les critiques, les ironies acérées de Lessing paraissaient bien pâles, bien timides à ses successeurs. Ce n'était plus une brise dans un ciel serein, c'était un ouragan qui se déchaînait. Toute règle, toute discipline littéraire était battue en brèche avec une sorte de frénésie. Chacun voulait être un révolté, un Titan. Lessing fronçait le sourcil, se bouchait les oreilles et s'écriait avec désespoir : C'est fait de nous, l'art retourne à la barbarie. " Le génie ! le génie ! " écrivait-il vers cette époque, " on n'entend que ce mot sur la place. Le génie, disent-ils, se met au-dessus de toutes les règles. Ils mentent : ce qui fait le génie, c'est la règle." Soit, mais dans ce cas, que signifie la *dramaturgie* ? C'est l'éternelle histoire des inconséquences humaines. C'est Don Juan professeur de morale et Pallstaff prêchant la tempérance. Ou plutôt, c'est l'oiseau de proie qui se plaint de la concurrence, et qui accuse ses confrères de voracité.

A l'appui de sa théorie, Lessing écrivit plusieurs pièces célèbres qui produisirent une grande sensation à leur époque, et dont plusieurs sont jouées avec succès de nos jours. Les plus fameuses sont *Minna de Barnhelm*, *Emilia Galotti* et *Nathan le sage*.

Minna de Barnhelm a pour héros un major prussien, Telheim, réduit à la misère et privé de son

grade par suite d'une disgrâce injuste. Tout l'intérêt de la pièce roule sur un assaut de délicatesse entre Telheim et sa fiancée Minna. Pour la soustraire au déshonneur qui le menace, il simule la froideur et l'indifférence pour elle. Mais Minna le devine, combat ses scrupules, le relève à ses propres yeux et, par une adroite ruse, l'oblige à accepter sa main. Il va sans dire que l'innocence du héros est reconnue quelques minutes après, et que le vertueux major recouvre à la fois son grade, la faveur du monarque et sa bien aimée. On voit que la conception est assez forte et que les caractères ne manquent pas de grandeur. Néanmoins, la pièce est froide, elle sent la pédagogie et non l'inspiration spontanée. Ce n'est point là la nature prise sur le fait, ni ce choc spontané des passions qui produit les grands effets à la scène. Pour rehausser ses personnages, ses héros allemands, Lessing a introduit dans sa pièce un aventurier français, type de bassesse, un chevalier du lansquenet, véritable escroc, du reste parfaitement inutile à l'intrigue, et dont la seule mission est de faire contraster l'immoralité et l'inconstance françaises avec l'honnêteté germanique. L'intention est patriotique, mais le procédé peu délicat dans une pièce si vertueuse, si remplie de beaux sentiments. Cette lourde épigramme, infiniment trop prolongée, produit une disparate choquante dans l'ouvrage.

Emilia Galotti, qui passe pour le chef-d'œuvre dramatique de Lessing, semble aussi un appendice de sa dramaturgie. Cette pièce est plus qu'une comédie, plus qu'un drame, c'est une tragédie bourgeoise ; car le sujet est emprunté à l'histoire romaine,

ou plutôt, c'est une pièce où les personnages, l'action, le dénouement, tout est romain, à l'exception des costumes. Le héros est un père, un simple particulier, qui poignarde sa fille pour sauver son honneur et pour la soustraire à la passion d'un prince libertin. La pièce est conduite avec un grand art, elle a des situations saisissantes ; mais cet assassinat paternel répugne évidemment à nos mœurs bourgeoises. L'auteur s'est mépris, en nous conviant à cette sublimité transcendante. Ce père meurtrier nous semblerait peut-être admirable sur le forum romain, s'il s'appelait Virginius. Dans une villa italienne, et s'appelant Galotti, il nous fait horreur. Ce dénouement est un paradoxe, et c'est aussi une maladresse, car il rappelle la tragédie française, il rappelle Britannicus, Horace, Iphigénie, Zaïre, où des crimes aussi odieux sont acceptés par le spectateur et s'imposent à l'admiration. La comparaison se fait donc aux dépens de l'auteur et de la thèse qu'il croit démontrer. Au lieu de détrôner la tragédie française, il en fait ressortir la prééminence.

Telle fut la carrière de Lessing. On le voit : ce fut moins un créateur qu'un critique, un polémiste, un initiateur, un apôtre de germanisme ; il s'était donné pour mission de rappeler l'Allemagne à la conscience de son génie national, en l'affranchissant de l'imitation française qui paralysait son essor. On l'a souvent comparé au philosophe français Diderot ; l'analogie entre ces deux hommes est en effet frappante : même mobilité, même souplesse d'esprit, même diversité d'aptitudes, même variété de talents ; tous deux ont abordé successivement le théâtre, la

critique littéraire, artistique, la philosophie. Tous deux enfin, en vrais fils du XVIIIe siècle se ressemblent par une hostilité systématique envers le christianisme. Mais Diderot dans l'Encyclopédie et divers ouvrages, prêche ouvertement le matérialisme. Lessing s'en tint à la religion naturelle, et, dans son drame de *Nathan le sage*, il s'efforce d'établir l'égalité de toutes les religions. Sa théorie y est exposée conformément au goût de l'époque dans l'apologue suivant :

Un père avait trois fils qu'il aimait également. Il possédait une bague merveilleuse qui avait le don de faire aimer celui qui la portait. Il avait promis en secret la bague à chacun de ses fils, mais ne pouvait se décider pour aucun des trois. Dans son embarras, il s'adresse à un habile joailler, qui lui fait deux bagues si semblables à la sienne, qu'il est impossible de les distinguer entre elles ; puis il meurt, après avoir remis en secret une des bagues à chacun de ses fils en le bénissant.

Aussitôt un débat s'élève entre les trois frères : chacun prétend avoir la vraie bague, accuse d'imposture les deux autres et jure, pour les punir, d'employer le fer et le poison. Ils se décident pourtant à consulter un juge, vieillard sage et expérimenté. Celui-ci, ne pouvant parvenir à trancher la question, leur dit : " Puisque la bague véritable a le don de faire aimer, " comment se fait-il que vous vous détestiez mutuelle- " ment ? Si vous croyez, chacun, être le possesseur du " joyau, prouvez-le en vous aimant les uns les autres."

Ces trois bagues, ce sont les trois religions chrétienne, juive et mahométane ; cet apologue invite à

la tolérance leurs adeptes personnifiés dans les trois frères.

On retrouve la même pensée dans le *Café de Surate* par Bernardin de St-Pierre. C'était alors la prétention de la philosophie de planer au-dessus des cultes et des religions positives, dans une sorte de majesté olympienne, et de se montrer quelquefois bonne et condescendante envers elles, en leur prêchant la modération, comme si les incrédules avaient inauguré le règne de la tolérance.

Bien différent fut l'esprit et le rôle de FRÉDÉRIC GOTTLIEB KLOPSTOCK, né à Quédlimbourg, dans un de ces évêchés fondés par Charlemagne, et qui vécut de 1724 à 1803; âme profondément religieuse, éprise d'idéal, la plus pure, la plus belle personnification du génie allemand. Ainsi que Lessing, Klopstock consacra ses jeunes années à des études théologiques, mais à la différence de Lessing, il persévéra dans ses principes religieux, et resta toute sa vie inaccessible à la philosophie incrédule et au scepticisme railleur de son siècle. Aussi forme-t-il un frappant constraste avec ses contemporains. Fuyant le monde et le contact des grands, il passa sa vie dans la retraite et le recueillement, n'ayant au cœur qu'un désir, ne poursuivant qu'un but, la composition d'un poème religieux. Plein d'horreur pour la philosophie incrédule qui prévalait en Europe, et qui s'introduisait par l'influence de Frédéric le Grand au cœur de l'Allemagne, Klopstock voulait réagir contre l'impiété par une œuvre animée au plus haut degré du souffle chrétien. Et c'est dans cette pensée qu'il choisit pour sujet de son poème la *Messiade*, le principe même de la foi

chrétienne, le mystère de la Rédemption. Il est remarquable que les seules épopées qu'ait produites la société moderne, la Jérusalem Délivrée, le Paradis Perdu, la Messiade aient puisé toutes trois lèur inspiration dans la foi chrétienne.

Pour accomplir son dessein, Klopstock avait fait une étude approfondie des livres saints ; il connaissait admirablement les prophètes, et son poème est comme une répercussion du langage biblique. Tantôt c'est la harpe de David dissipant les nuages qui voilent la majesté divine, tantôt c'est la voix d'Isaïe annonçant au peuple les terribles vengeances du ciel irrité. Mais ce qu'on respire surtout dans ce bel ouvrage, c'est le parfum de bonté, de miséricorde qui se dégage du Rédempteur, et l'apaisement, la béatitude que répand sur l'humanité et sur l'univers ce rayonnement inépuisable, infini de l'amour divin. On sent que cette action est irrésistible, et qu'elle réduit à l'impuissance les forces conjurées de l'Enfer. Que dis-je ? L'Enfer lui-même est remué dans ses profondeurs ; un rayon d'en haut traverse ses fissures et touche son endurcissement. Au sein de l'abîme, quelques anges déchus voient s'entrouvrir la patrie céleste. L'esprit d'orgueil, de révolte, fléchit en eux, attendri, vaincu par la sublimité du sacrifice. Cette idée si neuve, si hardie, inspire au poète un de ses plus touchants épisodes, le repentir d'Abbadona. Abbadona est un séraphin qui, séduit par l'appareil triomphal de Satan, s'est laissé entraîner dans la cohorte des révoltés. Depuis lors, il maudit ses erreurs passées ; il repasse en lui-même les beaux jours de son innocence et remonte par la pensée jusqu'à la riante matinée de la création. " Après l'inique condamnation du Sauveur,

" l'ange rebelle mais repentant, se livre dans une soli-
" tude profonde à d'amères réflexions; il prête machi-
" nalement l'oreille au bruit des flots écumants qui se
" précipitent du flanc de la montagne, et roulent d'abî-
" me en abîme avec un sourd mugissement. Tout à
" coup, il sent la terre trembler sous ses pieds ; les
" rochers se détachent de la cîme qui les porte, les tor-
" rents s'élancent de leurs lits, d'épaisses ténèbres s'é-
" tendent sur la terre, tout annonce une catastrophe
" prochaine, le dénouement de cette lugubre tragédie.

" Hors de lui-même, éperdu, Abbadona s'élance de
" sa retraite, et tressaille en apercevant la surface de la
" terre enveloppée des ombres d'une épaisse nuit. Il
" prend son vol et se dirige vers le Calvaire où le juste
" exhalait son dernier soupir. Attéré par ce doulou-
" reux spectacle, il détourne ses regards et aperçoit
" près de lui Abdiel, son ancien ami, celui que son
" cœur chérissait avec le plus de tendresse, avant que
" la révolte des intelligences célestes eût précipité l'un
" dans les abîmes de l'enfer, et confié à l'autre la garde
" du trône de l'Eternel.

" Ami, lui dit Abbadona, revêtu de son antique
" splendeur et prenant les traits d'un messager céleste,
" quel est l'instant fatal où le Sauveur doit expirer?
" instruis m'en, de grâce, afin que je puisse faire monter
" vers le Créateur l'hymne de miséricorde et de paix.

" Abdiel tournant sur l'ange déchu un regard sévère
" mais plein de compassion, ne lui dit qu'un mot :
" Abbadona! A ce mot déchirant et sublime, l'éclat
" qui enveloppait son visage, pâlit et s'effaça: tous les

" anges le virent s'obscurcir, et il disparut de leur " cercle redouté." [1]

Mais le repentir et les larmes d'Abbadona sont arrivés jusqu'au Sauveur sur la croix. Et le jour de la Résurrection, l'ange infortuné entend une voix d'en haut qui l'appelle : " Viens Abbadona, auprès de ton " Sauveur." Avec la rapidité qui emporte les pensées pieuses vers le ciel, comme portées sur les ailes de la tempête que soulève l'Eternel, ainsi Abbadona s'élance jusqu'au trône en traversant les cieux, la beauté de sa sainte jeunesse renaît dans ses yeux suppliants, attachés sur la Divinité, et le repos de l'immortalité couvre les traits du séraphin.

Un trait à noter, c'est la physionomie de Satan et le rôle attribué à l'esprit du mal dans l'ouvrage. Le Satan de Klopstock n'est pas, comme celui du Tasse, un nécromancien suscitant des palais, des jardins et des enchanteresses comme Armide, pour amollir les guerriers chrétiens ; ce n'est pas non plus le Béelzébuth de Milton, personnification de la haine, de la vengeance et des passions violentes qui s'entrechoquaient en Europe pendant les guerres de religion. Le Satan de Klopstock est le prince du sophisme, ennemi de l'idéal et de toute croyance, les attaquant par le dénigrement et par le sarcasme, niant Dieu et le combattant avec une fureur implacable. On reconnaît en lui cette philosophie qui prend le masque de la science pour semer dans les âmes le matérialisme. Rien n'égale sa haine pour la mission du Christ, pour la vérité religieuse, sa haine pour l'a-

(1) Peschier, histoire de la littérature allemande.

mour, le pardon ; rien, si ce n'est sa haine et son mépris pour ses propres disciples. Dans les transports de son orgueil farouche, Satan se lève pour contempler ses sujets ; apercevant à quelque distance le groupe des athées, le rire sardonique sur les lèvres, il leur lance un regard de mépris, et détourne la tête, comme indigné d'un si honteux spectacle. Ne reconnaît-on pas dans cette scène l'antipathie insultante que les apôtres de la négation professent les uns pour les autres ?

La composition de ce grand poème coûta vingt-cinq ans à Klopstock. Mais l'apparition des trois premiers chants avait suffi pour le rendre illustre et le classer parmi les grands poètes de sa patrie. Aujourd'hui encore, la Messiade peut être considérée comme l'épopée nationale de l'Allemagne. On reproche à cette œuvre l'absence de mouvement, d'action, de couleur dans les caractères et dans la peinture des passions. Mais le sujet exigeait impérieusement cette austérité. L'effet dans la Messiade n'est pas produit, comme dans les poèmes ordinaires, par des aventures, des proüesses guerrières et par le choc des passions humaines ; mais par la grandeur même de l'idée chrétienne, par le mystère sublime de la Rédemption. C'est un effet à part, en désaccord avec l'art païen de la Renaissance et les préceptes de Boileau, mais dont on ne saurait nier la grandeur. " Lorsqu'on commence ce poème, dit madame de " Staël, on croit entrer dans une grande église, dans " laquelle l'orgue se fait entendre et l'attendrissement " et le recueillement qu'inspirent les temples du Sei- " gneur, s'emparent de l'âme en lisant la Messiade."

Une grande qualité de la Messiade, c'est la noblesse de la conception, la pureté irréprochable du goût et du style, l'absence de ces fictions bizarres et de mauvais goût qui, dans le Paradis Perdu de Milton, semblent attester l'enfance de l'art. Klopstock n'a pas, comme Milton, l'idée singulière de faire siéger les démons dans une sorte de parlement, à l'instar du parlement d'Angleterre, puis de les métamorphoser en serpents pour leur faire siffler Béelzébuth, ni enfin de les transformer en artilleurs tirant du canon, dans le ciel, contre Dieu. La Messiade exempte de ces taches, offre d'un bout à l'autre une hauteur soutenue dans les idées, une interprétation élevée des Evangélistes, un parfum exquis de religion et de sentiments tendres. Aussi ce poème peut-il être envisagé comme le plus bel hommage que la poésie moderne ait encore rendu au Christianisme.

Klopstock était pauvre, et, bien que la gloire ait commencé pour lui de bonne heure, il aurait lutté toute sa vie contre la misère, sans la protection du comte de Bernstorff, ministre du roi de Danemark, qui lui fit accorder une petite charge de cour avec un revenu de cent louis. Il vécut vingt ans à Copenhague, heureux avec cette modique pension, qui suffisait à ses besoins et lui permettait de s'abandonner à son inspiration, dégagé des préoccupations matérielles. Cette âme pure et religieuse n'ambitionna jamais rien de plus. Sur la fin de ses jours, ayant quitté le Danemark et s'étant fixé à Hambourg, il vit éclater la révolution française, et se laissa séduire comme tant d'autres par les brillantes perspectives qu'elle ouvrait à l'humanité. Mais plus

tard, révolté par les actes sanguinaires du jacobinisme, il refusa le titre de citoyen français, que la convention nationale lui avait fait offrir. En 1802 il reçut le titre de membre de l'Institut; il mourut en 1803. Dans ses derniers moments, il répétait les vers qu'il avait composés lui-même autrefois sur la mort de Marie, sœur de Lazare: " O mort! sommeil " léger, la plus douce des bénédictions, c'est donc " toi! Anges, habitants du ciel, est-il possible que je " sois bien heureuse? Oublie le passé, donne-moi le " calme et la paix."

On lut à ses funérailles le chant de mort de la même Marie, un des passages les plus touchants de la Messiade. Sa tombe fut ainsi entourée du parfum de poésie qui avait accompagné toute son existence.

Outre la Messiade, Klopstock a composé des morceaux lyriques où le sentiment religieux se mêle au patriotisme. Tantôt il célèbre les mystères de la création et les merveilles du christianisme. Tantôt il réveille chez les Allemands le souvenir de leurs illustrations et la conscience de leur valeur nationale. Plusieurs de ses odes évoquent Arminius, Odin, les antiquités du monde germanique, et par la beauté des images et la grandeur de l'inspiration, sont comparables aux plus belles pages d'Ossian. Vérité, profondeur de sentiment, enthousiasme pour la gloire nationale, toutes les qualités les plus nobles se retrouvent dans les œuvres de ce grand poète.

La popularité de Klopstock en Allemagne fut immense; son influence sur la littérature et sur le mou-

vement national de l'époque ne saurait être trop mise en relief. C'est par lui peut-être que l'Allemagne fut préservée du scepticisme mis à la mode par la philosophie française, et qu'un groupe considérable de lettrés s'efforçait de populariser sous les auspices de Frédéric le Grand au-delà du Rhin. Grâce à Klopstock, une teinte religieuse et mystique s'associa dans le peuple allemand, au réveil du sentiment national ; pendant qu'en France, Voltaire et les encyclopédistes préparaient la révolution en détruisant les croyances, en bafouant la monarchie, en attaquant toutes les institutions comme des préjugés, en semant le nihilisme dans les esprits, l'Allemagne se retrempait dans deux sources également fécondes, le respect de ses ancêtres, et le sentiment religieux. C'est ainsi que vers la fin du siècle dernier, les deux nations française et allemande ont marché dans deux sens opposés. Laquelle suivait la meilleure voie ? C'est à l'histoire de répondre.

La popularité, l'influence de Klopstock et de son école s'étendit rapidement à toutes les classes et même aux couches inférieures de la société. Elle eut moins de succès auprès des princes qu'une longue dépendance avait inféodés aux idées françaises, et qui fournissaient à la philosophie incrédule du temps de nombreux adeptes. Non que les souverains et les grands refusassent absolument leur concours au mouvement national ; plusieurs le favorisaient avec une ardeur extrême, devinant dans l'émancipation littéraire un prélude de l'affranchissement et de la grandeur politique. Ce qui leur échappait, c'était l'importance des sentiments et des

convictions religieuses. Aussi se bornaient-ils à encourager les hardiesses de l'art, comme si le relèvement de la patrie allemande était une affaire de dilettantisme. Ils aimaient à s'entourer de lettrés, de poètes à l'imagination inventive, aux principes accommodants, d'esprits amusants, instructifs, habiles à discourir et à moraliser, sans être gênants pour leurs protecteurs. Cette école se maintint pendant une période assez longue, sans prise sur l'esprit public, remarquable surtout par l'élégance et la frivolité de ses productions. Son principal représentant fut WIELAND, type de bel esprit fantaisiste, capricieux, volage, butinant comme l'abeille dans les littératures anciennes et modernes, abordant en virtuose tous les genres sans rien approfondir, et changeant d'opinion, de philosophie, suivant les influences qui l'environnaient, suivant le caractère de son entourage, les variations de son humeur ou de sa santé. " Hélas ! " disait Bodmer, son premier initiateur aux choses " littéraires, ce jeune homme qui près de moi ne " rêvait qu'aux choses célestes, comme il est changé, " depuis qu'une barbe épaisse couvre son menton, " et qu'il a un excellent cuisinier à ses ordres. Sa " muse, devenue mondaine, chante avec autant de " ferveur les choses terrestres, qu'elle chantait jadis " l'amour de Dieu." Rêveur enthousiaste, en même temps épicurien, ami du confort et de la bonne chair, poétisant toutes ses impressions et son égoïsme, Wieland marque la transition de *l'homme sensible* à l'école des *incompris*, des *désespérés*, qui va suivre. Mélancolique, vaporeux et crépusculaire, il est le précurseur de lord Byron et de Chateaubriand, comme pose élégiaque ; rempli de réminiscences féodales,

épris de ruines, de coups d'épée, il annonce l'aurore d'une évolution toute nouvelle, la littérature romantique. Wieland fut très célèbre vers la fin du siècle dernier, mais sa gloire n'a pas résisté à l'épreuve du temps. La plupart de ses œuvres sont ignorées de nos jours ; on ne cite plus de lui que quelques contes spirituels comme *Agathon*, *Musarion*, où l'on trouve avec une nuance de sentiment, le ton badin et la sèche philosophie du XVIIIe siècle. Son chef d'œuvre, *Obéron*, poême héroï-comique emprunté au roman français Huon de Bordeaux, est resté populaire, non pas à cause de sa valeur intrinsèque, mais grâce à la musique de l'illustre compositeur Weber, qui l'a fait valoir sur la scène lyrique, dans une de ses partitions les plus brillantes et les plus admirées.

C'est à cette époque que WINCKELMANN publiait ses belles études sur l'Italie et sur l'art antique. Un grand esprit, HERDER, créait l'ethnologie en appliquant la linguistique à l'étude des origines et antiquités historiques. Son principal ouvrage, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, est un des grands monuments de la science moderne. Partout le génie allemand s'ouvrait de nouveaux horizons et prenait conscience de sa force ; partout il s'emparait d'une position dominante dans le monde intellectuel.

Enfin nous arrivons aux deux hommes qui résument cette brillante période, et sont encore aujourd'hui la personnification la plus glorieuse de l'Allemagne : nous voulons parler de Schiller et de Gœthe.

SCHILLER

JEAN CHRISTOPHE FRÉDERIC SCHILLER, naquit à Marbach dans le Wurtemberg. Son père était barbier-chirurgien, puis devint capitaine de recrutement. Le jeune Schiller aurait voulu se faire ministre de l'Evangile, mais les vocations n'étaient pas libres dans le Wurtemberg. Le Duc obligea ses parents à le faire entrer à l'académie militaire de Stuttgard. Cette école renfermait toute espèce de cours; le droit, la médecine s'y mêlaient à l'étude des humanités, le tout dominé par des exercices militaires calqués sur ceux de la Prusse. Après avoir étudié le droit, Schiller se décida pour la chirurgie et quitta l'école avec le titre de chirurgien militaire. Mais ses études techniques n'étaient pour ainsi dire qu'un rideau derrière lequel se développait sa passion pour les lettres et son génie dramatique. Avant même de quitter l'école, il avait composé un grand drame, intitulé *Les Brigands*, dont la lecture avait transporté ses camarades et provoqué dans ces jeunes têtes une fermentation fiévreuse. Schiller, une fois libre, la publia, mais sans oser y mettre son nom. Le directeur du théâtre de Mannheim ayant remarqué cette pièce, la fit jouer sur la scène, et l'auteur assista incognito, sans avoir osé se trahir, à la représentation. Le succès fut immense, et le nom

de l'auteur fut bientôt divulgué. Mais un détail piquant, c'est que cette gloire précoce attira à Schiller une véritable persécution. Le duc de Wurtemberg fut mécontent qu'un chirurgien de son armée composât des pièces de théâtre, et fit défendre à Schiller, sous peine de prison, de publier autre chose que des traités de médecine. Schiller ayant correspondu secrètement avec le directeur du théâtre de Mannheim, subit une détention de quinze jours. Pour recouvrer son indépendance, il dut s'échapper comme un malfaiteur, à pied et par des chemins détournés.

Le drame *des Brigands* est une des productions les plus singulières de la fin du XVIIIe siècle. L'effet de la pièce consiste à mettre en opposition la société avec une caverne de voleurs, et à donner l'avantage à celle-ci. On le voit, c'est un progrès sur la philosophie française, qui préférait seulement les paysans aux gens du monde, et les sauvages à l'homme civilisé. Dans la pièce de Schiller, le héros, Charles Moor, est un brigand, qui se pose hardiment en face de l'ordre social, lui fait la morale, dénonce sa corruption, ses iniquités, et se charge de le corriger, de le ramener vers l'innocence primitive en détroussant les voyageurs sur les grands chemins. " Voyez-vous, " dit-il, ces quatre diamants que je porte au doigt? " Celui-ci, je l'ai pris de la main d'un ministre que " j'abattis à la chasse aux pieds de son prince; il " avait, de la lie du peuple, gravi jusqu'au rang su- " prême de premier favori. Les larmes de l'orphelin " l'avaient élevé. Ce diamant, je l'ai pris à la main " d'un conseiller de finances qui vendait les honneurs, " les emplois, et repoussait le patriote affligé, etc."

Charles Moor est humain, généreux, donne sa part de butin à des orphelins, et l'emploie à payer les études d'étudiants pauvres. Mais il est sans pitié pour les oppresseurs du peuple, les accapareurs, les usuriers.

Ce brigand philosophe et justicier est le fils d'un puissant baron; mais des folies de jeunesse exploitées par son frère Franz, ont indisposé son père contre lui. Ce Franz est le mauvais génie de la pièce; comme il n'est pas brigand, et qu'il représente au contraire la société conventionnelle, l'auteur en a fait un scélérat accompli. Non content d'avoir calomnié Charles pour le faire déshériter, et usurper son droit d'aînesse, il veut lui ravir sa fiancée Amélie, qui vivait auprès de leur père. Plongé dans le désespoir, Charles Moor prend les armes, et à la tête d'une troupe de brigands, il se venge par le meurtre et le pillage des injustices dont il a souffert.

Mais au milieu de sa vie aventureuse, les regrets et les souvenirs de son enfance viennent le poursuivre : " O jours paisibles ! château de mon père, vertes " et romantiques vallées, paradis de mon enfance, ne " reviendrez-vous jamais ? Jamais votre souffle déli- " cieux ne rafraîchira-t-il ma brûlante poitrine ? " Prends le deuil avec moi, nature ; c'en est fait sans " retour." Puis il s'abandonne à un morne désespoir, et s'adressant à son pistolet : " Clef redoutable, " dit-il, qui fermeras derrière moi la prison de la vie " et m'ouvriras les verroux de la nuit éternelle, dis- " moi, dis-moi où tu vas me conduire. Regarde. " l'humanité succombe à cette pensée, et l'ima- " gination, ce singe malicieux des sens fait passer

" devant nous les ombres bizarres qu'enfante notre " crédulité. Que m'importe la mort, pourvu que " j'emporte mon *moi :* les choses extérieures ne for- " ment que l'enveloppe de l'homme. Je suis moi- " même, mon ciel et mon enfer."

Cependant, Frantz trouvant que son père est trop lent à mourir, l'enferme dans une tour et lui inflige le supplice d'Ugolin. Charles découvre le vieillard au fond de sa prison, et jure de le venger. Le château du parricide est pris d'assaut par la bande vengeresse. L'infâme Frantz devance cette justice expéditive en s'étranglant avec le galon de son chapeau. Charles Moor, ne pouvant épouser Amélie, vu sa position de bandit qui ne constitue pas pour elle un parti sortable, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle expire en le remerciant. Puis, se rappelant que la justice a promis mille louis d'or à celui qui le livrerait, il va se remettre lui-même entre les mains d'un père de onze enfants, qui travaille à la journée, et auquel il veut faire quelque bien!

Cette pièce, pleine d'imagination et d'ardeur juvénile était d'un bout à l'autre un tissu d'invraisemblances et de sophismes. Et cependant, il serait injuste de la confondre avec les pièces immorales que produisait alors la philosophie sur notre scène, telles que le Fils Naturel ou le Mariage de Figaro. L'œuvre était paradoxale, extravagante, mais elle ne tentait pas la corruption ; elle avait au contraire un parfum d'illusions virginales, qui la rendait vraiment séduisante. L'effet produit par *les Brigands* sur la jeunesse allemande, fut une vraie folie. On vit des hallucinés, égarés par les aberrations de Charles

Moor, se faire brigands amateurs, virtuoses de banditisme, dans les forêts, dans les cavernes, pour protester contre les abus de l'ordre social. Telle est l'influence que peuvent avoir sur des esprits mal réglés les déclamations du théâtre.

Les années suivantes furent consacrées par Schiller à la composition de plusieurs drames qui, malgré de graves défauts, ont pris rang parmi les grandes productions de la scène moderne et qui sont considérés en Allemagne comme classiques.

Le premier en date fut la *Conjuration de Fiesque*, joué à Mannheim en 1783, pièce imprégnée des sentiments républicains, alors à la mode et popularisés par les tragédies d'Alfiéri. Quelques années après, il écrivit *Louise Müller*, drame bourgeois, sentimental, où l'on trouve tous les éléments du mélodrame moderne; puis *Don Carlos*, drame historique, rempli de déclamations et de tirades sur la liberté, les devoirs des rois, les droits des peuples, l'essence criminelle de la tyrannie. Dans cette dernière pièce, on sent l'imminence de cette révolution qui va bouleverser l'Europe et faire écrouler les trônes. A la veille de cet embrasement, il est intéressant de voir les illusions bucoliques des philosophes personnifiées dans un jeune rêveur, le marquis de Posa, qui fait à Philippe II, de longues et compendieuses dissertations sur la tolérance et le perfectionnement des sociétés. Philippe II l'écoute avec déférence; on voit le moment où le fameux despote va se convertir aux idées modernes, prendre Posa pour ministre, et lui confier la formation d'un cabinet libéral. Mais il se détermine à le faire assassiner traîtreusement; un coup de pistolet

tiré sur Posa derrière la coulisse, replonge l'Espagne dans l'absolutisme pour plus de deux siècles.

Tous ces ouvrages sont inspirés par les idées et les aspirations réformatrices dont les esprits étaient alors obsédés. Ce n'étaient partout que plans de rénovations, berquinades politiques, utopies; il semblait si facile de gouverner les hommes, de les rendre bons et heureux ! Seuls les rois, les despotes avaient détourné la nature humaine de sa voie, seuls ils faisaient obstacle au bonheur public. Les princes eux mêmes en convenaient, et pour se réconcilier avec le genre humain, s'enrolaient parmi les démolisseurs. Au milieu de cette effervescence, éclate la Révolution Française ; un immense déchirement se fait dans le monde et dans les esprits. Les illusions tombent, les mirages arcadiens se dissipent et font place à l'horreur ou à l'épouvante. Les rêveurs généreux se détournent du jacobinisme, et répudient toute affinité avec l'œuvre révolutionnaire. Cette transformation eut lieu chez Schiller, bien que la convention nationale lui eut décerné le titre de citoyen français, sans doute à cause des théories aggressives étalées dans les Brigands et dans Don Carlos. Il voulait défendre Louis XVI quand le malheureux prince fut mis en jugement, il eut même la pensée de venir à Paris pour offrir son concours à Malesherbes et à de Sèzes, défendeurs du roi. Dans une poésie fugitive, intitulée l'Idéal il dépeint avec une sincérité touchante l'évanouissement des chimères brillantes qui séduisirent sa jeunesse.

" Tu veux donc, infidèle te séparer de moi, avec
" tes douces illusions, tes peines et tes plaisirs ? Rien
" ne peut arrêter ta fuite, ô temps doré de ma jeu-

" nesse ! C'est en vain que je te rappelle ; tu cours
" précipiter tes ondes dans la mer de l'éternité.

" Ils ont pâli, ces gais rayons qui éclairaient mes
" pas ; elles se sont évanouies, ces brillantes chimè-
" res qui remplissaient le vide de mon âme ; je ne
" crois plus aux songes que mon sommeil m'offrait si
" beaux, si divins ; la froide réalité les a frappés de
" mort....

" Alors tout un monde s'agitait dans ma poitrine,
" impatient de se produire au jour par l'action, par
" la parole, par les images et par les chants. Combien
" ce monde me parut grand, tant qu'il resta caché
" comme la fleur dans son bouton ! Mais que cette
" fleur s'est peu épanouie, et que ce qui est sorti m'a
" paru chétif et misérable !

" Comme il s'élançait, le jeune homme, insouciant
" et léger, dans la carrière de la vie ! Heureux de ses
" beaux rêves, libre encore d'inquiétudes, l'espérance
" l'emportait aux cieux ; il n'était pas de hauteur, de
" distance que ses ailes ne pussent franchir !...

" De toute cette suite brillante, quelles sont les
" divinités qui me demeurent fidèles, qui me prodi-
" guent encore leurs consolations et m'accompagne-
" ront jusqu'à ma dernière demeure ? C'est toi, tendre
" amitié, dont la main guérit toutes les blessures, toi
" qui partages avec moi le fardeau de la vie, toi que
" j'ai cherchée de si bonne heure, et qu'enfin j'ai trou-
" vée !

" C'est toi aussi, bienfaisante étude, toi qui calmes
" les orages de l'âme, qui crées difficilement, mais ne
" détruis jamais ; toi qui n'ajoutes à l'édifice éternel

" qu'un grain de sable sur un grain de sable, mais " qui sais dérober au temps avare des minutes, des " jours et des années!"

Vers cette époque un grand apaisement s'était fait dans l'âme passionnée de Schiller. Sa position matérielle s'était améliorée; il avait obtenu grâce à la protection de son ami Goethe, une chaire à l'université d'Iéna. Il avait épousé une jeune fille du caractère le plus noble, d'un esprit élevé, distinguée par sa famille, ses alliances, et goûtait auprès d'elle un profond bonheur. Cette sérénité respire dans ses poésies lyriques qui sont des modèles d'élévation, de pureté, de charme littéraire, et souvent même de force dramatique. La plupart sont connues dans le monde entier, traduites dans toutes les langues, souvent même par de grands poètes; des artistes éminents les ont prises pour sujets de tableaux ou de gravures charmantes. Les plus fameuses sont le *Chevalier de Toggenbourg, les dieux de la Grèce, l'Anneau de Polycrate, la Cloche, le Plongeur.*

La Cloche est plutôt un petit poème qu'une pièce de vers. Le sujet est la fonte d'une cloche; le personnage unique est un maître fondeur qui tantôt expose les procédés qu'il faut employer pour bien conduire l'opération, tantôt interrompt ses préceptes par des réflexions philosophiques, des tableaux, des descriptions, en sorte que le style est à la fois lyrique et dramatique. Cette forme était une conception entièrement nouvelle, sans modèle, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes.

" Les strophes en refrain, dit madame de Staël, " expriment le travail qui se fait dans la forge, et

" entre chacune de ces strophes, il y a des vers ravis-
" sants sur les circonstances solennelles ou sur les
" événements extraordinaires annoncés par les clo-
" ches, tels que la naissance, le mariage, la mort,
" l'incendie, la révolte.... Il est impossible d'imiter
" noblement en français les strophes en petits vers,
" composées de mots dont le son bizarre et précipité
" semble faire entendre les coups redoublés et les pas
" rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante
" de l'airain. Peut-on avoir l'idée d'un poème de ce
" genre par une traduction en prose? C'est lire la
" musique au lieu de l'entendre..... L'originalité de
" ce poème est perdue quand on le sépare de l'im-
" pression que produisent une mesure de vers habi-
" lement choisie, et des rimes qui se répondent
" comme des échos intelligents que la pensée mo-
" difie."

Nous allons donner une courte analyse de la Cloche en citant les principaux passages de l'habile traduction en vers qu'en a faite Emile Deschamps :

Voici le jour de la coulée, attendu avec tant d'impatience. Tout est prêt; à notre important travail associons des discours et des pensées sérieuses; réfléchissons à la portée de notre œuvre. " Allumez donc le feu, que la flamme pétille, que le cuivre s'allie à l'étain.—Du sommet de sa tour, la cloche résonnera au loin, soit pour annoncer la mort, soit pour réunir les fidèles autour de l'autel.—Cependant la masse métallique frémit: laissez le feu purifier la matière pour que la voix du bronze soit elle-même pure et sonore."

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
Qu'il repose... pour lui, tristes ou fortunées,
Dans l'avenir aussi dorment les destinées.
Mais sa mère, épiant un sourire adoré
Veille amoureusement sur son matin doré !
Hélas ! le temps s'envole et les ans se succèdent...
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient vers un monde orageux.
Pèlerin engagé dans ces trompeuses voies,
Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies !
Il revient, étranger, au hameau paternel,
Et devant ses regards, comme un ange du ciel,
Apparaît, dans la fleur de sa grâce innocente,
Les yeux demi-baissés, la vierge rougissante.
Alors un trouble ardent qu'il ne s'explique pas,
S'empare du jeune homme. Il égare ses pas,
Cherche les bois déserts et les lointains rivages,
Et, de ses compagnons fuyant les rangs sauvages,
Aux traces de la vierge il s'attache, et, rêveur,
Adore d'un salut la douteuse faveur.
Des aveux qu'il médite il s'enivre lui-même ;
Aux nuages, aux vents, il dit cent fois qu'il aime.
Sa main aux prés fleuris demande chaque jour
Ce qu'ils ont de plus beau pour parer son amour.
Son cœur s'ouvre au désir, et ses rêves complices
Du ciel anticipé connaissent les délices.
Hélas ! dans sa fraîcheur que n'est-elle toujours
Cette jeune saison des premières amours ?

Pour reconnaître si les métaux se sont heureusement combinés, plongez dans la masse en fusion un

rameau de bois vert : de son aspect vous tirerez un présage infaillible.

La cloche appelle à l'église les fiancés. Hélas ! Ce beau jour du mariage est le dernier du printemps de la vie : aussitôt commencent pour le père une lourde responsabilité, les travaux sérieux, les préoccupations ; pour la mère les soucis du ménage, de l'éducation des enfants. Mais aussi le père peut avec joie contempler ses arbres chargés de fruits mûrissants, ses greniers regorgeant des dernières moissons, en un mot le tableau de sa fortune prospère. Qu'il n'en ait pas trop d'orgueil, nul n'est à l'abri des coups du sort.

Le rameau nous annonce que le métal est prêt pour la coulée. Prions donc Dieu de bénir notre ouvrage, puis ouvrons un passage au bronze en fusion : voyez le s'élancer en flots ardents.

Bienfaisante est la puissance du feu quand l'homme la contient et la dirige ; mais malheur ! quand elle brise ses liens et s'élance par les cités en dévorant tout sur son passage.

Entendez-vous des tours bourdonner le beffroi ?
A la rougeur du ciel, le peuple avec effroi
S'interroge.—Au milieu de nos flots de fumée
S'élève, en tournoyant, la colonne enflammée.
L'incendie, étendant sa rapide vigueur,
Du front des bâtiments sillonne la longueur.
L'air s'embrase, pareil aux gueules des fournaises ;
La lourde poutre craque et se dissout en braises
Les portes, les balcons s'écroulent... plus d'abris ;

Les enfants sont en pleurs sur les seuils en débris.
Les mères, le sein nu, comme de pâles ombres,
Courent; les animaux hurlent sous les décombres ;
Tout meurt, tombe ou s'enfuit par de brûlants che-
[mins.

Partout la flamme a triomphé, il ne reste plus que des pans de murailles noircis. Le père de famille compte les têtes qui lui sont chères : pas une ne manque, il remercie le ciel de l'avoir préservé d'un malheur plus grand.

Le métal que la terre enferme
A comblé le moule. Ah ! du moins
L'œuvre arrivé pur à son terme
Payera-t-il notre art et nos soins ?
Mais si l'enveloppe fragile
Rompait sous le bronze enflammé !...
Peut-être dans la sombre argile
Le mal est déjà consommé !

La cloche sonne un glas funèbre ; ses tristes tintements accompagnent un voyageur sur son dernier chemin : La Mort vient d'arracher la mère à ses enfants. Elle dort sous le gazon et bientôt l'étrangère règnera sans amour sur sa famille.

Sous la forêt où glisse une pâle lumière,
O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière ;
L'Angélus des hameaux retentit dans les airs ;
Le filêt allongé pend sur les flots déserts.
L'agneau devant les chiens vers le bercail se sauve.
Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil
S'arrache en mugissant aux délices des prés ; [fauve,
Et s'avance, couvert de festons diaprés ;

Le lourd char des moissons, gémit sous l'abondance,
Et les gais moissonneurs s'échappent vers la danse.

Le métal est refroidi ; brisez le moule et que la cloche apparaisse aux yeux surpris de la foule.

Ah ! malheur, lorsqu'au sein des Etats menacés,
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple enfin, las de sa longue enfance,
S'empare avec fureur de sa propre défense.
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte aux bras ivres de sang.
L'airain qu'au Dieu de paix la piété consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre.
Un cri de toutes parts s'élève : Egalité !
Liberté ! Chacun s'arme ou fuit épouvanté !
La ville se remplit ; hurlant des chants infâmes
Des troupes d'assassins la parcourent ; les femmes
Avec les dents du tigre insultent sans pitié
Le cœur de l'ennemi déjà mort à moitié.

. . . .

Oh ! ne prodiguons point, par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'aveugle éternel ;
Leur flambeau l'aide au mal, et d'une main hardie,
Au lieu de la lumière il répand l'incendie !

Assemblons-nous, cherchons un nom gracieux pour la cloche et donnons lui le baptême ; qu'elle monte dans sa tour et que balancée dans les airs, elle nous rappelle de sa voix joyeuse ou plaintive que la vie est mêlée de plaisirs et de peines ; qu'elle nous mesure le temps, qu'elle nous enseigne nos devoirs. Mais puisse son premier accent nous annoncer la Paix !

Enfin, pour terminer cet exposé de la première partie de la carrière littéraire de Schiller, nous donnons une traduction libre de la saisissante ballade du plongeur.

A toi, Charybde, à toi! dans ton gouffre écumant,
Je jette cette coupe où l'or pur étincelle :
Qui donc, pour acquérir une coupe si belle
Bravera l'humide élément?

Ainsi parlait un roi, d'humeur aventureuse,
Entouré de sa cour, de ses nombreux vassaux :
Et sa prodigue main a lancé dans les eaux
La récompense périlleuse.

Les grands ont applaudi : le peuple murmurait,
Quand un jeune vassal se présente intrépide :
Il quitte son manteau, puis d'un élan rapide,
Se précipite et disparaît.

L'onde aussitôt mugit, écume et tourbillonne ;
Elle fouette en sifflant la cîme du rocher,
Et, par mille ruisseaux, elle court s'épancher
Autour du roc qu'elle sillonne.

" Vassaux retirez-vous, dit le roi, je le veux ! "
Et, désertant les bords de la roche fumante,
Le peuple épouvanté d'une telle tourmente,
Vers le ciel élève ses vœux.

Tout à coup, ô surprise ! ô succès incroyable !
Sur le dos de la vague, apparaît le plongeur ;
Il tient en main la coupe, et fend, d'un bras vainqueur,
Le flot jusqu'alors indomptable.

Mille cris d'allégresse ont remplacé l'effroi.
Le plongeur cependant a gagné le rivage;
Essuyant le limon qui couvre son visage,
Il vient tomber aux pieds du roi.

Le prince fait un signe à son aimable fille;
Elle remplit la coupe, et baissant ses beaux yeux,
Offre d'un air timide au jeune audacieux
Un vin dont la sève pétille.

Ce nectar du plongeur a ranimé les sens;
" Vive! vive le roi! je suis hors de l'abîme!
Ah! qu'ils ont eu de peine à quitter leur victime,
Ces monstres cent fois renaissants!

Tantôt m'enveloppant de son filet immonde,
Le polype aux cent bras m'attirait près de lui;
Et je me débattais, sans secours, sans appui,
J'allais périr, si près du monde!

Tantôt d'affreux requins, à ma trace acharnés;
Me poursuivaient partout dans ce gouffre terrible;
Et par les mêmes flots, ô souvenir horrible!
Souvent nous étions entraînés.

Non, quand on m'offrirait les trésors d'un empire,
Quand je verrais briller tout l'or de l'univers!
Jamais!... deux fois vivant revient-on des enfers?
Il dit... la princesse soupire.

Mais le roi jette encor le don qu'il a repris:
" Vois ma fille, dit-il, elle est jeune, elle est belle!
Une seconde fois, plonge pour l'amour d'elle:
Sa main, vassal est à ce prix."

A ce nouveau défi, la princesse est tremblante,
Et ses regards muets ont décelé son cœur...
Soudain a retenti la chute du plongeur,
Que suit un long cri d'épouvante.

Longtemps on observa le flux et le reflux ;
On attendit longtemps les yeux fixés sur l'onde.
Le jour baissa, finit ; puis vint la nuit profonde...
Le plongeur ne reparut plus.

Schiller avait abordé avec un égal succès la poésie dramatique, la poésie lyrique, et il les avait enrichies de chefs-d'œuvre ; mais ce vaste et prodigieux génie ne devait rester étranger à aucune partie du domaine de la littérature. Il avait déjà écrit l'*Histoire du Soulèvement des Pays Bas*, quand il fut nommé, comme nous l'avons dit, professeur d'histoire à l'université d'Iéna, grâce à l'intervention de Gœthe. La nature de ses fonctions le dirigea alors plus spécialement vers les études historiques, et il écrivit l'*Histoire de la Guerre de Trente Ans*. Schiller écrit l'histoire en poète, c'est-à-dire qu'il la présente à un point de vue plutôt dramatique que politique. D'autres historiens ont pu le surpasser par la profondeur de leurs vues ou leur portée philosophique, mais il est sans rival dans l'art de vous transporter au milieu d'une époque, d'animer les personnages, de peindre leur caractère et leurs passions.

L'Histoire de la guerre de trente ans inspira à Schiller la pensée de son grand drame de Wallenstein, justement considéré comme son chef-d'œuvre. Il se trouvait alors dans les circonstances les plus favorables pour étudier et pour peindre des mœurs guer-

rières : la Révolution Française avait déchaîné la guerre par toute l'Europe, de toutes parts retentissait le canon. Le temps des républiques idéales était loin ; les sophistes, les déclamateurs étaient rentrés sous terre ; le monde appartenait aux soldats. Tous les yeux étaient fascinés par la fortune subite de ces généraux sortis du peuple, qui faisaient trembler toutes les cours et réglaient en maîtres les destinées de l'Europe. Ce spectacle étrange faisait revivre dans la pensée de Schiller une autre époque de dictature militaire, cette fameuse Guerre de Trente ans, où des soldats, des condottieri, rançonnaient, foulaient aux pieds l'Allemagne et traitaient avec une brutalité insultante les princes souverains.

La grande trilogie de Wallenstein fut représentée pour la première fois à Weimar en 1798, quelques temps après le traité de Campo Formio.

Wallenstein était un de ces officiers de fortune si nombreux au XVII° siècle, qui mettaient au service de tous les souverains et de toutes les causes, leur épée et leur ambition. Il révéla des talents supérieurs dans plusieurs guerres contre les Bohémiens, et contre le roi de Bohême qu'il chassa de l'Allemagne, promenant dans tout l'empire le pillage et la dévastation. Les réclamations de la diète forcèrent l'Empereur à le destituer. Mais sa retraite et le licenciement de son armée, livrèrent l'Allemagne à Gustave Adolphe, roi de Suède, qui s'avança en conquérant jusqu'aux frontières de l'Autriche. L'Empereur Ferdinand, réduit à la dernière extrémité, recourut à Wallenstein, qui, par la magie de son nom, leva en quelques semaines une armée de seize

mille hommes, arrêta Gustave Adolphe, et lui livra cette fameuse bataille de Lutzen, où le héros suédois, vainqueur, fut tué d'un coup de pistolet. Sa mort rendait Wallenstein maître de la situation. Les Suédois, avec ce grand homme, avaient perdu leur plus grande force. Leur expulsion semblait une tâche facile. Cependant Wallenstein les laissa s'établir solidement au cœur de l'Allemagne au lieu de les poursuivre ; il se retira même devant eux et resta pendant plusieurs mois immobile avec son armée en Bohême, sourd à toutes les prières, aux ordres même que l'Empereur lui envoyait de Vienne pour le presser de combattre. On prétendit alors qu'il négociait avec les Suédois, avec les princes protestants du Nord, avec le Cardinal de Richelieu pour passer à l'ennemi, moyennant une principauté. Ces défections étaient fréquentes dans l'ère de confusion inaugurée par les apostasies princières du protestantisme. Vraies ou fausses, ces imputations alarmèrent Ferdinand qui, n'osant pas faire arrêter Wallenstein au milieu de ses soldats, détacha de lui ses principaux officiers, et ceux-ci l'assassinèrent dans son lit.

Par ce seul exposé on voit la grandeur de la scène et l'intérêt du sujet. Aucun caractère, aucune destinée dans l'histoire ne se prête mieux à la tragédie. Schiller sut combiner avec un art merveilleux ces divers éléments ; il mit en relief ces figures guerrières dans toute leur énergie, leur rudesse, avec une force saisissante. Longtemps il s'efforca de faire entrer dans une pièce unique ce vaste sujet ; enfin, désespérant de lui donner l'unité, il se décida à le diviser en trois parties : *Le Camp de Wallenstein, les Piccolomini, la Mort de Wallenstein.*

" *Le Camp de Wallenstein*, dit M. Benjamin Con-
" stant, est une espèce de prologue sans aucune action.
" On y voit les mœurs des soldats, sous les tentes
" qu'ils habitent: les uns chantent, les autres boi-
" vent; d'autres reviennent enrichis des dépouilles
" du paysan. Ils se racontent leurs exploits; ils
" parlent de leur chef, de la liberté qu'il leur accorde,
" des récompenses qu'il leur prodigue; les scènes se
" suivent sans s'enchaîner: mais cette incohérence
" est naturelle; c'est un tableau mouvant où il n'y a
" ni passé ni avenir. Cependant le génie de Wal-
" lenstein préside à ce désordre apparent. Tous les
" esprits sont près de lui; tous célèbrent ses louan-
" ges, s'inquiètent des bruits répandus sur le mécon-
" tentement de la cour, et jurent de ne pas abandon-
" ner le général qui les protége. On aperçoit tous
" les symptômes d'une insurrection près d'éclater, si
" le signal en est donné par Wallenstein. On démê-
" le, en même temps, les motifs secrets qui, dans
" chaque individu, modifient son dévouement; les
" craintes, les soupçons, les calculs particuliers qui
" viennent croiser l'impulsion universelle. On voit
" ce peuple armé, en proie à toutes les émotions po-
" pulaires, entraîné par son enthousiasme, ébranlé
" par ses défiances, s'efforçant de raisonner et n'y
" parvenant pas, faute d'habitude; bravant l'autorité
" et mettant pourtant son honneur à obéir à son
" chef; insultant à la religion, et recueillant d'une
" oreille avide toutes les traditions superstitieuses;
" mais toujours fier de sa force, toujours plein de
" mépris pour toute autre profession que celle des
" armes, ayant pour vertu le courage et pour but le
" plaisir du jour."

Les lignes suivantes donneront au lecteur une idée du ton général du *Camp de Wallenstein.*

LE MARÉCHAL DES LOGIS.—" Tenez, chasseur, j'en suis fâché pour vous, mais vous êtes toujours à vivre chez le paysan ; et les belles façons et le bon ton, ça ne s'apprend qu'en restant toujours autour du général.

PREMIER CHASSEUR-A-CHEVAL.—Eh bien, cette école là ne vous a pas trop profité. Vous savez peut-être bien comment il se mouche et comment il tousse; mais son génie, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'on apprend ça.

SECOND CHASSEUR-A-CHEVAL—Tonnerre de Dieu ! demandez où nous avons passé, si on ne nous appelle pas les chasseurs intrépides de Friedland ; ah ! nous ne faisons pas de honte à son nom. Nous passons hardiment partout, chez les ennemis, chez les amis, à travers champs, dans les semailles et les moissons. On connaît bien le cor des chasseurs de Holk. Nous sommes partout à la fois, tantôt près, tantôt loin ; nous arrivons comme le déluge : au milieu de la nuit, nous entrons dans les maisons comme le feu, quand personne ne veille ; il n'y a pas tant à se défendre ni à faire. Il ne s'agit pas là de police ni de discipline ; la guerre est sans pitié ; la jeune fille a beau se débattre dans nos bras vigoureux. Je ne dis pas ça pour nous vanter. Demandez plutôt à Baireuth, en Westphalie ; partout où nous avons passé, les enfants et les petits enfants parleront dans cent ans d'ici et encore dans cent ans de Holk et de ses bandes.

Le Maréchal des Logis.—Mais est-ce le tapage qui fait le soldat ? Non : c'est la mesure, l'adresse, l'idée, l'intelligence, le coup d'œil.

Premier Chasseur-a-cheval.—Non, ma foi ; c'est la liberté ! Avec toutes vos grimaces je ne devrais seulement pas vous répondre. Est-ce que j'aurais laissé là l'école et les leçons pour retrouver dans un camp la corvée, la galère, la classe, et me remettre à la chaîne ? Je veux vivre libre et ne rien faire, voir tous les jours du nouveau, me confier au présent, et ne jamais regarder ni devant ni derrière.

C'est pour cela que j'ai vendu ma peau à l'empereur, afin de n'avoir plus à m'inquiéter de rien. Faites-moi passer à travers le feu, ou par delà le Rhin profond et rapide, là où il ne doit en revenir qu'un sur trois, vous verrez si j'y ferai des façons, si je me ferai prier ; mais aussi qu'on ne me demande pas autre chose, je ne veux pas qu'on me tourmente."

Dans la seconde partie, *les Piccolomini*, nous voyons la lutte qui s'engage entre Wallenstein et son souverain. Un ministre de l'Empereur, Questemberg, vient sommer le général de quitter la Bohême et de marcher contre les Suédois. En même temps, pour affaiblir son pouvoir, il lui ordonne de céder une partie de ses troupes à l'infant d'Espagne, allié de l'Autriche. Wallenstein refuse, et ses lieutenants acclament sa réponse hautaine, promettant de lui rester fidèles. Mais déjà le principal d'entre eux, Octavio Piccolomini, est gagné secrètement par la cour. Alors s'engagent parallèlement deux intrigues : l'une de Wallenstein pour entraîner ses lieutenants

dans la révolte, et les attacher irrévocablement à son sort, l'autre d'Octavio Piccolomini pour faire le vide autour de lui, et détourner de sa cause les chefs militaires qui l'appuient.

Illo et Terzky, deux des principaux lieutenants de Wallenstein, ne craignent pas de recourir à la trahison pour arracher aux autres officiers de l'armée un serment de fidélité à leur chef :

Terzky.—" Dites-moi quel est votre dessein. Que pensez-vous dans votre banquet de ce soir faire avec les colonels ?

Illo.—Prêtez-moi votre attention. Nous avons dressé un acte par lequel nous nous engageons tous conjointement envers le duc à être à lui à la vie et à la mort, à verser pour lui la dernière goutte de notre sang, sauf cependant les devoirs que notre serment de fidélité nous impose envers l'empereur. Remarquez bien ! cette réserve sera expressément énoncée par une clause spéciale pour rassurer les consciences. Maintenant, écoutez : cet écrit, ainsi conçu, leur sera présenté avant le repas ; aucun n'y verra lieu à une objection. Ecoutez la suite : après le festin, quand les vapeurs du vin auront ouvert les cœurs et fermé les yeux, on fera circuler pour la signature une feuille substituée où la clause de réserve sera omise.

Terzky.—Comment ! pensez-vous qu'ils pourront se croire engagés par un serment que nous leur aurons surpris par supercherie ?

Illo.—Nous ne les aurons pas moins liés. Ils pourront crier contre la tromperie tant qu'ils vou-

dront ; à la cour on croira plus à leur signature qu'à leurs protestations les plus sacrées ; une fois traîtres, il faudra qu'ils le demeurent. Ils feront de nécessité vertu.

Terzky.—Allons, tout me plaît, pourvu qu'il se fasse quelque chose et que nous bougions enfin de place."

De son côté Octavio continue ses sourdes menées ; mais ses manœuvres sont traversées par l'amour de son fils Max pour Thécla, fille de Wallenstein. C'est en vain qu'Octavio cherche à entraîner son fils dans son parti. Max a dans Wallenstein une confiance aveugle et illimitée ; il ne peut pas le croire capable d'une trahison, et qüand son père lui fournit la preuve de ses intrigues et lui dévoile ses projets ambitieux, il court auprès de son général, pour lui demander de s'expliquer, convaincu qu'il est victime des apparences :

Octavio.—" Eh bien, mon fils, maintenant nous allons être éclairés ; car tout, je le savais, se conduisait par Sésina.

Max.—Je veux connaître la vérité par une voie plus prompte. Adieu.

Octavio.—Où vas-tu ? Arrête.

Max.—Chez le prince.

Octavio, *effrayé*.—Quoi !

Max.—Si tu as cru que j'étais disposé à jouer un rôle dans ton jeu, tu t'es mépris sur moi ; ma route

ne doit pas être tortueuse, je ne puis être sincère en paroles et dissimulé au fond du cœur. Je ne puis voir un homme se confier à moi comme à son ami, et cependant endormir ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls, et que ma bouche ne le trompe point. Tel il me présume, tel je dois être. Je vais trouver le duc: dès aujourd'hui je vais lui demander de sauver sa réputation aux yeux du monde, et de rompre, par une démarche franche, vos menées artificieuses.

OCTAVIO.—Quoi ! tu veux ?....

MAX.—N'en doute pas, je le veux faire.

OCTAVIO.—Oui, je me suis mépris sur toi, je t'ai pris pour un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante qui le retire de l'abîme ; et je ne vois qu'un insensé, que le pouvoir de deux beaux yeux éblouit, que la passion aveugle, que la lumière du jour ne saurait éclairer: eh bien, va, interroge-le ; sois assez imprudent pour lui livrer le secret de ton père, de ton empereur. Contrains-moi d'en venir, avant le temps à quelque éclat bruyant. Et maintenant, après que par un miracle du ciel mon secret a été jusqu'ici protégé, que les regards clairvoyants du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir dans sa rage insensée l'œuvre pénible de la politique.

Max.—Oh ! cette politique, combien je la maudis ! C'est avec votre politique que vous le pousserez à quelque démarche..... Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh ! tout ceci aura une fin déplorable. Et, de quel-

que façon que le sort en décide, je vois, j'en ai le pressentiment, s'approcher un dénoûment funeste. Car si ce génie royal vient à tomber, il entraînera tout un monde dans sa ruine ; comme le vaisseau au milieu de la pleine mer, qui, s'embrasant tout à coup, éclate de toutes parts, et lance entre le ciel et la mer l'équipage qui le montait, il nous entraînera dans sa chute, nous tous qui sommes attachés à sa fortune.

Comporte-toi, comme tu veux, mais permets-moi aussi d'agir à ma guise. Tout doit demeurer pur entre lui et moi ; et avant le déclin du jour je saurai si c'est un ami ou un père que je dois perdre."

L'action se précipite et se dénoue dans la troisième partie, *la Mort de Wallenstein*. Au moment décisif, Wallenstein hésite encore ; il observe le ciel avec son astrologue Séni, et guette l'apparition au Zénith de Jupiter, l'astre qui préside à sa destinée.

Tout à coup il apprend que ses dépêches aux Suédois ont été interceptées, que ses principaux officiers, et à leur tête Octavio Piccolomini, l'ont trahi, abandonné, et se retirent avec leur troupes. Mais il est trop tard pour qu'il puisse renoncer à ses projets, il faut qu'il pousse son entreprise jusqu'au bout.

Le dernier espoir de Wallenstein est dans Max Piccolomini, qui commande une troupe d'élite encore hésitante, attendant avec impatience la décision de son chef.

Max agité par les sentiments les plus divers ne sait à quel parti se résoudre, il demande à sa bien aimée

de l'inspirer, mais Thécla avec un héroïsme inattendu et sublime lui conseille de faire son devoir et de rester fidèle à son souverain.

MAX.—" Ce n'est pas la fille de Wallenstein que j'interroge, c'est ma bien aimée. S'il s'agissait ici de gagner une couronne, tu pourrais chercher à décider d'après les lois de la prudence; mais il s'agit du repos de ton ami, et du sort de mille braves, au cœur héroïque, qui suivront l'exemple qu'il donnera. Dois-je abjurer les serments et les devoirs qui m'engagent à l'empereur? dois-je lancer dans le camp d'Octavio un plomb homicide? Ah! si la balle est une fois lancée, elle ne sera plus un instrument aveugle; elle vivra, un esprit fatal la poussera; les furies vengeresses du crime la conduiront, et lui feront méchamment suivre la route la plus funeste.

THÉCLA.—O Max!

MAX, *l'interrompt.*—Non, non, suspends ta réponse; je te connais, le devoir le plus cruel peut paraître le plus sacré à ton noble cœur. Ne cherche pas une grandeur d'âme audessus des forces humaines: songe à tout ce que le prince a toujours été pour moi; songe comment mon père a reconnu ses bienfaits. Ah! les nobles et libres inspirations de la reconnaissance, de la pieuse et fidèle amitié, ne sont-elles pas aussi une religion sacrée pour le cœur? la nature ne se venge-t-elle pas cruellement du barbare qui lui fait honteusement outrage? Mets tout dans la balance; laisse ton cœur décider et prononce.

THÉCLA.—Ah! le tien a décidé depuis longtemps; suis ton premier mouvement.

La comtesse Therzky.—Malheureuse !

Thécla.—Le sentiment que ton loyal cœur n'a pas d'abord éprouvé et embrassé pourrait-il être le plus juste ? Va, accomplis ton devoir. Quel qu'eût été ton choix, je t'aurais toujours aimé : tu ne pouvais cesser d'être noble et digne de toi-même. Mais le remords ne doit jamais troubler la belle paix de ton âme.

Max.—Il faut donc te quitter, me séparer de toi !

Thécla.—Tu es fidèle à toi-même, c'est être fidèle à moi. Le destin nous sépare, nos cœurs restent unis. Une sanglante haine divise à jamais les maisons de Wallenstein et de Piccolomini ; mais nous n'appartenons point à nos maisons. Va, va, hâte-toi de séparer ta bonne cause de la nôtre qui est malheureuse. La malédiction du ciel est sur notre tête ; elle est vouée à la ruine. Moi aussi je serai perdue par la faute de mon père : ne t'afflige pas sur moi ; mon sort sera bientôt décidé."

Ces paroles sont l'arrêt de Wallenstein, c'est la condamnation de son entreprise que sa fille vient de prononcer. Max s'éloigne, cherche et trouve la mort en combattant pour son souverain. Wallenstein abandonné par la plus grande partie de ses troupes se retire à Egra, sur la frontière de Bohême. La trahison l'y suit : un officier irlandais, Buttler, embauche les assassins. Nous citons les principaux passages de cette scène :

Buttler.— " La volonté et l'ordre de l'empereur est que Friedland soit saisi mort ou vif.

DEVEROUX.—Sa lettre le porte ainsi ?

MACDONALD.—Oui, mort ou vif.

BUTTLER.—Et une magnifique récompense en or et en terres attend celui qui exécutera l'acte.

DEVEROUX—Oui, cela sonne bien ; les paroles qui viennent de là sonnent toujours bien. Ah ! nous connaissons cela ; quelque chaîne d'or, un méchant cheval, un parchemin ou quelque chose de ce genre. Le prince paye mieux.

MACDONALD.—Oui, il est splendide.

BUTTLER.—Son jour est passé, l'étoile de son bonheur est tombée... Déjà plus de vingt mille hommes l'ont abandonné ; il faut faire quelque chose de mieux, un coup prompt et décisif... il faut le tuer.

TOUS DEUX.—Le tuer ! *(tous deux reculent.)*

BUTTLER.—Le tuer vous dis-je ; ... et je vous ai choisis pour cela.

TOUS DEUX.—Nous !

BUTTLER.—Vous, capitaines Deveroux et Macdonald.

MACDONALD.—Non cela ne se peut pas.

BUTTLER.—Eh bien ! soit. Faites-moi venir Pestalutz.

DEVEROUX, SURPRIS.—Pestalutz ! Eh ! .

MACDONALD.—Que lui veux-tu ?

Buttler.—Puisque vous m'avez refusé j'en trouverai assez d'autres.

Deveroux.—Non ; s'il doit périr, nous pouvons tout aussi bien qu'un autre gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald ?

Macdonald.—Oui, s'il doit périr, si cela ne peut être autrement, je n'entends pas que Pestalutz en profite...

Deveroux.—De par tous les diables, tu sais que je ne suis pas un poltron ; mais, vois-tu, il n'y a pas encore huit jours que le duc m'a fait compter vingt pièces d'or pour acheter ce vêtement chaud que je porte ; et s'il m'aperçoit avec ma hallebarde, s'il jette les yeux sur cet habit ; vois-tu... eh bien, le diable m'emporte, je ne suis pas un poltron...

Buttler.—Le duc t'a donné un vêtement chaud... et toi, pauvre hère, tu hésites à cause de cela à lui passer ton épée à travers le corps ! L'empereur lui a donné un vêtement qui tient encore plus chaud, le manteau de prince ; et comment a-t-il reconnu ce bienfait ? par la révolte et la trahison.

Deveroux.—C'est vrai aussi. Au diable la reconnaissance. Je le tuerai."

Quelques instants après, Buttler conduit lui-même les assassins à la porte de l'appartement où Wallentein est endormi. Le valet de chambre du duc se jette au devant d'eux pour les arrêter, mais il tombe frappé. Les meurtriers passent sur son corps ; on entend dans l'éloignement un fracas de portes bri-

sées, des cris sourds, un bruit d'armes, puis tout d'un coup un profond silence.

Les trompettes sonnent, ce sont les impériaux qui entrent dans le château, et à leur tête Octavio Piccolomini. Il éprouve un mouvement d'horreur en apprenant ce crime dont il a été l'instigateur. Dieu juste, s'écria-t-il, j'en lève la main au ciel, je suis innocent de cette criminelle action. — Oui répond Buttler, votre main est pure, vous vous êtes servi de la mienne.

A ce moment un courrier apporte à Octavio une lettre de l'empereur avec cette adresse : Au *prince* Piccolomini.

Voilà donc le fruit de ses intrigues : son fils est mort désespéré, il a fait égorger son meilleur ami, mais il est prince ; il est arrivé au terme de son ambition.

Tel est ce drame magnifique, le chef-d'œuvre de la scène allemande, dont les beautés vigoureuses imposent l'admiration et désarment la critique. Ce n'est plus la tragédie française, si raide, si compassée, si solennelle ; ce n'est pas non plus le chaos souvent sublime mais toujours heurté de Shakespeare, c'est la peinture animée, brillante de la vie moderne, avec une richesse de couleurs, une précision de détails qui s'harmonise avec la grandeur. L'histoire n'y paraît pas seulement comme un décor de théâtre pour amuser l'imagination ; elle agrandit l'intérêt, élargit les horizons et ajoute l'intuition des grands hommes et des grands événements aux émotions dramatiques.

Les dernières pièces de Schiller, *Jeanne d'Arc, Marie Stuart et Guillaume Tell,* sans égaler Wallenstein, comptent parmi les chefs-d'œuvres de la littérature allemande et ont conquis l'admiration de l'Europe entière.

Par Jeanne d'Arc, Schiller s'est acquis un droit immortel au respect et à la gratitude de la France. Il a vengé Jeanne d'Arc, notre héroïne nationale, des basses plaisanteries de Voltaire. Cette réaction contre le sarcasme et l'ironie desséchante du XVIIIe siècle fut l'inspiration même de sa pièce ; il l'annonce avec noblesse dans la préface de la pièce : " Pour " couvrir d'ignominie le céleste idéal de l'humanité, " l'ignoble moquerie, ô noble vierge ! t'a traînée dans " la boue la plus immonde ; car l'ironie a engagé " contre la beauté pure une guerre éternelle ; elle ne " croit ni à Dieu, ni à ses anges ; elle veut ravir au " cœur les trésors qui font sa richesse ; elle combat " la noble illusion, elle étouffe la croyance... Ne " crains rien : il y a encore de nobles cœurs qui s'en- " flamment pour tout ce qui est divin."

Il est étrange que la plus noble figure de notre histoire, souillée par un poète français, doive à la muse allemande la restitution de son auréole.

Le drame de Marie Stuart est issu d'une pensée aussi généreuse, car Schiller y prend le parti de la faiblesse désarmée contre la ruse et la force. Une scène magnifique est l'entrevue des deux reines dans le parc de Fotheringhay. Elisabeth y vient pour humilier sa prisonnière Marie et pour jouir de son désespoir. Mais celle-ci se redresse avec courage

devant ses insultes, au lieu de tomber à ses pieds, et la réduit victorieusement au silence.

Elisabeth.—" Vous reconnaissez-vous enfin vaincue ? Etes-vous à bout d'intrigues ? N'y a-t-il plus aucun meurtrier en route, aucun aventurier qui ose se faire votre chevalier ?

Marie, *se contenant.*—Ma sœur ! ma sœur ! Dieu ! donne-moi la modération ! C'en est trop !

Elisabeth, *avec un rire dédaigneux.*—Maintenant vous montrez votre véritable visage, jusqu'ici ce n'était que le masque.

Marie, *enflammée d'une noble colère.*—J'ai failli par faiblesse humaine, par jeunesse ; la puissance m'a égarée, mais je n'ai recouru ni à la ruse ni aux piéges : j'ai dédaigné l'hypocrisie avec une fierté royale. Le monde me croit une grande coupable, mais je puis dire que je vaux mieux que ma renommée. Malheur à vous, si jamais vous levez le masque de l'honnêteté dont vous couvrez hypocritement l'ardeur effrénée de vos plaisirs cachés... Le trône d'Angleterre est souillé par une bâtarde, le noble peuple des Anglais est trompé par une jongleuse rusée. Si le droit régnait, vous seriez dans la poussière devant moi, car je suis votre reine."

Elisabeth s'éloigne rapidement ; les lords la suivent consterné.

L'effet tragique de ce dialogue, c'est que Marie Stuart est à la merci d'Elisabeth ; le spectateur sent que son audace lui coutera la vie. Cette scène était

le triomphe d'une des plus grandes tragédiennes de notre époque, Madame Ristori.

Guillaume Tell, la dernière pièce que Schiller ait composée, est considérée par beaucoup de connaisseurs comme son chef-d'œuvre. Tout le monde connaît la légende qui fait le fond de ce drame ; la voici en quelques mots.

A l'époque où la Suisse était province de l'empire d'Autriche, le gouverneur du canton d'Uri, nommé Gessler, exerçait sur les habitants la tyrannie la plus odieuse. Il fit mettre un de ses chapeaux au bout d'une perche sur la place d'Altorf, et ordonna, sous peine de mort, qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa propre personne. Un archer renommé, Guillaume Tell, refusant de fléchir le genou devant le chapeau, Gessler irrité, lui ordonna de percer avec une flèche, une pomme placée sur la tête de son fils. Guillaume sortit vainqueur de cette terrible épreuve, mais il jura de se venger par la mort du tyran. Cependant Gessler le garde prisonnier, et l'emmène avec lui pour l'enfermer dans le château de Kussnacht. Mais tandis qu'on traverse le lac sur une barque, le ciel s'obscurcit, une violente tempête se déchaîne. Les rameurs ne sont plus maîtres de l'embarcation ; il n'y a qu'un homme disent-ils qui puisse nous sauver, c'est Guillaume Tell. Gessler lui fait ôter ses liens et lui promet la liberté s'il parvient à le sauver. Guillaume prend le gouvernail, et la barque s'approche du rivage. Soudain Tell saisit son arbalète, s'élance légèrement sur un rocher et repousse du pied la barque au milieu des flots. Il est libre !—On voit encore de nos jours ce rocher au

bord du lac de Lucerne ; on y a élevé une chapelle et l'endroit a été nommé Tellsplatte.—Mais Gessler est parvenu à atteindre le rivage. Guillaume s'embusque sur la route de Kussnacht au milieu d'un bois, et perce le tyran d'un trait mortel.

La pièce composée par Schiller sur cette donnée est également admirable par la grandeur des caractères, la vivacité des effets scéniques et la richesse des peintures. C'est la Suisse avec son charme poétique et la magie de ses paysages : " Dès les premiers " vers, dit Madame de Staël, on croit entendre résonner le cor des Alpes. Ces nuages qui partagent les " montagnes, ces chasseurs de chamois poursuivant " leur proie légère à travers les abîmes, cette vie à la " fois pastorale et guerrière, qui combat la nature et " reste en paix avec les hommes, tout inspire un " intérêt animé pour la Suisse, et l'unité d'action de " la tragédie, tient à l'art d'avoir fait de la nation " même un personnage dramatique."

L'originalité de cette pièce, c'est qu'elle n'est pas républicaine dans le genre déclamatoire du XVIII[e] siècle. Le héros est un chasseur, un paysan inoffensif, complètement étranger à la politique ; il refuse de prendre part aux complots que forment ses compatriotes pour secouer le joug de Gessler ; son énergie et son amour de la liberté sommeillent jusqu'au jour où sa vie paisible est troublée par les caprices et par l'insolence du tyran. Quand Gessler lui donne l'ordre impie et barbare de percer d'un coup d'arbalète une pomme placée sur la tête de son fils, Tell prend deux flèches, cache l'une dans sa poitrine, et avec l'autre

abat la pomme. Gessler étonné et furieux de ce succès s'approche de lui :

" Ecoute, Tell !

TELL.—Que voulez-vous, seigneur ?

GESSLER.—Tu avais encore une deuxième flèche sur toi—oui, je l'ai bien vue—qu'en voulais tu faire ?

TELL, *interdit*,—Seigneur, c'est l'usage chez les archers.

GESSLER.—Non, Tell, je ne me contente pas de cette réponse ; tu avais une autre intention. Dis-moi la vérité librement et sans crainte, Tell ! Quoi que ce soit, ta vie est assurée. Pourquoi la deuxième flèche ?

TELL.—Eh bien, Seigneur, puisque vous me garantissez la vie sauve, je veux vous dire franchement la vérité. (*Il tire la flèche de son vêtement et jette au tyran un regard terrible.*) Avec cette deuxième flèche, j'aurais tiré sur—vous, si j'avais atteint mon cher enfant, et vous, sans doute je ne vous aurais pas manqué.

GESSLER.—Bien Tell ! Je t'ai promis la vie ; j'en ai donné ma parole de chevalier, je veux la tenir. Mais comme je connais ta méchanceté, je veux te faire conduire et garder dans un endroit où ni lune ni soleil ne t'éclaireront, afin que je sois assuré contre tes flèches. Saisissez-le, varlets ! Garottez le ! "

On sait comment Tell reconquiert la liberté ; il va

s'embusquer dans le chemin qui conduit à Küssnacht, et se plaint avec une tristesse virile de sa destinée :

" Ici, dit-il, passe le marchand plein de soucis, le
" pèlerin au léger bagage, le moine recueilli, le sombre
" brigand et le gai ménétrier, le colporteur avec son
" cheval pesamment chargé, venant des pays éloignés,
" car tout chemin mène au bout du monde. Tous
" poursuivent leur chemin allant à leurs affaires—et
" la mienne, c'est le meurtre !

" Jadis quand le père sortait, cher enfant, c'était
" une joie à son retour ; car jamais il ne rentrait
" sans vous apporter quelque chose, soit une belle
" fleur des Alpes, soit un oiseau rare ou une corne
" d'Ammon, comme le piéton en trouve sur les rochers.

" Maintenant d'autres soins le préoccupent ; il est
" assis devant la route sauvage avec des pensées de
" mort ; c'est la vie de l'ennemi qu'il veut. Mais
" pourtant il ne pense qu'à vous, chers enfants, en ce
" moment, c'est pour vous défendre, pour protéger
" votre douce innocence contre la haine du tyran
" qu'il bande son arc vengeur."

Bientôt Gessler parait à cheval, sur les hauteurs, et descend le chemin. Une malheureuse femme dont le mari languit en prison, se jette à ses pieds et demande justice. Il la repousse, elle saisit la bride de son cheval : " Me voici avec mes enfants ;
" écrase ces malheureux orphelins sous les pieds de
" ton cheval, ce ne sera pas la pire de tes cruautés."
—" Je suis encore, dit Gessler, un maître trop doux
" pour ce peuple. Je ne l'ai pas dompté comme il

" devait l'être. Mais tout cela va changer, je le jure. " Je veux.... " A ce moment une flèche l'atteint au cœur. Il tombe en s'écriant : " C'est la flèche de Tell ! " " Tu dois la reconnaître ! " lui crie Tell du haut d'un rocher. Le peuple accourt et partout on entend répéter : " Nous sommes libres ! " Ainsi s'accomplit par la main d'un montagnard inoffensif l'affranchissement de la Suisse.

Schiller mourut quelque temps après la première représentation de Guillaume Tell, en 1807, à l'âge de quarante six ans, dans toute la force de son génie, au milieu de compositions dramatiques dont les ébauches ont été pieusement recueillies, et qu'il n'eut pas le temps de convertir en chefs d'œuvre. Sa fin fut calme et religieuse. Quelques heures avant sa mort, on lui demandait comment il se trouvait : " toujours plus tranquille " répondit le mourant. Ces paroles sont le symbole de sa vie entière. Nous avons vu, en effet, ce génie puissant débuter avec une fougue entraînante, une effervescence révolutionnaire, puis arriver graduellement aux régions sereines de la pensée et de l'art. L'Allemagne actuelle peut se glorifier de sa puissance militaire, de sa politique de fer et de sang ; ses vrais amis, ses admirateurs aimeront toujours à la personnifier dans la calme et noble figure de Schiller.



GOETHE

NOUS allons aborder l'étude du prince de la littérature allemande, du génie universel qui embrassa l'ensemble des connaissances humaines, excella dans toutes, qui durant cinquante ans inonda l'Europe de chefs-d'œuvres et souleva l'admiration universelle : romancier, poète, auteur dramatique, il fit aussi d'importantes découvertes en histoire naturelle et fut un des fondateurs de la botanique.

JEAN WOLFGANG GOETHE, naquit à Francfort sur le Mein en 1749, d'une famille honorable. Dès son enfance il se fit remarquer par une merveilleuse faculté d'assimilation qui lui fit apprendre, en se jouant, les langues, le dessin, la musique, l'histoire naturelle. Dans ses mémoires, intitulés Vérité et Poésie (Dichtung und Wahrheit), il a raconté avec un charme infini les premières années de sa vie.

Parvenu à l'âge de vingt ans, Goethe se rendit à Strasbourg, pour y achever ses études de droit. Le séjour qu'il y fit occupe dans ses mémoires une place intéressante, pleine de charmants épisodes. Il raconte qu'il éprouva un instant la tentation de se consacrer à la littérature française. La raison qui l'en détourna n'est pas, il faut l'avouer, à notre avantage.

La philosophie de Voltaire et de l'Encyclopédie, dit-il, avait tari en France les sources de l'inspiration. L'esprit français semblait entré dans une phase de vieillesse et d'épuisement. En Allemagne, au contraire, tout annonçait la jeunesse, la force, la confiance dans l'avenir. L'audace des Allemands contrastait avec notre découragement, leur enthousiasme avec notre froideur. Le scepticisme avait même fait des progrès depuis Voltaire ; les ouvrages matérialistes de *d'Holbach* et d'*Helvétius* donnaient la dernière expression d'une littérature desséchée et d'une société décrépite. " La littérature française, dit Goe-" the, avait des qualités faites pour repousser et non " pour attirer un jeune homme ardent. Elle était " vieille et distinguée, et à ces deux titres elle ne pou-" vait séduire la jeunesse qui cherche autour d'elle " la liberté et la vérité."

De retour en Allemagne, Goethe attira aussitôt l'attention du public lettré, par un drame original, intitulé *Goetz de Berlichtingen* (1773) qui peignait avec largeur, avec une grande richesse de coloris, la chevalerie allemande du XVIe siècle. Il semblait qu'en revoyant ce moyen âge, ces guerres féodales, cette confusion, ces mœurs grossières mais viriles, l'Allemagne reprit la conscience d'elle même et qu'elle sortit de la tutelle humiliante où la France la tenait depuis cent-cinquante ans. Le héros, *Goetz de Berlichtingen* est le dernier représentant de la féodalité. C'est un vieux chevalier, brave et loyal, cachant un cœur sensible sous une rude enveloppe ; protecteur généreux des faibles, luttant contre les princes avec un courage indomptable. On l'avait surnommé *Main de Fer*,

parceque sa main droite, perdue dans un combat avait été remplacée par une main de fer, à ressorts, avec laquelle il continuait à combattre. Après maint exploit aventureux, il fut entraîné dans la révolte des paysans de Souabe et mourut victime de son orgueil entêté. C'était bien là un type germanique avec ses défauts et ses qualités, et l'Allemagne eut raison de s'y reconnaître. *Goetz de Berlichtingen* est encore aujourd'hui le drame national par excellence. D'autres pièces ont eu un succès plus éclatant sur la scène, mais aucune n'est devenue plus populaire dans toutes les classes de la société Allemande.

Peu de temps après, Goethe provoqua une sensation immense en Allemagne et dans l'Europe entière, par son fameux roman de *Werther*. La littérature anglaise, popularisée par Lessing et par son école, avait mis la mélancolie à la mode. La jeunesse allemande en était comme fanatisée ; partout elle exhalait des plaintes, des gémissements sur l'amertume de la vie. Partout des hommes aux proportions herculéennes, aux membres vigoureux, rebondis, éclatants de santé, se déclaraient atteints d'un mal incurable et fatigués de la vie. Ils affectaient de fuir le monde et les plaisirs sociaux, de rechercher la solitude, le bord des abîmes, le voisinage et le silence des tombeaux. Plusieurs poussèrent jusqu'au suicide cette folie singulière, et Goethe lui-même, nous raconte dans ses mémoires qu'il se sentait piqué d'émulation par de tels exemples. Sa chambre à coucher contenait une collection d'armes de toutes espèces, et dans le nombre un poignard très aigu. Tous les soirs, il le plaçait à côté de son lit, et au moment d'éteindre sa

lumière, il le brandissait audessus de sa poitrine comme pour s'exercer à se l'enfoncer dans le cœur. Mais n'ayant jamais pu prendre un parti décisif, il finit par se moquer de sa folie ; il chassa de son esprit les velléités de suicide et résolut de vivre. Pour se dédommager, il écrivit Werther et peignit avec force dans ce roman, les émotions qu'il avait traversées en virtuose, l'inquiétude, les refoulements d'une ambition repliée sur elle même, agitée par des rêves d'amour de grandeur, de luxe, qu'elle ne peut pas assouvir. Werther est un jeune allemand, sensible, enthousiaste, rempli de talents qui ne trouvent pas leur application, ayant l'étoffe d'un législateur et de plusieurs ministres, mais confiné dans un petit emploi bureaucratique, sans espace et sans horizons. Avide d'expansion de sentiments tendres, il tombe amoureux d'une jeune femme nommée Charlotte, nature rêveuse et sentimentale, mariée à un homme prosaïque et positif, mais attachée à ses devoirs. Werther s'absorbe et s'exalte dans cette passion sans espoir. C'est une ivresse, une obsession, une folie. Enfin, éperdu, à bout de souffrances, incapable de vaincre sa passion coupable, il se résout à quitter la vie et se brûle la cervelle, après avoir écrit à Charlotte une lettre d'adieu, à la fois désespérée et brûlante, solution naturelle pour une âme ardente devoyée par l'irréligion.

Goethe avait écrit ce livre pour fixer ses impressions personnelles. Il parait qu'à cette époque il était amoureux, lui même, d'une jeune personne qu'il ne put pas épouser. Ce qu'il y a de curieux c'est que sa passion fut guérie par la composition de Werther. Il en éprouva comme une délivrance. " Je

" me sentais, dit-il, comme après une confession générale, redevenu libre et gai." Mais bien différent fut l'effet que produisit l'ouvrage sur le public de l'époque. Il répondait à la maladie régnante. Une foule d'esprits en furent troublés, confirmés dans leurs hallucinations; leurs rêves orgueilleux et sensuels, et se drapèrent dans leur égoïsme comme dans une vertu. La fièvre des suicides se répandit en Allemagne et prit de telles proportions, que Goethe lui-même en fut alarmé et qu'il essaya de réparer le mal, dont il était l'auteur involontaire, en écrivant, contre ses propres disciples, un ouvrage intitulé *le Triomphe de la Sensibilité.* Vains efforts, les incompris, les désespérés se multipliaient, ils surgissaient partout, non seulement en Allemagne, mais en Angleterre, en France et dans toute l'Europe. En Angleterre, le concert fut entonné par lord Byron, en France par Chateaubriand. Puis la tradition se continua dans notre siècle et se développa sous toutes les formes. C'est ainsi qu'on retrouve dans nos ouvrages modernes, le venin inoculé par Werther.

Dans un voyage que Goethe fit en Italie, il écrivit à ses amis de nombreuses lettres qui ont été réunies en volume. On y retrouve, au plus haut degré, cette finesse d'observation, cette pénétration qui le caractérisent; il s'identifie en quelque sorte avec la chose qu'il vous dépeint, que ce soit un homme ou un paysage, vous la voyez réellement, vous vous sentez transportés devant ces merveilles de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, qui font de l'Italie la terre classique des arts. Goethe puisa dans ce voyage le goût de l'art antique, de la *simplicité* et de la

perfection. Ce fut sous cette influence qu'il composa *Iphigénie en Tauride.* " Iphigénie, dit Madame de " Staël, rappelle le genre d'impression que l'on reçoit " en contemplant les statues grecques ; l'action en " est si imposante et si tranquille, qu'alors même que " la situation des personnages change, il y a toujours " en eux une sorte de dignité, qui fixe dans le souve- " nir chaque moment comme durable." On s'explique sans peine cet effet, quand on sait qu'avant de commencer sa tragédie, Goethe s'enferma quelque temps chez lui, copiant des marbres antiques, pour mieux se pénétrer du génie grec.

Dans ses poésies lyriques Goethe allie à l'imagination allemande la perfection antique de la forme. Nous citons une de ses ballades, qui en Allemagne est dans toutes les bouches.

LE ROI DES AULNES.

—Qui chevauche si tard à travers le vent et les ténèbres ? C'est le père avec son enfant, qu'il porte dans ses bras ; il le serre et il le réchauffe. " Mon fils, pourquoi cette frayeur ? pourquoi cacher ainsi ton visage ?—Père, ne vois-tu pas le roi des Aulnes, le roi des Aulnes avec sa longue chevelure ?—Rien, mon fils, qu'un brouillard qui coupe la plaine.

" —Viens, mon enfant, viens avec moi. Nous jouerons ensemble à de bien jolis jeux. Il y a de bien belles fleurs sur la rive, et de belles robes d'or chez ma mère."

Père, père, entends-tu ce que me promet tout bas le roi des Aulnes ?—Paix, mon enfant, reste tran-

quille ; c'est le vent qui murmure dans les feuilles sèches.

" Gentil enfant, veux tu venir avec moi ? mes filles t'attendent ; mes filles dansent la ronde nocturne ; elles te berceront ; elles t'endormiront avec leurs danses et leurs chants."

Père, père, ne vois-tu pas les filles du roi des Aulnes là-bas dans l'ombre ?—Mon fils, mon fils, je vois ce que tu veux dire ; ce sont de vieux saules grisâtres.—" Je t'aime, ta figure me charme ; viens avec moi de bonne volonté, ou de force je t'emporte."

—Père, père, il me saisit, le roi des Aulnes, il me fait mal !

Le père frissonne ; il presse son cheval, et serre contre lui l'enfant qui gémit ; il arrive à sa demeure, plein d'angoisses... l'enfant était mort dans ses bras !

Le roman de *Wilhelm Meister* est le récit des épreuves que traverse un jeune homme dans la vie pour arriver à la maturité et à la raison. C'est un tableau du monde et de la société, tous les caractères humains s'y trouvent dépeints ; mais ce n'est pas un roman selon les idées modernes, l'action traîne souvent en longueur, à chaque instant ce sont des digressions, des dissertations sur les sujets les plus variés, sur la poésie, sur la philosophie. Une des plus gracieuses figures est celle de Mignon ; issue d'une union illégitime, elle a été abandonnée à une troupe de bateleurs qui la maltraitent et l'obligent à faire des tours de force. Elle attire l'attention de

Wilhelm qui l'entend chanter ces vers devenus populaires :

" Connais-tu le pays où fleurit le citronnier ? où dans l'épais feuillage brillent les oranges d'or ; un doux zéphir souffle dans le ciel bleu ; le myrte et le laurier se dressent immobiles ? Le connais-tu ? C'est là ! c'est là ! que je voudrais aller avec toi, ô mon bien aimé !

—Connais-tu la maison ? Son toit repose sur des colonnes, la salle brille, les appartements resplendissent, les statues de marbre me demandent un regard : Que t'a-t-on fait, mon pauvre enfant ? La connais-tu ? C'est là ! c'est là ! que je voudrais aller avec toi, ô mon bien aimé.

—Connais-tu la montagne et sa couronne de nuages ? la mule y cherche son chemin dans le brouillard ; dans les cavernes demeure l'antique race des dragons ; le rocher roule entraîné par les flots. C'est là ! c'est là notre chemin ! O père, il faut y diriger nos pas ! "

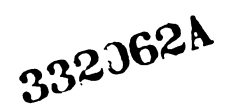
Wilhelm arrache Mignon à cette condition humiliante ; déguisée en homme elle le suit quelque temps, passant pour son domestique ; mais elle s'éprend de son protecteur, son amour est méconnu, elle en meurt.

Le poème de *Hermann et Dorothée* est une idylle simple et touchante, une peinture délicate des mœurs des champs; c'est la naïve histoire de deux amants de village. Beaucoup de personnes le regardent comme le chef-d'œuvre de Goethe ; Schiller en a dit :

" Si loin que Goethe puisse aller il ne s'élèvera jamais plus haut."

Mais le verdict populaire a prononcé sur ce point : quelles que soient la beauté de Hermann et Dorothée, c'est le drame de *Faust* que la postérité proclame le chef-d'œuvre de Goethe. Cette vaste composition est le fruit de ses méditations durant presque toute son existence ; il la modifia et l'augmenta, à plusieurs reprises, et ce n'est que peu de temps avant sa mort qu'il lui donna sa forme définitive. C'est aussi de tous ses ouvrages celui qui résume le mieux le caractère de Goethe, ses idées sur la nature et l'humanité, son esthétique, sa métaphysique, son âme enfin et sa vie.

Le sujet du drame de Faust n'est pas de l'invention de Goethe. C'est dans une vieille légende du moyen-âge que s'en trouve la première idée : Le docteur Faust, de Nuremberg, était un de ces savants adonnés à toutes les sciences à la fois, alchimiste, astrologue, nécromancien, vivant dans la solitude, au milieu de cornues et d'alambics, répandant autour de lui une mystérieuse terreur. Il est arrivé au dernier mot de la science ; mais il l'a trouvée vide et stérile, il est dégoûté du vain orgueil de philosopher. Il se laisse séduire par le diable et lui vend son âme pour reconquérir une jeunesse dont il n'a pas usé. Redevenu jeune, riche et puissant par son pacte avec le démon, Faust s'enivra de plaisirs et vécut longtemps dans le désordre, cherchant à s'étourdir sur sa destinée. Un soir, ayant réuni ses amis dans un banquet, il vide une large coupe, fait ses adieux à tous, et se retire dans sa chambre. A minuit on entend un



violent coup de tonnerre, la maison est ébranlée. On cherche Faust et on le trouve mort, les membres dispersés par la foudre : son âme a été emportée par Satan.

Tout en suivant la légende dans son drame, Goethe l'a enrichie, et l'a adaptée aux idées modernes, en faisant de Faust, un douteur, un sceptique à la façon du XVIIIe siècle, un sophiste argumentant contre la nature, contre Dieu, un rêveur qui confond son orgueil, sa soif des plaisirs avec l'amour de la vérité. Le début du drame nous le montre dans cette inquiétude maladive, se faisant à lui même le triste aveu de son impuissance : " Philosophie, jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie ! Je vous ai étudiées à fond avec ardeur et patience ; et maintenant me voici, pauvre fou, tout aussi sage qu'auparavant. Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et depuis dix ans je promène çà et là mes élèves par le nez ! Et je vois que toute science est vide ! Voilà ce qui me brûle le sang. J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots docteurs, de maîtres et d'écrivains au monde ! Ni doutes, ni scrupules ne m'arrêtent. Je ne crains ni diable ni enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée... Je n'ai ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination en ce monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ! Si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature

contient de secrète énergie et de semences éternelles !....

Fatigué, déçu par la science, Faust recourt à la magie, et c'est alors que Méphistophélès lui apparait, d'abord sous la forme d'un barbet, puis sous l'habit d'un étudiant : " Je suis, lui dit-il, l'esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice, car tout ce qui existe est digne d'être détruit ; il serait donc mieux que rien n'existât. Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal, voilà mon élément." Par d'adroits sophismes, par de perfides insinuations, il ébranle l'âme défaillante de Faust. Mais l'argumentation ne suffit pas, il faut l'entraînement des sens : Méphistophélès prend le costume d'un gentilhomme, un habit écarlate galonné d'or, un manteau de satin sur l'épaule, la plume de coq au chapeau et l'épée au côté. Ses raisonnements et ses artifices deviennent alors irrésistibles.

" Je me dévoue *ici* à ton service, dit-il à Faust, et je
" courrai sans fin ni cesse au moindre signe de ta vo-
" lonté ; mais quand nous nous retrouverons *là bas*,
" tu dois me rendre la pareille et m'appartenir tout
" entier."

Faust finit par céder ; le pacte est signé. Méphistophélès le conduit dans l'antre d'une vieille sorcière de Nuremberg ; celle-ci lui donne un élixir magique qui lui rend la jeunesse et la vigueur.

Peu de temps après, Faust rencontre Marguerite, jeune fille douce et naïve qui vit avec sa mère dans

une petite maison retirée. Là commence l'intérêt poignant du drame, car le sophisme et l'esprit de révolte ne sont plus, comme dans la première partie, des théories et des jeux d'école; c'est un souffle empoisonné et destructeur, qui va troubler une âme, déshonorer une famille, précipiter l'innocence dans le crime. L'œuvre diabolique s'accomplit, Marguerite, troublée dans son innocence, dans son ignorance du mal, sent naître en elle une passion soudaine pour ce jeune homme qui vient la visiter dans sa retraite et qui exerce sur elle une sorte de fascination. Bientôt Marguerite est compromise, perdue de réputation. Son frère Valentin, qui revient de l'armée, provoque Faust en duel. Maist Faust est rendu invulnérable par Méphistophélès, et Valentin tombe frappé d'un coup mortel.

Cependant Marguerite, pour cacher sa honte, se rend coupable d'infanticide; elle est jugée et condamnée à mort. A cette nouvelle Faust est touché dans son endurcissement; ému de pitié il veut la sauver. Méphistophélès lui donne accès dans sa prison; il la conjure de fuir avec lui. Mais Marguerite dans son égarement a été touchée par la miséricorde divine; elle préfère l'expiation à l'impénitence. " Hâtez-vous, dit Méphistophélès, voici l'aurore, dans " un moment il sera trop tard pour fuir." Marguerite se détourne de lui avec horreur, tous les efforts de Faust pour l'entraîner sont inutiles, elle tombe mourante, implorant la clémence divine.—" Elle est jugée ! " dit Méphistophélès.—" Elle est sauvée ! " répond une voix céleste. Faust disparaît avec le mauvais esprit, pour se replonger dans les plaisirs qui le conduisent à la damnation.

Ce dénouement grandiose est éminemment chrétien : l'auréole céleste qui plane sur Marguerite repentante émeut, transporte le spectateur, et le poëte tire ainsi de la religion une de ses inspirations les plus sublimes. Cet hommage à la religion se présente fréquemment dans les ouvrages de Goethe. Bien que participant à la philosophie incrédule de son temps, il n'a jamais attaqué ni raillé les croyances chrétiennes, il n'a jamais courtisé l'impiété qui dominait alors dans toutes les coteries littéraires de l'Europe. Bien plus, dans ses ouvrages didactiques, il défend fréquemment le Christianisme contre ses détracteurs. Nul n'a mieux mis en relief les bien faits et la nécessité de l'influence religieuse dans l'éducation. " La religion, dit-il, est le principal " mobile de l'action. Elle doit, par le repos et la " pureté de l'âme, nous conduire au plus haut degré " de culture. Elle doit, autant que possible, enve- " lopper toute notre existence. Aucune influence " extérieure ne doit détruire en nous le sentiment " divin. Nous devons le porter en tout lieu sur nous " comme un sanctuaire. L'immoralité, l'impiété " sont la destruction de l'organisme intellectuel et " l'affaiblissement de la raison." Tels étaient les principes de Goethe, que les éclectiques et les panthéistes revendiquèrent pendant cinquante ans comme leur patriarche.

Il est vrai d'ajouter que ces tendances religieuses sont toujours restées chez Goethe, vagues et indéterminées, sans jamais se condenser dans aucune formule, aucune affirmation positive. Goethe aimait la vérité, mais sans passion ; le rôle d'apôtre lui déplai-

sait, lui semblait même ridicule. Beau, bien portant, courtisé par le monde, recherché par les grands et par les monarques, il jouissait de la vie en épicurien savant, se faisant gloire de la raffiner par l'art, la science, par le jeu de ses facultés et par une combinaison délicate d'actes et de sensations. Son trait distinctif, était une sorte d'idolâtrie pour son propre génie. Il le soignait avec une sollicitude constante, et s'étudiait à le préserver de tout écart, de tout accident. Il fuyait la douleur pour ne pas troubler son équilibre moral et s'éloignait de ses amis quand il craignait d'être influencé d'une manière fâcheuse par ses liaisons. Les maladies ou la mort de ceux qu'il aimait ne devaient lui être annoncés qu'avec des précautions infinies, tant il redoutait l'explosion de sa propre sensibilité, et les effets désastreux qu'elle pouvait produire sur son magnifique organisme. Ainsi ordonnée, sa vie fut celle d'un parfait égoïste, d'un dilettante mondain et d'un courtisan. Il se fixa de bonne heure à Weimar auprès du Grand-Duc, qui s'était pris pour lui d'une grande admiration et d'une réelle amitié. Là, Goethe fit de la politique, de l'administration à ses heures perdues ; il aida le prince à gouverner paternellement son petit état. Il reçut le titre de conseiller-intime, et, plus tard, fut premier ministre. Il vécut ainsi près d'un demi siècle, entouré de flatteries, d'hommages, enivré d'encens, comme un souverain, ou plutôt comme un demi-dieu, rendant des oracles qui faisaient loi dans le monde des lettres. Mais les dieux ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses humaines. Après avoir troublé bien des cœurs, abandonné plusieurs jeunes filles, fasciné de nombreuses baronnes, Goethe finit par

épouser sa servante. Il eut un fils qui tourna mal et mourut de bonne heure. Il reçut la nouvelle de sa mort avec une sérénité olympienne, la douleur paternelle n'avait pas accès dans le sanctuaire du dieu.

Goethe mourut en 1832, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Au moment de rendre l'âme il faisait ouvrir ses rideaux en disant : " *Plus de lumière !* " (Licht mehr !) comme s'il voulait en quittant le monde, léguer cette devise à l'humanité.



LES ROMANTIQUES

APRÈS la période illustrée par Lessing, Klopstock, Schiller, Goethe, le génie allemand a trouvé sa voie ; il a déserté l'imitation française, toutes les variétés du genre classique sont tour à tour dédaignées et tombent dans un profond discrédit. Toute règle, toute discipline littéraire est foulée aux pieds. L'imagination se donne librement carrière ; elle s'élance, franchit des abîmes, voyage à l'aventure avec le rêve et la fantaisie. Un symptôme curieux, c'est le besoin du surnaturel qui se manifeste après la philosophie du XVIIIe siècle. Ce besoin reparait partout, dans la poésie, dans le drame, dans le roman. On dirait que les yeux et l'esprit ne peuvent s'en rassasier : ce ne sont que fantômes, revenants, apparitions, interventions de bons et mauvais génies, farfadets, gnômes, vampires, scènes de sorcellerie.

Le spécimen le plus saisissant de cette littérature fantastique est la fameuse ballade de *Lénore*, inspirée au poëte Burger par une ancienne superstition répandue non seulement en Allemagne, mais dans tout le nord de l'Europe, en Suède, en Danemark, en Ecosse, et même dans certaines provinces de la France. D'après cette croyance, un serment solennel, fait à la face des cieux, impose à celui qui en est

l'auteur, des engagements sacrés que la mort elle-même ne peut rompre, et si l'une des parties contractantes descend dans la tombe avant d'avoir accompli le vœu formé en commun, elle peut en sortir à certains moments, pour sommer l'autre de tenir sa promesse. Celui qui a péri loin de son pays natal vient réclamer à minuit les trésors qu'il avait confiés aux mains d'un ami. Malheur alors au dépositaire infidèle ! Malheur aussi à l'amant oublieux, à la fiancée volage. Au douzième coup de la cloche nocturne, le mort sort de sa tombe, va poser sa main froide sur l'épaule du parjure, et l'entraîne avec lui.

Burger a raconté lui-même qu'un soir, se promenant à la campagne, il entendit une jeune villageoise chanter d'une voix plaintive le refrain suivant :

" La lune est brillante ; les morts vont vite ; ma " tendre amie, ne frissonnes-tu pas ? " A ces accents une vision étrange se dressa devant le poète ; de son cerveau avait jailli la conception de Lénore.

Voici la traduction de cette pièce ; elle n'en donne malheureusement qu'une idée très imparfaite.

" Lénore se lève au point du jour ; elle échappe à ses tristes rêves.—Wilhelm, mon époux, es-tu mort ? es-tu parjure ? Tarderas-tu longtemps encore !—Le soir même de ses noces il était parti pour la bataille de Prague, à la suite du roi Frédéric, et n'avait depuis donné aucune nouvelle de lui.

" Mais le roi et l'impératrice, las de leurs querelles sanglantes, s'apaisant peu à peu, conclurent enfin la paix ; et cling ! et clang ! au son des fanfares et des

timbales, se couronnant de joyeux feuillages, chaque armée retourna dans ses foyers.

" Et partout, et sans cesse, sur les chemins, sur les ponts, jeunes et vieux fourmillaient à leur rencontre.—Dieu soit loué ! s'écriait maint enfant, mainte épouse. Sois le bienvenu ! s'écriait mainte fiancée. Mais hélas ! Lénore seule attendait en vain le baiser du retour.

" Elle parcourt les rangs dans tous les sens ; partout elle interroge. De tous ceux qui sont revenus, aucun ne peut lui donner des nouvelles de son époux bien-aimé ! Les voilà déjà loin ; alors arrachant ses cheveux, elle se jette à terre et s'y roule dans le délire.

" Sa mère accourt :—Ah ! Dieu t'assiste ! Qu'est-ce donc, ma pauvre enfant ? Et elle la serre dans ses bras.—O ma mère, ma mère, il est mort ! mort ! Périsse le monde et tout ! Dieu n'a point de pitié ! Malheur ! malheur à moi !

" Dieu nous aide et nous fasse grâce ! Ma fille, implore notre Père ; ce qu'il fait est bien fait, et jamais il ne nous refuse son secours.—O ma mère, ma mère, vous vous trompez... Dieu m'a abandonnée ; à quoi m'ont servi mes prières ? à quoi me serviront-elles ?

" Mon Dieu ! ayez pitié de nous ; n'entrez point en jugement avec ma pauvre enfant ; elle ne sait pas la valeur de ses paroles ; ne les lui comptez pas pour des péchés ! Ma fille, oublie les chagrins de la terre ;

pense à Dieu et au bonheur céleste, car il te reste un époux dans le ciel !

" —O ma mère, qu'est-ce que le bonheur ? Ma mère, qu'est-ce que l'enfer ? Le bonheur est avec Wilhelm, et l'enfer sans lui ! Eteins-toi, flambeau de ma vie, éteins-toi dans l'horreur des ténèbres ! Dieu n'a point de pitié !... Oh ! malheureuse que je suis !

" Ainsi le fougueux désespoir déchirait son cœur et son âme, et lui faisait insulter à la providence de Dieu. Elle se meurtrit le sein ; elle se tordit les bras jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à l'heure où les étoiles dorées glissent sur la voûte des cieux.

" Mais au dehors, quel bruit se fait entendre ? Trap ! trap ! trap !... C'est comme le pas d'un cheval ; et puis il semble qu'un cavalier en descende avec un cliquetis d'armures. Il monte les degrés. Ecoutez ! écoutez !... La sonnette a tinté doucement... Klinglingling ! et, à travers la porte, une douce voix parle ainsi :

" —Holà ! holà ! ouvre moi, mon enfant ! Veilles-tu ou dors-tu ? Es-tu dans la joie ou dans les pleurs ? Ah ! Wilhelm, c'est donc toi ! si tard dans la nuit !... Je veillais et je pleurais !... Hélas ! j'ai cruellement souffert !... D'où viens-tu sur ton cheval ?

" —Nous ne montons à cheval qu'à minuit ; et j'arrive du fond de la Bohême ; c'est pourquoi je suis venu tard pour t'emmener avec moi.—Ah ! Wilhelm, entre ici d'abord, car j'entends le vent siffler dans la forêt...

" —Laisse le vent siffler dans la forêt, enfant; qu'importe que le vent siffle? Le cheval gratte la terre; les éperons résonnent; je ne puis pas rester ici. Viens, Lénore, chausse-toi; saute en croupe sur mon cheval, car nous avons cent lieues à faire pour atteindre notre demeure.

" —Hélas! comment veux-tu que nous fassions aujourd'hui cent lieues, pour atteindre notre demeure? Ecoute, la cloche de minuit vibre encore.—Tiens! tiens! comme la lune brille!... Nous et les morts, nous allons vite; je gage que je t'y conduirai aujourd'hui même.—Dis-moi donc où est ta demeure? Y a-t-il place pour moi?—Pour nous deux; viens, Lénore, saute en croupe; le banquet de noce est préparé, et les conviés nous attendent.

" La jeune fille se chausse, s'élance, saute en croupe sur le cheval, et puis, en avant! Hop! hop! hop! Ainsi retentit le galop.... Cheval et cavalier respiraient à peine, et sous leurs pas les cailloux étincelaient.

" Oh! comme à droite, à gauche s'envolaient, à leur passage, les près, les bois et les campagnes! Comme sous eux, les ponts retentissaient!—A-t-elle peur, ma mie? La lune brille.... Hurrah! les morts vont vite. A-t-elle peur des morts?—Non.... mais laisse en paix les morts!

" Qu'est-ce donc, là-bas que ce bruit et ces chants? Où volent ces nuées de corbeaux? Ecoute.... c'est le bruit d'une cloche; ce sont les chants des funérailles.—Nous avons un mort à ensevelir.—Et le con-

voi s'approche, accompagné de chants qui semblent les rauques accents des hôtes des marécages.

"—Après minuit, vous ensevelirez ce corps avec tout votre concerts de plaintes et de chants sinistres : moi, je conduis mon épousée, et je vous invite au banquet de mes noces. Viens, chantre, avance avec le chœur, et nous entonne l'hymme du mariage. Viens, prêtre, tu nous béniras.

" Plaintes et chants, tout a cessé,.... la bière a disparu.... Sensible à son invitation, voilà le convoi qui les suit... Hurrah ! hurrah ! Il serre le cheval de près, et puis en avant ! Hop ! hop ! hop ! ainsi retentit le galop.... Cheval et cavalier respiraient à peine, et sous leurs pas les cailloux étincelaient.

" Oh ! comme à droite, à gauche, s'envolaient à leur passage les prés, les bois et les campagnes ! Et comme à gauche, à droite, s'envolaient les villages, les bourgs et les villes !—A-t-elle peur, ma mie ? La lune brille.... Hurrah ! les morts vont vite.... A-t-elle peur des morts ?—Ah ! laisse donc les morts en paix !

"—Tiens ! tiens ! vois-tu s'agiter auprès de ces potences, des fantômes aériens, que la lune argente et rend visibles ? Ils dansent autour de la roue.—Çà, coquins, approchez ; qu'on me suive, et qu'on danse le bal de noces.... Nous allons au banquet joyeux.

" Husch ! husch ! husch ! Toute la bande s'élance après eux, avec le bruit du vent, parmi les feuilles desséchées ; et puis, en avant ! Hop ! hop ! hop !

ainsi retentit le galop. Cheval et cavalier respiraient à peine, et sous leurs pas les cailloux étincelaient.

" Oh ! comme s'envolait, comme s'envolait au loin tout ce que la lune éclairait autour d'eux !... Comme le ciel et les étoiles fuyaient au-dessus de leurs têtes ! A-t-elle peur, ma mie ? La lune brille.... Hurrah ! les morts vont vite... Oh ! mon Dieu ! laisse en paix les morts.

" Courage, mon cheval noir. Je crois que le coq chante ; le sablier bientôt sera tout écoulé.... Je sens l'air du matin.... Mon cheval, hâte-toi !.... Finie est notre course ! J'aperçois notre demeure.... Les morts vont vite.... Nous voici !

" Il s'élance, à bride abattue, contre une grille en fer, la frappe légèrement d'un coup de cravache.... Les verroux se brisent, les deux battants s'ouvrent en gémissant. L'élan du cheval l'emporte parmi les tombes qui, à l'éclat de la lune, apparaissent de tous côtés !

" Ah ! voyez !.... au même instant s'opère un effrayant prodige.... Hou ! hou ! Le manteau du cavalier tombe pièce à pièce, comme de l'amadou brûlé ; sa tête n'est plus qu'une tête de mort décharnée, et son corps devient un squelette qui tient une faux et un sablier.

" Le cheval noir se cabre furieux, vomit des étincelles, et soudain.... hui !... s'abîme et disparait dans les profondeurs de la terre. Des hurlements, des hurlements descendent des espaces de l'air ; des

gémissements s'élèvent des tombes souterraines.... Et le cœur de Lénore palpitait de la vie à la mort.

" Et les esprits à la clarté de la lune, se formèrent en rond autour d'elle, et dansèrent, chantant ainsi : —Patience ! patience ! quand la peine brise ton cœur, ne blasphème jamais le Dieu du ciel ! Voici ton corps délivré !... Que Dieu fasse grâce à ton âme ! "

Une autre ballade de Burger, aussi célèbre que la précédente, est celle du *Féroce chasseur*.

Un châtelain des bords du Rhin, chasseur passionné, se met en route le dimanche matin. A cheval ! s'écrie-t-il, à cheval ! il souffle dans son cor, et la chasse s'élance au galop à travers les campagnes, foulant aux pieds les champs de blé.

La flèche de la cathédrale se dresse au loin, blanchie par les premiers rayons de l'aurore et l'on entend résonner l'appel des cloches.

Tout à coup paraissent deux cavaliers qui se rangent à droite et à gauche du comte ; l'un monte un cheval blanc comme l'argent, son doux visage rayonne d'une céleste clarté ; l'autre monte un cheval couleur de braise, un feu sombre brille dans ses yeux. Le cavalier blanc rappelle à ses devoirs le féroce chasseur, lui conseille de respecter le dimanche, d'épargner le champ du pauvre.—En avant, en avant, s'écrie le cavalier rouge, qu'importent le son des cloches et les braillements des chantres. La chasse va vous réjouir ; laissez-moi vous apprendre ce qui est digne d'un prince.—Pitié, cher seigneur, pitié ! épar-

gnez l'amère sueur du pauvre, disent les laboureurs.— Arrière, chiens ! leur crie le comte, et il les renverse en lançant son cheval à la poursuite d'un cerf blanc. Hurrah ! les chevaux galoppent, montent, descendent les collines ; les chiens aboient, les fouets claquent, les cors résonnent.—Cependant le cerf sent ses jambes faiblir, souillé de sang, couvert d'écume, il s'enfonce dans la forêt et se réfugie dans la cabane d'un ermite. En vain le bon vieillard implore la pitié du comte ; les conseils du cavalier rouge finissent par triompher. Le féroce chasseur brandit son fouet, souffle dans son cor : Allons, camarades, en avant !— Soudain tout disparaît ; au vacarme effroyable de la chasse succède un silence de mort.

Une frayeur mortelle le saisit : il appelle, mais il n'entend plus sa voix ; son cor ne résonne plus, son fouet ne claque plus, son cheval reste insensible à l'éperon.—Fuis, lui crie une voix terrible, fuis toute l'éternité poursuivi par l'enfer et les démons.

Puis il entend un murmure lointain comme le bruit de la mer, la forêt s'éclaire d'une lueur soufrée ; une main énorme sort de terre le saisit par la tête, et lui tourne la face en arrière. Son cheval s'élance poursuivi par une meute infernale ; et toujours, toujours, il faut qu'il voie le terrible spectacle qu'il a derrière lui, les mille gueules aboyantes, hurlantes, qui le harcèlent.

C'est là la chasse sauvage que souvent le montagnard épouvanté rencontre la nuit.

A cette époque, c'est-à-dire au commencement du XIXe siècle, la prépondérance exercée depuis près

de deux cents ans par la France sur l'Allemagne s'était aggravée et changée en domination oppressive. Les armées françaises occupaient en permanence le sol germanique. Chaque jour l'orgueil allemand était atteint d'une nouvelle blessure. Les victoires de Napoléon à Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram désarmaient successivement la Prusse et l'Autriche, les réduisaient à l'état de vassales et faisaient graviter toute l'Allemagne dans l'orbite de l'Empire français. Partout des préfets, des généraux, des munitionnaires étrangers s'installaient en maîtres dans les hôtels princiers, levaient des taxes, des réquisitions et forçaient la jeunesse allemande à se dénationaliser, c'est-à-dire à combattre et à mourir pour les oppresseurs du pays. Le sentiment national refoulé, proscrit, exclu de la vie publique, ne pouvait plus vivre et se manifester que par un seul organe, la littérature. Ce fut là qu'il se réfugia, comme dans une forteresse, pour maintenir son indépendance et sa foi dans ses destinées. C'est alors que le romantisme prit le caractère d'une conspiration organisée pour la délivrance de l'Allemagne. L'art classique fut stigmatisé ; désigné au mépris de tous les vrais patriotes, comme un complice de la tyrannie. La mythologie fut foulée aux pieds ; les dieux de l'Olympe, Jupiter, Mars, Apollon, Neptune, tous jusqu'au dernier faune, au dernier triton, furent hués, conspués, comme autant d'agents corrupteurs soudoyés par la police de Napoléon.—Non content de rêver auprès des manoirs en ruines et de remettre en honneur les légendes gothiques, on évoquait les divinités de l'antique Germanie, Odin, Thor, les dieux d'Arminius ; on leur eût volontiers offert des sacrifices, des hécatombes de

Français, dans les forêts de sapins et dans les cavernes ! Ce besoin de réaction à outrance contre le genre classique, contre la discipline, la régularité, la pompe guindée du XVIIIe siècle, s'affirme dans le morceau suivant, qui fut publié en 1807 dans un journal de Francfort, et dont l'auteur, Carl Mayer, était un des promoteurs les plus fervents de l'école nouvelle.

" Le Grec cherchait ses dieux au dehors : le fils " du Nord les cherche en lui-même. Il plonge pro- " fondément dans son âme. Sa nature est nuageuse ; " ses dieux ont été des fantômes nés des brouillards, " les elfes, les fées, les nains, puissances surnaturel- " les, disposant des forces occultes.

" Le romantisme découle de deux sources : du " christianisme et de l'amour. Le christianisme a " transporté l'homme dans les régions de l'infini. " L'esprit de l'amour romantique est le suivant :— " Attiré vers la femme par les liens du cœur, l'hom- " me croit trouver son paradis dans une forme hu- " maine. *La simplicité enfantine de la femme est pour* " *lui l'enfance d'un monde supérieur.* Il place sous " cette belle enveloppe le but de toutes ses espéran- " ces, son infini. De là, l'adoration avec laquelle il " s'agenouille devant sa bien-aimée.

" Il y a des *êtres romantiques*, c'est-à-dire que le " romantisme a complètement envahis, devenant le " mobile de leurs sentiments et de leurs actions. " Exemple : les moines, les nonnes, les chevaliers du " Saint Sépulcre, en général tous les chevaliers et " toutes les dames du moyen-âge.

" La nature a aussi ses types éminemment roman-
" tiques. Exemple : les fleurs, le lever et le coucher
" du soleil, la rosée, les nuages, la lune, les monta-
" gnes, les torrents, les abîmes, etc.

" Un pays est romantique lorsqu'il est hanté par
" des esprits. Le romantisme n'est pas seulement une
" fantaisie du moyen-âge, c'est l'éternelle poésie qui
" représente en images ce que la parole est impuis-
" sante à traduire. C'est le livre magique qui nous
" met en rapport avec les esprits, c'est le brillant arc-
" en-ciel, c'est le pont sur lequel, d'après l'Edda, les
" dieux descendent sur la terre pour aller chercher et
" emporter au ciel les élus."

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur cette époque, dont les auteurs et les productions ont un caractère maladif, image de la déchéance et de l'abattement national. On voit des écrivains, des poètes se consumer en rêves, en hallucinations impuissantes, ébaucher des drames, des épopées, des contes fantastiques ; ils luttent, se découragent, une surexcitation fiévreuse dérange leurs facultés ; ils deviennent fous ou terminent leur destinée par le suicide, à moins que la phthisie ne vienne abréger leurs souffrances en les délivrant de la vie. C'est ainsi que finirent SCHULZE, miné par une sensibilité maladive, NOVALIS qui mourut poitrinaire à vingt-neuf ans, après avoir ébauché un roman, *Henri d'Ofterdingen*, sorte d'épopée humaine, qui devait embrasser tous les grands problèmes de la vie intérieure et de la vie sociale. D'autres comme SONNENBERG et HEDERLIN devinrent fous ou se jetèrent par la fenêtre. Enfin pour finir cette triste nomenclature, HENRI DE KLEIST, poète et

critique distingué, trompé dans ses ambitions, aigri par le désenchantement et par le besoin, se coupa la gorge dans un restaurant de Potsdam.

Dans cette génération d'exaltés et de visionnaires, deux figures se détachent et méritent de nous arrêter quelques instants. Ce sont JEAN-PAUL RICHTER et HOFFMANN.

Le premier, Richter, plus connu sous le nom de Jean-Paul, est un génie puissant et bizarre, qui cache sous une forme souvent extravagante les pensées les plus profondes et les plus élevées. M. Philarête Chasles l'appelle " le plus original des écrivains modernes, le plus lyrique des Allemands, le plus enfant des philosophes." Il a écrit soixante volumes de romans, de satires, de bouffonneries, de rêveries mystiques. " Jamais on ne vit de style pareil. C'est " un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sous-enten-" dus ; un carnaval de la pensée et du langage ; une " population de mots nouveaux qui viennent, sous " le bon plaisir de l'auteur, prendre droit de bour-" geoisie dans le discours ; des périodes de trois pages. " fabriquées de cent phrases singulièrement juxtapo-" sées, et se heurtant sans s'éclairer ; images sur ima-" ges, empruntées aux arts, aux métiers, à l'érudition " la plus obscure. Dans ce labyrinthe, point de fil " d'Ariane pour vous guider ; une géographie toute " nouvelle ; des villes qui n'ont existé nulle part ; " Haarau, Scheerau, Flinloch, Flachsenfingen ; un " lexique, une grammaire, une esthétique imaginai-" res, des princes dont on n'a jamais entendu parler. " et qui viennent, comme dit Molière, *montrer le bout* " *de leur nez*, on ne sait pourquoi ; des conseillers

" d'Etat qui arrivent on ne sait d'où et se laissent
" patiemment railler ; le tout curieusement entrelacé,
" bardé de citations, d'interjections d'exclamations,
" de calembourgs, d'épigrammes, mêlé d'élans inat-
" tendus, de scènes pathétiques, de feuilles blanches,
" de digressions qui s'enflent démesurément, d'épiso-
" des qui envahissent le sujet. Jean Paul ne procède
" que par dissonances." (1)

Un curieux spécimen de ce talent est un roman intitulé *Siebenkaese*, où l'auteur retrace les infortunes d'un ménage parfaitement uni par les sentiments, l'affection réciproque, les habitudes régulières, mais profondément divisé par les dispositions intellectuelles, par les goûts et par les aspirations. Le mari est un rêveur, un poète exalté, un artiste enthousiaste, préoccupé des problèmes les plus élevés, et qui s'élance perpétuellement vers l'idéal. Sa femme au contraire, quoique vertueuse et bonne ménagère, n'a qu'une intelligence bornée ; elle est sans instruction, son esprit est prosaïque et vulgaire. De ce contraste naissent des conflits et des froissements perpétuels.

Le mari, Firmin, s'épuise en efforts infructueux pour éclairer, échauffer l'esprit de sa femme et pour l'élever vers les régions sublimes où plane son génie. Dans cette tâche, il déploie vainement les trésors de son érudition et de l'éloquence la plus émouvante : A ce rayonnement, à ces effluves, Lenette oppose une force d'inertie invincible :

---

(1) Philarète Chasles, *Etudes sur l'Allemagne.*

" Vous eussiez vu Lenette interrompre un récit " plein d'intérêt pour aller écumer le pot, et y courir " les yeux pleins de grosses larmes sollicitées par " cette narration pathétique. Pauvre homme ! il " l'entendait dans la chambre voisine, marmoter de " vieux psaumes d'une voix aiguë, et au milieu du " vers s'arrêter pour dire : comment dînerez-vous au- " jourd'hui ?

" Voici un fait dont il n'a pu chasser le pénible sou- " venir. Certain jour qu'il était plus éloquent et plus " poétique qu'à l'ordinaire, Lenette, les yeux fixés sur " la terre, l'écoutait ; elle lui dit :

" Demain matin, avant de sortir, vous attendrez, " s'il vous plait, que j'aie raccomodé vos bas qui sont " troués."

" L'auteur de cette histoire atteste que plus d'une " fois des interruptions semblables l'ont réduit à un " véritable état de désespoir. Quoi ! au milieu des " nuages sublimes, dans le sanctuaire de la métaphy- " sique la plus élevée, on viendra vous jeter vos bas " à la tête ! Je ne demanderais pas qu'une femme " me suivît dans mon char magique et lointain, mais " que du moins la terre fleurie et le ciel étoilé ne " fussent pas muets pour elle ; qu'elle vît dans l'uni- " vers autre chose que la cuisine, la chambre des en- " fants et la salle de bal ; que son cœur pieux et " tendre, sa sensibilité vive et éclairée, améliorassent " l'homme auquel sa destinée serait unie. Voilà ce " que l'auteur de cette histoire désire ; et rien de " plus."

Cette conception piquante pourrait être utilisée aujourd'hui par les adeptes de l'émancipation féminine, comme un plaidoyer en faveur de leur théorie. Voyez, diraient-ils les ravages produits dans l'existence conjugale par la différence de l'éducation chez l'homme et la femme.

Eh bien! le remède, nous seuls pouvons le donner au monde; le remède, c'est l'initiation de la femme aux sublimités de l'art, de la science, c'est l'institution des lycées de filles, c'est la femme bachelière, docteur, et surtout, la femme philosophe. Grâce à nous plus de divisions domestiques; tous les mariages seront bien assortis. Les femmes des grands hommes, au lieu de raccomoder leurs bas, d'écumer leur pot, passeront leur vie en extase devant leurs maris.— Voilà certainement un progrès admirable, mais nous sommes sûrs que l'auteur de Siebenkaese ne se l'est pas proposé. Sa pensée est à la fois plus modeste et plus élevée. Elle n'a surtout rien d'utilitaire, car Jean Paul Ritchter n'est pas un apôtre, un réformateur; c'est un romancier et un humoriste. A ses yeux, le malentendu entre l'homme et la femme est fatal, inexorable ; ce sont deux natures hétérogènes, destinées à ne jamais se comprendre; chacune est une énigme indéchiffrable pour l'autre. Mais on aurait tort de croire qu'il prend parti pour la supériorité intellectuelle de l'homme contre la simplicité naïve de la femme. Ce qui l'attriste au contraire, ce qui remplit son âme d'une commisération douloureuse, c'est l'abaissement où l'orgueil et l'égoïsme du mari réduisent son humble compagne. Les qualités les plus nobles, les instincts les plus délicats languissent

et s'atrophient par la dépression, le refoulement et par l'idée toujours présente de l'injuste dédain qu'elles inspirent.

L'âme du poète s'émeut, s'attendrit à la vue de cette fleur qui va se faner sur sa tige. Rencontrant en voyage une jeune fiancée insouciante et rieuse, il est tenté de pleurer : " C'est que je réfléchissais, dit-" il, à cette loterie matrimoniale où les jeunes filles " choisissent un maître, à une époque où leur cœur " a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. " Dans le vide de leur âme brille une flamme sans " objet, comme dans les temples des Vestales brûlait " la flamme du sacrifice, sans image de la divinité. " L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait " l'autel, et le sacrifice s'accomplissait. Je pensais " que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, " flétrie, par la main des hommes, comme ces faibles " grains qu'on froisse entre ses doigts. Je songeais " au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouve-" rait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la " comparais, elle et la plupart des fiancées, à ces " enfants que le Garofalo aime à placer dans ses ta-" bleaux. Ils sont endormis ; sur leur tête un ange " suspend une couronne d'épines, c'est le mariage : " dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la cou-" ronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces " pensées, et ce n'étaient pas elles qui causaient mon " attendrissement. Toutes les fois que mon regard " se fixait sur cette figure blanche et rose, si douce, " si gracieuse, si aimable, j'étais tenté de m'écrier :— " Oh ! ne sois pas si gaie, malheureuse victime, ce " cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu

" l'ignores) de jouissances délicates et pures ; il lui " faut mieux que du sang, et cette tête charmante " réclame des rêves plus gracieux et plus heureux " que ceux qui naissent sur l'oreiller domestique."

La conclusion de Siebenkaese est mélancolique. Le mari s'isole de plus en plus dans ses rêveries nuageuses, la femme dans ses ravaudages et ses confitures. Bref, ils deviennent complètement étrangers l'un à l'autre ; une antipathie réciproque succède à l'amour et leur rend la vie commune insupportable. Ils finissent par se séparer. D'où ressort cette morale peu nouvelle, qu'en ménage il faut des concessions mutuelles, et que l'excès en tout est nuisible, dans les aspirations vers l'idéal comme dans les vertus domestiques.

Le nom d'HOFFMANN est plus familier à des oreilles françaises que celui de Jean-Paul Richter, parceque ses contes fantastiques ont été traduits en français par Loëwe Weymar, et qu'ils ont joui d'une grande popularité vers 1830 parmi les adeptes de l'école romantique. Hoffmann n'a pas la délicatesse, l'élévation, la sensibilité de Jean-Paul Richter ; ses écrits portent l'empreinte de tendances matérielles, souvent grossières, et reflètent les passions désordonnées, la dissipation de sa vie. Tout y est bizarre, incohérent, c'est une suite d'hallucinations qui semblent engendrées par la fièvre ou l'ivresse ; on dirait un somnambule qui croit aux éclosions de son cerveau malade, qui voit, touche du doigt les chimères dont son esprit est troublé. Hoffmann lui-même a conscience de cette situation mentale où il se trouve ;

il y prend un plaisir morbide, et la décrit avec complaisance.

Tout le monde a lu le célèbre conte du *Majorat* où l'intendant Daniel précipite son maître du haut d'une tour de son château, une nuit que le baron, selon son habitude, penché audessus de l'abîme, sonde du regard les ténèbres et le vide. Mais le baron a eu le temps de se retourner, et, plein d'effroi à la vue de la physionomie haineuse de l'intendant, il s'est écrié : " Daniel, Daniel, que fais-tu ici à cette heure ? "—Le crime est resté caché. Mais une nuit, bien des années après, Daniel, sous l'empire d'un rêve, revient à l'endroit où il a commis le crime. Tout à coup, une voix retentit : " Daniel, Daniel, que fais-tu ici à cette heure." C'est le jeune baron Rodrigue, fils de la victime, qui interpelle ainsi cette apparition fantastique, cet homme aux yeux égarés, au visage livide. Au même instant l'intendant pousse un douloureux gémissement, et tombe sans vie sur le sol.

Cette fermentation d'images désordonnées était entretenue chez Hoffmann par le dérèglement d'une vie livrée à toutes sortes de fluctuations. Né à Koenigsberg d'une famille aisée, il eut une jeunesse orageuse, étudia et cultiva successivement, la musique, la peinture, la poésie, dissipa dans les plaisirs la plus grande partie de son bien, puis obtint une place dans la magistrature à Berlin.—Sur ces entrefaites, éclata la guerre de 1806 ; les Français envahirent l'Allemagne du Nord, battirent les Prussiens à Iéna, à Auerstedt, s'installèrent dans leur capitale et changèrent l'administration. Hoffmann, privé de sa pla-

ce, recourut pour vivre aux beaux arts, courut le cachet, donna des leçons de musique, devint successivement directeur de théâtre et chef d'orchestre à Bamberg. Dans ces péripéties douloureuses, souvent aux prises avec la misère, il eut le mérite de ne pas s'aigrir, de conserver un fond de bienveillance et même de jovialité qui lui valut de nombreux amis. Mais il s'abandonna de plus en plus à ses habitudes vicieuses : l'ivrognerie devint sa passion dominante et finit par dégrader ses facultés brillantes. Le relèvement de la monarchie prussienne l'arracha plus tard à cette vie désordonnée, en lui rendant sa place de juge à Berlin, mais depuis longtemps sa verve et son talent étaient éteints. Valétudinaire et vieilli avant l'âge par l'intempérance, il mourut en 1822, à l'âge de quarante-sept ans, au milieu d'affreuses souffrances causées par le ramollissement de sa moëlle épinière et de son système nerveux.

Assez obscur pendant sa vie, indifférent à toutes les causes et à tous les systèmes, Hoffmann a subi après sa mort une véritable transfiguration. On a vu en lui un chef d'école et un novateur; tous les illuminés, les visionnaires de la littérature se sont déclarés ses élèves. En France surtout, il devint l'objet d'un culte et d'une admiration fanatique. Le roman, le théâtre furent envahis par ses imitateurs. Une légion de spectres, de monstruosités, d'avortons fantasmagoriques, " Paillasse, Fleur-de-Marie, Quasi-" modo lui même et toute cette armée de héros diffor-" mes, de gueux, de bohémiens, de mendiants, de " squelettes et de pendards sublimes, dont la littéra-" ture romanesque a été inondée, eurent pour initia-

" teur Hoffmann, et ses contes pour point de dé-
" part." (1)

Ces physionomies d'auteurs hallucinés et ces étrangetés littéraires suffisent pour donner une idée de l'affaissement intellectuel où languissait l'Allemagne sous l'occupation française, pendant les premières années de notre siècle. Avec l'indépendance s'éclipsaient évidemment dans la nation les qualités les plus viriles de l'esprit, l'activité sérieuse, le jugement et la réflexion, pour faire place à une rêverie maladive et une frivolité enfantine. Çà et là quelques patriotes intransigeants se roidissaient contre la défaillance générale et tramaient dans l'ombre d'obscures conspirations, bientôt dépistées par la police française, ou s'affiliaient à la société mystérieuse du *Tugendbund*, qui, par des réunions clandestines, des serments et des rites renouvelés de la Sainte-Vehme, s'efforçait d'entretenir dans les âmes l'amour de la patrie allemande, la haine des oppresseurs étrangers et l'espoir d'une délivrance nationale. Telle était la situation morale de l'Allemagne vers la fin de 1812.



(1) *Philarète Chasles, Etudes sur l'Allemagne.*

LES PATRIOTES

A ce moment, une nouvelle surprenante, incroyable arriva des bords de la Vistule, et, bien que transmise à voix basse, dans les cafés, dans les auberges, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute l'Allemagne : l'armée française venait d'être ensevelie presque toute entière dans les neiges de la Russie ; des quatre cent mille hommes qui six mois auparavant avaient traversé l'Europe dans l'appareil le plus imposant, trente mille à peine avaient repassé le Niémen et s'étaient réfugiés hâves, épuisés, déguenillés à Dantzig. Napoléon lui même, avait été vu regagnant la France avec quelques cavaliers pour escorte, comme un fugitif. A Dresde, à Leipsick, dans ses rapides temps d'arrêts, des yeux scrutateurs avaient, à la lueur des torches, constaté sur ce visage naguère triomphant, l'expression de la douleur et de l'anxiété !

Voici comment le poète Koërner raconte cette apparition saisissante :

Dresde 14 décembre 1812.

" Je sortais d'un concert donné par l'un de mes " amis. Il était une heure la neige tombait à gros

" flocons et le vent soufflait avec violence. Je me " dirigeais vers mon domicile, qui, comme vous le " savez, est situé dans la Neustadt, lorsque j'enten- " dis la trompe d'un postillon retentir avec un bruit " infernal, comme s'il eût voulu mettre sur pied la " ville entière. A ces accents terribles se joignait une " volée de rapides imprécations françaises mêlées de " quelques bons jurons allemands. La scène se pas- " sait devant la porte du docteur Segherz.

" A une fenêtre supérieure, j'aperçus la bonne " figure du docteur lui-même, surmontée d'un bon- " net de nuit et enveloppé d'une robe de chambre.

" —Je ne suis pas M. de Serra, criait en mauvais " français cette tête épanouie et mécontente ; je suis " M. Segherz !

" Puis continuant en bon allemand :

" —Allez à tous les diables, laissez-moi tranquille, " et n'imaginez pas que je vais me mettre en course " pour vous, la nuit, par vingt-cinq degrés de froid."

" La fenêtre violemment fermée sur le docteur fit " disparaître à la fois la figure, le bonnet de nuit et " la bougie. Et moi qui me trouvais là comme spec- " tateur, grelottant sous mon manteau, les dents " serrées, sous la neige et la bise, je me trouvai le " premier en butte aux interrogations des voyageurs. " Le docteur, en nommant M. de Serra, l'ambassa- " deur de France, m'avait instruit de la méprise ; " c'était lui qu'ils cherchaient, et non M. Segherz.

" Vous demandez, leur dis-je, l'adresse de M. de " Serra, l'ambassadeur de France, suivez-moi."

" En effet, leur traîneau que je dirigeai, ne tarda " pas à s'arrêter en face du palais de Loo, habité par " l'ambassadeur. La partie inférieure du traîneau " était enveloppée de fourrures qui, se développant " tout à coup, livrèrent passage à un domestique, " quelque page, laquais ou autre génie familier. Ce- " lui-ci s'élançant vers la porte, s'accrocha à la son- " nette et la secoua violemment, comme si la maison " eût été à lui. Il y avait encore de la lumière au " premier étage. Le concierge ouvrit pendant que " les autres personnes, tout enveloppées de fourrures " sortaient péniblement du traîneau. Une de ces " personnes était un homme d'une structure robuste, " de taille courte, mais bien prise, qui semblait avoir " peine à se tenir sur ses jambes, et dont les mains " et les bras glacés ne remuaient pas. Il voulut faire " un mouvement vers son camarade afin de l'aider ; " mais ce mouvement lui fut impossible. Je m'ap- " prochai par politesse et par pitié ; aussitôt la main " de l'homme dont j'avais remarqué la taille svelte " et forte, s'appuya, ou plutôt tomba sur mon épaule. " Le gant glissa de cette main glacée, et il me sem- " bla, tant l'étreinte était rude et puissante, que la " griffe d'un lion pesait sur moi.

" La porte s'ouvrit alors, et un éclat de lumière, " en jaillissant, me fit apercevoir à l'intérieur, l'am- " bassadeur lui-même tenant à la main un candéla- " bre ; près de lui deux domestiques avec des bou- " gies. Tous les visages des voyageurs étaient ense- " velis dans le drap et les fourrures de leurs vête- " ments, de manière à ce qu'on ne pût apercevoir " que leur nez et leurs yeux. J'avais pris par la

" main, pour le diriger, l'étranger dont j'ai parlé
" déjà. Les rayons lumineux qui tout à coup se
" concentrèrent sur lui me firent reconnaître deux
" yeux, deux regards, deux étoiles, que j'avais déjà
" vus, et que rien ne pourra me faire oublier.

" C'était Napoléon !

" Il revenait veuf de son armée anéantie. Il reve-
" nait, et sa main était sur moi. J'avais là toute la
" destinée de l'Europe sur mon épaule ; jugez, ami,
" combien d'idées et quelles idées traversèrent mon
" cerveau. Tout ce qui se passait me semblait un
" rêve. Empereur naguère tout puissant ! Europe,
" vas-tu respirer ? ou dois-tu périr ? "

L'Allemagne entière tressaillit en voyant chanceler la formidable puissance de l'empire français. Elle entrevit l'espoir de secouer son joug et de reprendre son rang parmi les nations. Une ardeur fiévreuse s'empara aussitôt de toute la jeunesse. Chacun voulut concourir à l'œuvre de la délivrance : nobles, artisans, avocats, hommes de lettres, bourgeois, laboureurs, toutes les classes de la population quittèrent leurs foyers et coururent s'enroler sous les drapeaux de la Prusse, pour combattre l'ennemi national et le chasser du sol germanique. Ce fut surtout dans les centres intellectuels, dans les universités et dans le monde littéraire que le mouvement patriotique se manifesta avec énergie. Etudiants et professeurs désertèrent simultanément les écoles pour prendre le fusil et se mesurer avec les vétérans français sur les champs de bataille. Mais entre tous, les poètes se distinguaient par leur ardeur

et leurs allures belliqueuses. Le casque en tête et le sabre au côté, ils épanchaient en strophes brûlantes, les flammes de leur patriotisme, et conviaient leurs concitoyens aux mâles jouissances du combat. Le plus célèbre de ces Tyrtées germaniques, fut KOERNER, dont nous avons cité tout à l'heure une page éminemment caractéristique. Quelques semaines après l'avoir écrite, Koerner s'engageait comme volontaire dans les chasseurs noirs prussiens, et combattait au premier rang, avec un emportement, une haine farouche qu'aucun péril n'arrêtait. Il fut tué par une balle française dans une escarmouche, martyr de la cause allemande. Pendant la campagne de 1813, au milieu des marches et des batailles, il avait composé des odes guerrières, qui furent publiées après sa mort avec ce titre : *La Lyre et l'Epée.* Ces chants peuvent être appelés les Messéniennes de l'Allemagne. C'est un hymne perpétuel de colère et de vengeance, où l'amour de la patrie et la haine de la France se confondent avec le sentiment religieux.

" Aux armes ! s'écrie-t-il, aux armes ! cela est juste " et nécessaire ; allons, peuple allemand, à la guerre ! " aux armes ! aux armes ! Nos drapeaux s'élèvent et " flottent ; ils nous conduisent à la victoire.

" La troupe est petite, grande est sa confiance dans " le Dieu juste ! Là où ses anges élèvent des forteres- " ses, tout l'artifice de l'enfer est vain.

" Point de pardon ! mains généreuses, levez le " glaive ! Tirez-le sans crainte ; vendons cher le der- " nier souffle de nos vies ! La mort rend libre.

" Nos habits sombres portent le deuil des morts ; " si l'on vous demande ce que signifient nos rouges " ornements ? C'est le sang de l'esclave !

" Enfin, avec l'aide de Dieu, l'étoile de la paix " s'élèvera sur les cadavres ; alors sur les rives affran- " chies du Rhin nous planterons le drapeau blanc " de la victoire."

La plus belle, et en même temps la plus sauvage de ces compositions, est la fameuse ode du *Glaive :* apostrophe lyrique adressée par le poète à son sabre :

" Glaive suspendu à ma gauche, que me veut l'é- " clat dont tu rayonnes et le sourire de ton joyeux " éclair ? Hurrah ! hurrah ! hurrah ! "

" —Mon joyeux sourire dit assez qu'un brave ca- " valier me porte. Je suis la défense de l'homme " libre : voilà pourquoi le glaive est joyeux ! " Hurrah !

" Bonne épée, je suis libre et je te chéris de toute " mon âme, comme si tu m'étais promise pour épou- " se. Hurrah !

" —O Guerrier ! tu es à moi ! Je suis à toi ! Je t'ai " dévoué ma brillante vie ! Soyons amis ! Quand " prendras-tu ton épouse ? Hurrah !

" Déjà la trompette sonne ; voici la matinée qui " annonce la nuit des noces. Lorsque le canon gron- " dera, je saisirai ma bien aimée. Hurrah !

" O délicieux embrassements que j'attends avec " désir ! O Guerrier, le moment de l'hymen appro-

" che ! Viens, prends-moi, cher époux, ma couronne
" est à toi. Hurrah !

" Pourquoi frémis-tu impatiente dans le fourreau ?
" Elle est bruyante, ta joie, et les farouches combats
" te charment ! Mon épée, que veux-tu ? Hurrah !

" Je m'agite dans le fourreau, je soupire pour le
" combat où étincelle ma joie farouche. Cavalier,
" voilà pourquoi je frémis. Hurrah !

" Reste pourtant dans ton étroite demeure. Que
" veux-tu ici, ma bien aimée ? Reste encore tran-
" quille dans ta prison, reste, bientôt je te saisirai.
" Hurrah !

" Ne me fais pas attendre longtemps !... O beau
" jardin d'amour, rouge de sang, rempli de roses
" ardentes et d'ivresses saintes ! Hurrah !

" Sors donc du fourreau, toi qui réjouis l'œil du
" cavalier. Sors, mon épée, sors ! que je te conduise
" à la maison paternelle. Hurrah !

" Ah ! qu'il est beau d'être en liberté au milieu de
" cette pompe nuptiale ! Semblable à une épousée,
" l'acier resplendit aux rayons du soleil. Hurrah !

" Allons, braves guerriers, allons, cavaliers alle-
" mands, votre cœur ne s'allume-t-il pas ? Saisissez
" tous l'épée, la bien aimée. Hurrah !

" Qu'elle brille d'abord secrètement à la gauche ;
" mais qu'à la droite Dieu bénisse ostensiblement la
" fiancée. Hurrah !

" Maintenant pressez contre votre bouche les lè-
" vres acérées de l'épouse chérie. Maudit soit qui
" l'abandonne ! Hurrah !

" Que la bien aimée chante avec joie ! Que de
" brillantes étincelles jaillissent ! La matinée des
" noces commence à poindre. Hurrah ! voici l'épée
" sainte, voici la fiancée ! Hurrah ! "

Cette poésie féroce fut la dernière inspiration de Koerner. Quelques heures après l'avoir composée, il tombait mortellement blessé, dans ce *beau jardin d'amour, rouge de sang, rempli de roses ardentes et d'ivresses saintes*, dont il venait de célébrer les douceurs. Respect sans doute au guerrier qui tombe, honneur au patriote qui donne sa vie pour son pays ; mais la critique doit réserver ses droits pour le poète et se garder de le faire bénéficier trop facilement de l'apothéose. Au point de vue littéraire, les poésies de Koerner n'offrent qu'un intérêt historique, pour un lecteur qui n'est pas fanatisé par l'idée allemande. Elles frappent certainement l'attention par la sombre énergie qu'elles respirent, mais, à part quelques images hardies et quelques tirades éloquentes, le ton en est monotone et déclamatoire : ce déchaînement perpétuel, invariable de haine et d'instincts carnassiers fatigue le lecteur et lui cause un invincible malaise. Ce n'est plus une Muse, c'est une Furie aux yeux hagards, aux traits contractés, ou plutôt une sorcière du Nord évoquant les génies et se livrant aux maléfices, au milieu de hyènes qui lèchent du sang et de vautours qui rongent des cadavres. Pour l'avenir de la civilisation, il n'est pas à souhaiter que ces poètes batailleurs, ces bardes de l'épée, *de la fiancée*

sanglante soient trop exaltés et qu'ils deviennent trop populaires. En idéalisant nos rancunes, notre orgueil, nos passions haineuses, ils retardent évidemment l'œuvre du progrès et nous font reculer vers la barbarie. On dira que la mission du poète est d'élever les courages, de tirer les âmes de l'engourdissement, de susciter des vertus viriles ; sans doute, mais quand la férocité, l'ivresse du carnage et de la force brutale usurpent le nom de patriotisme, mieux vaut encore la poésie galante, enrubannée de nos marquis et de nos bergers à talons rouges, que ces *hurrah* de reîtres et de lansquenets, se ruant comme les hordes de Genséric ou d'Attila sur les nations latines pour les châtier de leur corruption. " Nous combattons, dit " Schenkendorf, un émule de Koerner, pour la foi " et la religion." L'intention est très méritoire ; mais le poète s'est évidemment mépris sur ses sentiments ; son paradis n'est pas celui du Christ, où l'humilité, la charité, la résignation sont récompensés. C'est le Walhallah d'Odin et de Thor, des dieux teutoniques, où l'on célèbre perpétuellement les saturnales de la force, et où les mânes des guerriers vainqueurs boivent de l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis vaincus.

Un symptôme caractéristique, c'est qu'en 1813, encore aux prises avec la domination étrangère, l'Allemagne nourrit déjà des projets de conquète et songe à la revendication de l'Alsace. Parmi les poésies belliqueuses de l'époque, la plus populaire est : *Qu'est-ce que la patrie allemande ?* où se trouvent ces paroles significatives, " partout où résonne la langue alle- " mande, là est la patrie de l'Allemand." Ces mots

devinrent la devise du parti national, le thème favori de tous les professeurs et écrivains allemands, pendant plus d'un demi siècle. L'auteur de cette pièce fameuse, Maurice Arndt, était lui-même un professeur d'université, jeté dans la politique, par la haine furieuse que lui inspirait la France. Compromis en 1807 par ses publications contre Napoléon, il avait dû s'enfuir en Suède ; pendant les années suivantes il avait pris une part active à toutes les conspirations pour l'indépendance de sa patrie. Plusieurs fois même il était rentré en Allemagne sous divers déguisements et au péril d'être fusillé, pour exciter ses concitoyens à la révolte contre les Français. De 1812 à 1814 il publia de nombreuses poésies pour activer le mouvement national ; aussi, quand l'Europe coalisée eut triomphé de la France, l'Allemagne plaça Maurice Arndt à côté de Wellington et de Blücher, parmi ses libérateurs. Mais les couronnes civiques sont une auréole dangereuse ; Arndt en fit bientôt l'expérience. Fêté par l'opinion populaire, il tomba dans la disgrâce des princes. Des publications hardies sur l'avenir de l'Allemagne furent regardées comme séditieuses par la police prussienne, et la chaire de professeur d'histoire à Bonn, qu'il occupait lui fut retirée. Cette position ne lui fut rendue que vingt-trois ans après, en 1840, par le jeune roi Frédéric Guillaume, qui se piquait alors de libéralisme. D'autres péripéties, plus singulières, étaient réservées à sa vieillesse. En 1848, au plus fort du mouvement révolutionnaire, Arndt, âgé de soixante-dix-huit ans, fut nommé député au parlement de Francfort. Il entra dans l'assemblée au milieu d'acclamations qui saluaient en lui le vétéran, le patriarche du Panger-

manisme. Mais l'âge et l'expérience avaient, paraît-il, modifié ses idées. Le patriote de 1813 était devenu conservateur, ou du moins, il n'avait plus foi dans le principe populaire. Lors du débat sur l'unité allemande, il combattit avec fermeté les énergumènes qui voulaient implanter le jacobinisme en Allemagne. Aussitôt il fut dénoncé par leurs organes comme traître au pays. Dédaignant de se défendre contre ces ineptes accusations, il rentra dans la vie privée, et s'éteignit en 1860, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Nous avons suivi Maurice Arndt dans toutes les vicissitudes de sa destinée aventureuse et complexe, parce qu'il nous donne un aperçu préliminaire de l'évolution accomplie par l'Allemagne de 1813 à la seconde moitié de notre siècle. Comme lui nous la verrons mêler la poésie, le mysticisme aux aspirations ambitieuses, les rêveries aux âpres suggestions de l'orgueil ; hésiter, se confier aux formulaires politiques, essayer du libéralisme, de la démocratie, puis se dégager de ces utopies, en reconnaître l'inanité, la stérilité impuissante, et, tournant le dos à la révolution, se jeter dans les bras du militarisme. Dans toutes ces transformations, elle ne poursuivra jamais qu'un seul objectif, et son idéal n'aura rien de commun avec la République de Platon. Son intention est de fonder un grand état militaire, de reconstituer à son profit la suprématie de Louis XIV ou de Napoléon 1er sur l'Europe, de réunir sous le même drapeau, sous les mêmes lois, toutes les populations qui parlent l'Allemand, sans s'interdire de gouverner celles qui parlent le Danois, le Français, l'Italien ou le Slave, de former, en un mot, en Europe, une race

dominante et privilégiée : *populum late regem, belloque superbum.* Tel est désormais son secret espoir, l'objet de toutes ses aspirations ; les poètes Koerner, Arndt, puis Rückert, Uhland en ont été les promoteurs et les premiers interprètes ; l'art, la critique, l'histoire, la philosophie, toutes les manifestations de la pensée allemande, tendront vers ce but.



HENRI HEINE

IL nous est facile aujourd'hui d'embrasser le mouvement germanique dans son ensemble, d'en suivre rétrospectivement le progrès depuis l'origine jusqu'à nos jours. Une terrible épreuve nous en a révélé la portée ; mais pendant longtemps, ce ne fut à nos yeux qu'une fermentation confuse que nous regardions avec indifférence, parfois avec une sympathie dédaigneuse. L'effervescence de 1818 une fois apaisée, l'Allemagne semblait retournée à ses abstractions ; elle nous apparaissait comme la terre classique des idéologues. Les Allemands eux-mêmes se traitaient de rêveurs et de songe creux, et raillaient avec plus ou moins de bonne grâce leur lourdeur et leur pédantisme. " Le créateur, dit Jean-Paul Richter, a donné aux " Anglais l'empire de l'air, aux Français celui de la " terre, aux Allemands celui des nuages."

" —Nous avons détruit, dit un autre écrivain alle- " mand, toute notion réelle des faits, et tout appui " solide des actes. Nous haïssons lyriquement et " nous aimons au nom de l'idéal. Une jeune fille se " donne un amoureux selon la théorie des affinités." " —La nation allemande, dit un troisième, se com- " plait à penser, à imaginer, à écrire.... Ce qui

" s'imprime tous les ans en Allemagne peut monter " à dix millions de volumes sans exagération."

Madame de Staël, avec son livre *de l'Allemagne*, avait contribué beaucoup à cette illusion. Tout le monde connait, au moins de réputation cet ouvrage célèbre, dont la publication fut interdite en 1810 par la police de Napoléon, comme anti-national et comme hostile à la France. " Cet ouvrage n'est pas fran- " çais " avait écrit le duc de Rovigo, ministre de la police, à madame de Staël en lui annonçant la décision prohibitive de l'empereur. Il eût été plus exact de dire : cet ouvrage est *anti-français*, car la pensée évidente de l'illustre auteur est de dénigrer la France, ses mœurs, son caractère et surtout son gouvernement, en exaltant l'Allemagne. Suivant elle, la nation allemande a toutes les vertus, les sentiments de famille y fleurissent dans une pureté patriarcale ; partout règnent la probité, la moralité, les sentiments nobles et élevés, les esprits sont cultivés, les cœurs sensibles. " Elle ne voyait, dit Henri Heine, que ce " qu'elle voulait voir, audelà du Rhin : un nébuleux " pays d'esprits, où des hommes sans corps et tout " vertu, se promènent sur des champs de neige, ne " s'entretenant que de morale et de métaphysique. " Oh ! s'écriait-elle, quelle ravissante fraîcheur règne " dans vos bois ! quelle délicieuse odeur de violettes ! " Comme les serins gazouillent paisiblement dans " leurs petits nids allemands ! Vous êtes un bon et " vertueux peuple, et vous n'avez pas encore d'idée " de la corruption qui règne chez nous en France, " dans la rue du Bac." Ajoutons qu'elle se figurait avoir découvert l'Allemagne, comme Chateaubriand

se figurait avoir découvert l'Amérique et comme tant d'écrivains de notre temps croient découvrir des pays où ils ont passé quelques jours. Il était naturel que dans cette croisade anti-napoléonienne, madame de Staël eût l'Allemagne pour alliée. Parmi les illustrations allemandes de l'époque, beaucoup se prêtèrent au rôle bucolique que son imagination leur attribuait ; les uns comme Frédéric Schlegel par calcul et par machiavélisme, cachant sous des dehors doucereux et sous l'apparence de préoccupations purement littéraires, la haine qu'ils avaient vouée à la France ; d'autres par bonhomie sincère et par ignorance de l'ambition ardente que l'Allemagne renfermait dans ses profondeurs.

Mais un appréciateur du caractère germanique, plus sincère et plus exact que madame de Staël, c'est HENRI HEINE, dont le nom est aussi populaire en France qu'en Allemagne, et qui mérite d'être cité au premier rang parmi les illustrations de notre siècle, comme poète et comme prosateur.

Quelques mots d'abord sur sa vie. Henri Heine, d'origine israélite, était neveu d'un banquier fameux à Hambourg, qui mourut possesseur d'une fortune de quarante millions. Ce financier après de vains efforts pour détourner son neveu de la carrière des lettres et l'associer à sa banque, le punit en le rayant de son testament. " J'ai bien le droit de me dire " poète, disait à ce propos Henri Heine ; ce droit, je " l'ai payé quinze millions." Les Muses ne reçoivent pas souvent (et pour cause) de tels sacrifices de leurs favoris, mais il faut dire aussi qu'elles avaient doté le jeune poète avec une prodigalité exceptionnelle ;

et que comprimer l'essor de son génie, c'était infliger à sa nature la plus cruelle des mutilations : exubérance d'imagination, originalité, verve humoristique, finesse d'aperçus, délicatesse de nuances, sentiment exquis de la forme, toutes ces qualités étincelaient au plus haut degré chez Henri Heine et se révélèrent à l'Allemagne, d'abord dans des poésies fugitives intitulées *Intermezzo nocturne*, *la Mer du nord*, puis dans son fameux livre de *Reisebilder*, recueil d'impressions de voyages en Allemagne, en Italie, en France, qui parut en 1825.

Les *Reisebilder* sont une des productions les plus curieuses et les plus populaires de notre temps. Dans nul écrit la fantaisie, le caprice personnel n'ont déposé leur empreinte avec plus de laisser-aller, de grâce, de séduction, de verve entraînante. Récits, descriptions, dialogues, morceaux lyriques, satires, roman, pages humoristiques alternent et se succèdent, ouvrant au lecteur toutes sortes d'horizons, lui déroulant tous les aspects énigmatiques, paradoxaux ou bouffons, de la vie moderne, dans leur incohérence et leur bizarrerie. Le clinquant et le similor sont partout ; mais jamais le poète n'en est dupe ; jamais il ne les prend pour du diamant ou pour de l'or véritable. Tous nos systèmes, toutes nos prétentions, nos misères viennent tour-à-tour lui réciter leur complainte ou jouer leur comédie devant lui. Sous leurs sourires, il sait démêler leurs grimaces ; il voit leur fard, leurs faux cheveux, leurs lèvres peintes, et les signale au public. Il connaît aussi l'envers de la scène, il a pénétré dans les coulisses, dans les magasins à costumes ; il a vu les maillots, les épées de bois, les

cuirasses de carton, les tonnerres en tôle. Et le naïf, le doctrinaire ont été tués en lui par la révélation de ces artifices. Le poète survit, mais surveillé, contrôlé et raillé à tout instant par le dilettante. Ce dernier est le véritable souverain, le seul régulateur de cette imagination si souple, si variée, de cette fantaisie si féconde. Indifférent à tous les principes, et à toutes les causes, il ne voit plus dans les événements et dans les hommes, dans les questions qui se débattent, dans les sottises des uns, la bassesse des autres qu'un spectacle plus ou moins amusant, ou qu'un thème à fioritures, une mine d'inspiration pour l'artiste. Nul doute que cette émancipation ne procure à l'esprit de hautes jouissances. Quand l'âme a renoncé à s'élever à Dieu par l'action ou par la pensée, c'est toujours par la critique qu'elle se dédommage ; c'est en foulant aux pieds les superstitions et les différentes formes d'hypocrisie qu'elle se console de son impuissance.

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

C'est ainsi que l'ironie et le scepticisme planent aujourd'hui sur les ruines accumulées par les utopies, les rêves ambitieux, la violence des âges antérieurs. Mais à quoi bon la destruction du vieux paganisme, si le culte de nos instincts grossiers remplace celui des anciennes idoles et soumet nos goûts si raffinés au matérialisme ?

La sensation fut profonde, et le succès immense mais la hardiesse de la conception suscita de suite à

l'auteur des inimitiés redoutables : non qu'il eût pris rang dans la phalange révolutionnaire et causé des insomnies aux Gouvernements. Bien qu'assez irrespectueux envers les princes, les railleries qu'il leur adressait étaient au fond inoffensives, et n'attestaient nul ressentiment, nulle haine démocratique. Bien plus, des légendes, des peintures féodales, un sentiment romantique qui circule par tout le livre, indiquaient certaine complaisance pour l'ancien régime. Mais son antipathie manifeste, l'objet de son ironie impitoyable, c'était la religion du jour : l'orgueil germanique. Avec une verve digne de Rabelais, il raille les travers de sa patrie, ses prétentions, sa jactance, sa vulgarité, son pharisaïsme ; il ridiculise les héros, les grands hommes du jour, les prouesses nationales et même la guerre sainte, la guerre contre Napoléon. Il en déplore le succès : " Plût au ciel, dit-il, que " nous fussions restés conquis et sujets de la France " impériale, car le drapeau tricolore en Allemagne, " c'était la gloire nous conviant à la liberté." Le champ de bataille de Marengo lui inspire un véritable enthousiasme : " J'aime ce champ de bataille où la " liberté dansa sur des roses de sang sa voluptueuse " danse de noces." Ainsi sa pensée, son cœur sont avec la France, avec l'ennemi héréditaire contre sa patrie.

De telles hardiesses quand les souvenirs de Leipsick et de Waterloo étaient encore récents produisirent un immense scandale et firent le vide autour du blasphémateur. A partir de ce moment, Henri Heine, suspect au parti national, se sentit comme exilé en Allemagne. Ses vœux, ses goûts, ses aspirations le

portaient vers la France ; il vint se fixer à Paris quelque temps après la révolution de 1830, et s'y fit aussitôt une place parmi les célébrités littéraires par son originalité, sa verve incisive et l'éclat de ses productions. " Cet Allemand, disait de lui M. Thiers, " est le Français le plus spirituel qui ait existé depuis " Voltaire." Heine dut être fort sensible à ce compliment, car à cette époque, subjugué par les séductions de l'existence parisienne et par la grâce, la liberté d'allures de l'esprit français sa plus grande ambition était de conquérir droit de cité parmi nous. Il maniait très habilement notre langue, et publia même dans la *Revue des deux Mondes* plusieurs articles étincelants sur l'Allemagne. Dans ses esquisses, tracées légèrement, à la parisienne, l'enfant de la Germanie s'efface, s'annule, amuse le public français aux dépens de sa terre natale et nous concède, avec infiniment de verve et d'esprit qu'en dehors de nos salons, de nos théâtres, de notre élégance, de nos fins dîners, il n'y a dans le monde entier qu'ennui, disette intellectuelle, mœurs grossières et barbares. On en jugera par le passage suivant :

" O spirituels Français, vous devriez reconnaître " que le *terrible* n'est pas votre genre, et que la France " n'est pas un sol propre à produire des spectres ! " Quand vous conjurez des fantômes, nous ne pouvons " nous empêcher de rire. Oui, nous autres Allemands, " qui savons demeurer sérieux, en face de vos plus " joyeuses facéties, nous nous livrons à la gaieté la " plus folle en lisant vos histoires de revenants, car " vos revenants sont toujours des spectres français. " Spectre français ! quelle contradiction dans ces

" pas ici! Dans ce bon pays, il y a tant d'isolement,
" de recueillement, de silencieux d'Allemand, et dans
" ce bon pays français, tant de sociabilité, de gentillesse,
" de babil et de français! Comment un Français
" pourrait-il devenir un spectre, et comment un
" spectre pourrait-il exister à Paris? à Paris, dans le
" foyer de la société européenne! Entre minuit et
" une heure, qui est de toute éternité le temps assigné
" aux spectres, la vie la plus animée se répand encore
" dans les rues de Paris; c'est en ce moment que
" retentit à l'Opéra le bruyant finale, des bandes
" joyeuses s'écoulent des Variétés et du Gymnase, et
" tout rit et saute sur les boulevards, et tout le monde
" court aux soirées. Qu'un pauvre spectre errant se
" trouverait malheureux dans cette foule animée! et
" comment un Français, même s'il était mort, pour-
" rait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier
" de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait
" de toutes parts! S'il y avait réellement des spectres
" à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables
" comme ils le sont, se lieraient entre eux même
" comme revenants, qu'on verrait bientôt se former
" des réunions de spectres, se fonder un café des
" morts, une gazette des morts, une Revue de Paris
" mort, et qu'on recevrait des invitations à des soirées
" de morts, *où l'on fera de la musique*. Je suis certain
" que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris
" que les vivants ne s'amusent chez nous. Quant à
" moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité
" de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je pren-
" drais seulement mes mesures pour être enterré au
" Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions
" à Paris entre minuit et une heure."

Henri Heine était donc bien à sa place parmi nos viveurs athéniens et nos dilettantes, et pouvait comme eux se réclamer de Voltaire ; car sa philosophie est la même, c'est la négation des sentiments religieux et de la vie intérieure, le mépris pour les naïfs, les deshérités, les pauvres d'esprit, c'est un scepticisme railleur goûtant de suprêmes satisfactions dans un élégant sensualisme.

Malgré cet enivrement de la France de ses mœurs et de son esprit, Henri Heine conserva toujours des traits particuliers qui le distinguaient profondément, dans notre société. Sa sensibilité n'est pas factice et conventionnelle comme celle de nos romantiques ; elle exprime des souffrances plus réelles. Son scepticisme n'a rien de vulgaire et n'exclut pas les conceptions les plus élevées. Enfin, de même qu'en Allemagne la haine du pédant, du fatras métaphysique, du caporalisme prussien l'avait poussé vers la France, à Paris la vue de nos contradictions, de nos agitations souvent stériles, de nos infirmités sociales le rejetait vers son pays. Au milieu de nos plaisirs mondains et de notre vie artistique, Henri Heine constate en lui-même l'empreinte d'un monde plus viril, plus énergique ; il pressent le triomphe de la rudesse allemande et tressaille d'orgueil à cette perspective. Voici ce qu'il écrivait en 1834 sur ce conflit futur, avec un instinct vraiment prophétique :

" Un jour viendra où les vieilles divinités guer-
" rières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux,
" essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ;
" Thor se dressera avec son marteau gigantesque et

" démolira les *cathédrales gothiques*... Quand vous
" entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos
" gardes, nos chers voisins de France, et ne vous
" mêlez pas de l'affaire que nous ferons chez nous
" en Allemagne : il pourrait vous en arriver mal.
" Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de
" l'éteindre, car vous pourriez facilement vous brûler
" les doigts... La pensée précède l'action comme
" l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est
" bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très
" leste, et vient en roulant un peu lentement ; mais
" il viendra, et quand vous entendrez un craquement
" comme jamais craquement ne s'est encore fait
" entendre dans l'histoire du monde, sachez que le
" tonnerre allemand aura enfin touché son but. A
" ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des
" airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés
" de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront
" dans leurs antres royaux. On exécutera en Alle-
" magne un drame auprès duquel la révolution
" française ne sera qu'une innocente idylle."

Henri Heine avait été élevé dans la religion Luthérienne ; mais, ancien étudiant de Berlin et fervent adepte de la philosophie allemande, il rejeta de bonne heure les croyances du Christianisme et donna de tristes gages à la philosophie irréligieuse de notre siècle. Ses poésies contiennent beaucoup d'impiétés et même de blasphèmes, et cependant on y trouve à tout instant des accents émus, des regrets douloureux et d'ardents retours vers la foi. Quoi de plus beau que cette pièce lyrique intitulée *la Paix*, dans laquelle il décrit la grandeur du Christ ?

" Au haut du ciel brillait le soleil environné de " nuages. La mer était calme. J'étais assis près du " gouvernail du navire, perdu dans mes pensées et " mes songes. Comme j'étais là à demi éveillé, à " demi sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du " monde. Dans une blanche robe flottante, il mar- " chait immense, gigantesque, sur la terre et sur la " mer. Sur la terre et sur la mer, il étendait ses " mains en bénissant, et sa tête plongeait au sein des " cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il por- " tait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce " rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur " la terre et sur la mer les rayons de sa grâce, sa " lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et " réchauffait l'univers.

" Des sons de cloches, des sons de fête retentis- " saient de toutes parts, doux sons qui, comme des " cygnes attelés de guirlandes de roses, semblaient " mener le navire glissant sur les ondes ; oui, ils le " menaient en se jouant jusqu'à la verte rive où " demeure l'homme dans la grande ville aux tours " superbes.

" O miracle de paix ! Que la ville était calme ! On " n'entendait plus le murmure confus de la foule " affairée et tumultueuse. Dans les rues propres et " sonores marchaient des hommes vêtus de blanc et " portant des palmes. Partout où deux d'entre eux " se rencontraient, ils se regardaient avec une sym- " pathique intimité. Tressaillant d'amour, l'âme " remplie d'abnégation et de douceur, ils se baisaient " au front, puis ils tournaient les yeux vers le grand " cœur flamboyant du Christ, dont le sang rouge

" tombait avec joie sur la terre en rayons de réconci-
" liation et de grâce, et trois fois heureux ils disaient :
" Loué soit Jésus-Christ ! "

Le poète a beau faire : c'est en vain qu'il renie bruyamment sa foi, qu'il s'enrôle parmi les impies et les blasphémateurs ; sa pensée gravite fatalement vers l'idée chrétienne et s'épanouit au rayonnement de ses divines vérités. On peut même affirmer que ce besoin est le signe distinctif du génie. Toujours on le voit rejeter l'ivresse des passions humaines après une excitation passagère, et s'abreuver avidement à cette source vivifiante dont procèdent toutes les grandes inspirations et qui se nomme le Christianisme.

Henri Heine passa en France près de vingt-six ans. Il y composa de nombreux ouvrages en prose : l'*Allemagne*, *Lutèce*, *Allemands et Français*, et quelques poèmes : *Atta-Troll*, *Germania*, *Romancero*, *le livre de Lazare*, les premiers étincelants de verve et de coloris, le dernier, hymne funèbre que le poète se chante à lui-même, au milieu des souffrances les plus cruelles, avec le pressentiment de la mort et l'avant-goût du tombeau. L'ironie s'y retrouve encore, mais à l'état convulsif ; bientôt elle est vaincue par la douleur et par un morne désespoir. " O tombeau, dit-il, tu es
" le Paradis des oreilles délicates qui craignent le bruit
" populaire de la multitude. La mort est bonne,
" mieux vaudrait cependant n'être jamais né. Dans
" la sombre vallée de l'empire des ombres, dit-il plus
" loin, dans le domaine maudit de Proserpine, tout
" est d'accord avec nos larmes. Mais ici en haut, que
" le soleil et les roses me torturent cruellement. O

"monde charmant, tu es hideux!" Il mourut à Paris en 1856, après une longue et cruelle maladie qui le retint plusieurs années, cloué sur son lit. Une partie de son corps était frappé de paralysie, mais son esprit avait conservé toute sa vigueur et son éclat. Il ne pouvait plus tenir une plume mais il dictait encore des pages charmantes. Voici le portrait qu'en fait un de nos écrivains les plus brillants, Théophile Gautier, dont le talent n'est pas sans analogie avec celui de son modèle. Henri Heine venait d'arriver depuis peu de temps à Paris.

"C'était un bel homme de trente-cinq ou trente-six "ans, ayant les apparences d'une santé robuste; on "eût dit un Apollon germanique à voir son haut "front blanc, pur comme une table de marbre, qu'om- "brageaient d'abondantes masses de cheveux blonds. "Ses yeux bleus pétillaient de lumière et d'inspira- "tion; ses joues rondes, pleines, d'un contour élégant, "n'étaient pas plombées par la lividité romantique à "la mode à cette époque. Au contraire, les roses "vermeilles s'y épanouissaient classiquement; une "légère courbure hébraïque dérangeait, sans en alté- "rer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être "grec; ses lèvres harmonieuses *assorties comme deux* "*belles rimes*, pour nous servir d'une de ses phrases, "gardaient au repos une expression charmante; "mais lorsqu'il parlait, de leur arc rouge jaillissaient "en sifflant des flèches aiguës et barbelées, des dards "sarcastiques ne manquant jamais leur but; car "jamais personne ne fut plus cruel pour la sottise: "au sourire divin du Musagète succédait le ricane- "ment du Satyre."

Henri Heine résume en lui deux génies différents et même ennemis, celui de sa patrie native et celui de sa patrie d'adoption : " Si le clair de lune allemand " argente un des côtés de sa physionomie, le gai soleil " de France en dore l'autre." Ce sont deux natures qui luttent en lui et s'y livrent de furieux combats, emblême de l'antagonisme auquel les deux nations semblent vouées. Chacune attire et fascine successivement l'âme ardente et passionnée du poète. Ses premières idoles sont la France impériale et la grande figure de Napoléon. Auprès de ces images héroïques, l'Allemagne lui paraît bien chétive et bien misérable, avec ses professeurs maussades, ses philosophes querelleurs et son jargon scolastique. Mais bientôt la France se rapetisse et perd de son prestige à ses yeux, lorsqu'il voit de près ses faiblesses et ses misères. L'Allemagne bénéficie de cette désillusion et devient l'objet de ses préférences. C'est en elle qu'il voit la force, la jeunesse, la vitalité ; c'est elle qui lui paraît destinée à marcher à la tête des nations.

Dans ces revirements, Henri Heine est bien l'interprète et le représentant de notre siècle, dont l'idéal est le succès, la grandeur matérielle et le triomphe de l'orgueil. La France et l'Allemagne le revendiquent parce qu'il a successivement flatté leurs aspirations et leurs rêves de grandeur ; mais ces aspirations intéressées sont utiles à sa gloire ; nous croyons même qu'il aurait pu sans inconvénient sacrifier ses dithyrambes révolutionnaires et ses diatribes anti-religieuses ; il lui resterait assez d'inspirations élevées, de pièces exquises pour être goûté par tous les esprits d'élite, et pour être populaire dans toutes les nations.

LES PHILOSOPHES

PARMI les traits distinctifs de Henri Heine, il en est un qui le recommande particulièrement à notre attention, c'est son humeur raisonneuse, et l'obsession de la métaphysique nationale. Il anime, il met en mouvement les systèmes, les formules philosophiques. Ce ne sont plus des abstractions, mais des personnalités cabalistiques, diaboliques, douées d'un pouvoir malfaisant des gnomes malicieux ou des Valkyries, tantôt liguées contre la raison humaine tantôt acharnées à se pourfendre réciproquement avec des armes fantastiques. Quelle est donc cette philosophie allemande envisagée par le poète comme l'expression par excellence du génie Tudesque, comme le creuset, l'officine où se combinent les forces de l'Allemagne et où se préparent ses hautes destinées. Le moment est venu d'introduire le lecteur dans ces séjours ténébreux, dans ces cryptes du monde germanique, et de le guider, une lanterne à la main, dans leurs profondeurs. Qu'il se figure que nous sommes la Sibylle de Cumes, et que nous le faisons descendre dans le royaume de Pluton.

Perque domos Ditis vacuas et inania regna,

et que, comme Enée ou Télémaque, nous nous frayons un passage au travers de monstres et d'êtres difformes, les Centaures, Briarée aux cent bras, la Chimère qui vomit des flammes avec des sifflements effroyables, *Horrendum stridens*, les Gorgones, les harpies, et le fantôme de l'ombre aux trois corps, *et forma tri corporis umbræ*, symboles de ces théories qui changent d'aspect, de nom et de forme, sans que la pensée puisse jamais les saisir.

Le père de la philosophie allemande est Guillaume Leibnitz, le génie le plus universel que les temps modernes aient produit ; il aborda toutes les sciences : philosophie, théologie, jurisprudence, histoire, philologie, mathématiques, histoire naturelle ; dans toutes il fit des découvertes, et partout il laissa une trace lumineuse. Il dispute à Newton la gloire d'avoir inventé le Calcul différentiel et intégral. Il fraya la voie à Cuvier par son ouvrage intitulé *Protogæa* (la terre primitive), dans lequel il entrevit la formation successive des couches terrestres. Comme jurisconsulte, il se distingua par l'élévation et la noblesse de ses vues ; l'étude du droit le conduisit à la politique : des princes le chargèrent de missions importantes et l'empereur d'Allemagne, Charles VI, l'employa comme négociateur au traité de Radstadt en 1713. En théologie, Leibnitz avait rêvé une réconciliation des églises protestantes avec le catholicisme et, dans ce but, il entretint avec Bossuet une correspondance fort curieuse qui témoigne de sa bonne foi, de sa tolérance et de son profond attachement au Christianisme.

En philosophie, Leibnitz, fervent disciple de Descartes, réfuta les théories matérialistes de Locke, et, tout en admettant l'autorité des sens, en dégageait le principe spirituel et faisait ressortir son indépendance.

Dans sa *Théodicée*, il démontre l'existence de Dieu, et met en lumière ses principaux attributs avec une rigueur scientifique. Ce bel ouvrage est aujourd'hui lu et paraphrasé dans tous les cours de philosophie, comme classique. Tant de chefs-d'œuvre et de renommée auraient du suffire amplement à son ambition ; mais Leibnitz, comme tous les philosophes, était préoccupé par une idée fixe : la recherche du principe primordial, du rapport qui relie Dieu à ses créatures, la force génératrice, le souffle moteur, à l'infinité des mouvements et des êtres produits. Ses longues études, ses patientes méditations sur ce sujet intangible, aboutirent à un système bizarre, devenu fameux sous le nom de *Théorie des Monades*. Suivant Leibnitz, une monade est un être grand ou petit, complet en soi, portant en lui-même toutes les lois de son développement, voué à la solitude (μονος, *seul*) pour l'éternité, inaccessible, impénétrable aux millions de monades qui peuplent le temps et l'espace, et qui sont constituées de la même façon. Voici maintenant comment s'explique historiquement l'origine du monde. Dieu est la monade infinie, contenant en elle la plénitude de l'être et de la puissance. Par l'œuvre de la création, deux sortes de monades sont sorties de lui : les unes matérielles, les autres immatérielles, toutes gravitant vers la divinité, comme les planètes gravitent vers le soleil.

Homo duplex : l'homme est composé de deux monades, le corps et l'âme, complètement étrangères l'une à l'autre, qui se développent parallèlement, d'après des lois distinctes, sans se pénétrer, sans se connaître. Mais comment expliquer la coïncidence de leurs mouvements, l'obéissance de nos membres aux impulsions de l'esprit, l'influence de nos sens sur notre âme ? Suivant Leibnitz, la matière n'exerce aucune action sur l'âme, et réciproquement notre volonté est incapable de produire aucun mouvement matériel. Tout est réglé d'avance par une loi qu'il appelle *Harmonie preétablie*, d'après laquelle Dieu, créateur des corps et des âmes a prévu d'avance leurs actions réciproques et grâce à une concordance qu'il a établie, les libres déterminations de l'âme coïncident exactements avec certains déplacements de la matière " comme deux horloges exactement réglées " s'accordent toujours entre elles, sans avoir d'action " l'une sur l'autre." Ce sont les propres paroles de Leibnitz.

On voit que ce système, introduisant dans le monde moral les lois d'une mécanique inflexible, est destructeur de la liberté. L'âme humaine n'a plus d'initiative, puisqu'elle est une horloge pensante dont les aiguilles ne peuvent ni s'arrêter, ni avancer, ni retarder sans déranger les ressorts de l'horloge matérielle qui lui correspond, que dis-je ! de millions et de billions d'horloges. Mais l'horloger lui-même, c'est-à-dire Dieu, est-il libre ? Evidemment non, puisqu'il ne peut intervenir dans son œuvre, mouvoir une goutte d'eau, un grain de sable sans déranger la création toute entière. D'ailleurs si tout est machinal, auto-

matique dans le monde, pourquoi maintenir au-dessus des êtres ce souverain inactif et inefficace qui ne peut rendre aucun arrêt ni redresser aucun tort? C'est là une monade inutile et qu'on peut supprimer sans inconvénient. Le système de Leibnitz contient donc en germe la négation de Dieu et, bien que lui-même fût spiritualiste et chrétien, il encourt le reproche d'avoir fourni aux athées et aux matérialistes des siècles suivants tout un arsenal d'arguments en faveur de leurs doctrines. Triste condition de la raison humaine ! Ni la science, ni la bonne foi ne peuvent assurer sa route! Dans ses plus nobles aspirations vers la vérité, elle est souvent la complice inconsciente de l'erreur ou du mensonge!

Voyons maintenant les transformations que va subir la pensée de Leibnitz. Parmi ses successeurs, le plus illustre au XVIIIe siècle fut EMMANUEL KANT, qui naquit en 1724, à Kœnigsberg, et qui vécut soixante-six ans, sans quitter pour ainsi dire sa ville natale, dans l'uniformité absolue du travail solitaire et de l'enseignement. Né de parents pauvres, il avait étudié la théologie pour devenir pasteur luthérien, mais il renonça bientôt à l'église pour se consacrer au professorat. Pendant neuf ans, il fut précepteur dans diverses familles, puis il enseigna la philosophie à Kœnigsberg pendant vingt-sept ans.

Cet homme étrange avait réglé sa vie avec une régularité parfaite. Chaque jour était pour lui l'image exacte de la veille et du lendemain; comme un moine, il avait assigné à chacune de ses occupations une heure déterminée, réalisant ainsi dans ses deux *Monades*, l'harmonie préétablie de Leibnitz.

" Je ne crois pas, dit Henri Heine, que la grande " horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible " avec moins de passion et plus de régularité, que " son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire " le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la pro- " menade, tout avait son heure fixe, et les voisins " savaient exactement qu'il était deux heures et demie " quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, " son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, " et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on " nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée " du Philosophe. Il la montait et la descendait huit " fois le jour, en quelque saison que ce fût ; et quand " le temps était couvert ou que les nuages noirs " annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le " vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et " inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image " de la Providence.

" Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de " cet homme et sa pensée destructive ! En vérité, si " les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute " la portée de cette pensée, ils auraient éprouvé devant " cet homme un frémissement bien plus horrible qu'à " la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes.... " mais les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un " professeur de philosophie, et quand il passait à " l'heure dite, il le saluaient amicalement, et réglaient " d'après lui leur montre."

Ce philosophe bizarre remplit l'Allemagne et l'Europe de sa renommée et fut le créateur d'une doctrine qui depuis cent ans occupe dans la métaphysique séculière une place dominante. Ce système, exposé

dans un ouvrage intitulé *Critique de la raison pure*, peut être envisagé comme une déduction rigoureuse des Monades et de l'Harmonie préétablie de Leibnitz. Toute intelligence étant un monde complet en lui-même, fermé à toute action extérieure, nous ne pouvons rien connaître en dehors de nous. Nos croyances, nos affirmations les plus positives, nos idées sur le monde extérieur, sur le monde moral, sur Dieu, sont des suggestions de notre esprit, c'est-à-dire des modifications de nous-mêmes, et par suite de simples hypothèses. Le monde entier se trouve divisé en deux classes de conceptions : le *moi* et le *non-moi*. Les idées qui se rapportent au moi et à ses différents modes d'activité portent seules le caractère de la certitude : le philosophe les nomme idées *subjectives*. Les idées qui se rapportent au non-moi sont toujours empreintes d'incertitude ; ce sont les idées *objectives*.

Il importe de retenir ces qualifications ; elles vont gouverner la philosophie allemande, seront adoptées par les lettrés puis par le pays entier comme le dernier mot de la sagesse et comme l'enfantement le plus glorieux de l'intelligence germanique. Cette popularité se comprend facilement : le respect exclusif du moi est l'essence même de la réforme luthérienne. L'autorité, la tradition, tous les éléments de la certitude extérieure ont disparu depuis longtemps par l'affaiblissement de l'Eglise, leur suprême formule, leur sanction. Pourquoi maintenir d'autres tyrannies, issues des mêmes superstitions et non moins oppressives ? L'œuvre de la philosophie est de dissiper ces fantômes, d'émanciper l'esprit de tous les fétiches, de lui procurer dans tous les sens une libre expansion.

Le Christianisme, la religion naturelle, tout frein, toute discipline morale disparaissent successivement devant cette logique inexorable. Le monde n'est plus qu'une série de sensations qui se succèdent et s'anéantissent successivement dans le moi. Le dernier mot de la science, de toutes nos méditations c'est l'affirmation de nous-mêmes ; par suite la sagesse humaine ne peut avoir qu'un but : l'égoïsme. Les vrais sages sont les épicuriens, les viveurs, ou plutôt ceux qui savent adroitement exploiter leurs semblables. Bien fous au contraire sont les chercheurs d'idéal, les héros, les saints, les martyrs, car le dévouement et le sacrifice sont de grossières méprises sur notre nature et le problème de notre destinée.

Il faut pourtant rendre cette justice à Kant, qu'arrivé au bord de ce nihilisme, la profondeur de l'abîme le fit reculer.

Dans cette lutte entre l'orgueil du philosophe et la conscience de l'homme, ce furent les bons instincts qui l'emportèrent. Pour rétablir la morale dans ses droits, il eut le courage, bien méritoire, d'affaiblir son propre système de se contredire, et de réédifier laborieusement de ses mains les principes qu'il avait sapés par la base. C'est dans ce but qu'il composa un livre célèbre et qui est resté son plus beau titre de gloire, *La critique de la raison pratique*. Il y met en lumière la notion du devoir, il en fait ressortir la sublimité, la dégage des travestissements dont la philosophie sensualiste du XVIII[e] siècle l'avait affublée. En défendant cette cause, Kant abandonne les distinctions du *moi* et du *non moi*, les subtilités de *l'objectif* et du *subjectif*. Ce n'est plus un méta-

physicien, c'est un orateur ; il trouve des accents émus, pathétiques et s'élève parfois jusqu'à la prédication, car l'idée du devoir le ramène à la religion.

Cet exemple prouve bien que la meilleure philosophie est encore de se laisser guider par la voix de la conscience, par cette notion du bien et du mal, qui ne fait défaut chez personne, boussole plus sûre que nos conceptions les plus transcendantes ! C'est une nouvelle justification de cette maxime : Un peu de philosophie éloigne de Dieu, beaucoup de philosophie y ramène.

Le retour de Kant aux saines notions du spiritualisme eut malheureusement peu d'influence sur la philosophie allemande, car dès la fin du XVIII[e] siècle elle s'était jetée à corps perdu dans la négation et le scepticisme ; remuant toutes les idées, attaquant tous les principes, ébranlant toutes les assises de la société et de la morale, elle se complaisait dans les hardiesses les plus agressives et les paradoxes les plus révoltants. JEAN-GOTTLIEB FICHTE, élève et continuateur de Kant, enseigne ouvertement l'athéisme à l'université d'Iéna. Destitué d'abord pour ce scandale, il gagna la faveur populaire par son attitude patriotique en face de l'occupation française. Sa plume et sa parole contribuèrent à tirer le sentiment germanique de sa prostration, et à préparer l'élan national de 1813. Pour le récompenser, le roi de Prusse le nomma recteur de l'académie de Berlin. C'est là qu'il mourut, quelques mois après, atteint du typhus occasionné par les nombreux blessés de la guerre. Son système philosophique, rempli d'aberrations et d'inconséquences, pourrait difficilement

être formulé. Comme Kant, Fichte prend l'affirmation du moi pour point de départ de toute connaissance. Seulement, il fait ressortir le caractère limité, fugitif de cette entité. Le *non-moi*, si peu important, si chétif dans la théorie de Kant, grandit peu à peu, envahit la nature entière et le *moi* lui-même n'a plus d'autre ambition que de s'y absorber. Qu'est-ce donc que ce non-moi qui triomphe de nos instincts égoïstes et les subordonne à des lois ou à des besoins généraux dont le but nous est inconnu ? Suivant Fichte, c'est une force mystérieuse, répandue dans tous les êtres organisés et non organisés, et tendant à réaliser le bien, le beau et l'ordre dans tout l'univers. En somme, cette doctrine n'est pas autre chose que le panthéisme, théorie rêveuse et sentimentale qui cadrait parfaitement avec le goût romantique de l'époque. Rappelons-nous Jean-Paul Richter, Hoffmann, ces visionnaires, ces hallucinés, et cette littérature hystérique, qui bouleversait à plaisir les lois et la discipline de la création, toujours en commerce avec des génies invisibles, les personnifiant dans les animaux inférieurs, dans les plantes et dans les éléments. L'Allemagne était pleine de poètes attendris sur la feuille qui tombe, faisant des élégies larmoyantes sur la pierre condamnée à rouler, interrogeant le ruisseau, l'insecte, le brin d'herbe, le moineau perché sur la branche, le vent qui souffle au travers des ruines et les prenant pour professeurs de philosophie. Rien ne cadrait mieux avec ce dévergondage d'idées, qu'une métaphysique qui divinisait toutes les forces de la nature et substituait au Dieu sévère du Christianisme une foule de petits dieux aimables et complaisants pour toutes nos faiblesses. Voilà donc le

mouvement rétrograde d'un peuple chrétien vers le paganisme, effectué sous les auspices des plus illustres penseurs. Quel résultat humiliant pour une philosophie qui traite si dédaigneusement l'Evangile et qui prétend régénérer l'esprit humain par la science !

Cette transition du panthéisme abstrait et dogmatique à la rêverie mystique et contemplative, s'accentue surtout chez SCHELLING, principal disciple de Fichte, qui vécut de 1775 à 1855, et qui fut successivement professeur de philosophie à Würtzbourg, à Munich, puis enfin à Iéna. Ce fut surtout à Munich, auprès des peintres, des sculpteurs, des architectes convoqués et entretenus à grands frais par le roi Louis Ier de Bavière, que Schelling acquit sa grande renommée et que le caractère de sa doctrine se détermina. Secrétaire de l'Académie des beaux arts, lié intimément avec des artistes, il était bel esprit et dilettante autant que philosophe et considérait son enseignement comme l'explication et la paraphrase du mouvement artistique suscité par le Mécène bavarois. La préoccupation esthétique et l'imagination tiennent dans sa théorie la place dominante. Suivant Schelling, Dieu est la force, la pensée qui, répandue dans toute la nature, cherche perpétuellement à se dégager des enveloppes et des formes grossières, et se perfectionne, s'idéalise par une série d'efforts continus. Chaque jour, elle renouvelle ses ébauches, comme le peintre ou comme le sculpteur recommencent sur la toile et dans le marbre leurs essais. Cette immense évolution, cette tendance vers l'idéal est l'âme de l'univers : *Mens agitat molem.* Elle som-

meille dans la pierre, végète dans la plante, s'élève à la sensation et à l'instinct dans l'animal, et c'est dans l'homme qu'elle acquiert les éléments supérieurs de son organisme, la raison, la conscience, le sentiment du beau, le désir de la perfection.

Tel est, dégagé de ses obscurités et de ses nuages, le système de Schelling. Nous voyons que la philosophie allemande est déjà lancée à toute vapeur vers le Darwinisme. Nous la verrons bientôt arriver à ses conséquences extrêmes ; pour le moment contemplons dans Hégel son type le plus caractéristique et son expression la plus haute.

Hégel naquit en 1770 à Stuttgard ; il enseigna longtemps la philosophie à Heidelberg, puis à Berlin. Nul n'eut plus d'influence sur la jeunesse allemande pendant la première moitié de notre siècle. Hégel n'avait pourtant aucune des qualités qui donnent la popularité. Comme professeur, sa parole était lourde et embarrassée. Comme écrivain, son style est confus, fatigant par l'abstraction et l'extrême généralité des idées ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer la profondeur de sa pensée, la pénétration de son analyse, la hardiesse et l'originalité de ses vues.

Les trois principaux ouvrages de Hégel sont la *Phénoménologie*, la *Logique* et l'*Encyclopédie des Sciences*. Partout son point de départ est le *moi* de Fichte. Le véritable être, dit-il, c'est l'idée et la conscience de nous-mêmes. Nous voici donc revenus à la formule de Descartes : Je pense, donc je suis. Mais bien différentes sont les conclusions de Hégel. Jetant ses regards sur le *non-moi*, c'est-à-dire sur la nature exté-

rieure, le philosophe constate une série de transformations, tendant toutes vers un même but, un même objet : *la perfection de l'espèce humaine.* Par suite Hégel est conduit à envisager l'être humain comme le produit des forces spontanées qui régissent l'univers, qui cherchent toujours à s'idéaliser, c'est-à-dire à s'exprimer par un type plus élevé. Le genre humain est aujourd'hui la représentation de cette tendance cosmogonique ; la preuve en est dans ses facultés perfectibles et dans son développement historique.

Les âges primitifs nous le montrent faible, ignorant, sans abri, vivant misérablement de chasse ou de pêche, défendant avec peine sa vie contre les bêtes fauves. Aujourd'hui, le travail, la science, l'industrie accumulée des veilles ont mis les éléments dans sa dépendance. Toutes les races, tous les peuples ont coopéré simultanément ou tour à tour à cette conquête par leurs efforts, par leurs découvertes, souvent même par leurs divisions et leurs guerres. Aucune n'a disparu sans avoir augmenté par quelqu'apport précieux la richesse collective de l'humanité. La loi de l'espèce est donc le progrès, c'est-à-dire le perfectionnement continuel de ses organes, de ses facultés intellectuelles et de sa puissance. Quel sera le terme de ce mouvement ascensionnel ? Il nous est impossible de l'entrevoir ou de l'imaginer ; il est même téméraire d'affirmer qu'il a un but, car ce but serait une limite à notre ambition, et l'immobilité, même dans le bonheur et la gloire, répugne à notre nature. Ainsi l'espace et le temps nous appartiennent et notre intelligence doit les conquérir, comme elle a déjà soumis le monde tangible à notre action, le monde visible à notre savoir. On ne peut donc rêver rien de plus beau et de

plus grand que le rôle de l'homme tirant de lui-même la force dominatrice de tout l'univers. Il organise, répare, suscite, il est le vrai créateur. C'est en lui, non hors de lui qu'il faut chercher et constater la puissance divine.

Dieu n'existe pas, Dieu devient : l'homme le réalise par la science, par l'art, par la vertu, ou plutôt c'est l'homme lui-même qui par ses efforts et par son génie s'élève, grandit et devient Dieu. Suivant la donnée chrétienne, la religion était le lien entre Dieu et l'homme. Dans la théorie de Hégel, le progrès est le chemin qui nous conduit à être Dieu nous mêmes, ce qui vaut bien mieux. Depuis Kant et Fichte, le trône céleste est une place vacante. Son possesseur a été exproprié par le moi, le non-moi, l'objectif et le subjectif. Mais la place est bonne et le domaine a son importance ; puisque personne n'est là pour nous le disputer, rien ne nous empêche de nous l'adjuger et de nous en proclamer les propriétaires. Notre époque, si féconde en révolutions de toute nature admettra sans difficulté le changement. Et quelle faveur, quel enthousiasme ne doit pas susciter parmi les philosophes une si flatteuse théorie ! Condorcet, d'Alembert et les encyclopédistes français dans leurs rêves les plus orgueilleux n'ont jamais promis à l'esprit humain que la souveraineté de la terre ; mais maintenant nous allons régner sur le monde planétaire et sur les étoiles. Nous serons beaux comme Apollon, sages comme Minerve, forts comme Hercule. Comme Jupiter nous commanderons aux nuages et à la foudre, comme Neptune nous saurons soulever ou calmer les flots. C'est nous, enfin, qui

conduirons le char du Soleil au travers des airs, et nous ne craindrons pas d'être précipités, comme Phaéton, dans le Styx par notre maladresse. Dans l'antiquité, il fallait être conquérant de l'Asie, comme Alexandre, ou maître du monde, comme les Césars de Rome, pour se faire élever des autels. Aujourd'hui, grâce à la logique allemande, l'Olympe est démocratique, chacun de nous a sa part d'apothéose, puisque chacun est Dieu en naissant.

Tel est le système d'Hégel, appelé *Humanisme ;* telles sont les idées dont s'inspirent une foule d'écrits populaires et qui représentent le mieux l'orgueil, les rêves désordonnés et maladifs de notre époque. Voilà les erreurs où tombe l'homme enivré du spectacle de sa puissance. Faut-il vanter les progrès de la civilisation ou faut-il les regretter, s'ils sont achetés à un prix pareil ? Car ce n'est pas un fait isolé que cette doctrine ; elle ne reste pas confinée dans l'enceinte des universités et sur les rayons des bibliothèques : son souffle malfaisant parcourt le monde en troublant partout les esprits. Oserons-nous encore nous plaindre des maux qui affligent l'humanité ? Ils sont utiles, nécessaires si trop de bonheur la jette dans de pareils égarements et la détourne des saines notions, de la modestie, de la conscience d'elle-même.

Il serait inutile de nous arrêter à discuter et à réfuter ce système insensé. Bornons-nous à nous étonner de son succès et à le regretter ; rappelons-nous ces paroles si profondes de la Genèse : *Et eritis sicut Deus*—Et vous serez comme Dieu, vous serez Dieu vous-même. Ce fut la promesse du tentateur à nos premiers parents. Tel est le mirage que fait

luire encore de nos jours au genre humain l'arbre de la science. Contre cette fascination, quel est le préservatif? quelle est la sauvegarde la plus efficace pour nos âmes? Est-ce une étude plus profonde encore des lois de la nature? Une plus savante investigation des problèmes de la métaphysique? Non, c'est le simple formulaire de la foi chrétienne. Là seulement se trouve le refuge contre le naufrage de la raison humaine. C'est l'aveu que laissent échapper les plus grands philosophes, après une vie d'efforts, pénétrés du sentiment de leur impuissance. C'est ce qu'avouait Henri Heine, vers la fin de sa vie, quand étendu sur son lit de douleurs il se comparait à Lazare et enviait la foi naïve de l'enfant :

" Ce n'est pas moi qui ferai désormais la propa-
" gande de l'athéisme; outre ma décadence finan-
" cière, je ne jouis plus non plus d'une santé brillante,
" je suis même affecté d'une indisposition, à la vérité
" très légère au dire de mes médecins, mais qui me
" retient déjà depuis plus de six ans au lit. Dans
" une telle position, c'est pour moi un grand soula-
" gement d'avoir quelqu'un dans le ciel, à qui je
" puisse adresser mes gémissements et mes lamenta-
" tions pendant la nuit, après que ma femme s'est
" couchée. Quelle terrible chose d'être malade et
" seul, sans personne qu'on puisse importuner de la
" kyrielle de ses doléances! Qu'ils sont donc sots
" et cruels ces philosophes athées, ces dialecticiens
" froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever
" aux hommes souffrants leur consolation divine, le
" seul calmant qui leur reste. On a dit que l'huma-
" nité est malade, que le monde est un grand hôpital.

" Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire
" que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu."

Mais poursuivons cette revue, car la philosophie allemande n'a pas encore épuisé le cycle de ses aberrations.

Le système de Hégel, si séduisant pour l'orgueil humain, eut pour prosélytes les rêveurs, les poètes, les ambitieux et surtout les déclassés, dont il justifiait l'humeur inquiète, les rancunes et les instincts révolutionnaires. Bientôt le sentiment germanique y fit invasion, et le trouvant à sa convenance, en fit sa principale forteresse.

Si Dieu *devient* par l'espèce humaine, c'est que l'humanité concentre en elle-même les forces les plus énergiques et les plus importantes du monde organique. Mais une concentration de cette nature doit s'opérer évidemment au sein même de l'humanité, chez certains peuples que leur intelligence, leur courage, leur force physique et morale élèvent audessus des autres, qui, par la hauteur de leurs pensées, réalisent dès aujourd'hui le type de l'humanité future et peuvent guider les nations inférieures vers cet état idéal. Ces races d'élite se reconnaissent à des caractères particuliers, à une noblesse native qui se révèle dans la beauté de leur visage, la grâce de leurs attitudes, les proportions harmonieuses de leur corps, mais plus encore dans leurs sentiments élevés, leurs vertus guerrières, leur génie fécond. Eh bien ! tels sont justement les caractères de la nation germanique. C'est donc de son développement et de sa prééminence que dépendent la grandeur future de l'humanité. La race allemande n'a qu'un défaut, elle est

trop modeste. Son ambition doit être stimulée par tous les moyens. Contrarier son essor, limiter ses horizons c'est retarder l'éclosion de la puissance divine, c'est s'insurger contre Dieu. La race allemande a donc pour mission manifeste de guider l'espèce humaine, c'est-à-dire d'étendre sa suprématie et même sa domination sur tout l'univers. Le devoir des autres peuples est de subir son légitime ascendant. Impies et *déïcides* sont ses adversaires. Voilà la théorie qui fut tirée par les professeurs patriotes de l'Humanisme hégélien et qui fut enseignée, acclamée dans toutes les universités allemandes. On voit quelle intensité avait pris le sentiment teutonique. L'art, la poésie, la science, devenaient ses humbles serviteurs ; la métaphysique même se chargeait de lui subordonner la création toute entière, et de l'imposer au monde comme une nouvelle religion.

Les logiciens, il est vrai, les esprits sérieux, les vrais continuateurs de Fichte et d'Hégel étaient étrangers à ce délire et se contentaient de conduire les doctrines des maîtres à leurs conséquences véritables, c'est-à-dire au matérialisme. " Puisque Dieu " n'existe pas, dirent-ils, quelle nécessité y a-t-il de " le créer, de le susciter en nous-mêmes, de nous im- " poser la tâche ridicule de doter l'univers d'un " souverain et d'un législateur suprême dont il n'é- " prouve pas le besoin ? Puisque le monde s'est créé " tout seul et qu'il se conserve de même, c'est dans " ses lois, dans ses forces intrinsèques qu'il faut " chercher exclusivement l'explication de tous les " problèmes. Mais où prendrons nous notre point " de départ ? Est-ce dans le monde moral ou dans " le monde matériel ? "

"Le monde moral c'est le moi, le non-moi, la série décevante des abstractions multiformes, ce sont les systèmes, c'est-à-dire la fantaisie, les aberrations des idéologues. Seul le monde matériel fournit à la science des fondements solides et inébranlables. Adressons-nous donc à la matière, posons lui des questions précises, vraiment scientifiques ; nous tirerons d'elle toutes les solutions que nous avons cherchées vainement dans la métaphysique. Dans cette voie au moins, nous n'irons pas à l'aventure : pour guider nos investigations, nous avons l'astronomie, la géologie, l'anatomie, la physique, la chimie et toutes les lumières que les sciences ont fournies à l'esprit humain sur les principes vitaux et les ressorts secrets du monde organisé."

C'est ainsi qu'a surgi une philosophie nouvelle dont la prétention étrange est de tout expliquer par les propriétés de la matière, avec le secours des sciences naturelles. Cette philosophie a pour nom *le Naturalisme*. Ses initiateurs, MM. MOLESCHOTT et BÜCHNER, se sont rendus fameux par l'audace, ou plutôt par la brutalité systématique de leurs théories. Pour eux, Dieu, l'âme, toutes les conceptions spirituelles, telles que la morale, la vie future, sont des duperies dont le vrai philosophe doit s'émanciper. Il n'y a dans le monde que des mouvements et des combinaisons de matière.—Tous les phénomènes de la nature, dit Büchner, s'expliquent par les propriétés et les applications de la force matérielle. Le même atome qui fut eau, air, pierre, fait aujourd'hui partie de votre corps et met en jeu votre intelligence. L'atome est le même dans le cerveau de l'idiot que dans celui du penseur. L'organisation seule varie ; de là les diversités intel-

lectuelles. L'atome est donc l'origine, la cause universelle, c'est le Dieu auquel tout être, le plus grand comme le plus petit, doit sa naissance.

Nous voici donc revenus aux atomes crochus et au *clinamen* d'Epicure. Ce n'était vraiment pas la peine de convoquer l'astronomie, la chimie, la zoologie et toutes les sciences naturelles en cour prévotale et de leur faire rendre un verdict de mort contre la métaphysique et le Christianisme, pour nous ramener aux enfantillages de la philosophie atomistique dont Cicéron a fait justice il y a deux mille ans.

En somme, toutes ces écoles, tous ces systèmes successifs avec leur jargon scientifique n'apportent pas au monde grand chose de nouveau ; en dépit de leurs grands mots et de leurs prétentions hautaines, ils manquent d'originalité. Toutes ces aberrations de la pensée humaine se ressemblent : rien de plus facile que de retrouver leur filiation. Chacune se croit jeune et originale, et chacune reproduit invariablement le type de ses devanciers. Il serait peu fructueux pour nous de les étudier plus en détail. Demandons-nous plutôt quelle en est la portée morale, quel bien peut retirer la société de tels enseignements. Car enfin, les devoirs sociaux subsistent et nous ne pouvons pas toujours nous couronner de roses, et, le verre en main, bien portant, pourvus de bonnes rentes, aimables et séduisants, narguer les superstitions. Il faut travailler, souffrir, s'abstenir volontairement de beaucoup de choses agréables ; il faut aider son prochain, remplir ses devoirs sociaux, servir sa patrie. Comment s'accordent ces obligations avec les théories qui remplacent Dieu et son action sur la conscience par le pro-

grès humanitaire et par les atomes crochus d'Epicure? Un vrai philosophe ne peut négliger de pareils problèmes, et la preuve, c'est que nous avons vu l'un des plus illustres, Kant, s'effrayer des ruines qu'il avait faites, du vide qu'il avait produit dans l'esprit humain et relever, réédifier les croyances qu'il avait détruites, sur la simple notion du devoir. Malheureusement cette noble préoccupation s'efface et disparaît chez ses successeurs. Fichte et les disciples d'Hégel n'ont plus qu'un sentiment, une passion, l'orgueil teutonique, sans cesse échauffé et surexcité par la haine de la France. L'école naturaliste, il faut le reconnaître, est exempte de ce fanatisme. Comme le monde n'est pour elle qu'une série de combinaisons de matière, le mot de patrie est pour elle vide de sens, comme ceux de religion, de liberté, et comme tous ceux qui représentent un intérêt moral pour l'humanité. " La nature, dit M. Büchner, n'a pas de destinée à remplir. La matière a enfanté l'homme comme les autres animaux, fatalement et sans le vouloir. Entre notre destinée et celle de la fourmi, la nature ne fait aucune différence. Peut-être l'homme se perfectionnera-t-il; peut-être sera-t-il remplacé par une espèce supérieure; peut-être les forces destructives l'emporteront-elles et l'œuvre de milliers d'années périra-t-elle en un jour. Nul ne le sait, nul ne l'a su, nul ne pourra jamais le savoir." C'est à l'homme de s'arranger de ce néant; qu'il y trouve la règle de sa conduite; il est libre d'en tirer à volonté la vertu et le sacrifice, ou la soif des jouissances, la justification du vol et de l'assassinat; c'est son affaire. La science a prononcé: entre Saint-Vincent-de-Paul et Cartouche, le vrai philosophe ne fait aucune différence.

On ne saurait sortir plus lestement d'une discussion importune. Malheureusement, il n'est pas toujours facile d'échapper aux tempêtes, après les avoir déchaînées. M. Büchner aura beau se décliner, proclamer son incompétence, fermer sa porte aux questionneurs indiscrets, un grand nombre d'esprits persisteront à réclamer de la philosophie l'assistance morale, et prétendront qu'après avoir ruiné leurs croyances, on est tenu de guider leur vie. Hâtons nous d'ajouter que tous les philosophes allemands ne sont pas des théoriciens spéculatifs et de froids doctrinaires. Il en est qui compatissent aux souffrances humaines, qui se croient obligés de nous soutenir, de nous réconforter dans nos défaillances, de nous fortifier contre la douleur et de nous armer pour la bataille de la vie. Tel est SCHOPENHAUER, et nous allons voir quels enseignements moraux, quelles maximes bienfaisantes il tire du naturalisme.

D'abord, quelle est la destinée de l'homme ? Est-ce le bonheur ? Non, car quels que soient nos efforts, notre industrie et les progrès du bien être, notre existence n'en est pas moins un tissu de misères et de désolations. Il s'en faut bien que la somme de vertu et de justice répandue dans le monde augmente avec la civilisation, qu'elle s'étende en surface, gagne en profondeur dans les couches sociales. C'est une pure illusion des philanthropes et des âmes sensibles. La forme seule de l'immoralité a changé. Si l'on est choqué de la brutalité et de la cruauté des temps passés, il ne faut pas oublier que la droiture, la sincérité, le vif sentiment de la justice, la pureté des mœurs caractérisent les anciens peuples, tandis

que nous voyons régner aujourd'hui le mensonge, la fausseté, la perfidie, l'esprit de chicane, le mépris de la propriété.—Voici maintenant pour l'avenir ; les perspectives ne sont pas brillantes. Nous approchons d'un temps où l'injustice prendra des formes plus raffinées encore, où le vol et certaines fraudes condamnées par la loi seront méprisées comme des fautes vulgaires ; on aura plus d'habileté à respecter le texte de la loi, tout en violant le droit d'autrui. Les progrès de la démocratie doivent augmenter la perversité humaine, car les instincts populaires sont la cupidité et l'envie. Les haines internationales, les haines entre les classes de la société sont aujourd'hui bien plus vives, plus violentes que par le passé. Ainsi le seul avenir qu'un philosophe puisse envisager ici bas est une longue et interminable perspective de succès et de triomphes pour les coquins et les égoïstes, de souffrances, de gémissements inutiles pour l'homme honnête et vertueux. C'est donc en vain que nous nous proposons pour but le bonheur. L'existence est une servitude et nous ne pouvons espérer de délivrance que par la destruction de notre être. C'est donc vers l'anéantissement que nous devons tendre. C'est là, selon Schopenhauer, l'état sans douleur qu'Epicure estimait le plus grand bien et comme *la manière d'être habituelle des dieux !* " Ce " qui importe, dit-il, ce n'est pas de mourir, mais de " vivre en éteignant graduellement en soi l'amour de " la vie, en persuadant avec une inflexible douceur " au principe de l'être que l'on porte en soi, de re- " noncer à lui-même."

Schopenhauer procède du philosophe indien Cakya-

Mouni, selon lequel le vrai sage doit employer sa vie à se convaincre que la vie est un mal, et par là se rendre digne du bonheur de ne plus exister. C'est le fond même de la doctrine de Bouddha : arrivée à la perfection par la contemplation de nos maux et le détachement des choses de ce monde, l'âme s'éteint comme la lampe, parce qu'elle a reconnu l'inutilité de brûler pour éclairer l'illusion décevante de nos rêves. Ainsi, le vrai sage n'est pas celui qui, comme le chrétien, se dévoue et consacre sa vie aux bonnes œuvres, c'est le rêveur mystique, contemplatif, qui se couche à l'ombre du palmier, et s'y tient dans une rigide immobilité. Mais Schopenhauer va plus loin encore : l'annihilation personnelle du bouddhisme ne lui suffit pas. Il veut que l'espèce humaine renonce à se perpétuer par le mariage, qu'elle se voue en masse au célibat. " D'un seul coup, renvoyer dans le néant " tous les siècles futurs et toutes les générations que " nous suscitons, sans les consulter, à la vie, à la souf- " france ; arrêter l'histoire à l'heure actuelle du globe " et ne pas laisser d'héritiers de nos misères, pouvoir " dire enfin : Plus d'hommes sous le ciel, nous som- " mes les derniers, quel beau rêve dont il ne dépend " que de moi de faire une réalité."(1) Est-ce tout ? Non : l'ambition, l'espérance du philosophe va plus loin : " Je crois pouvoir admettre, s'écrie Schopen- " hauer, que toutes les manifestations phénoménales " de la Volonté se tiennent entre elles, que la dispa- " rition de l'humanité, qui est la manifestation la " plus haute de la Volonté, entraînerait celle de l'ani- " mal, qui n'est qu'un reflet affaibli de l'humanité,

(1) Caro—la Maladie du Pessimisme.

" et aussi celle des autres règnes de la nature qui repré-
" sentent les degrés inférieurs de la volonté. C'est
" ainsi que devant la pleine clarté du jour, le phéno-
" mène s'évanouit."

Tel est le dernier mot, le triomphe de cette philosophie, de cette révolte systématique contre l'ordre providentiel! Le nihilisme est dépassé. Nous en sommes au *destructivisme*. Heureux temps, âge d'or que celui où la terre roulera à travers les espaces, morne et déserte, comme un immense tombeau!

On assure qu'il existe en Allemagne une secte qui se fait gloire d'appliquer cette doctrine. Nous ne savons au juste le nombre de ses prosélytes, mais certes elle ne menace pas sérieusement l'existeuce du monde. Il faut se rire des insensés qui se révoltent contre la Providence. En dépit de leurs efforts, ils ne triompheront pas des lois éternelles de la Nature: ni les exhortations de Schopenhauer, ni les exemples (problématiques) de ses disciples ne dégoûteront les hommes d'exister ni même de se reproduire. Parmi les utopies de l'esprit humain dans notre siècle, le destructivisme de Schopenhauer est assurément la moins dangereuse.



L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

SI j'ai tenu à suivre, dans toutes ses évolutions la philosophie allemande : c'est que la corrélation de la pensée abstraite avec le développement littéraire et avec toutes les formes de l'activité nationale est plus intime en Allemagne que partout allleurs. L'Allemand aime à dogmatiser, il se complait dans les formules et les symboles. L'action n'est pas pour lui, comme pour nous l'effet immédiat de l'enthousiasme ou de la passion, mais la réalisation d'un système. De là ce flegme, cet entêtement, cette ténacité de fer qui caractérise ses ambitions et qui peut couver, pendant des siècles, des rêves de grandeur, des haines implacables, des projets de vengeance.

J'ai fait ressortir le pouvoir des professeurs et des philosophes en Allemagne lors du mouvement de 1813. L'influence qu'ils eurent alors tenait autant aux circonstances qu'au caractère même de la nation, qui s'y prêtait merveilleusement, et c'est le moment de faire remarquer une différence caractéristique entre les Français et les Allemands. L'opinion publique en France est née à la cour ; plus tard, elle s'est développée dans les salons, dans les théâtres, dans les cafés, dans tous les lieux de réunion, parce que nous sommes

une nation sociable et mondaine, et que toutes les branches de notre littérature, poésie, roman, éloquence, critique, philosophie même sont visiblement influencées par les femmes. C'est pour leur plaire, pour les étonner, les attendrir, pour enlever de gré ou de force leur admiration, que nos écrivains s'ingénient, s'évertuent, se creusent le cerveau, dogmatisent et s'indignent. Dons leurs tirades les plus rigoristes, on sent la galanterie et le désir de plaire. Ces préoccupations sont bien moins sensibles en Allemagne, où les centres de réunion sont plus rares, dénués d'éclat et d'agrément, où chacun vit concentré, replié sur lui-même, alternant la méditation avec la lecture. Les femmes sont confinées à la maison, se visitent et s'amusent entre elles. Les hommes passent leurs soirées dans les brasseries, à boire de la bière et à fumer de longues pipes, tout en dissertant avec gravité. Un tel pays est la terre promise des pédagogues, car devant ces auditoires impassibles, la faconde enseignante peut se déployer et fulminer à son aise.

L'âge d'or pour le professorat germanique fut la période qui s'écoula entre 1815 à 1848, quand l'auréole de la délivrance nationale planait au-dessus des universités. Alors les professeurs étaient des héros, des révélateurs. Ils représentaient la force, le courage, l'intelligence, ils étaient l'incarnation la plus haute du génie allemand. La nation allemande s'abandonne à eux, leur livre la direction de ses destinées. Et quel usage font-ils de cet ascendant, quelles doctrines répandent-ils dans ce peuple qui les acclame comme des prophètes ? Tiennent-ils école de vertu, de renoncement ? Enseignent-

ils ces principes élevés, austères qui font la grandeur de l'homme et, qu'à défaut d'enseignement religieux, Sénèque, Thraséas proclamaient au milieu du paganisme et de la corruption romaine pour affirmer la noblesse de notre nature ? Non, ce qu'ils répandent dans les cœurs par leurs discours sinon par leurs actes, c'est l'ivresse de l'orgueil avec ses rêves désordonnés, c'est l'amour de la domination, les mirages de la puissance et les excitations de la haine. Sans cesse ils reprochent au peuple allemand d'être trop modeste, trop désintéressé, trop oublieux des injures. " De telles vertus, disent-ils, sont bonnes pour les races " inférieures ; mais les descendants des Teutons (race " privilégiée) se dégradent en les pratiquant ; ils " ravalent la dignité humaine dont ils sont le type " le plus élevé. Le seul devoir des Allemands est de " se rendre puissants, redoutés, de fonder un grand " empire, d'imposer leur prépondérance à l'Europe " et, s'il est possible, à tout l'univers. Pour réaliser " cet idéal, que faut-il ? *L'unité*, c'est-à-dire la con-" centration de toutes les forces nationales dans une " même main, sous un grand chef militaire."

Voilà comment l'unité allemande devint le grand *desideratum* national, et comment les universités allemandes devinrent des foyers d'agitation politique contre les princes et les souverains. Le congrès de Vienne de 1815 avait morcelé l'Allemagne en royaumes, grand-duchés et principautés. Ces gouvernements étaient débonnaires, paternels, éclairés ; la plupart avaient doté spontanément leurs sujets d'institutions libérales. Mais leur existence humiliait, froissait l'orgueil national, et les patriotes

leur faisaient une guerre sans merci. Le plus étrange c'est que les auteurs du mouvement unitaire recevaient de nos organes libéraux des inspirations, des encouragements, des témoignages d'ardente sympathie. On voit par là combien l'esprit de parti est aveugle, combien il subordonne à ses passions mesquines le patriotisme! Les unitaires allemands avaient à leur tête les vétérans de 1813; tout respirait en eux la gallophobie d'Arndt, de Kœrner; mais c'était assez d'attaquer et de saper les trônes par la base pour leur mériter nos applaudissements et notre concours. Parmi nos orateurs, nos publicistes si brillants et si populaires, aucun ne soupçonnait la véritable portée de cette fermentation allemande; nul ne voyait que ces rêveurs, ces utopistes, ces idéologues d'outre-Rhin étaient nos ennemis les plus acharnés et que leur seule préoccupation était la ruine de la France.

Un phénomène caractéristique de cette évolution intellectuelle c'est que la poésie disparaît: elle s'envole à tire d'aile d'un pays livré exclusivement aux calculs de la haine et de l'ambition. Vers 1830, Henri Heine a cessé de chanter; les vingt-cinq dernières années de sa vie furent consacrées presqu'exclusivement à la satire, à des articles de revue qui se rapprochaient du journalisme. Une transformation encore plus frappante est celle du poète Uhland, surnommé le *barde wurtembergeois*, qui dans le commencement de notre siècle avait charmé toute l'Allemagne par ses compositions lyriques et par ses ballades. A l'apogée de sa réputation, Uhland quitta la poésie pour la politique et s'enrôla dans la milice du progrès et du Teutonisme.

" Est-ce que le chant, disait-il, est le jeu des lâches ? " Est-ce que le barde ne doit pas, comme dans l'ancien " temps, marcher dans les combats, affronter la mêlée ! " La troupe des chanteurs ne doit pas se retirer hon- " teusement quand les bataillons en viennent aux " mains." Quelque temps après, Uhland se fit élire député à Stuttgard, y prit la tête de l'opposition, et fut pendant trente ans un des plus ardents promoteurs de l'unité allemande dans le Sud. Nommé député au parlement de Francfort en 1848, Uhland s'y distingua par son zèle démocratique, par ses illusions naïves et par son désir ardent de fonder un empire germanique où les professeurs, les hommes de lettres auraient eu les rois et les princes pour vassaux et pour subordonnés, une sorte de république unitaire, superposée à vingt monarchies.

Le parlement de Francfort, après avoir agité l'Allemagne pendant plusieurs mois, ensanglanté les capitales et la plupart des grandes villes, finit misérablement. Expulsée de Francfort, l'assemblée se retira à Stuttgard et là elle se remit gravement à légiférer, à nommer un gouvernement, des ministres à l'énergie desquels elle confiait le sort de l'Empire. Le huitième jour on apprit que l'armée prussienne envahissait le pays de Bade.

" C'est singulier, disait Uhland à l'un de ses amis, " l'assemblée ne dispose pas d'un grenadier, ni d'un " thaler, et cependant, à voir l'énergie de ses révolu- " tions, on croirait qu'elle a deux cents mille baïon- " nettes à ses ordres."—Que reste-t-il donc à faire ? demanda l'ami.—" A nous faire sauter," répondit Uh-

land. Au moment même où ces paroles héroïques étaient prononcées, une rumeur s'élève de la rue. Uhland s'informe, il apprend que la salle des séances est fermée, que les abords en sont gardés par la force militaire. Les députés accourent, se consultent : Uhland fait décider qu'on se rendra à la salle des séances, et qu'on laissera consommer sur l'assemblée l'œuvre de la force. L'avis est adopté ; on se forme en colonne et le président cède à Uhland l'honneur de marcher le premier, disant : " le Parlement ne " peut mieux finir que sous la conduite du premier " poète de l'Allemagne " (Ces paroles pouvaient, dans la circonstance, passer pour une épigramme). Bientôt on rencontre des soldats :—" Au nom de la " nation allemande, leur dit M. Lœwe, je vous invite " à nous livrer passage ! "—Sa voix fut couverte par les commandements des officiers et par les roulements de tambours. Quand le silence fut rétabli : " Prenez garde, répéta M. Lœwe, en résistant à l'as- " semblée nationale vous vous rendez coupables de " haute trahison, vous vous exposez aux peines les " plus graves ! "—Cette fois, les soldats reçurent l'ordre d'avancer et de faire évacuer la place. Un escadron de lanciers s'avança pour accélérer le mouvement. Cinq minutes après, la foule avait disparu, et la procession des députés rentrait saine et sauve à l'hôtel Marquart. Ce coup d'état s'était consommé sans la moindre violence et pour ainsi dire par la force des choses et l'inertie générale. Un individu dans la foule eut un doigt foulé par un coup de plat de sabre. Le lendemain on lut dans les feuilles unitaires : " Plusieurs représentants du peuple ont " été gravement blessés. Le vieux Uhland lui-même,

" n'a échappé qu'avec peine à la brutalité des sol-
" dats."

Uhland n'était pas complice de ces déclamations. Sans se poser en martyr, il rentra dans la vie privée et n'en sortit plus. Le reste de sa vie, il fit de louables efforts pour se soustraire à la popularité et aux ovations qui le suivaient dans sa retraite. Il mourut en 1862. Seize villes de Souabe et une foule de corporations allemandes se firent représenter à son cortège funéraire.

Cette dispersion, cet avortement prosaïque d'une assemblée qui pendant quinze mois avait mimé la Convention Nationale et le Jacobinisme de 1793, mit fin au règne des professeurs en Allemagne. Non que leurs efforts eussent été complètement stériles et que leurs conceptions parussent chimériques. Les constitutions, les libertés politiques furent respectées par les princes après la victoire et les populations en jouirent avec indifférence ; quant aux rêves de grandeur, d'unité et d'expansion nationale dont les orateurs révolutionnaires avaient flatté l'orgueil germanique, le peuple entier était séduit et fanatisé par ces perspectives ; seulement on ne croyait plus au pouvoir de l'éloquence et de la philosophie pour réaliser le règne de la Germanie sur la terre. Partout les baïonnettes et le canon avaient eu raison des tribuns et des utopistes. Les imitateurs de Mirabau, de Danton, de Robespierre étaient enfermés dans des forteresses ou traversaient l'Océan en fugitifs et se faisaient chercheurs d'or ou débitants de bière aux Etats-Unis. Il se fit alors dans toute l'Allemagne une transformation étrange. Cette terre

classique des rêveurs, des métaphysiciens, des doctrinaires, renia l'idée, le droit, les principes absolus, et se jeta avec une sorte d'ivresse dans l'adoration de la force. Cette idolâtrie ne se renferma pas, comme on pourrait le croire, dans la masse ignorante. Les écrivains, les penseurs prirent l'initiative du mouvement et réclamèrent l'avènement d'une dictature militaire pour unifier l'Allemagne. Plus de systèmes, dirent-ils, plus de théories nuageuses, il est temps que l'Allemagne sorte des régions idéales et qu'elle revendique sa place sur la terre. Voilà trop longtemps qu'on nous relègue dans la fantaisie, dans l'imaginaire, tandis que d'autres races, très inférieures et moins bien douées sous tous les rapports, usurpent le monopole de l'action et de la puissance. Le moment est venu d'en finir avec la division en petits états, qui contrarie tous nos efforts et nous réduit à l'immobilité. Le moment est venu de créer une Allemagne émule de la France, de l'Angleterre, possédant une armée, une flotte, une diplomatie, un parlement national, en un mot tous les rouages d'un gouvernement fort.

Cette ambition s'accuse chez les principaux écrivains de cette période, et spécialement chez les historiens. On a dit souvent que l'histoire est l'institutrice des peuples. Cet axiome ne doit être admis qu'avec restriction ; car souvent ses leçons au lieu de nous inspirer de l'horreur pour l'injustice et la tyrannie, excitent en nous l'orgueil, l'ambition, l'idolâtrie du succès. Nul genre ne se prête mieux que l'histoire à la glorification de la force, car nul n'est plus propre à mettre en lumière le prestige et l'ascendant de la puissance

matérielle. Ses favoris sont les conquérants, les grands capitaines ou les profonds politiques. Dans son admiration pour le génie, elle ne regarde plus la justice que comme une question secondaire. On dirait que le monde n'est qu'un théâtre où les premiers rôles absorbent l'attention et les applaudissements du public. L'historien alors n'est plus un juge, c'est un dilettante appréciant au point de vue artistique le talent des acteurs et le mérite de la pièce. Heureux sommes-nous quand il n'est pas égaré par la passion ou par un système ; quand il ne dépose pas en nous les germes de ses haines, de ses ressentiments, de son athéisme à la faveur d'un récit ! Car nous sommes en garde contre un logicien et contre un doctrinaire, mais un narrateur nous trouve désarmés, engourdis, et peut pétrir notre opinion à sa fantaisie.

Les historiens allemands de nos jours ont excellé dans l'art de déguiser sous l'appareil des procédés narratifs les convoitises, les rancunes et les aspirations de leur orgueil national. Ils ont refait l'histoire du monde depuis les âges primitifs, pour établir la supériorité de leur race. Ils ont retrouvé ses titres dans les monuments indiens, dans les pyramides d'Egypte, dans le sanscrit, dans les Védas. Toutes les pierres, tous les signes, tous les documents légués par l'antiquité annoncent le rôle privilégié de l'Allemagne et prophétisent sa future grandeur. Les ancêtres des Allemands sont les Aryens, inconnus peut-être de Moïse et d'Hérodote, mais qui n'en formaient pas moins, avant Abraham et Melchisédec, l'élite de l'humanité. Les Aryens florissaient dans l'Inde, dans l'Asie centrale ; puis ils ont émigré en Europe par la

Sarmatie, errant pendant des siècles comme les Hébreux dans le désert, et portant en eux cette noblesse, cette hauteur intellectuelle et morale que la Grèce ni Rome n'ont jamais connues, et qui devait éclore et se révéler au monde sous le ciel de la Germanie. Les Césars veulent les soumettre comme ils ont soumis l'Espagne et la Gaule. Alors s'engage le duel entre la corruption romaine et cette sublime barbarie qui va régénérer l'univers. Voici les Cimbres, les Teutons, Arioviste, les précurseurs ; puis Arminius l'initiateur de l'œnvre providentielle, enfin Alaric, Genséric, Odoacre, les fléaux de Dieu, les exterminateurs tutélaires, qui, par une série de tueries, de massacres et de pillages bienfaisants, inaugurent une ère nouvelle et réparatrice sur la terre. Telle est la nouvelle refonte historique, opérée par l'érudition allemande, popularisée sous le nom d'exégèse et qui aboutit à la fameuse théorie du *Pangermanisme*, c'est-à-dire prépondérance de l'élément Teuton dans tout l'univers.
Cette monomanie de patriotisme éclate dans les travaux en apparence les plus divers, les plus disparates : dans l'histoire de la Grèce par Curtius, dans l'histoire de la République romaine par Drumann, dans les multiples ouvrages du célèbre Gervinus, dans l'histoire de la Révolution française par M. de Sybell, enfin dans la célèbre histoire romaine de Mommsen.

Ce dernier mérite une mention à part pour le défi arrogant qu'il jette à tous les systèmes, à tous les préjugés humanitaires, et même à toutes les idées de justice et de moralité. Avant lui, les historiens allemands se piquaient encore de philosophie.

Gervinus et son école, en attribuant une mission providentielle à la race allemande, en gourmandant les races latines comme de hautains et durs pédagogues, reconnaissaient implicitement un idéal de droit, une jurisprudence dominant les affaires humaines. Mommsen rejette cette superstition et professe ouvertement le culte du succès. Il exalte la patience, la frugalité, la ténacité, les vertus guerrières des anciens Romains et propose leur exemple à ses compatriotes, comme moyen de reproduire l'empire romain dans le monde moderne. La ruse, la fourberie ne lui répugnent pas ; il éprouve une sympathie voisine de l'admiration pour les intrigues, les complots, pour toutes les machinations tendant à la conquête du pouvoir. En revanche, l'appareil de la liberté, le gouvernement des hommes par la parole, toutes les merveilles de l'éloquence le laissent froid. Cicéron n'est pour lui qu'un rhéteur, sans portée, un idéologue, prototype des bavards modernes. C'est avec une profonde satisfaction qu'il voit cette figure s'éclipser et s'évanouir à l'apparition de César. César ! voilà le favori, l'élu de M. Mommsen, voilà l'homme providentiel, le messie de la politique ! c'est lui en effet qui réalise, le premier, par la volonté et par le génie, la force absolue sur la terre. Le passage du Rubicon, la bataille de Pharsale annoncent la victoire des bataillons prussiens sur l'anarchie révolutionnaire. La défaite de Vercingétorix présage l'écrasement de la France par l'Allemagne. Enfin la conquête de la Gaule n'est-elle pas pour César un titre suffisant à l'admiration et à la reconnaissance éternelle de l'Allemagne ?

L'Histoire romaine de Mommsen eut une influence immense sur l'esprit de la nation. Dans ces annales

guerrières, le peuple allemand crut reconnaître sa propre destinée et dès lors, il se proposa pour objet unique de son ambition, l'hégémonie militaire. Commander à ses voisins, s'en faire craindre, les tenir courbés sous la menace de l'invasion ou de la conquête, fut envisagé par tous comme le but le plus désirable, l'emploi le plus patriotique des forces allemandes, le triomphe de l'intelligence et de l'activité nationale.

Abstraction faite du principe moral, et des ravages que de telles doctrines doivent produire dans les sentiments d'une nation, il y avait dans cette poursuite de la domination matérielle une profonde méprise. Car la nature des sociétés modernes ne comporte plus de telles ambitions. De nos jours, une nation ne peut plus, comme dans l'antiquité, subjuguer, anéantir une nation rivale et s'en approprier la substance. Partout la tyrannie rencontre d'insurmontables obstacles. D'une part, les progrès de la morale internationale permettent d'entrevoir un temps où la raison du plus fort ne sera plus la meilleure ; de l'autre, l'importance acquise par les intérêts économiques oppose encore une barrière à l'ambition des nations conquérantes. Tôt ou tard, l'oppresseur est obligé de compter avec ces éléments, et s'il s'obstine à les méconnaître, il voit les résistances se multiplier autour de lui ; le ruisseau qu'il se flattait d'arrêter devient un torrent qui l'emporte. C'est ce qu'ont éprouvé tour à tour tous ceux qui ont tenté de fonder une monarchie universelle en Europe, tous les grands dominateurs tels que Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon Ier. Tous, après

quelques triomphes, quelques années d'enivrement et de toute puissance, ont légué à leurs successeurs l'épuisement et la ruine. Est-il sage, est-il patriotique à un historien de soulever chez ses compatriotes des passions qui doivent les conduire fatalement à des déceptions et à des catastrophes ?

C'est sur la foi de tels enseignements que l'Allemagne a signifié au monde sa devise : *la force prime le droit.* Il y a environ vingt ans qu'elle adopta cette politique dont l'audace et le machiavélisme ont frappé l'Europe de stupeur. Dès son arrivée au ministère, en 1862, M. de Bismark en proclamait hautement les principes : " les grandes questions " du jour, disait-il, ne sont pas de celles qu'on peut " résoudre par des discours et des majorités, mais " de celles qui ne se laissent trancher que par " le fer et dans le sang." A ces mots, une tempête s'éleva dans le parlement ; la presse allemande cria au scandale. Car à cette époque l'Allemagne avait encore des préjugés et des réminiscences libérales ; elle avait même la prétention de représenter le respect du droit et la moralité internationale en Europe ; elle affectait de mépriser la gloire militaire et raillait les lauriers conquis par la France en Crimée et en Italie. Le ministre prussien sourit de ces indignations naïves, de cette vertu bruyante, et continua son œuvre en silence. Quatre ans après, il déchirait la constitution Allemande comme un papier sans valeur, envahissait en pleine paix le Hanôvre et tous les états du nord, et les annexait à la Prusse. L'Autriche, attaquée sans l'ombre d'un prétexte, était écrasée à Sadowa, l'Allemagne entière était à la

merci du vainqueur. Devant cette série d'attentats qu'on pouvait appeler les saturnales de la force, et qui restaurait le règne des reitres et des lansquenets du moyen âge au XIXe siècle, on pouvait croire qu'une immense protestation allait s'élever du côté des libéraux et des philosophes. Ce fut le contraire qui eut lieu. Tous entonnèrent un chant d'allégresse et célébrèrent le génie providentiel qui venait d'unifier l'Allemagne du nord.

A partir de cette époque, l'Allemagne fut complètement transformée. Elle sentit qu'elle touchait à l'objet de son ambition, et que d'un rôle subalterne elle passait au rang de puissance prépondérante en Europe. Aussitôt un changement remarquable se manifesta dans toute la presse allemande. Aux récriminations, aux doléances contre la suprématie française succéda un ton de hauteur et de provocation menaçante. Vainement la France se fait modeste, amicale, désintéressée ; vainement elle affecte d'accepter avec sympathie l'unification de l'Allemagne comme le triomphe de l'idée et du droit modernes sur l'ancien régime. On raille sa résignation, on veut y voir une marque de faiblesse, on encourage la Prusse à tout oser, et à se lancer à toutes voiles dans la politique aggressive. Il est temps, disaient tous les jours les organes du parti national et les brochures des publicistes les plus populaires, que l'Allemagne unifiée prenne sa revanche des humiliations infligées à son honneur par la France depuis depuis deux cents ans. Il est temps qu'elle reprenne tout ce qui lui a été ravi frauduleusement à la faveur de ses divisions. Et l'on récapitulait tous les griefs histori-

ques, les campagnes de Turenne dans le Pays de Bade, le sac du Palatinat. L'Allemagne n'aura de garantie sérieuse, concluait-on, que lorsqu'elle aura rejeté la France audelà des Vosges. Un géographe officiel, M. de Liebenow, faisait graver et publier dès 1869 la carte de la frontière franco-allemande, adjugeant sans façon à la Prusse l'Alsace et la Lorraine tout entière. Dans tous les concerts publics et privés, on répétait un nouveau chant patriotique " Faction sur le Rhin " (Wacht am Rhein). " Cavalier, à cheval ! " disait un autre chant populaire nouvellement éclos. " Avec ses armes brillantes, avec ses " bottes éperonnées, ainsi il court au galop ; Soldats " à pied, avec des canons derrière eux, maintenant " on entre par l'assaut dans Paris."

On affectait de considérer l'Alsace comme province allemande, malgré son attachement bien connu à la France. Voici ce que dit à ce propos un romancier célèbre, M. Auerbach : " Quand un enfant a quitté " le foyer paternel pour suivre une bande de saltim-" banques, et qu'il s'est encanaillé dans cette joyeuse " compagnie, le père a le devoir absolu de ramener " de force le drôle au logis, s'il ne veut pas y rentrer " de plein gré."

Ces excitations étaient utilisées très habilement par la politique prussienne, qui trouvait dans cette fièvre, dans cette arrogance teutonique le point d'appui nécessaire pour violer ses engagements, envenimer les dissensions, exaspérer en toute occasion les susceptibilités de la France et rendre inévitable l'explosion d'une guerre, sans avoir l'air de la provoquer. D'abord c'était le traité de Prague dont elle refusait

l'exécution ; le lendemain c'était son alliance offensive et défensive imposée aux états du sud, alliance dont le but visible était une action commune contre la France. Enfin des railleries ou des menaces directes, lancées par des membres ou par des amis du gouvernement du haut de la tribune ou dans des documents officiels, froissant le sentiment national des français dans ses fibres les plus intimes, le défiant, le ridiculisant avec ostentation à la face du monde.

Et cependant c'est la France qui passe pour avoir été l'agresseur et pour avoir forcé l'Allemagne à la guerre. C'est le reproche que nous font bien des Allemands quand ils s'attendrissent sur nos épreuves et sur le mal que nous les avons forcés de nous faire. C'est la sensibilité du spadassin dans la comédie italienne. Le spadassin ne provoque jamais ; il est doux, poli, pacifique. Il faut lui faire violence pour le déterminer à se battre en duel et à utiliser sa botte secrète ; et quand il a couché par terre sa victime, il l'accuse avec des larmes dans la voix d'avoir méconnu son affection et de s'être fait méchamment couper la gorge par le plus dévoué, le plus fidèle des amis.

Poussée à bout par la Prusse, la France ouvrit cette guerre néfaste, si tragique dès son début, qui fut pour nous une série de catastrophes sans précédent et qui s'est terminée par la mutilation de la France. Il faut s'arrêter ici, car en présence de tels souvenirs l'esprit perd sa liberté et s'abîme dans une poignante douleur. La critique d'un français peut-elle s'exercer sur les productions allemandes de l'époque qui commence à cette date fatale ? Les poètes célèbrent nos

villes bombardées, décrivent avec complaisance nos champs ravagées et nos ruines fumantes. Les logiciens démontrent que nous avons reçu le juste châtiment de nos fautes et de notre corruption, et que le démembrement de la France était nécessaire à la paix et au bonheur de l'Europe. Un Français ne saurait juger impartialement des ouvrages dont les seuls titres font saigner en nous de cruelles blessures. Les Allemands le récuseraient trop facilement et railleraient sans pitié cette protestation stérile contre le jugement de la guerre.

Mais, grâce au ciel, la France vit encore ! Elle a pu survivre à l'attaque préparée, combinée savamment et patiemment contre elle pendant un demi siècle. Elle a recouvré sa force et sa vitalité ; elle peut se recueillir et attendre.

Quant à l'Allemagne, elle a réalisé son rêve. Elle est la première puissance militaire du monde ; elle forme une immense citadelle, un camp retranché prêt à l'attaque et à la défense ; elle peut en quinze jour mettre en mouvement quinze cent mille hommes et six mille canons. De plus, elle est prépondérante, assure-t-on, dans les conseils de l'Europe. Le chancelier de l'Empire, M. de Bismark, a présidé le congrès de Berlin ; l'ambassadeur d'Allemagne est tout puissant à Constantinople, ce qui doit être pour les professeurs d'Iéna et de Goettingue une suprême satisfaction. Nous ne voulons pas rechercher ici à quel prix l'Allemagne achète ces triomphes, ni quel bénéfice réel compense pour elle les flots de sang qu'elle a versés, ses relations hostiles avec ses voisins, la misère des classes laborieuses, l'émigration, les

sacrifices douloureux que lui imposent et lui prédisent encore pour cinquante ans ses rénovateurs. Ce serait sortir des limites de cette étude qui ne doit porter que sur le domaine de la littérature. Nous avons montré combien les philosophes, les historiens, les professeurs ont contribué à engager la politique allemande dans la voie funeste qu'elle suit en ce moment; nous allons voir en finissant que l'ordre de choses actuel voue la littérature à la stérilité et à l'impuissance.

Une œuvre littéraire, ou artistique en général, n'est pas simplement le fruit d'un caprice ou d'une inspiration; un grand nombre de causes et de circonstances concourent à sa formation. Elle porte toujours l'empreinte du milieu où l'auteur a vécu, elle reflète ces grands courants d'idées qui traversent les nations à certaines époques. Il est donc évident que les productions intellectuelles de l'Allemagne moderne doivent être imprégnées des théories et des doctrines qui prévalent actuellement dans son sein. *L'idéal* est un choix fait parmi des sentiments et des idées élévés; mais quel idéal peut résulter de l'adoration de la force brutale et du succès. Toujours l'orgueil étouffe le génie. Comment l'inspiration pourrait-elle naître dans une âme saturée de la philosophie hégélienne, vouée aux sophismes accumulés pour exalter l'orgueil d'une nation? Où s'alimente la poésie? à quelle source puise-t-elle la grâce, la séduction, son pouvoir magique sur les âmes? Est ce dans les instincts dominateurs, et dans l'admiration exclusive de nos mérites et de notre supériorité? Non, mais dans la délicatesse, la générosité,

dans le respect du malheur, dans la compassion pour les faibles. Aussi voyons-nous la veine poétique s'appauvrir en Allemagne à mesure que s'y développe dans l'élite intellectuelle un patriotisme étroit, exclusif, haineux ou méprisant pour les nationalités étrangères. Il est sans doute très original de glorifier en plein XIXe siècle des barbares comme Arminius, Alaric ou des dieux féroces comme Odin et Thor; mais ce ne sont pas de tels paradoxes qui feront éclore des œuvres comme la Messiade, Guillaume Tell ou Faust. Un Klopstock ne serait plus possible en Allemagne; Schiller et Gœthe y seraient également dépaysés. Car Schiller a fait Jeanne d'Arc et Marie Stuart; il a montré de la sympathie pour la France, pour l'*ennemi héréditaire ;* Gœthe a professé toute sa vie un suprême dédain pour l'*Idée allemande.* Aujourd'hui l'Allemagne n'admet plus, en fait de poésie, que des dithyrambes et des cantates teutoniques. Le ciel et la terre doivent raconter sa gloire, sa mission humanitaire, ses droits à l'empire du monde. En voyant cet empire bardé de fer, couvert de soldats, hérissé de forteresses, toujours inquiet et menacé dans sa force colossale et se préparant au sein du triomphe à cinquante ans de guerres, on songe malgré soi aux beaux vers du poète Longfellow : " Puisse toute nation " qui portera la main sur une nation sœur, être mar- " quée au front de l'éternel stigmate de Caïn."

Tant que durera cet état de choses, les lettres allemandes resteront dans leur stagnation et leur impuissance. Pour secouer cette torpeur et susciter dans les esprits une sève plus active, il faudrait que l'Allemagne s'arrachât à cette idolâtrie d'elle-

même et renonçât aux leçons empoisonnées du matérialisme. Comment s'accomplira cette évolution ? Nul ne le sait, les voies de la Providence sont impénétrables, et nous n'avons pas droit d'appeler sur notre prochain l'épreuve du malheur. Souhaitons plutôt qu'elle abdique cette haine dont le souffle glacé a stérilisé son génie, et qu'elle retrouve l'essor de ses puissantes facultés en tendant une main amie à la France.



LA

POÉSIE AUX ÉTATS-UNIS

DANS la stagnation où languit aujourd'hui notre littérature, la poésie paraît surtout frappée de dépérissement. Rien ne la tire de son impuissance. Nos malheurs même et les cruels déchirements de la patrie n'ont pu lui rendre le souffle et faire vibrer de viriles inspirations sur sa lyre. Cette émotion, cette éloquence, que nos poètes possédaient pour chanter leurs peines amoureuses les a désertés en face du deuil national. Ces voix plaintives, qui gémissaient au milieu de la prospérité publique et d'horizons sans nuages, se sont tues à l'heure des cruelles épreuves, sans force pour relever les courages et nous tirer de notre abattement. Quelques déclamations sonores, des messéniennes attardées, des philippiques rétrospectives, d'un goût et d'une dignité parfois contestables, telles sont, depuis l'*année terrible*, les

productions les plus notables de la muse française. Loin de nous la pensée de les déprécier dans leur ensemble. Parmi ces tentatives, il en est de fort honorables ; mais aucune, on peut le dire, ne correspond à la grandeur de notre infortune ; aucune n'a inscrit dans les pages tragiques de l'humanité les douleurs et l'inique mutilation de la France. Les intentions étaient excellentes, la grande inspiration a manqué.

Cet affaiblissement est-il particulier à notre pays ou commun aux sociétés modernes ? Est-ce décidément le lot de la civilisation et du progrès industriel de tarir dans les âmes les sources sacrées de la poésie ? Devons-nous accepter philosophiquement cette déchéance de l'art comme une nécessité fatale, suffisamment compensée par nos grandeurs industrielles et les magnificences de nos expositions ? Ou devons-nous plutôt faire un salutaire examen de nous-mêmes, y chercher l'ivraie et les germes vénéneux qui stérilisent en nous la sève poétique ?... Un tel problème ne peut être approfondi qu'à l'aide d'une comparaison attentive, impartiale de notre vie intellectuelle avec celle des nations étrangères. C'est pour cela sans doute que les études de la littérature anglaise, allemande, italienne, slave, etc., ont pris tant de développement, et que le public suit avec un intérêt soutenu les travaux de cette critique spéciale, dans nos recueils périodiques. Si les rapprochements n'ont pas toujours été flatteurs pour notre amour-propre, on ne peut nier qu'ils n'aient élargi nos vues, fait justice d'illusions tenaces et provoqué dans l'esprit public un mouvement salutaire. Pourquoi cette

étude, appliquée aux productions intellectuelles de l'Amérique, n'aurait-elle pas pour notre instruction le même avantage? Parmi les auteurs des Etats-Unis, un bon nombre nous sont familiers. Nous possédons sur les principaux d'entre eux des travaux fort remarquables, dont les Américains eux-mêmes ont reconnu la valeur. Mais nul écrivain n'a présenté encore au public français un aperçu synoptique sur cette littérature et sur les phases successives qu'elle a parcourues. Et cette lacune se comprend ; car en Amérique même, les matériaux de cette histoire sont extrêmement rares : il faut beaucoup de recherches et de patience pour les réunir. Une nation jeune, absorbée par ses affaires, ne s'occupe pas beaucoup de ses origines ; elle s'inquiète encore moins des élégies, odes et sonnets séculaires qui moisissent dans ses bibliothèques. Aux Etats-Unis, cette investigation rétrospective fut faite pour la première fois par un écrivain, nommé Rufus Wilmot-Griswold, qui publia, à New-York, sous les auspices du libraire Hoddard, une sorte d'anthologie biographique, intitulée : *les Poètes Américains*. Cet ouvrage n'était qu'une compilation ; mais il contenait des notices très bien faites, pleines de détails intéressants et caractéristiques, sur les auteurs vivants ou morts du pays. Sur ce modèle ont été composés, depuis, plusieurs livres, par MM. John Hart-Underwood, etc., etc. Une encyclopédie fort complète, véritable travail de bénédictin, fut publiée en 1865, à New-York, par les frères *Everett* et *George Duyskink*. Enfin, cette année même, un auteur de grand mérite, M. Mores-Colt-Tyler, professeur de littérature anglaise à l'université du Michigan, a doté son pays

d'une histoire littéraire, embrassant toutes les manifestations du génie américain, depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Deux volumes ont paru l'automne dernier, deux autres sont à l'impression ; la presse et l'opinion des juges compétents sont unanimes à reconnaître le mérite, l'intérêt l'esprit impartial et l'érudition de l'ouvrage.

Aidé de ces documents, j'ai pu me reporter à la naissance de la poésie américaine, la suivre dans son développement, ses floraisons successives, et j'ai résumé mes impressions dans l'esquisse suivante, que j'offre au lecteur.



LA PÉRIODE COLONIALE

DWIGHT—BARLOW

ON aurait tort de croire que les colons anglais de la période primitive furent étrangers à la culture des belles-lettres. Des documents nombreux nous attestent que l'instinct poétique s'éveilla chez eux aussitôt après le défrichement de la forêt vierge, dès que les premières difficultés de leur installation transatlantique furent vaincues. Le premier livre imprimé dans l'Amérique du Nord fut même un livre de vers, intitulé : *les Psaumes en mètres, traduits fidèlement pour l'usage, l'édification et le réconfort des saints en public et en particulier, spécialement dans la Nouvelle-Angleterre.* Ce recueil, qui parut en 1640, était l'œuvre collective de trois pasteurs puritains, Thomas Welde, Richard Wather et John Eliott ; ce dernier se rendit célèbre, plus tard, comme missionnaire auprès des sauvages indiens. “ Ce “ poème, dit M. Tyler, semble avoir été travaillé à “ coups de marteau, sur une enclume, par trois forge- “ rons.” On frémit, paraît-il, en songeant aux souffrances qu'a dû coûter à ces trois apôtres l'enfantement collectif d'un monstre aussi prodigieux. Les mises en croix, écartèlements des premiers chrétiens, peu-

vent seuls entrer en comparaison avec un pareil martyre. Dix ans après cette incubation, l'Amérique pouvait se glorifier d'un poète "professionnel," et ce poète était une femme, Anne Bradstreet, épouse d'un gouverneur du Massachusetts. Anne Bradstreet était née en Angleterre, en 1612, mais elle émigra très jeune en Amérique, en compagnie de plusieurs familles puritaines et de son mari. Cette femme remarquable sut combiner les soins d'un établissement agricole et l'éducation *de huit enfants* avec le culte des muses, et composa de nombreux poèmes, dont le principal intitulé : *les Quatre éléments*, parut sous le protectorat de Cromwell, un an après la mort de Charles I[er]. Le sujet de cet ouvrage est un débat entre l'eau et la terre, l'air et le feu, qui viennent tour à tour exposer leurs mérites et leurs titres à la prééminence : "C'est moi, " dit le feu, qui échauffe et qui illumine le monde, " c'est de moi que procèdent les arts mécaniques, la cuisine, la chimie, l'astrologie ; c'est moi qui produis les " éruptions volcaniques et me réserve de consumer le " globe terrestre à la fin du monde.—Moi, dit l'eau, " je suis le sang, la sève, le breuvage, la réparation de " toutes les forces dépensées. Je produis les sources, " les lacs, les rivières, l'Océan, les pluies qui fécondent " le sol. La terre serait consumée par le soleil, si je " lui retirais ma rosée.—Toute cette puissance n'est " rien, répond l'air, auprès de la mienne. C'est moi " qui vivifie la nature entière par les bienfaits de la " respiration ; je suis le véhicule de toutes les forces, " de tous les fluides ; je répands les parfums, je fais " vibrer les ondes sonores de la mélodie ; terribles " sont mes colères, quand je lance sur l'humanité les " ouragans et les épidémies." Anne Bradstreet se

faisait gloire d'appartenir à l'école du poète huguenot du Bartas ; ce raffinement, ce mauvais goût, ce luxe de métaphores alambiquées, d'images prétentieuses, se maintenaient obstinément chez elle au milieu d'une vie patriarcale et d'une nature grandiose. Preuve évidente que l'âme humaine obéit à des lois indépendantes du monde extérieur et qu'elle s'assimile les objets sensibles, au lieu de subir leur domination ! Anne Bradstreet composa encore plusieurs autres poèmes ; dans l'un, intitulé : *les Quatre monarchies*, elle racontait l'histoire du monde depuis Nemrod jusqu'à Tarquin le Superbe ; " Œuvre sérieuse, dit " M. Tyler, et faite pour des puritains étrangers aux " profanes amusements du monde ; tissu, non de fic- " tions poétiques, mais de faits solides." Dans un autre, *la Contemplation*, elle abordait le genre lyrique et se livrait à des rêveries descriptives où *Thétis*, les nymphes, les hamadryades, Philomèle et toute la mythologie étaient invités à élire domicile avec l'auteur, dans le nouveau monde. Epouse d'un gouverneur, Anne Bradstreet fut célébrée par tous les beaux esprits du Massachusetts, comme " une dixième muse, " le miroir de son siècle et la gloire de son sexe." Elle mourut à l'âge de soixante ans, au milieu d'une admiration et de louanges hyperboliques dont l'écho, à travers deux siècles, répercute encore aujourd'hui quelques sons.

Des tentatives analogues furent faites, dens l'art poétique, pendant les trois premiers quarts du dix-huitième siècle, avec plus ou moins de succès, distinguées souvent par la pureté et l'élégance de la forme, mais incolores, froides et dénuées d'invention. La

plupart des poètes étaient des pasteurs évangéliques, associant le culte des muses au travail de la prédication. De ce nombre furent John Norton, fils de pasteur, pasteur lui-même, qui fit un poème funéraire sur Anne Bradstrest, John Rogers, prédicateur, médecin, linguiste, naturaliste et directeur de l'université Harward; Vivian Oakes-Colman, lequel épousa trois veuves et composa trois poèmes ; Wigglesworth, puritain renforcé, qui mit en vers la dure théologie calviniste : la fatalité du mal, les tristesses, les afflictions de ce monde et les tortures des damnés. Quelques-uns étaient d'anciens militaires, s'occupant, dans leurs vieux jours, à rimer leurs prouesses contre les Français ou contre les Indiens. Tel fut John Maylem, qui chanta en vers pentamètres la prise de Louisbourg, cette forteresse redoutable qui fit trembler pendant trente ans la Nouvelle-Angleterre et tomba sous l'audacieuse attaque des Bostoniens, en 1745.

Mais le plus renommé de tous ces versificateurs fut le révérend John Adam, qui fleurit à Cambridge pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Ce favori des Muses, qui parlait neuf langues et fut célébré par ses contemporains comme un prodige de génie naturel et d'érudition, composa de nombreux poèmes, butinant indifféremment dans la Bible, dans la mythologie et dans l'observation profane de la société. Après avoir chanté la Révélation dans une épopée, il dépeignit le royaume de l'Amour, " où le voluptueux appareil de Cythère se déploie avec les Grâces dans des plaines " fleuries." La description se termine par cette maxime prud'hommesque : " Enflammé par la vertu,

" l'amour vivra toujours, à moins que la haine et " l'envie n'éteignent son flambeau." John Adam fut pendant vingt ans l'idole de la Nouvelle-Angleterre. Les Américains, ses compatriotes, l'opposaient à toutes les illustrations du vieux monde. Sa mort fut un deuil public.

On reconnaît, à ces caractères, une littérature hiératique, cultivée dans un monde restreint de lauréats et de fonctionnaires, insoucieuse du vrai public, sans action sur le développement moral du pays. On voit que les écrivains sont encore étrangers à la nature qui les environne. C'est dans leurs souvenirs et dans les échos lointains de l'Europe qu'ils puisent leurs inspirations. Plus ils se raffinent, plus l'Amérique leur apparaît comme un lieu d'exil, plus leurs regards s'en détournent avec une sorte d'aversion. Plusieurs trouvent ce monde colonial, trop étroit, trop vulgaire pour eux, et se dérobent à l'encens de leurs compatriotes, pour aller chercher une mention obscure dans les cercles ou dans les gazettes de Londres. Ainsi fit John Ralph, qui suivit Benjamin Franklin dans son premier voyage en Angleterre, et parvint à se faire décocher ces deux vers méprisants de Pope, dans sa *Dunciade :*

" Silence, loups, pendant que Ralph aboie à Cyn- " thie, et qu'il ajoute aux horreurs de la nuit, c'est à " vous, hiboux, de répondre."

Ralph répliqua par une longue satire, fort plate, intitulée : *Sawney*, pour apprendre au monde que le premier poète de l'Angleterre l'avait honoré d'une raillerie. Il est probable que Pope ignora toujours cette riposte.

Tout entiers à ces frivolités, les poètes américains ne pouvaient avoir aucune part au mouvement qui prépara la guerre de l'indépendance. La plupart, pris au dépourvu, furent hostiles à la révolution qui choquait leurs idées, dépossédait leurs protecteurs et les troublait dans leur quiétude. Plusieurs se firent persécuter pour leur loyalisme, ou quittèrent l'Amérique pendant le conflit. Quelques-uns parvinrent à s'isoler de la lutte et rimèrent, au son du canon, de fades bucoliques. Dans toutes les productions de cette époque, on trouve à peine quelques mâles accents inspirés par l'idée nationale ou par l'amour de la liberté. L'indépendance américaine n'eut pas de Tyrtée. Au plus fort de la lutte, on voit John Trumbull composer sur la guerre un poème comique, intitulé: *Mac-Fingall*, médiocre imitation d'*Hudibras*, froid, sec, monotone comme toutes les satires et comédies du dix-huitième siècle. Cet ouvrage est une longue diatribe contre l'Angleterre, ses ministres, ses fonctionnaires, ses généraux, ses munitionnaires, ses soldats. Nulle élévation, nul élan du cœur. Le ton en est à la fois déclamatoire et vulgaire, l'indignation artificielle et sans bonne foi. Très supérieur eût été, sans doute, un pamphlet en prose. *Mac-Fingall* n'est donc pas une inspiration républicaine ; ce sont les idées, le style, les procédés d'une poésie byzantine, passant à l'ennemi avec l'arsenal inoffensif de ses épigrammes.

C'est beaucoup plus tard, longtemps après la conclusion de la paix et l'affermissement du régime nouveau, qu'on voit le sentiment républicain s'éveiller parmi les lettrés. Le premier représentant de

cette transformation fut Timothée Dwight, longtemps chapelain de l'armée fédérale, puis membre du parlement de New-York, enfin président du collège de Yale, de 1794 à 1817. Le principal ouvrage de Dwight fut un poème historique, descriptif et didactique, intitulé : *la Colline de Greenfield*, composition incohérente, mélange confus des genres les plus disparates, très supérieur cependant en invention, en mouvement, en force, aux rapsodies de la période coloniale. Ce n'est plus la froide correction de Pope : ce sont des accents, des images bibliques, des effusions sentimentales à la façon de Jean-Jacques Rousseau. On y trouve des scènes indiennes, des berquinades sur les pasteurs de village, des attendrissements sur les instituteurs, des prophéties dithyrambiques sur le nouveau monde et sur la mission providentielle des Etats-Unis. Que nos humanitaires ne se hâtent pas trop d'applaudir. Dwight était profondément chrétien. Chez lui, le puritain, le sectaire dominaient beaucoup le républicain. Il avait débuté dans la poésie par une épopée en onze chants, ayant pour sujet *la Conquête de Chanaan*. Président de l'université d'Yale, il publia cinq volumes de théologie et deux volumes de sermons. Enfin. son adieu aux Muses fut un poème, intitulé : *le Triomphe de l'infidélité*, violente satire dirigée contre les incrédules du siècle et précédée d'une dédicace ironique au patriarche de Ferney.

" Monsieur, disait-il à Voltaire, le Créateur vous " a doué de talents brillants, mais vous les avez bien " mal employés. Dans le cours d'une longue et labo- " rieuse carrière, vous n'avez cessé d'attaquer la vé-

" rité, la religion et leurs représentants dans ce monde, " avec les armes du mépris, du dénigrement, du " sophisme ; autant que votre exemple ou vos senti- " ments ont pu étendre leur influence, vous avez " enseigné que la principale ambition de l'homme " devait être d'outrager son Dieu et d'abusér de ses " dons.

Telum imbelle.—Nos voltairiens si fiers, si triomphants souriraient de ce naïf réquisitoire, inspiration d'une piété rustique. L'ouvrage de Dwight fut couronné, à Boston, par l'assemblée générale des presbytériens.

A côté de cette littérature puritaine, s'élevait une autre école plus profane, plus mêlée aux idées du siècle, professant surtout, à l'instar de Jefferson, son inspirateur, une ardente sympathie pour le mouvement révolutionnaire de la France. Dans cette pléiade de novateurs et de philosophes, brillèrent Philippe Fréneau, descendant d'une famille huguenote, ami de Franklin et de Madison ; Richard Alsop, poète, géographe et naturaliste ; David Humphrey, brigadier général dans l'état-major de Washington, plus tard ministre plénipotentiaire en Portugal et poète à ses heures perdues. Humphrey chanta pendant la guerre, et sous le canon anglais, les exploits de ses compagnons d'armes et la prise de Yorktown, où sa bravoure personnelle lui avait valu du Congrès une épée d'honneur. Son plus remarquable ouvrage fut une tragédie : *la Veuve du Malabar*, qui fut jouée à Philadelphie en 1790, par la première troupe d'acteurs professionnels qu'ait possédée l'Amérique. La pièce ne manque ni d'intérêt, ni d'ac-

tion ; les coups de théâtre y sont prodigués et le dénouement est à la fois américain et chevaleresque. Au moment où s'allume le fatal bûcher, on entend des coups de fusil, des uniformes européens envahissent la scène, et la victime est sauvée par un général français qu'elle avait connu et aimé sur les bords du Gange. Avant la chute du rideau, un acteur récitait un épilogue humoristique, composé par Trumbull, l'auteur de *Mac-Fingall*, et spécialement adressé aux Américaines :

" O belles de l'Hudson et du Potomac, vous n'avez " pas à craindre ces barbares coutumes et ces rites " serviles. Chez nous, l'idole, c'est la beauté même. " Loin d'avoir à s'immoler sur la tombe d'un époux, " elle voit avec une égale indifférence un amoureux " périr, ou son caniche succomber."

Vers la fin de sa vie, Humphrey fit de l'industrie et de l'agriculture. Il importa en Amérique des mérinos espagnols, et dirigea lui-même une manufacture de lainages, en même temps qu'une ferme importante dans le Connecticut.

La plus curieuse figure dans ce groupe est, sans contredit, celle de Joël Barlow, qui fut tour à tour soldat, chapelain militaire, avocat, libraire, journaliste, agent d'une société commerciale en Europe, consul des Etats-Unis à Alger, enfin ambassadeur auprès de Napoléon. Au début de la révolution française, Barlow se trouvait en France comme négociant, ou plutôt comme spéculateur à l'affût. Dès l'ouverture de la lutte, il se jeta dans la mêlée comme sectateur des idées nouvelles, et conquit une

place éminente parmi les jacobins les plus exaltés. On raconte que, dans un souper, peu de temps après la mort de l'infortuné Louis XVI, Barlow composa des couplets en l'honneur de la guillotine. La dernière de ces ignobles strophes était ainsi conçue :

" Quand tous les porteurs de sceptre auront payé " leur dette à la guillotine, faites avancer la bannière " de la liberté ; l'univers entier, comme la France, " dansera sur les tombeaux du tyran, et la paix " règnera dans tout l'univers."

Ces productions et d'autres semblables, dignes de figurer dans le *Père Duchêne,* mirent Barlow en haute faveur auprès du parti montagnard, et lui valurent de la Convention nationale le titre de citoyen français. Ami intime de Grégoire, il le suivit dans sa mission en Savoie, lors de l'annexion de cette province à la France, et fit, en amateur, des proclamations aux Savoisiens, pour les exhorter à secouer " le joug de la tyrannie." Plus tard, émule de Gobel, il abjura solennellement le christianisme. Cette rage de sectaire ne nuisit point à ses affaires temporelles. Des opérations savantes, qui se combinaient harmonieusement avec sa prose et sa poésie jacobines, le mirent, en peu d'années, à la tête d'une brillante fortune. On le vit, sous le Directoire, acheter l'hôtel des comtes de Clermont-Tonnerre, et dans ces salons redorés et tapissés à neuf, donner des fêtes brillantes à l'élite des munitionnaires et des régicides. C'est à cette époque d'épanouissement que Barlow, viveur aimable, à l'instar de Brillat-Savarin et de Berchoux, écrivit un poème sur l'art de saisir les puddings : *The hasty puddings.* Le goût de l'époque

se plaisait, on le sait, dans ces tours de force où l'art transfigurant des choses vulgaires, se glorifiait de les ennoblir par sa seule magie et de leur donner la grâce, la beauté, la séduction. Plus le sujet était petit, plus le poète semblait grand. Voici le début de Barlow :

"Alpes audacieuses, qui vous élevez jusqu'au ciel, " pour obscurcir le jour, en nous dérobant une partie " du ciel ; et vous, étendards de la France, qui, dé- " ployés sur leurs hauteurs, portez la mort aux mo- " narques et la liberté au monde, ce n'est pas vous " que je chante ; j'ai choisi un thème plus doux, un " sujet vierge, inconnu aux Muses, mais riche, fé- " cond, et bien capable d'inspirer le pur délire du feu " poétique ; je chante des douceurs que je connais, " des charmes dont j'ai senti le pouvoir ; la parfum " de mes matinées, la nourriture de mes soirs, les " douceurs du pudding saisi. Viens, bol chéri, verse " dans mon palais tes sucs délicieux, inspire mon " âme ; près de toi, le lait fumant, mariant sa sub- " stance à la tienne, rafraîchira tes ardeurs et m'épar- " gnera la peine de souffler en mangeant ! etc., etc."

Tout le poème est dans ce style de solennité facétieuse et d'emphase burlesque. La gastronomie s'y mêle à l'églogue ; les préceptes culinaires relèvent les descriptions bucoliques. Peu de lectures sont plus insipides.

Dans ses voyages, dans cette série d'existences si diverses, Barlow était poursuivi par une idée fixe : doter son pays d'un poème épique. Après une incubation de vingt ans, revenu riche dans son pays na-

tal, il put réaliser son rêve et publia *à ses frais* une série de tableaux cosmogoniques, intitulée *Colombiade*, divisée en sept chants et décrivant au lecteur, sous formes de visions, le moyen âge, la réforme, la découverte de l'Amérique, l'histoire des colonies espagnoles, les établissements anglais dans le Nord, la guerre de l'indépendance et la fondation des Etats-Unis. Cette galerie prestigieuse est déroulée par Hesper, le génie de l'Occident, à Christophe Colomb, pour le consoler, dans sa prison de Valladolid. On saisit facilement la pensée mère de l'ouvrage. C'est le progrès moderne qui, mal à l'aise dans la vieille Europe, émigre en Amérique, y suscite la république des Etats-Unis, et de là rayonne sur tout l'univers. On y trouve quelques beaux passages, entre autres une invocation virile à la liberté :

" Liberté, soleil du monde moral, dit le poète, " source éclatante de la vraie sagesse, sa force la plus " sûre, toi qui plonges dans la profondeur des âmes, " prends ta place dans notre sein et rayonne d'ici sur " les contrées les plus lointaines, montre aux hom- " mes que tous les conflits, les chocs des Etats, les ' querelles passionnées de la vie proviennent d'une " seule cause, la tyrannie ; fais voir que tous ces " fléaux s'enfuient devant la splendeur de ton regard " pacifique. Déroule enfin les lignes grandioses de " ton plan social ; ambition de tout esprit généreux, " montre-nous la dignité de l'homme, la nature quit- " tant ses déguisements et se montrant à nous dans " toute sa beauté ; les nations osant enfin être justes " et sages."

Cette invocation philosophique rappelle *la Hen-*

riade, dont les réminiscences ont évidemment inspiré l'auteur du *Hasty puddings*, en plus d'un endroit. Ainsi que *la Henriade*, la vision de Colomb fut acclamée à sa naissance comme une épopée nationale. Démodée bientôt et vieillie avant ses admirateurs, il lui manqua le nom de Voltaire pour la préserver de l'oubli. Par une ironie du sort, Barlow est aujourd'hui moins connu du monde littéraire pour sa *Colombiade* que pour son poème gastronomique sur les puddings de maïs.



NAISSANCE DE LA POÉSIE NATIONALE

BRYANT

PENDANT que le monde romain se décomposait et qu'une civilisation nouvelle se préparait parmi les tribus du Nord, la poésie et la littérature n'avaient pas conscience d'un changement. Rome et la Grèce païenne gouvernaient encore les intelligences ; l'éloquence chrétienne elle-même procédait des rhéteurs profanes, et cherchait dans Homère, dans Virgile, ses inspirations. Quant aux lettrés de race gauloise ou germanique, ils s'étudiaient à transplanter sous leur ciel brumeux les fleurs de l'Hélicon et de Parthénope. Ils s'isolaient d'une société jeune et vivace, dont la rudesse offensait leurs yeux, pour se complaire dans des grandeurs surannées, se parer de lambeaux illustres, rêver dans des jardins envahis par les ronces, sous des portiques qui tombaient en ruines. L'Espagnol Prudence imitait Ovide, pour chanter la passion du Christ. Des rhéteurs commentaient Virgile dans les écoles d'York, de Toulouse, de Cordoue. Ausone célébrait en hexamètres les rives de la Moselle et ses différents poissons. Un évêque arverne, Sidoine Apollinaire rivalisait de raffinements et de prétentions avec le Romain Symmaque, et compo-

sait des madrigaux pour la reine des Wisigoths, Ragnahilde. Littérature exotique, dédaigneuse du peuple et qui, pour sa punition, n'a jamais été populaire. Rejetée par le mouvement moderne, comme une scorie inutile, elle s'est éteinte dans la poussière des bibliothèques, pendant que des moines, étrangers à l'art, à toute élégance, faisaient jaillir de la foi l'enthousiasme, source d'une nouvelle poésie dans les cœurs.

Un spectacle analogue vient de se dérouler à nos yeux. Jusqu'ici, la poésie américaine ne nous a présenté que des contrefaçons plus ou moins réussies de l'Europe. Nous avons vu des imitateurs de Pope, de Dryden, de Jean-Jacques Rousseau et de notre école révolutionnaire, nous n'avons pas vu éclore le génie d'un peuple. Trumbull, Fréneau, Humphrey, Barlow chantent l'Amérique, mais ils n'en sont pas l'expression ; ils ne la comprennent pas. Cette école se perpétua pendant les vingt premières années de notre siècle, elle compta dans les grandes familles de la Virginie et des Etats méridionaux de nombreux adeptes. En général, ce sont des poètes amateurs ; leur vrai théâtre est l'Europe, où la plupart, à l'instar de Franklin, vont jouer l'homme primitif dans des soupers fins, au milieu de viveurs et d'actrices. On les voit à Paris, à Vienne, à Londres, comparses d'un monde qu'ils critiquent et dont ils adoptent les engouements, les ridicules et parfois les vices. Tels furent Allston, Key, Pierpont, Percival, dont les œuvres, célébrées par les recueils de l'époque, sont aujourd'hui tombées dans l'oubli ; Clason (Isaac), qui vécut pendant cinq ans en France, y publia une

suite au *Don Juan* de lord Byron, une ode à Napoléon, et finit par se suicider ; Wilde, avocat et législateur géorgien qui renonça jeune encore à la politique, pour mener l'existence de touriste-littérateur, passa cinq ans à compulser des documents sur Dante, sur le Tasse et publia la vie de ces deux poètes. A cette classe d'écrivains se rattache Washington Irving, dont le talent multiple aborda tour à tour la poésie, la critique, le roman, l'histoire et le journalisme. Irving passa de longues années sur notre continent, en commerce intime avec les célébrités de l'époque. Mais le type achevé de cette littérature de transition fut Nathaniel Parker-Willis, qui fleurit entre 1820 et 1850, auteur de poèmes légers, d'essais dramatiques, de nouvelles et d'impressions de voyages, esprit souple, varié, élégant, érudit, mais sans profondeur. Après avoir débuté brillamment dans l'*Atlantic Monthly* et dans le *Miroir de New-York*, Willis visita, comme attaché de légation, les capitales de l'Europe, fréquenta les cours, le grand monde, en publiant ses observations dans les journaux américains sous le titre : *Coups de crayon en voyage.* La causticité de ses remarques courrouça plus d'une fois l'aristocratie anglaise et lui attira même un duel avec le capitaine Marryat. Ses poésies sont des pastiches des différents romantismes qu'il a rencontrés dans ses diverses résidences ; on y constate successivement l'empreinte de Moore, de Lamartine, d'Alfred de Musset, d'Uhland et des rêveurs allemands. Il s'essaya aussi dans le genre dramatique et composa deux comédies avec ces titres assez prétentieux : *Manière de mourir pour un mari.—Manière de mourir pour éviter un mari.* Ces pièces ont eu une certaine vogue

à New-York et à Boston dans les théâtres de société. Willis avait des goûts dispendieux, peu de fortune; il fut obligé, pendant de longues années, de battre monnaie avec son talent d'écrire ; il épuisa ses forces dans la direction d'un journal et mourut, en 1865, à l'âge de cinquante-neuf ans.

L'existence de ces élégants versificateurs était un divorce systématique avec leur pays. Quel intérêt, quel élément de poésie pouvait offrir le monde américain à leurs yeux éblouis par les magnificences de l'Europe? Des fermiers absorbés par le défrichement, uniquement soucieux d'étendre leurs cultures; des marchands, des courtiers, des consignataires de navires; point d'aristocratie aux goûts délicats ; point d'oisifs en quête de plaisirs. Partout la paix, la tranquillité; mais aussi partout l'absence d'émotions et de péripéties dramatiques. Une couleur terne, uniforme, répandue sur les physionomies et les caractères. Point de périls au dehors, point d'agitations au dedans ; point de luttes entre les parties, de doctrines ni d'utopies subversives; mais en revanche point de rêves généreux, ni d'élans chevaleresques. Ah ! la chevalerie est bien loin ! Car dans le monde barbare qui lui servit de berceau, rayonnait un ardent foyer d'amour et de mysticisme. A côté de passions brutales, on voyait l'honneur, le dévouement, la commisération pour les faibles; ici, des visionnaires, des illuminés; là, des guerriers affrontant la mort pour la propagation de leur foi, la protection des opprimés, la délivrance des saints lieux. La jeune Amérique n'a point connu ces folies. Ses preux, ses paladins sont des hommes d'affaires, des banquiers, penchés

sur des chiffres, immolant préjugés, plaisirs, affections même à la soif du gain. Honneur à celui qui, par son activité, son audace, sa rouerie même a su dompter la fortune et s'est assis en triomphateur sur son char, écrasant, broyant sans pitié les actionnaires déçus et les coquins maladroits. Il est le type, l'idéal, l'incarnation de tous les rêves populaires. C'est lui qui remplace les inspirés, les héros, les grands capitaines. A lui les regards et l'admiration de la foule, les sourires des belles. Il règne en despote sur les arts, les travestit et les défigure, suivant son caprice. Que ne peut-il aussi susciter des poètes? mais sa cupidité, son arrogance et son mauvais ton sont un souffle asphyxiant pour la poésie.

Le matérialisme, la vulgarité sociale exercent sur les âmes élevées le même effet que la tyrannie. Elles les replient sur elles-mêmes et ne leur laissent pour refuge que la rêverie. Une amère tristesse, une fantaisie maladive caractérisent les débuts de la poésie américaine. Ce ne sont qu'élégies, odes funéraires, attestant un profond dégoût de la vie.

" Qu'importe, dit Wilson, la peine ou le plaisir qui " gonfle ton cœur, ici-bas, pendant l'espace de quel- " ques instants? Vains sont les tressaillements de la " joie et de la douleur, quand la tombe et l'éternité " nous réclament."

Cette mélancolie n'est pas théâtrale, comme celle de lord Byron et de Chateaubriand. Elle est sincère, comme le désenchantement d'Obermann. C'est avec volupté que les poètes américains se repaissent d'ima-

ges sépulcrales. La mort les attire ; ils aiment à scruter ses horreurs, à parcourir son muet royaume.

Per umbram

Perque domos Ditis vacuas et inania regna.

Écoutons Percival chanter la phthisie :

" Quelle douceur, dit-il, dans le déclin d'une jeune " femme ! Quand l'éclat de sa beauté s'alanguit, " quand ses yeux, jadis éblouissants et vainqueurs, " semblent s'éteindre ; quand les roses de ses lèvres " font place à la blancheur de la mort ! Un voile de " pureté revêt ses joues comme d'une rosée virginale. " C'est un nuage où la reine de la nuit a répandu ses " teintes les plus douces. Un sang pourpré y circule " comme à travers de la neige. On devine un esprit " qui soupire après une existence supérieure et qui " est prêt à déployer ses ailes hors de ce monde. Oh ! " quel charme dans son regard, quand il s'attache sur " son bien-aimé ! Quand sa lèvre froide s'anime par " l'amour, comme pour verser son âme tout entière " dans un long baiser ! "

Voici maintenant la note religieuse :

" Je pars, dit Peabody, qu'aucune note plaintive " ne m'accompagne. Qu'une pierre fastueuse ne dise " pas où s'est endormie ma fatigue. Quelques heures " d'épreuves et puis le ciel. Que la tristesse épargne " ou sèche ses larmes. Qui doit regretter les avertis- " sements qui nous convient à sortir d'un monde tel " que le nôtre ? "

Percival, Peabody écrivaient vers 1830. Tous leurs contemporains sont en proie aux obsessions funéraires. Ce ne sont qu'épitaphes, odes sur la mort d'un ami, d'une fiancée ; partout des cyprès, des mausolées, des descriptions de cimetières ; partout des anges remontés au ciel, des esprits qui se dégagent de leurs liens terrestres et vont habiter les étoiles.

Cette nécromanie atteint son apogée dans un poème, intitulé : *Thanatopsis* (contemplation de la mort), dont l'auteur, MacCullen Bryant (né en 1794), a figuré pendant un demi-siècle parmi les illustrations littéraires du nouveau monde. Pour Bryant, la mort est la délivrance, c'est aussi la rénovation :

" Mon cœur palpite, dit-il, quand je vois l'éternel " miracle qui se perpétue en silence devant moi. O " mon Dieu ! c'est l'éternel ouvrage de ta création, " sans cesse rajeuni et renouvelé. Inscrite par ta " main, j'y lis la leçon de ma propre éternité. Tout " s'accroît, tout meurt, et toujours sur la trace du " déclin se presse la jeunesse, la gaie et belle jeunesse, " dans toutes ses formes séduisantes."

La mort est donc le génie tutélaire du monde ; l'homme doit s'habituer à placer en elle son espoir :

" Entends son appel, dit Bryant en finissant son " poème, non comme un esclave poussé dans la car- " rière à coups de fouets, mais soutenu, apaisé par " une foi inébranlable ; va rejoindre l'immense cara- " vane qui t'a devancé dans les régions sombres, où " chacun va prendre sa chambre dans le silencieux " palais de la mort. Approche du tombeau, comme

" si, prêt à t'endormir, tu ramenais les draps de ta " couche, en te livrant à des songes riants."

Ce passage est aujourd'hui cité dans la littérature anglaise comme classique. L'idée du poème, on le voit, n'est autre que la grande conception chrétienne et spiritualiste. Le style, d'une pureté antique, abonde en images grandioses et s'élève souvent jusqu'à l'éloquence. Nous voilà bien loin de Barlow et des épicuriens qui transplantaient les salons du Directoire en Amérique; loin aussi des Manfred, des René et des Child-Harold, attendris sur eux-mêmes, penchés sur leurs tombes, en attendant les belles consolatrices, et tout prêts à se redresser, fiers, héroïques, pour les bonnes fortunes. Les accents de Bryant sont austères et respirent un viril courage.

Thanatopsis, en France. eût effarouché nos sens délicats. En Amérique, l'ouvrage est devenu promptement populaire. Pour la première fois, un poète américain se faisait l'organe d'un sentiment national. Trait particulier à l'Amérique et bien digne de fixer notre attention ! La mort et son funèbre appareil n'y sont pas, comme chez nous, des images odieuses ; les esprits s'en repaissent avec une sorte de prédilection. On prépare avec coquetterie sa toilette mortuaire ; on commande l'architecture de son sarcophage ; on aime à se faire sculpter sur la tombe d'une épouse, d'un enfant, d'un père ou même d'un ami. Les tombeaux sont ornés avec luxe ; les cimetières sont des parcs élégants, des lieux de promenades, de rendez-vous et même de pique-niques. Ainsi les vivants sont en commerce journalier avec les morts ; on dirait qu'ils aiment à se rapprocher d'eux pour leur demander des

révélations et pénétrer les mystères d'outre-tombe. De là, sans doute, la vogue du spiritisme et ces évocations singulières qui, sous certains rapports, font revivre la magie antique ; ces médiums qui commandent aux mânes dans les hauteurs aériennes, les font apparaître, parler, échanger avec leurs adeptes toutes sortes de communications transcendantes. Ces pratiques, importées en Europe, par les frères Davenport, M. Hume, etc., ont fait chez nous un fiasco complet. Néanmoins, nous aurions tort d'y voir exclusivement un piège tendu par quelques fripons à la badauderie populaire. Elles attestent des préoccupations élevées, spiritualistes, dans la société qui les a vues naître; comme élément d'inspiration et comme portée poétique, elles valent bien nos rêveries sensuelles, nos désespoirs factices et tout le clavier monotone de notre byronisme.

Ce qui manque à *Thanatopsis*, c'est une vue plus haute, plus générale, dont la répercussion eût dramatisé l'ouvrage. Ce n'était pas assez de renforcer d'histoire naturelle une thèse de métaphysique; pour traiter dans toute son ampleur un pareil sujet, il eût fallu plonger plus avant dans l'idée chrétienne, nous montrer l'action bienfaisante de la mort dans le monde moral, c'est-à-dire les progrès de la justice et de la science dans l'humanité par l'immolation de nos instincts égoïstes; le droit et la vérité se transmettant, comme des flammes sacrées, par la foi, l'amour, le martyre au travers des persécutions, et triomphant, comme le Christ, de la mort, c'est-à-dire de la force brutale, de l'ignorance et du paganisme. Tel devait être, selon nous, le plan de *Thanatopsis*

Mais l'Amérique ne connaît pas l'ardeur militante, l'ambition de souffrir et de s'immoler pour des intérêts supérieurs. Tranquille pour elle-même, elle supporte les épreuves, les révolutions, les ruines des autres nations avec une parfaite quiétude. Dans un tel milieu, l'homélie biblique fleurit à son aise ; mais le rayon, l'ardeur apostolique ne sauraient jaillir.

Thanatopsis fut écrit par Mac-Cullen Bryant, à l'âge de dix-huit ans. L'auteur a depuis parcouru dans les lettres une carrière brillante et conquis une place glorieuse parmi les poètes de son temps. Le premier, il a répudié la contrefaçon européenne, en s'inspirant de la nature et de la société dont il avait le spectacle. Une philosophie sereine, pure de déclamation, anime tous ses vers. Son poème *des Ages*, qui parut en 1821, semble éclairer l'aurore d'une société idéale. Plus de haines internationales, de commotions, de conquêtes sanglantes. Des ruines, des colonnes brisées au sein des déserts, " des tombes de despotes " aux inscriptions fastueuses, sont les seuls vestiges de ces périodes néfastes. L'homme libre, éclairé, laborieux ne connaît plus l'ambition trompeuse ni la crainte servile. L'agriculture, l'industrie, les arts, fleurissent dans une sécurité profonde. Partout la paix, la sérénité, des scènes riantes en harmonie avec les bienfaits d'une prodigue nature. Ces tableaux sont exécutés d'une main forte et sûre. Le fond, un peu banal, est relevé par l'élégance exquise de la forme. Des épisodes, des récits s'entremêlent à la poésie descriptive et rappellent heureusement *les Géorgiques* de Virgile.

D'autres morceaux, publiés plus tard isolément par le même auteur, ont obtenu un immense succès et

peuvent être envisagés comme les compléments du poème *des Ages*. Tels sont *les Vents*, *la Rêverie du soir*, *le Conseil du vieillard*. Nous espérons faire plaisir au lecteur, en lui donnant *in extenso* cette dernière pièce :

LE CONSEIL DU VIEILLARD

" Sur nos collines et dans nos vallées, j'ai connu
" des hommes sages et graves, qui, pendant que leurs
" mains diligentes semaient et recueillaient les fruits
" de la terre, étaient les disciples respectueux de
" l'école solennelle de la nature. Ce n'était pas en
" vain que le temps de la semence, ou celui de la
" moisson leur était envoyé, que les pluies du prin-
" temps menaçaient leurs champs d'une teinte som-
" bre, que la neige blanchissait pour eux les hauteurs.
" Chaque phénomène leur apportait une vérité, une
" leçon sur la vie humaine, une affirmation de l'éter-
" nelle Providence qui voile sa gloire derrière les
" éléments. Tel j'ai connu, il y a longtemps, un
" vieillard aux cheveux blancs, vigoureux d'allures
" et dans ses paroles, gai, quand il voulait l'être, un
" pur optimiste, qui tirait tous les jours, de ce qu'il
" voyait, d'ingénieuses moralités. Malgré son grand
" âge, il conversait aimablement avec moi, garçon
" rêveur, et m'enseignait beaucoup de choses que les
" livres ne disent pas et que je n'oublierai de ma vie.

" Le soleil de mai était brillant au milieu des cieux
" et plongeait sa jeune lumière dans la forêt et dans
" les collines verdoyantes, dans les champs de blé aux
" couleurs d'émeraude, sur les pommiers, où des
" boutons de rose se tenaient groupés, tout prêts à

" s'épanouir en fleurs. Le passereau gazouillait sa " note claire pendant de longues heures, sans se fati- " guer. Dans les bois, où de jeunes et transparentes " feuilles répandaient à peine un peu d'ombre, de " joyeux bouquets d'anémones dansaient sur leurs " tiges ; le buisson d'aubépine, tout blanc de fleurs, " semblait éclairer les vallons ; le noisetier aux feuilles " nouvellement écloses, le peuplier frémissant sous " la brise, répandaient une balsamique odeur. Dans " les prairies, je voyais les ondulations d'un doux " zéphir sur le gazon. Mon cœur palpitait de joie à " la vue de tant de beautés s'embellissant encore à " chaque heure nouvelle. Mais mon ami, le vieillard " pensif, se tenait à mes côtés et regardait ce spectacle " avec une douce mélancolie. Je lui en demandai la " cause. " Libre à toi, me répondit-il, de joindre ta " joie à celle du monde, des champs, des fleurs, du " printemps, de son vent si doux, héraut du vert et " luxuriant été. Jeune comme eux, tu peux te réjouir " avec eux. Mais pendant que le cours des saisons " orne ta jeune structure, ajoutant chaque jour à son " expansion, il flétrit la mienne, éclaircit mes che- " veux, obscurcit mes regards, dont la lumière pâlis- " sante sera bientôt éteinte dans une ombre complète. " Entends-tu cet oiseau ?" Je prêtai l'oreille et j'en- " tendis le cri affaibli du coq de bruyère qui porte une " fraise noire autour de son cou. Dans nos régions du " Nord, on l'appelle perdrix, et faisan, sur les bords " du Delaware. Il frappa ses maigres flancs avec ses " ailes bigarrées et fit un bruit pareil au grondement " lointain du tonnerre. Leurs battements, lents d'a- " bord, devinrent de plus en plus rapides, puis " s'affaiblirent en lointain murmure et s'évanouirent.

" Tu vois là, me dit mon ami, une image frappante " de la vie humaine. C'est une vieille vérité, je le " sais, mais les images comme celle-ci rajeunissent " la vérité même. Lentement, dans l'enfance, s'écou- " lent nos journées. Chacune nous paraît un siècle. " Dans l'âge viril, elles glissent rapidement. Dans le " déclin de la vie, elles semblent voler. Vers la fin, " les jours et les saisons s'enfuient devant nous comme " les flocons de neige dans un jour de tempête. On " les voit, mais on ne les distingue plus. Ah ! il me " semble que je suis assis dans une barque, aban- " donné, poussé par des eaux rapides, vers un im- " mense rocher. Le long du rivage, des bouquets " d'arbres, de charmants cottages, des réduits fleuris. " Dans le fleuve apparaissent des îles et des tourbil- " lons. Mais l'esquif court si vite que ces images ne " se fixent pas dans l'esprit, ou n'y laissent qu'une " obscure confusion ; toujours, toujours plus vite, je " suis entraîné vers d'autres rivages, et le vaste gouf- " fre est tout près. C'est sagement, mon fils, pendant " que tes jours sont encore longs, et que cette belle " succession de saisons passe lentement devant toi, " c'est sagement qu'il faut rassembler les biens et les " leçons qu'elles contiennent ; ce qu'elles enseignent " de vertu, de pensées pures, d'affection tendre, de " respect pour Dieu, d'amour pour tes frères. Ainsi, " quand tu arriveras à ces années arides qui dispa- " raissent avant la maturité de leurs fruits, tu ne leur " apporteras pas un esprit dépouillé, ni un cœur " flétri.

" Depuis longtemps, le vieillard aux cheveux blancs " s'est endormi dans la tombe ; mais chaque fois que

" les boutons de fleurs rougissent et couronnent les
" branches du verger, chaque fois que le coq de bru-
" yère à la fraise noire fait entendre son lointain ton-
" nerre dans les bois, je crois voir sa forme vénérable
" à mes côtés, je crois entendre sa voix."

En dehors de ses productions poétiques, Mac-Cullen Bryant a publié de nombreux écrits dans les revues périodiques et participé dans une large mesure au mouvement littéraire des Etats-Unis. Plusieurs années de résidence en Europe, des voyages en Egypte et en Palestine n'ont pas altéré chez lui le type primitif. La sève du terroir natal se retrouve dans les œuvres de son âge mûr et de sa vieillesse, aussi pure d'alliage étranger que dans ses inspirations de jeunesse. En lui commence véritablement pour les Etats-Unis la série des poètes nationaux. Directeur d'un des grands journaux de New-York, il est mort l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, des suites d'une insolation.

Quand *Thanatopsis* parut, en 1821, il y eut dans le petit cercle, qui constituait alors à Boston le monde littéraire, une grande émotion. On sentait dans cette œuvre le souffle de la grande et haute poésie. Mais certains critiques hochaient la tête ; ils ne voulaient pas croire qu'une production aussi pure par la forme eût pour auteur un Américain. Modestie touchante dont les Américains de nos jours se sont peut-être un peu trop corrigés ! Parmi ces incrédules était un jeune député du Massachusetts, Richard-Henri DANA, amateur passionné de littérature. Au plus fort de la discussion, le bruit courut que le poète était un sénateur de la législature, alors en séance à Boston

Aussitôt Dana, qui demeurait dans un faubourg de la ville, à Cambridge, se fait conduire à toute bride au Capitole, monte dans une tribune pour voir le sénateur en question. On lui désigne un homme entre deux âges, aux traits vulgaires et insignifiants : " Non, dit Dana, après un simple coup d'œil, tel ne " peut être l'auteur de *Thanatopsis*." Aussitôt il quitta la salle, sans prendre d'autre information. Son instinct ne l'avait pas trompé. Bryant était, comme Dana lui-même, un jeune homme aux traits délicats, animés par la flamme de l'intelligence. Bientôt une amitié intime unit ces deux esprits d'élite, également passionnés pour le culte des Muses. Ils fondèrent avec d'autres poètes ou littérateurs de leur âge, Rodman Drake, Sands, Eastburn, une association qui popularisa le goût des lettres dans les principales villes du Nord et qui dota New-York, Boston, Philadelphie de recueils périodiques, comparables aux Revues les plus accréditées de notre continent.

Dana avait moins de génie, de profondeur et le goût moins sûr que Bryant, mais il avait plus de feu et d'essor fantaisiste. Novateur d'instinct, il maniait avec aisance les procédés du romantisme et sut les acclimater aux Etats-Unis. Son plus heureux essai dans ce genre fut *le Boucanier*, récit lugubre et saisissant qui surpasse en horreur toutes les conceptions d'Edgard Poë. En voici le sujet : Une jeune femme, veuve d'un général espagnol, tué dans la guerre civile, veut fuir son pays natal et s'embarque sur un navire américain, emmenant avec elle ses domestiques et le cheval blanc monté jadis par son noble époux. Le capitaine et l'équipage du navire

sont des boucaniers, bandits sanguinaires, endurcis depuis longtemps à tous les forfaits.

" Dors, dors, pauvre veuve, bercée par le bruit des
" flots. Le bras d'Alphonse n'est plus là pour servir
" d'oreiller à ta tête, pendant que ta main reposait
" sur son front. Il n'est plus là pour te rassurer ou
" te défendre. La terre est son tombeau. La mer
" sera bientôt le tien.

" La lune paraît sur l'horizon. La nuit descend
" sur la mer. Pourquoi, dans l'ombre projeté par le
" mât, se tient un homme pensif et solitaire ?—Ta
" promesse, capitaine. Tiens-la loyalement. Pense
" à sa jeunesse et à sa douleur. Elle est sans secours,
" seule et confiante en toi. Son cœur est oppressé
" par une affliction inconsolable. Non, tu ne vou-
" dras pas lui faire de mal.

" Il regarde la mer qui dort éclairée par la lune,
" et murmure en jurant : Cette nuit est trop silen-
" cieuse. Il s'endort, mais il rêve d'or massif et de
" monceaux de perles. Il étend la main et entend
" une voix : Misérable, arrête ! Une forme pâle est
" devant lui. Son souffle, froid comme la mort, fris-
" sonne sur sa joue. Son contact est glacé. Il s'é-
" veille en poussant un cri perçant. Il s'éveille, mais
" son âme reste en proie aux furies des désirs cupi-
" des. Quoi ! un rêve ébranlera-t-il tes desseins ?
" L'or effacera tout. Ton métier de marchand vul-
" gaire t'a presque efféminé, mon garçon. Quoi !
" laisser échapper tes chances, parce qu'une femme
" est triste ?

" La mer est redevenue silencieuse. Ses gémisse-
" ments sont éteints. Ah ! gémis plutôt sur nos
" crimes, sur les égarements de l'homme, mille fois
" plus horribles que toutes les fureurs ? Ecoute, ar-
" rête tes vagues. L'œuvre d'horreur commence.
" Lee a donné le signal de mort. Les matelots glis-
" sent comme des ombres sur le pont. L'œil, la
" main parlent au travers du silence de la bande.
" Ils sont partis ; le timonnier est seul à la barre ;
" il se penche fiévreusement sur le bossoir. Le na-
" vire est muet comme la tombe. Pas un son ne s'en
" échappe. Ah ! écoutez, des cris affreux retentis-
" sent. Les passagers sont égorgés dans leur som-
" meil.

" Le forfait est accompli. La jeune femme est
" assassinée dans son lit. La mort l'a prise, la mort
" a guéri sa douleur et lui a donné le repos. Misé-
" rables ! pourquoi vous regardez-vous les uns les
" autres en hochant la tête ? La mort ne raconte pas
" d'histoire, chacun de vous est sûr de ses camarades,
" mais lavez le sang au plus vite et retournez dans
" votre pays. Le crime est dans vos âmes ; il n'en
" sortira pas. Les corps sont apportés sur le pont et
" jetés à la mer. Les vagues affamées les ont en-
" gloutis un à un, puis, leur proie dévorée, conti-
" nuent leur immense clameur. Par un surcroît de
" précaution, ils jettent le cheval vivant dans les
" vagues. On prétend, dit Lee, qu'un âne a fait un
" jour d'étranges révélations. Je ne me fierai pas à
" un cheval. Le malheureux coursier est précipité
" dans les flots. Il suit quelque temps le navire, en
" nageant au-dessus des vagues. Ses yeux semblent

" lancer des flammes, ses hennissements jettent l'é-
" pouvante dans ces cœurs fermés au remords. En-
" fin, il disparaît. Plus de traces du crime, sous la
" lumière du soleil. Les misérables se partagent le
" butin et retournent dans l'île qui leur servait de
" repaire, près des côtes de la Nouvelle-Angleterre.
" Là, gorgés d'or, ils se plongent dans la débauche.
" Leur vie n'est plus qu'une longue saturnale.

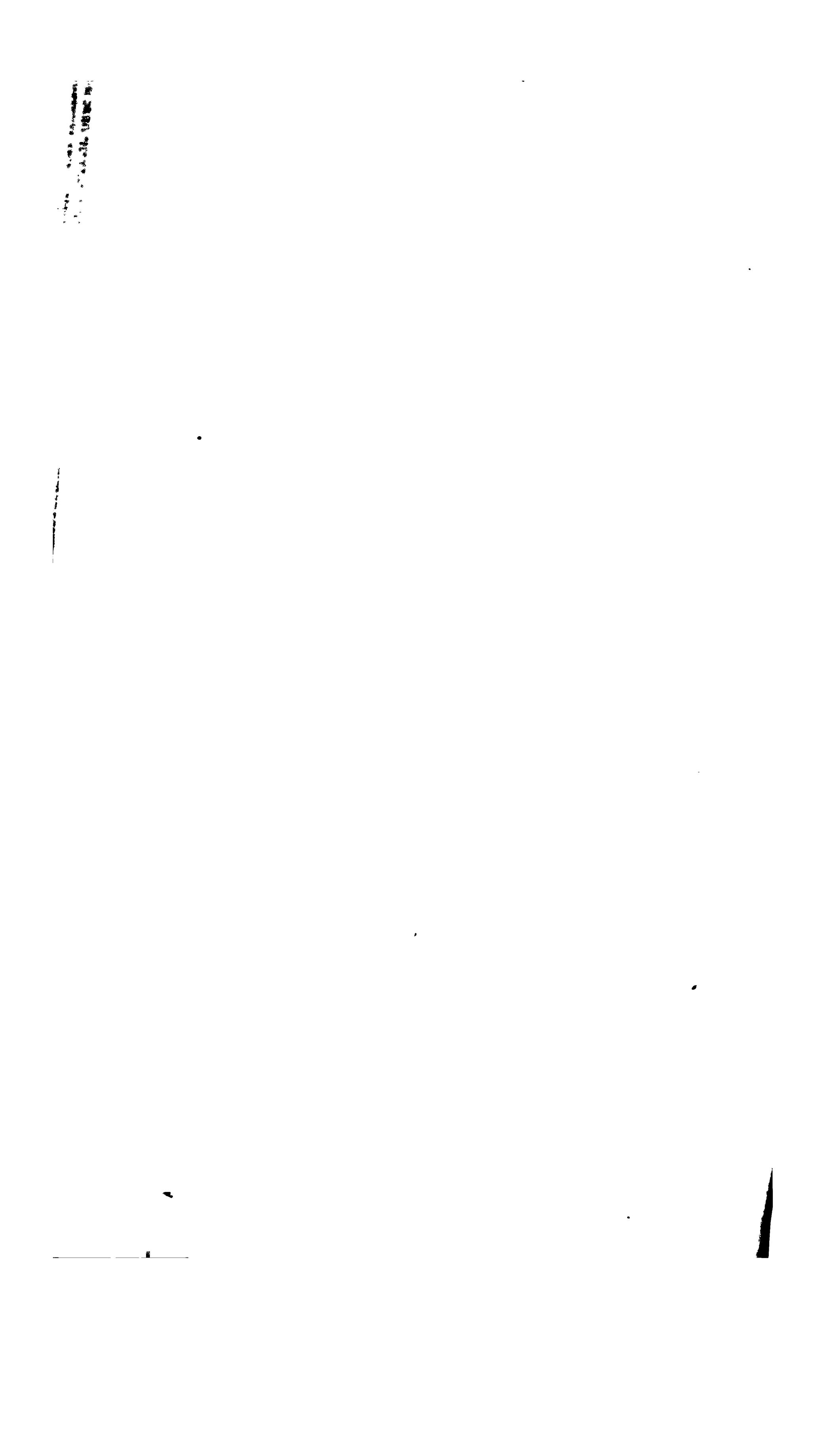
" Soudain, au milieu d'une orgie nocturne, une
" lumière rouge luit à l'horizon. Bientôt on distin-
" gue un navire enflammé qui s'approche, projetant
" sur la rade et sur l'île une clarté sinistre. Tout est
" frappé de terreur. Les hommes se regardent avec
" épouvante. Les oiseaux sortent de leurs nids en
" tourbillonnant. Cependant, au-dessus des vagues,
" apparaît une tête *spectrale*. Puis le spectre appa-
" raît tout entier. C'est un cheval qui marche sur
" les flots, aborde sur le sable. Les boucaniers recon-
" naissent le cheval noyé. L'ombre s'arrête ; ses
" yeux sont fixés sur toi, Mathieu Lee. Une voix
" lui crie : Monte, homme du péché. Une force in-
" vincible le force à monter. Le coursier s'arrête au
" bord de la mer, devant le navire en feu, que les
" flammes ne peuvent consumer. Pendant toute la
" nuit, cet incendie froid et phosphorescent luit sur
" le cheval et sur le condamné. Que voit-il, le misé-
" rable, à travers ces flammes ? Les cadavres enseve-
" lis par lui dans les flots."

Dana quitta bientôt la politique pour se consacrer exclusivement à la littérature. Sans fortune, il lutta courageusement contre les aspérités et les incertitudes de cette profession. Tous ses poèmes ont, comme *le*

Boucanier, la forme de nouvelles. Les principaux sont : *les Changements de foyer, la Vie factice, le Tombeau du mari et de l'épouse.* Tous se maintiennent avec honneur dans le Parnasse national. Les récits en sont colorés, dramatiques, animés d'une chaleur et d'une inspiration peu communes. Mais on ne peut nier qu'avec Dana, la poésie américaine n'ait abdiqué son autonomie et n'ait fait un retour marqué vers le byronisme. Son succès eut pour conséquence d'attarder beaucoup de jeunes talents dans cette voie.

Dans la situation éminente qu'il avait conquise comme poète et comme prosateur, la politique, abandonnée par Dana, revint le chercher. En 1854, le président Pierce le nomma ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, à Saint-Pétersbourg. Il occupa ce poste avec une grande distinction. C'était l'époque de la guerre de Crimée. Dana fut l'organe officiel de cette sympathie assez paradoxale qui s'établit à cette époque entre la république américaine et le czar autocrate de toutes les Russies. Retiré dans la vie privée, M. Dana est aujourd'hui le patriarche de la poésie américaine. Sa résidence de Cape-Ann, située au bord d'un lac, réunit souvent, pendant l'été, les rares survivants de cette pléiade militante qui propagea de 1820 à 1850, en Amérique, le goût des jouissances intellectuelles, et qui se perpétue aujourd'hui par des personnalités éminentes dans toutes les branches de littérature, dans le journalisme et la librairie.





LES FEMMES POÈTES

LYDIA SIGOURNEY—MARIA BROOKS

DANS cette première floraison du génie poétique aux Etats-Unis, plusieurs femmes ont conquis une place distinguée. La plus célèbre fut Lydia Sigourney, plume infatigable, qui, pendant plus d'un demi-siècle, mit au jour, avec une égale fécondité, poésies, nouvelles, ouvrages de morale et d'éducation. Lydia Sigourney était institutrice à Hartford, dans le Massachusetts. Ses poésies ne sont guère que les expansions d'une âme rêveuse, s'efforçant de franchir par intervalles les horizons bornés de la vie bourgeoise pour cueillir des fleurs, entrevoir des forêts, des montagnes, des cascades, ou parcourir, en moralisant, des galeries historiques. Ici, c'est une apostrophe au Niagara :

" Coule, coule éternellement dans ta glorieuse robe
" de terreur et de beauté. Coule irrésistible dans un
" abîme sans fond. Dieu a placé son arc-en-ciel
" comme une auréole sur ton front, un manteau de
" nuages sur tes pieds. Il t'a donné une voix de
" tonnerre pour lui parler éternellement et réduire
" l'homme au silence."

C'est encore l'empreinte de l'Europe, le byronisme, les flots et les cascades, voix de l'infini. Plus loin, des attendrissements sur les fleurs alpestres, semées, " comme une promesse de salut, par un messager aux " ailes blanches, au froid berceau des neiges éter- " nelles." Plus loin enfin, un papillon qui se pose sur le tombeau d'un enfant, image gracieuse de sa transformation en séraphin. Ailleurs, une ode à Walter Scott, une épitaphe à Napoléon, paraphrase de Lamartine et de Victor Hugo. Tout cela est correct, ingénieux, distingué, mais froid et d'une teinte monotone. On n'y sent pas, comme chez madame Desbordes-Valmore ou chez madame E. de Girardin, les accents émus de la passion ou de la souffrance. Ce sont plutôt les accents d'une muse provinciale, composant pour les Jeux Floraux.

Les mêmes caractères se retrouvent chez Séba Smith, Elizabeth Ellett, Anna Dinnier, Hannah Gould, Amélie Webby, en un mot, chez toutes les femmes poètes de l'époque. Ce ne sont que ruisseaux, ondes murmurantes, soirées d'automne, crépuscules lunaires, extases sur des anémones et des chrysanthèmes. L'une fait philosopher le flocon de neige; l'autre interroge une écaille de mollusque ou de crustacé, la suppliant de lui révéler les mystères du vaste Océan; elle se désole que ces coquilles n'aient pas de voix pour philosopher avec elle. Parfois, c'est un apologue subtil, maniéré, mais spirituel et gracieux, dans le goût de Florian.

Parmi ces inspirations féminines, la plupart sont des bluettes fugitives et produisent l'effet d'aquarelles ou de broderies à la main. Très peu méritent le nom

de poèmes. Une seule se distingue par le développement d'une action et par une conception sérieuse. C'est *Zophiel*, œuvre de Maria Brooks, connue en Europe, vers 1832, sous le nom de *Maria del Occidente*. Le sujet, emprunté aux apocryphes de la Bible, est l'amour de Zophiel, ange déchu, pour une fille de la terre, Egla, dont sept prétendants se disputent la main. Egla a choisi Mélès et l'attend dans sa chambre nuptiale, quand Zophiel se montre à ses yeux, paré de cette beauté séraphique qui survit à sa déchéance, et lui déclare sa passion. Il met à ses pieds des bijoux, des perles, des rivières d'opales et d'émeraudes étincelantes à faire mourir de jalousie les reines de Golconde. Egla, éblouie par ces splendeurs et surtout par les charmes de sa personne, se sent fascinée comme la colombe sous le regard du reptile ; elle va céder, quand une lumière fauve, projetée par l'œil de Zophiel, lui donne le pressentiment d'une fraude. Elle repousse le tentateur ; au même instant retentit le pas de Mélès, son époux. Le mauvais ange disparaît, mais pour se venger, il frappe de mort le préféré devant la couche même de sa fiancée. Après Mélès, quatre jeunes princes briguent successivement la main d'Egla et sont agréés tour à tour. Tous sont frappés de mort par une main invisible, au seuil du lit nuptial. Zophiel a juré qu'aucun mortel ne posséderait celle qu'il aime. Un sixième amoureux, Altheetor, s'est fait aimer d'Egla par les sons harmonieux de sa harpe. A son approche, elle tremble, se jette à genoux et conjure Zophiel d'épargner sa vie :

" O être invisible, qui planes toujours sur ma tête,
" aie pitié de moi ; au nom de l'amour, de la pitié,

" de l'espérance, de la musique, de tout ce qui est
" cher, épargne mon agonie. O esprit, ne me rends
" pas la cause involontaire de la mort d'une créature
" aussi tendre."

Vaine prière, Altheetor s'éteint dans une extase d'amour entre les bras de sa bien-aimée. Zophiel triomphe. Son bonheur est de contempler le sommeil de la jeune fille, de respirer son haleine parfumée dans son alcôve mystérieuse et... de pleurer. Sa seule ambition est de se livrer à cette sensualité inoffensive pendant l'éternité, et, dans ce but, il veut rendre Egla immortelle, au moyen d'un philtre qu'il va chercher au fond des mers, dans le domaine des gnomes. Description de ce royaume fantastique. Mais les plans de Zophiel sont déjoués par Lucifer en personne, qui suscite une affreuse tempête, et déchaînant tous les éléments, dissipe la goutte d'élixir. A son retour, Zophiel trouve installé près de l'objet de ses feux un septième prétendant, Hélon. L'ange infortuné essaye de le tuer comme ses devanciers; mais Hélon déjoue son pouvoir magique et le met en fuite. Zophiel, inconsolable et toujours amoureux, va pleurer sa disgrâce dans les déserts d'Ethiopie; mais son amour et sa souffrance ont ému pour lui la miséricorde divine. L'archange Raphaël le visite et lui promet sa réhabilitation dans le ciel. Ce dénouement est une imitation du bel épisode d'Abbadona, dans Klopstock.

Tel est ce singulier poème, où le surnaturel et la féerie sont prodigués à grand renfort de paillettes orientales pour agrémenter la contexture plus ou moins banale d'un roman: le roman d'une femme et

d'une Américaine, car, seule, une fille d'Amérique pouvait se mirer dans une héroïne idolâtrée par sept amoureux, plus un ange déchu, posté dans son alcôve pour respirer son haleine. Oui, la belle Egla est bien pour l'Amérique un type national. Toute beauté (*fair being*) transatlantique s'y reconnaîtra. Le genre humain, la terre, le ciel, l'enfer soupirent, languissent pour elle et n'ont pas d'autre occupation que de l'adorer. La déclaration et les présents du tentateur ne lui déplaisent pas. Elle l'écoute avec *intérêt*, mais sans rien montrer au dehors; maîtresse d'elle-même, elle se réserve pour un amour légitime. Elle voit, sans trop d'émotion, cinq maris se succéder et mourir au pied de sa couche. Le sixième fait plus d'impression et parvient à toucher son cœur; elle pleure sur lui; mais ses regrets ne l'empêchent pas d'en épouser un septième. Ainsi se succèdent les soupirants auprès des belles de New-York et de Saratoga. Ainsi ces déesses respirent l'encens qu'on brûle à leurs pieds, avec le flegme et l'impassiblilité de pagodes indiennes.

L'idolâtrie, les extases, les catastrophes même, ne créent ni ne remplacent la passion. Le poème de *Zophiel* est froid. On est surpris, on s'en veut de parcourir aussi tranquillement cette galerie mortuaire, d'être insensible à cette hécatombe de maris parfaits et de contempler d'un œil sec leurs six mausolées. C'est que la flamme, le souffle de la passion sont absents. Le nom, les hyperboles de l'amour, sont partout. La réalité n'est nulle part. Cette insuffisance boursouflée dans la peinture des sentiments tendres est remarquable chez tous les auteurs amé-

ricains et principalement chez les femmes. L'explication en est facile. L'amour, comme tous les mouvements de l'âme, s'exalte ou s'alanguit suivant les impulsions qu'il reçoit ou les forces qui le sollicitent. C'est dans les sociétés guerrières qu'il atteint son maximum d'intensité ; car c'est là qu'il trouve, au milieu des dangers, des aventures, des péripéties émouvantes, la poésie et le prestige dont il a besoin. Ce qui pare l'homme aux yeux de la femme, c'est le courage et la grandeur d'âme. Voilà pourquoi l'homme d'épée exercera toujours sur elle un pouvoir magnétique. Vainqueur des superbes, protecteur des opprimés, généreux, clément, glorieux, intéressant même dans l'infortune, partout il s'impose au cœur féminin en dominateur.

La paix est une condition bien préférable à la guerre. Les bonnes recettes, les produits industriels, les chemins de fer, le commerce international, valent infiniment mieux pour l'humanité que les conflits guerriers, les engins destructeurs, les épées, les catapultes, les canons Krupp et les armées permanentes. Il n'en est pas moins vrai que dans les occupations mercantiles, l'idéal viril s'amoindrit. Les hommes deviennent avares et calculateurs, absorbés par les combinaisons desséchantes du doit et avoir. On ne les voit pas, comme nos marquis d'autrefois, légers, fanfarons, indiscrets narrateurs de prouesses et de bonnes fortunes, défrayer la comédie et la satire de leurs folies ou de leurs ridicules. Mais avec ces défauts ont disparu la grâce, l'entrain, la distinction, la chaleur, la verve communicative. Une seule préoccupation morne, exclusive, l'amour du gain, se lit sur

toutes les figures. L'aridité du travail, la tension de toutes les facultés vers un but, ont tari dans les esprits les sources de la fantaisie. Dans cette pénurie d'agréments, les airs vainqueurs et conquérants auprès des femmes ne sont plus de mise. C'est humblement qu'on vient, le soir, après la clôture des bureaux ou des magasins, soupirer et se récréer près des belles. Mais la galanterie n'est plus alerte et légère ; elle n'a plus de ressort, d'invention, de confiance en elle-même., plus d'exploits à raconter, de poses théâtrales, ni de tirades éloquentes. Banale, prosaïque, souvent vulgaire, elle dissimule mal sa gaucherie et sa pauvreté sous des fadeurs laudatives. De là, la situation privilégiée de la femme, son orgueil arrogant, ses caprices démesurés, son humeur impérieuse et ses exigences tyranniques. Les hommages qu'on lui prodigue, l'encens qu'on brûle à ses pieds, sont acceptés par elle comme de modestes à-compte sur ses droits. L'homme a beau l'idolâtrer, se faire son esclave, elle l'envisage toujours comme son débiteur, car elle seule mêle à son activité prosaïque un peu d'idéal ; elle seule dore de rêves riants sa morne existence. Exempte de soins matériels, raffinant à loisir ses goûts d'élégance, elle ne voit plus dans l'homme un juge supérieur, mais un admirateur subalterne. Aussi nulle part le rôle d'amoureux n'est-il plus ardu, plus épineux qu'aux Etats-Unis. Que de rebuffades, que de caprices hautains, il faut subir le sourire aux lèvres, avec une patience angélique ! Heureux quand, à force de supplications, d'épreuves martyrisantes, le soupirant obtient enfin un succès d'estime ! Qu'il se hâte d'assurer et de consacrer sa victoire, car l'axiome *varium et mutabile semper femina* est ici plus vrai, plus

fécond en surprises et en coups de théâtre que partout ailleurs. Souvent le vainqueur est évincé brusquement, sans motif, de la place conquise, et voit son bonheur s'écrouler, comme un château de cartes, au pied des autels, par l'apparition d'un rival plus riche ou mieux fait. Souvent alors, dans sa douleur, il appelle à son secours la justice humaine; on le voit citer son infidèle devant les tribunaux, produire ses lettres d'amour, et demander pour son cœur brisé.... 20, 30, 40 ou 100,000 dollars, que la galanterie du jury lui refuse.

L'Amérique du Nord est appelée le *paradis des femmes*. Il est vrai que le beau sexe y jouit de privilèges exceptionnels, qu'il y plane superbe, olympien au-dessus des soins et vulgarités domestiques. La femme américaine est à la fois plus libre et moins responsable. Anomalie étrange dont les conséquences sociales se trahissent déjà pour l'observateur par de sérieuses perturbations. Psychologiquement, le progrès amené par cette émancipation n'est pas encore perceptible. Les facultés ont plus d'excitation, mais moins d'équilibre; leur force ne paraît pas augmentée. Elles sont plutôt spasmodiques que puissantes. Le mouvement est considérable, mais sans but, capricieux, presque maladif. On dirait le lendemain d'une révolution. Le monarque d'hier (l'homme!) est renversé. Mais sa place est encore vacante. Toute discipline a disparu. On abolit les préjugés, les servitudes d'autrefois, le pouvoir du père, l'autorité du mari, les soins *avilissants* du ménage, toutes les bastilles de la tyrannie. Des inspirés évangélisent et prêchent leurs utopies à la foule. La

liberté ne suffit plus ; il faut maintenant la prépondérance. Ecoutons une des prophétesses à la mode, Elisa Fanham :

" Le jour est venu où les hommes, race brutale et
" grossière, doivent céder leur suprématie à la femme,
" plus sensible et plus délicate. Les facultés de
" l'homme, comparées aux nôtres, sont rudimentai-
" res. L'homme est à la femme ce que le gorille est
" à l'homme. L'intelligence dont se vante l'homme
" est toujours lourde et massive dans ses procédés.
" Quelle différence avec l'intuition de la femme si
" sûre et si pénétrante ! C'est la supériorité de l'œil
" sur la main. En outre, un être n'est-il pas plus
" parfait à mesure qu'il est plus complexe ? Et l'or-
" ganisme féminln n'est-il pas beaucoup plus com-
" pliqué que celui de l'homme ? etc."

Mais nous voilà bien loin de Maria Brooks et de son poème inoffensif aux sept prétendants. L'auteur de *Zophiel* eût certainement répudié toutes ces théorie. C'était une nature esthétique, exempte de toute pensée doctrinale, transportant dans l'art ses rêves et ses impressions. Veuve à l'âge de vingt-quatre ans, propriétaire d'un bien considérable dans l'île de Cuba, elle passa sa vie à voyager, à faire des vers et des romans, écrivant toujours, disent ses biographes, *sous la dictée de son cœur*. Son poème de *Zophiel* fut composé en Europe. On y sent, en maint endroit, le souffle et l'imitation des poètes anglais, allemands, français, alors en renom. En Angleterre, elle vécut fort longtemps sous le toit de Robert Southey, poète et prédicateur, qui lui trouvait du génie. Southey, très répandu dans les revues anglaises, donna cer-

taine renommée à *Zophiel*. Grâce à lui, Maria Brooks fut saluée dans le *Quaterly*, l'oracle à la mode, comme un talent hors ligne ou plutôt comme un astre venu de l'Occident pour se joindre aux constellations de l'Europe. Aujourd'hui, toute cette gloire est à peu près oubliée. L'Amérique elle-même, jadis si fière de *Zophiel* et de son auteur, en a perdu presque entièrement souvenance. *Sic transit gloria mundi*. Tel est le lot de toutes les réputations artificielles fondées sur l'admiration d'un petit cénacle, en dehors du sentiment populaire. Maria Brooks et ses ouvrages n'en sont pas moins un épisode intéressant dans l'histoire littéraire des Etats-Unis.



FITZ-GREEN HALLECK

PENDANT que la muse américaine s'essayait dans l'idylle, l'élégie, la poésie biblique et les pastiches plus ou moins réussis de l'Europe, une jeune cité grandissait avec une prodigieuse rapidité sur les bords de l'Hudson et répandait dans l'Union et dans tout le continent un nouvel esprit. Dès son origine, New-York différait de Boston et de Philadelphie, ses rivales, par la vivacité du caractère, la liberté des allures, par une tournure d'idées moins exclusive, plus cosmopolite. C'est là que se portait de préférence l'émigration européenne, là que s'agloméraient ses forces vives, ses passions, ses rêves, parfois ses vices, avant de se disperser dans le nouveau monde. Une vie tumultueuse y régnait, sans cesse renouvelée par les arrivages transatlantiques, contraste éclatant avec l'ordre et la régularité puritaines des autres cités. Là seulement l'Américain sortait de sa mélancolie funéraire et connaissait d'autres plaisirs que les exercices religieux. Là, seulement, il fréquentait des théâtres, s'initiait aux délicatesses artistiques et fredonnait des airs d'opéra. Les femmes de New-York jouaient la musique italienne et propageaient les modes de Paris. On citait leur enjouement, leur coquetterie, leur humeur fantasque, qui les rendaient adorables et mettaient le

sexe fort à leur discrétion. Dans cette société si complexe, les formes et les rites sacramentels des anciennes congrégations s'imposaient comme par le passé, mais le scepticisme et l'indifférence s'introduisaient par le mélange et la fluctuation des idées. Le caractère saillant était une curiosité railleuse, un besoin désordonné d'excitations et de changement, de luxe et de jouissances d'amour-propre. Cette nouvelle phase de la vie américaine devait trouver son expression dans la littérature. Elle envahit très vite la presse, le roman et les recueils périodiques. En poésie, FITZ-GREEN HALLECK en fut le premier et le plus heureux interprète.

Halleck était né à Guilford, dans le Connecticut, d'une famille honorable, ancienne dans les annales de la colonie. Dès l'âge le plus tendre, il manifesta des aptitudes hors ligne pour la poésie. A dix ans, il composait des pièces de cent et deux cents vers, remarquables par la pureté du style, la finesse des idées, la richesse et la clarté des images. Célèbre à quinze ans, dans sa ville natale, le jeune Halleck semblait prédestiné à la carrière littéraire. Mais l'enfant sublime était un esprit sagace et n'avait aucun goût pour les alternatives fiévreuses de l'existence artistique. Bien différent de nos orgueilleux rêveurs dont l'aire est toujours située sur des pics, il s'installa modestement dans la vie bourgeoise et se fit *commis de magasin* d'abord à Guilford, sa patrie, puis à Richmond (Virginie), et enfin à New-York. Plus tard, il entra dans une maison de banque, et devint l'homme de confiance du célèbre Astor, un des plus riches capitalistes des Etats-Unis. Ce n'é-

ınt par nécessité, mais par goût qu'Halleck se
it dans ces fonctions subalternes. Il croyait
.cèrement faire plus d'honneur à la poésie, en
sacrant avec pleine liberté d'esprit ses heures
r. Chez nous, l'écrivain, *pour assurer son indé-
ce*, demande une place au gouvernement ou
: pour une héritière pourvue d'une grosse dot.
k ne réclama rien à la société et voulut gagner
par lui-même. Dans des fonctions obscures,
conquérir l'estime et le respect de tous. La
le suivit, amante fidèle, au fond d'un comptoir.
/e humoristique charma deux générations, et
ique, par un hommage national, vient de lui
une statue dans le Central Park de New-York.

eck avait vingt-deux ans quand éclata la
de 1812, entre l'Angleterre et les Etats-Unis.
.lement du tambour, des myriades de héros
nt des officines commerciales pour revêtir l'u-
e et confondre l'orgueil britannique. Halleck
it cette contagion guerrrière et s'enrôla dans
ment de volontaires, appelé *Iron-Grey* (gris de
nt tous les exploits se bornèrent à bivaquer
ois dans la banlieue de New-York. Pendant
irs, le jeune poète composa sur cette campa-
e ode burlesque, intitulée *Iron-Grey*, qui fit en
es mois le tour des Etats-Unis et fixa le type
at-citoyen dans toutes les mémoires. Rendu
e civile, Halleck publia son poème : *Jeune
te*, dont la forme originale et la finesse sarcas-
tirèrent définitivement sur lui l'attention du
ettré. Dans cette composition, Halleck em-
avec un rare bonheur la forme du symbole,

et personnifiait son pays dans un adolescent de quatorze ans (l'âge du siècle). Rien de pur comme son front et comme les lignes de son beau visage. Ses boucles soyeuses flottent autour de ses bras mollement arrondis. Les vents retiennent leur haleine, les ruisseaux éteignent leur murmure pour ne pas troubler son sommeil. Près de lui, dans le sentier qui serpente, passent les villageois, sortant de l'église; ils le contemplent avec émotion. Le pasteur s'arrête attendri. La vue de cet enfant lui rappelle le fils qu'il a perdu, l'année précédente. Les yeux pleins de larmes, il bénit le chérubin endormi.

" Qu'il vive, s'écrie-t-il, pour prier, aimer, pour
" admirer l'œuvre du Créateur, pour me remplacer
" dans l'œuvre évangélique, quand je dormirai sous
" la tombe."

Un instant après, des soldats surviennent et se groupent avec respect autour de l'enfant; leur chef, un vétéran de l'Indépendance, évoque le souvenir des anciennes batailles; il est fier d'avoir combattu l'oppression, d'avoir versé son sang, et d'avoir contribué, par ses blessures, à la sérénité de ce sommeil séraphique:

" Puisse l'enfant, dit-il, rivaliser avec la valeur de
" ses pères; puisse-t-il accomplir d'aussi nobles ex-
" ploits pendant sa vie et même en succombant avec
" gloire sur le champ d'honneur. C'est dans cet
" espoir que nous parcourons le sentier de la guerre,
" que nous acceptons la lutte austère du devoir, et
" que nous quittons les berceaux enchantés de l'a-
" mour pour la dure couche des forêts et des champs."

Un instant après, le gracieux Endymion s'éveille sous le baiser embaumé d'une jeune fille ! O stupeur ! O déception ! Dans ce corps angélique est un cœur blasé, flétri par une précoce expérience et par de sordides calculs. Ce vieillard imberbe nous décrit dans un monologue humoristique ses peines, ses désillusions, ses déchirements :

" J'aimai, dit-il, une déité cruelle ! Elle m'a congédié en me fermant la porte de son éden insensible ; et moi, victime des traits mortels de l'amour, je me rendis à l'opéra, le cœur brisé... Et maintenant, adieu, poésie ! Je veux être un grand capitaine, un poète, un professeur illustre. Mais non ! Je vais avoir quinze ans, j'ai vu le monde, j'ai été vu par le monde, et maintenant, au soir de ma vie, calme, impassible, il ne me reste plus qu'à remplir un auguste devoir ; je me courbe obéissant sous cette loi et... je vais épouser une femme riche."

Ce mélange habile de sentiment et de persiflage offre une analogie frappante avec les *Reisebilder*, avec *Atta-Troll* et les productions les plus originales d'Henri Heine. Mais observons qu'Halleck était très antérieur en date ; il n'imitait pas, n'ayant devant les yeux aucun modèle de ce genre. L'inspiration jaillissait chez lui spontanément comme chez tous les esprits créateurs. Son *Américain* est une parodie très réussie de *Childe-Harold*, de *Manfred*, et résume, sous une forme saisissante, toute une série d'observations justes et profondes. La transition inattendue de la pastorale à la satire frappe l'esprit comme une catastrophe. Cette tranformation de l'en-

fance en décrépitude produit l'effet d'un conte fantastique.

Au point de vue national, *la Jeune Amérique* offre un intérêt particulier; car on y trouve un des traits les plus saillants de la société des Etats-Unis. L'enfance, dans ce pays, est précoce. Son flegme, son sang-froid, l'aplomb et le sans-gêne de ses manières sont, pour l'étranger, un sujet perpétuel de surprise. Ne réclamant nuls soins, nulle sollicitude, c'est par sa force, son énergie virtuelle qu'elle prétend elle-même s'élever. Les caresses pour l'enfant américain sont presque une offense : il les repousse avec un air méprisant. Son regard dur et perçant se fixe, sans timidité, sur les personnes d'un âge mûr. Il ne ressent pour elles nul respect et ne leur demande nulle leçon. Il a bien plus de confiance dans ses calculs personnels. Quand à la sympathie, il n'en attend de personne et n'émet pas, sur le marché, ce genre de monnaie. Ses parents n'ont sur lui que peu d'influence ; car dans la famille américaine chaque membre vit isolé des autres. L'amour, la tendresse, n'ont pas d'effusion ni de rayonnement. Sa mère est pour lui l'objet d'une vénération extérieure et purement formaliste. Son père, *the old governor*, est l'homme d'affaires de la maison ; sa mission est de procurer à tous le comfort et le luxe, mais il n'a sur sa descendance aucune juridiction. *Trahit sua quemque voluptas;* filles ou garçons, chacun suit ses goûts, ses inclinations personnelles et se constitue une vie à part, en dehors du toit domestique. Dans cet abandon, dans ce jeûne d'affetions régulières, l'âme erre à l'aventure et n'offre aux impulsions du cœur aucune

résistance. Aussi les passions prématurées sont-elles très fréquentes. Des adolescents, des enfants même se précipitent avec une sorte d'ivresse dans les émotions de l'amour. Au lieu de jouer aux barres, à la balle, au cheval fondu, ils ont des *Sweetheart*, c'est-à-dire des bien-aimées, dont les regards, les sourires, les caprices, excitent des paroxysmes de joie ou de désespoir. On voit ces couples de bambins amoureux se promener sous les ombrages, aux bords des rivières, prendre la nature à témoin, s'écrire, échanger des gages de tendresse, des serments de fidélité, parodier toutes les formules de la passion la plus vive. Souvent la coquetterie féminine intervient dans ces liaisons précoces et provoque des orages, agitations malsaines qui secouent profondément ces frêles organismes. Parfois le dénouement est tragique: exaltés jusqu'au délire, ces amours enfantins aboutissent au meurtre, au suicide, aux égarements les plus monstrueux. Chez le plus grand nombre, ce qui périt, c'est la faculté d'aimer. La fièvre tombée, que peut-il rester dans les cœurs où la source des nobles inspirations est tarie ? Le dessèchement, l'amertume et l'amour du gain.

Vers la même époque, Halleck s'était lié avec un jeune homme d'une santé très délicate et d'un talent fort original, nommé Rodman Drake. De cette amitié naquit une production poétique assez singulière, qui parut sous forme périodique dans un journal de New-York, et qui se nommait les *Croasseurs* (Croakers). C'étaient des pièces légères, s'inspirant au hasard de tous les caprices du jour, de la mode, des théâtres, des frivolités mondaines, parfois aussi des élections

et des intrigues politiques, fixant, transfigurant toutes ces silhouettes banales avec une gravité sarcastique. Comme finesse et comme légèreté d'allures, les *Croakers* rappellent nos sonnets et nos madrigaux de l'ancien régime, mais avec plus de portée intellectuelle et de verve caustique. On y trouve aussi la note byronienne, mais sans pose théâtrale et sans affectation de mélancolie. Parfois des réminiscences d'Horace ou des couplets à la façon de Béranger ; tels sont les vers adressés à une vieille coquette :

Parcius junctas quatiunt fenestras

" Ah ! Chloé, tu n'est plus, à chaque partie et à
" chaque bal, la gaie reine du jour. Cette lèvre qui
" jetait un sourire si attrayant sur toute chose, ne
" trouve plus personne qui reconnaisse son pouvoir.
" Tu ne brises plus les cœurs des dandies. Aucun
" poète ne t'adore plus dans ses rimes. Plus de bil-
" lets doux pour enchanter tes loisirs, plus de séré-
" nades pour interrompre le repos aujourd'hui trop
" uniforme de tes rêves.

" La dissipation a obscurci ces yeux qui brillaient
" comme des perles de l'Océan. Ta gorge est encore
" belle, mais ses mouvements ondulés ne produisent
" plus de commotion. Pâles sont ces rubis où l'amour
" avait répandu à profusion ses enivrements. Les
" rides que le temps a creusées plus haut se couvrent
" vainement de fausses tresses.

" L'automne est sur toi. La farouche médisance
" hâtera l'évanouissement de ta gloire. Bientôt le
" désappointement te fera descendre au parterre.

" L'état de vieille fille finira lugubrement ton his-
" toire. Pour moi, échappé depuis longtemps de tes
" rets, je m'enrôle dans le bataillon des railleurs ; au
" lieu de versets d'amour, je rime des *croassements.*"

Voici maintenant de mordantes railleries sur les hommes publics :

" Que l'envie, la médisance, le dénigrement, arrê-
" tent leurs langues venimeuses et leurs clameurs
" discordantes ; qu'elles cessent d'appeler ces fils de
" l'éloquence un ramas d'écoliers épelant et balbu-
" tiant leur leçon. Quelle vaine injure ! Dans leurs
" graves débats, ils ont mis en équilibre l'Eglise et
" l'Etat, avec des paroles puissantes, des regards de
" sages. Leurs sourires gracieux, répandus au delà
" des mers, ont consolé Napoléon sur son rocher, les
" femmes du sultan, au travers des barreaux de leur
" cage."

Plus loin des réminiscences d'*Iron-Grey*, c'est-à-dire des compliments ironiques aux miliciens qui paradent sur les avenues :

" Guerriers illustres, qui ont su conquérir des com-
" missions parcheminées et des épaulettes d'or. Quel
" bonheur de contempler ces jeunes nourrissons de
" la gloire, avec leurs ceinturons cramoisis, leurs col-
" lets de flamme, leurs shakos enchanteurs, leurs
" divins boutons, le drap superfin de leurs uniformes,
" déployant autour de nous leurs paillettes brillantes,
" tutélaires de notre liberté, aussi fiers qu'un garçon
" qui met sa première paire de culottes ! Vive, vive la
" milice ! Depuis le sergent jusqu'au tambour, ils ont

" l'air de vieux soldats chevaleresques et sauvages. " Les belles de Park-Place se disputent l'honneur de " récompenser les prouesses qu'ils ont promis d'ac- " complir. Que les poètes d'Europe vantent leurs " César et leurs Bonaparte. Nous avons, nous, les " noms illustres des Laight, des Ward-Bogardus et " puis... ce génie qui promet tant : le brave colonel " Pell."

La jeune Amérique se complaisait, paraît-il, dans les exhibitions militaires. Que serait-ce si les auteurs des *Croakers* vivaient de nos jours, s'ils voyaient des francs-maçons se déployer sous leurs yeux, en uniformes, bottes montantes, tricornes, épées nues, au nombre de vingt-cinq mille hommes et ravir par leurs allures belliqueuses les belles d'Union-Square et de la Cinquième Avenue !

Dans le même recueil, de fines épigrammes sont décochées aux quakers, " qui distribuent d'une main des bibles, de l'autre des pilules, et s'avancent, avec " un sourire pieux, vers le pouvoir, le profit, la répu- " tation." Voici enfin, comme bouquet, des vers sur l'inauguration d'un théâtre.

" Rebâti à neuf, supérieur à l'ancien, comme la " nouvelle Constitution à sa devancière ; tout y est " neuf, les costumes, les archets de violons, les figu- " rants rasés de frais et pourvus du droit de suffrage. " Il y a aussi un tonnerre neuf, plusieurs pièces nou- " velles, un magnifique tapis de flanelle verte pour " les gazons. Enfin ce théâtre, dernier progrès, est " pourvu d'un *speaker*, pour démontrer ses mérites. " En effet, l'éloquence gouverne les hommes et parti-

" culièrement l'Amérique. Qui démontre à l'univers
" que nous battons les Anglais par l'épée, le ciseau,
" la brosse ou la plume, à leur choix ? C'est le dis-
" cours de M. Adam, prononcé le 4 juillet."

Toutes les prétentions, tous les ridicules, tous les genres de pharisaïsmes sont saisis au vif et reproduits dans une série de traits délicats, où l'ironie est agréablement cachée sous la politesse. Dans chaque esquisse, on sent une main habile qui transforme sans effort le héros ou l'idole du jour en caricature et fait rire à ses dépens sans qu'il ait le droit de se formaliser. C'est la leçon de la satire donnée, sans amertume, avec urbanité et bon ton. C'est donc avec raison que les *Croakers* ont marqué dans l'histoire littéraire des Etats-Unis. Cette production légère a contribué d'une manière sensible aux progrès du goût.

Les *Croakers* parurent longtemps sous le voile de l'anonyme. L'éditeur même de l'*Evening Post*, Coleman, qui leur ouvrait ses colonnes, ignorait le nom des auteurs. Un soir, ils se présentèrent chez lui : " Je suis M. Croaker, dit Halleck et voici M. Croaker " Junior.—Est-il possible ? répondit Coleman ; j'igno- " rais que nous eussions en Amérique de pareils " talents." Les deux poètes étaient si bien fondus l'un dans l'autre que leurs personnalités étaient méconnaissables ; on les appelait Pythias et Damon. Rodman-Drake, le collaborateur d'Halleck, était un esprit des mieux doués. Un poème fantaisiste, *the Culprit fair*, venait de lui conquérir une situation à part dans l'estime publique, quand il mourut, à la fleur de l'âge, à la Nouvelle-Orléans, enlevé par une phthisie. Halleck pleura sa mort dans des strophes émues :

" Que le gazon, dit-il, soit vert au-dessus de toi,
" ami de mes meilleurs jours. Personne ne t'a connu
" que pour t'aimer et ne t'a nommé que pour te
" montrer de l'estime.

" Quand tu mourus, des larmes coulèrent d'yeux
" non accoutumés à pleurer, et longtemps la place
" où tu reposes sera arrosée de pleurs. Et moi qui,
" chaque jour, m'éveillais pour placer ma main dans
" la tienne, moi qui partageais ta joie et ta douleur,
" ce serait mon devoir de tresser une couronne de
" myrte autour de ton front décoloré, mais je l'ai
" essayé vainement. Cela dépasse mes forces, quand
" ton souvenir m'arrache des sanglots, quand ni ma
" pensée ni mes paroles ne sont libres. Trop pro-
" fondément est enfoncée la douleur qui porte le
" deuil d'un homme tel que toi."

Pour un talent, comme celui d'Halleck, les *Croakers* n'étaient qu'un prélude. Sa muse devait prendre un essor plus puissant et revêtir une forme plus originale, moins fugitive, pour donner au monde lettré sa juste mesure. Le poème de *Fanny* combla cette lacune, en déployant le talent d'Halleck dans toute son ampleur.

Peu d'ouvrages littéraires ont été conçus d'une manière plus paradoxale. Tous les procédés de la poésie contemporaine ont été mis de côté comme des trucs ou des friperies démodées. Point de héros langoureux ni de belles sentimentales, point de perspectives romantiques à la Walter Scott, point d'effets crépusculaires sur des ruines gothiques, comme dans Tennyson. Le sujet, c'est, dans toute sa nudité, le

vrai, le seul drame moderne, le *to be or not to be*, dégagé des oripeaux dont le couvre notre hypocrisie. Le cadre est la bourse de New-York ; les péripéties sont les variations d'un bilan ; la catastrophe est une faillite ! Eh oui ! ce sont de grands, d'immenses événements ; et soyons de bonne foi, humanitaires, philosophes, artistes, hommes d'Etat, les seuls qui nous intéressent véritablement, qui fassent palpiter nos cœurs d'élite ! Tous les autres sont des amusements, des jeux d'esprit ou des effets de théâtre. Le héros de *Fanny* n'a rien de commun avec René, Manfred ou Lara. C'est un négociant, un marchand de nouveautés (*dry goods retail*) que les petits profits ont élevé jusqu'au capital, et qui, par l'agiotage ou l'usure, a pris rang parmi les princes de la finance dans Wallstreet. Le poète ne le dépeint pas. A quoi bon ? Est-il beau ou laid, sot ou spirituel, distingué ou vulgaire ? A-t-il de l'idéal ? Sait-il l'orthographe ? Problèmes indifférents. Il est riche ; il est la force, le mouvement, le succès, la vie. Entrepreneurs, spéculateurs, publicistes, poètes, gravitent autour de lui, comme autour d'un foyer lumineux, recevant de lui la chaleur et l'inspiration. Ses plaisanteries sont exquises ; il chante des chansons patriotiques, et l'on reconnaît dans sa voix cette pureté, cet éclat qui montrent l'homme de goût, le connaisseur délicat. Il aime à contempler les paysages grandioses, à se placer en face de l'abîme, tout comme un disciple de lord Byron. Il aime le murmure des vagues contre les rochers. Quelle âme ouverte aux émotions généreuses ! Il fait des vers ! Dans un journal qu'il subventionne, il s'initie aux arcanes des sciences politiques, à l'art de conduire les hommes. Bientôt, il

ressent les ardeurs de l'apostolat; il veut dévouer sa vie, sa fortune, son honneur au bien public, bref! il devient candidat pour les fonctions d'alderman. En France, la Légion d'honneur eût depuis longtemps récompensé son mérite. Et sa fille? Oh! quelle créature suave! Quelle exquise sensibilité quand, nonchalamment assise dans une avant-scène, elle daigne applaudir un ténor avec le bout de son éventail! Elle est admirée, fêtée! toute une cour de soupirants se prosterne devant ses caprices. Son nom, son portrait, servent de frontispice aux romances du jour. Ses toilettes font la gloire de plusieurs modistes et sont célébrées par cinquante Apollons. Elle est le roman, la poésie, l'idéal; c'est-à-dire qu'elle est égoïste, hautaine et considère le genre humain comme créé pour l'idolâtrer. Cette royauté apparaît radieuse, éblouissante dans un bal donné par son père, où "tout "New-York," l'*élite* de la banque, des hommes d'Etat, *des officiers de milice*, se trouve réunie. Les regards de Fanny subjuguent, fascinent tout un peuple d'adorateurs. Tous ses rêves semblent réalisés. Près d'elle, son père, en habit bleu, les cheveux poudrés, a l'air imposant d'un prince. Ses fréquents jeux de mots excitent des éclats de rire et des bravos frénétiques. Tout est joie, fête, tout scintille et fait auréole autour de ces deux favoris du ciel. Cependant le père de Fanny a des distractions, sur son front semble planer un nuage. Des chuchotements mystérieux circulent dans l'assemblée. Soudain un candélabre se détache. Des cris s'élèvent; la compagnie se retire. Le lendemain, des messages sinistres, des figures longues envahissent l'élégant cottage: un huissier arrive avec des billets protestés! Le héros est en faillite, ses

traites reviennent impayées. On devine le reste. Pendant deux jours, la catastrophe est le sujet de toutes les conversations, dans les tavernes, les thés. Le troisième jour, une nouvelle plus étonnante défraye les oisifs : la maison est à louer. Le quatrième jour, Fanny et son père sont complètement oubliés.

" Où sont-ils maintenant? Où vivent-ils d'air et " d'espérance? Nul ne le sait. Où demeurent les " grands, les puissants du jour? le marbre et la ru- " meur populaire le proclament. Mais où se réfugie " le pauvre orgueilleux? Nul ne le saura jamais de " ses lèvres. O pauvre Fanny! qu'est-elle devenue? " Je la rencontrai hier, ses yeux étaient humides. A " ma vue, elle sourit faiblement et m'annonça qu'elle " avait lu le rapport du trésorier dans la gazette, le " discours de Mac-Intyre et le poème de Campbell, " intitulé : *L'amour est couché sanglant!* Elle portait " un châle qui n'était pas un cachemire ; s'il lui avait " coûté cinq dollars, elle l'avait payé cher.

" Son père a demandé, sans succès, une place au " gouvernement d'Albany. Depuis cette époque, il " se promène dans Broadway, se comparant à Marius, " à Pompée, à Bélisaire et à Bonaparte."

On voit par cet exposé que la conception est ancienne. L'Amérique a fait de notables progrès depuis soixante ans, et les conséquences d'une faillite sont aujourd'hui moins tragiques. Ce n'est plus une catastrophe, mais un moyen de fortune. L'abîme s'est changé en marchepied, péristyle obligé de toutes les grandeurs. De nos jours, le père de Fanny, au lieu de pleurer sur le protêt de ses traites, eût entonné un

hymne de triomphe : *Mutor in alitem*, eût-il dit. Je sens les ailes qui me poussent. Je m'élève vers les régions transcendantes. Ses amis de la veille ne l'eussent pas abandonné. Bien, au contraire, ils seraient venus pour le féliciter et placer chez lui leur argent, ayant dans son habileté beaucoup plus de confiance que la veille. Mais l'Amérique de 1819, si rouée, si *smart* qu'elle se crût, n'était qu'une écolière auprès des Carpet-baggers, des héros du Backpay et du Tammany-Ring.

Le mérite et la portée de cet élégant poème furent immédiatement saisis du public. Le succès en fut immédiat; la vogue éclatante. Quelques semaines après sa publication, Halleck se trouvait, pour affaires de commerce, à Albany, et venait de s'asseoir incognito dans la salle commune d'un hôtel, quand le gouverneur de l'Etat de New-York, M. Lévis, entra et demanda la permission de lire à l'assistance un poème satirique, *a glorious satirical poem*, qui venait de paraître. La lecture de *Fanny* eut lieu, aux applaudissements de toute l'assemblée, pendant que l'auteur inconnu jouissait silencieusement de sa gloire. Peu d'auteurs, en cette circonstance, eussent résisté à la tentation de dire : *Me, me! adsum qui feci.* Mais Halleck, esprit réservé, discret, fuyait les ovations et se dérobait aux louanges. Il quitta la réunion sans s'être fait connaître. C'était une de ces natures exquises dans leur délicatesse, qui savourent solitairement les pures jouissances de l'art, indifférentes à celles du bruit et de la renommée. *Fanny* eut de suite plusieurs éditions aux Etats-Unis et en Angleterre. Les critiques, déconcertés par l'anonyme, l'at-

tribuèrent successivement à plusieurs illustrations poétiques de l'époque, pendant que l'auteur s'amusait, avec ses intimes, de la curiosité et des méprises du public. Dans aucune conversation, on ne l'entendit, de sa vie, faire allusion à ses vers.

Par l'imagination, le sentiment, la hardiesse d'allures, Halleck pouvait être revendiqué par les romantiques; mais son bon sens et sa sincérité répudièrent toujours la mélancolie théâtrale, les poses élégiaques, les airs farouches, incompris, dédaigneux, mis à la mode par le byronisme. Sa rêverie ne dégénère pas en langueur; toujours une pointe d'ironie la relève, comme pour faire ressortir le contraste viril du devoir avec les énervantes sollicitations du désir. Sceptique aux sentiments artificiels, il ne partagea jamais l'engouement de sa génération pour le moyen âge et la chevalerie. Dans une ode humoristique *Alnwick-Castle*, il raille spirituellement la superstition des châteaux gothiques et les airs vaporeux de leurs modernes châtelains.

" Nous ne sommes plus, dit-il, à l'époque romanti-
" que, si belle dans les rimes de Spencer, si éblouis-
" sante pour l'enfant dans ses rêves. De nos jours, la
" raison a détrôné la fable. Nos chevaliers ne sont pas
" ceux de la Table-Ronde. Ils procèdent, non de
" Rob-Roy, mais du bailli Jarvie. Nous sommes dans
" l'ère si justement appelée par notre président,
" Monroë, l'*ère des bons sentiments*. Le highlander,
" l'ennemi le plus acharné des lois modernes, a suc-
" combé sous leurs coups, consenti à se laisser taxer,
" à voter, à mettre des pantalons et des redingotes ; il
" a cessé de voler des bestiaux. Lord Stafford ex-

" ployée l'armée persane; dans ces lieux, la terre
" joyeuse s'est abreuvée de leur sang, au jour radieux
" de Platées. En respirant cette atmosphère impré-
" gnée de souvenirs si glorieux, les fils de ces illustres
" vainqueurs arment leurs bras pour frapper, leurs
" courages pour oser.

" Une heure s'est passée. Le Turc s'éveille; sa
" vision brillante a été le dernier de ses rêves; il
" s'éveille pour entendre ses sentinelles crier aux
" armes. Ils arrivent. La Grèce! la Grèce! Il
" s'éveille pour mourir au milieu des flammes et
" de la fumée, des clameurs, des coups de sabres et de
" fusils. Les décharges meurtrières se succèdent ra-
" pides et serrées comme les roulements du tonnerre
" dans les nuages autour d'une montagne; on entend
" Bozzaris, d'une voix claire comme le son d'une
" trompette, animer ses compagnons au combat:
" Frappez, jusqu'à ce que le dernier de nos ennemis
" ait rendu l'âme; frappez, pour vos autels, pour vos
" foyers; frappez pour les tombeaux verdoyants de
" vos ancêtres, pour Dieu, pour votre pays natal.

" Ils combattent longtemps comme des braves, ils
" jonchent le sol de musulmans massacrés, ils sont
" vainqueurs; mais Bozzaris est tombé sanglant. Les
" rares survivants de sa troupe l'aperçoivent étendu
" et souriant encore, quand retentit le victorieux
" hourrah et que le glorieux champ de bataille est
" devenu leur conquête. Ils voient ses paupières
" fermées par une mort tranquille, comme par le
" repos de la nuit; telles sont les fleurs après le cou-
" cher du soleil.

" O Mort, viens dans la chambre nuptiale, viens " trouver la mère, quand elle savoure pour la pre- " mière fois la respiration de son premier-né : viens " quand la pestilence a rompu les digues qui la te- " naient prisonnière, et qu'elle frappe à coups redou- " blés sur nos cités populeuses ; viens sous la forme " lugubre de la phthisie ; viens dans un tremble- " ment de terre, dans une tempête de l'Océan ; viens " quand le cœur bat avec force et chaleur parmi les " chants d'un banquet, la danse et le vin ; alors, tu " apparais terrible ; les larmes, les gémissements, le " cercueil, tout l'appareil des rêves lugubres, les vi- " sions sinistres de l'agonie te servent de cortège.

" Mais au héros dont l'épée vient de vaincre pour " la liberté, ta voix résonne comme la parole du " prophète ; dans ton accent caverneux sont renfer- " mées les millions d'actions de grâces que la posté- " rité lui réserve. Viens, quand sa mission de gloire " est accomplie ; viens avec la feuille de laurier ache- " tée par son sang ; viens à l'heure du couronnement " suprême ; et le spectacle de ton regard sera salué " par lui, comme la vue du ciel et des étoiles par le " prisonnier. Ton étreinte lui est douce comme la " main d'un frère dans un pays étranger. Ton appel " est le bienvenu, comme le cri annonçant les îles " indiennes le fut au Génois, chercheur de mondes " nouveaux ; quand le vent de terre, envoyé par les " bois des palmiers, par les bosquets d'orangers et " des champs d'aloès souffla sur les mers d'Haïti.

" Bozzaris ! repose avec les héros enfantés par la " Grèce et célébrés par elle aux temps de sa gloire ! " Ses tombes les plus illustres n'ont rien de plus glo- " rieux que la tienne.

" Elle n'a pas fait flotter sur toi les draperies " noires d'un catafalque et ces panaches pareils aux " branches tordues d'un cyprès ; elle ne t'a pas donné " le faste d'un deuil païen, ni l'inanité d'un tombeau " fastueux ; mais elle se souvient de toi comme d'un " bien aimé, parti pour un temps et qui doit revenir. " C'est pour toi que la lyre de ses poètes est applau- " die, que le marbre de ses carrières est façonné, que " sa musique frémit palpitante, pour toi que résonne " la cloche consacrée aux anniversaires. Ton nom " est le premier que balbutient les lèvres enfantines ; " la chaumière et le palais le redisent quand l'heure " ramène la prière du soir. Il anime ses défenseurs " quand ils font tête à l'ennemi, et redouble la vigueur " de leurs coups. Et quand la jeune promise tremble " pour son fiancé, espoir de ses jeunes années, le " souvenir de ton destin séche ses larmes.

" Et elle, la mère de tes enfants, si dans ses yeux " et sur ses joues se lit la douleur dont elle ne veut " point parler, ainsi que la mémoire de ses joies en- " sevelies, assise à côté de ta propre mère, devant son " foyer assiégé par de nombreux pèlerins, elle parlera " de toi sans pousser un soupir ; car la liberté, la " gloire, t'ont placé au rang des élus, aux noms im- " mortels, qui sont nés pour ne pas mourir."

Nous sommes bien revenus du philhellénisme ; les palicares sont absolument démodés, et toutes les tirades de certains journaux en faveur de leurs descendants sont accueillies par notre génération avec un amer sourire. De cruels mécomptes peuvent expliquer ce désenchantement. Par malheur, nos croyances et nos illusions ont sombré dans le même nau-

frage. Dupes d'hypocrisies et d'impostures si nombreuses, nous sommes devenus sceptiques pour le dévouement, l'abnégation, l'héroïsme ou du moins, nous ne les reconnaissons plus dans leur simplicité naturelle; nous leur demandons des violences, des convulsions et des tours de force; pour croire à leur existence, nous voulons leur voir l'écume à la bouche. Etrange contradiction de notre nihilisme! Nous nions les grandeurs de la foi chrétienne, nous la reléguons parmi les superstitions et nous attribuons aux horreurs révolutionnaires une vertu mystique. La muse de notre démocratie est-elle donc une Némésis, toujours possédée par le démon de la haine? Implacable contre les grands et les riches, elle les poursuit de ses invectives et ne rêve que leur châtiment. Sa lyre n'exhale qu'imprécations et menaces de mort. Eh bien! n'en déplaise à nos professeurs de jacobinisme, jamais le patriotisme n'adoptera pour expression ces violences révolutionnaires. Il aimera toujors mieux se reconnaître dans la noblesse d'idées et d'images qui distingue *Marco Bozzaris*.

En face d'un héros tel que Bozzaris, Halleck s'élevait sans effort à la plus haute poésie, mais devant nos vulgarités bourgeoises, nos vertus bouffies et nos stérilités emphatiques, l'ode satirique était sa forme de prédilection. Une de ses plus originales productions dans ce genre est *Red Jacket* (jaquette rouge), surnom du chef d'une tribu indienne, les Tuscaroras.

Red Jacket fut l'adieu d'Halleck à la muse. A quarante ans, c'est-à-dire à l'âge des grandes inspirations, ce talent si pur, si sûr de lui-même, quitta la carrière poétique, pour se consacrer exclusivement au

commerce, dans une position subalterne. Il vécut ainsi trente-sept ans, fuyant sa propre célébrité, sourd aux louanges, charmant un petit cercle d'intimes par son atticisme, sa bonhomie séduisante, la grâce de son caractère et les nobles qualités de son cœur. " Avec ses amis, disait Edgard Poë, il est tout ardeur, " enthousiasme et cordialité, mais dans le monde il " ne se livre qu'avec une grande répugnance et dans " de rares occasions. L'amour de la solitude paraît " être sa passion dominante." Bien fait et d'une figure expressive, Halleck réunissait toutes les conditions pour plaire au beau sexe. Il se vit parfois l'objet d'avances très flatteuses. Des déclarations en vers et en prose lui furent faites et le poursuivirent dans ses occupations, à la ville, à la campagne, avec cette ténacité que savent déployer les Américaines, dans ces sortes de négociations. Une quakeresse fort riche et fort belle, assure-t-on, s'éprit de lui sur la lecture de ses vers et lui écrivit pendant deux ans, de Cincinnati, dans l'espoir de toucher son cœur et de l'amener à des propositions matrimoniales. Halleck déclina modestement toutes ces offres. Jamais il n'y fit la moindre allusion ; jamais on ne put surprendre dans ses écrits ou dans ses paroles le moindre vestige de cette fatuité qui donne à nos auteurs contemporains un air de famille si fade et si ridicule.

Il eût pu facilement se faire un marchepied de sa réputation littéraire pour entrer dans la politique, où l'influence de son patron, M. Astor, et ses relations personnelles auraient assuré son succès. Mais sa réserve, son désintéressement, sa délicatesse invincible l'éloignèrent toujours de la vie publique. En-

nemi des sophistes et des sycophantes, supérieur aux préjugés et à l'orgueil national, il avouait son peu de goût pour les institutions des Etats-Unis et son peu de confiance en leur avenir. " La démocratie, disait-" il, est un dissolvant. Seul, le principe d'antorité " peut donner aux Etats l'ordre et la discipline, bases " de toute grandeur." Puritain de naissance et d'éducation, comme tous les enfants du Connecticut, il confessait hardiment ses sympathies pour la religion catholique, et prétendait que tout juge impartial, tout esprit vraiment religieux devait en proclamer la prééminence.

Mort en 1867, Fitz-Green Halleck est aujourd'hui l'un des poètes les plus populaires des Etats-Unis. Ses poèmes, peu nombreux, figurent presque tous parmi les monuments de la langue.



M. HOLMES

AVEC des qualités si originales et si séduisantes, Halleck devait facilement faire école. Plusieurs poètes américains se sont approprié plus ou moins heureusement ses procédés et sa forme. Parmi ses émules, le plus distingué, sans comparaison, est M. Ollivier Wendell Holmes (né à Cambridge, en 1809), qui cumule avec un succès éclatant, depuis un demi-siècle, le culte d'Apollon avec celui d'Esculape. Caractère fantaisiste, esprit piquant, investigateur, M. Holmes réunit des qualités qui passent généralement pour peu conciliables, et cultive avec le même succès la science et la poésie. Professeur d'anatomie à l'université de Boston, il s'est rendu célèbre par des travaux de premier ordre sur les fonctions du cerveau. Son ouvrage principal, intitulé : *Mécanisme dans la pensée et dans la morale*, fait autorité dans l'Amérique médicale. Ses poésies empruntent à ses travaux professionnels certaine précision descriptive, et surtout l'allure, la fermeté des conceptions et de la méthode empirique. Chez lui, point de poses mélancoliques ni de plaintes sur la destinée ; nulle aspiration inquiète vers l'idéal ou vers l'absolu. Le poète accepte le monde tel qu'il est ; non pas qu'il soit optimiste, il

en voit clairement les imperfections et toutes les misères, mais la philosophie et la science le rendent invulnérable. Il traverse en souriant les épreuves où succombent les sensibilités ordinaires. Dans cette nature spéculative, l'amour ne peut causer d'orages, et si les belles l'intéressent, c'est sans troubler son repos. En somme qu'ést-ce que l'amour pour le médecin ?. Un gonflement du muscle vulgairement appelé cœur. Voici maintenant l'inspiration qu'y puise le poète.

LE STÉTHOSCOPE

" Six jeunes filles minces et frêles recevaient les " soins d'un jeune docteur. Chacune était pâle, dé- " faillante. La respiration leur manquait pour mon- " ter un escalier. Toutes faisaient rimer " soupir " et " mourir," digéraient mal leurs puddings, leurs tar- " tines de beurre et passaient leurs temps sur les " crayons et les aquarelles. Leurs petits cœurs fai- " saient de tels bonds qu'ils effrayaient et faisaient " bourdonner les insectes. Aussi le médecin, penché " sur leurs poitrines, trouvait-il le râle sifflant et le " râle sonore. Il branla la tête : " C'est une grave " affection, j'ai bien peur que vous ne mourriez toutes. " Une autopsie *post mortem* sera nécessaire pour con- " soler vos amis." Les six demoiselles pleurèrent " bien fort ; ce qui eut tant d'influence sur six jeunes " gens, que chacun avoua sa tendre flamme, et les " six jeunes personnes guérirent. Le pauvre jeune " docteur en pâlit. Le prix du stéthoscope baissa, il " obligé d'aller exercer son art au village."

Seule, l'image évanouie d'une grisette peut arracher momentanément cette âme de carabin à sa sécheresse scientifique et faire vibrer quelques notes sentimentales sur sa lyre :

" O Clémence, quand je te vis pour la dernière fois,
" rue de Seine, quand ta gracieuse forme disparut au
" détour d'une rue : " Nous nous reverrons," te dis-
" je ; je ne soupçonnais pas que dans mon regard in-
" indolent se fixait pour la dernière fois ton image,
" ne laissant dans ma mémoire enivrée qu'une ombre
" et qu'un nom. Mes lèvres avaient enseigné ta
" voix à répéter timidement quelques syllabes étran-
" gères : ces essais charmants qui toujours amenaient
" de nouvelles roses sur tes joues, les nattes dénouées
" de tes cheveux, penchées sur ma couche et sur mes
" souffrances, tout, tout serait revenu plus doux et
" plus enchanteur... Oh ! si nous avions pu nous
" revoir ! "

En résumé, sur cette nature de savant la volupté n'a qu'une prise passagère ; chez lui, la femme et l'amour n'occupent qu'une place inférieure. Sa Laure, sa Béatrice, c'est la science. Elle seule possède sa foi, sa tendresse, lui donne le souffle et l'inspiration. Dans tous ses poèmes, dans ses sonnets, ses bluettes, dans les éclosions les plus fugitives de sa muse, se dresse un problème scientifique. Un madrigal se termine par une leçon de physique :

" Cher ange, un regard n'est que le reflet d'un
" rayon de lumière. Une parole, quelqu'en soit le son,
" est une vibration de l'air. Nous nous rencontrons et
" nous nous séparons comme les vagues de la mer,

" allant d'une course inconsciente, sans autre espoir
" que de nous mêler, encore une fois, dans le lointain
" Océan. Une ligne est tirée qui limite le lever et le
" coucher de notre soleil. Le matin s'est levé pour
" nous dans les nuages et dans l'ombre. Le jour se
" ferme au milieu du même brouillard, et pas la
" moindre lueur ne vient nous révéler où se termine
" notre soir."

L'embarras du cœur entre une brune et une blonde est intitulé le dilemme, et s'analyse comme un problème de géométrie. L'amour et ses agitations ne sont qu'un jeu pour une âme possédée par la passion de l'étude. C'est cette passion qui respire dans le fragment de poème intitulé: *le Jeune astronome.* Quel sentiment anime, soutient le patient calculateur dans ses recherches scientifiques ? Est-ce l'ambition ? Soit. Mais cette ambition est noble et généreuse, elle n'a pas pour but une vaine renommée :

" Faut-il que tout insecte laisse son empreinte sur
" le grain de sable qu'il apporte à la construction du
" récif ? Qu'importe, si d'autres s'assoient sous l'om-
" bre de l'ormeau que j'aurai planté sur la route ! Si
" d'autres sont préservés par le phare que j'ai placé
" là où s'était brisée ma quille ! N'ai-je pas rempli
" ma tâche et servi l'humanité ? Oui, plutôt faire ton
" office, inconnu, sans nom, que d'emprunter à la
" renommée sa trompette sonore, et se faire une répu-
" tation usurpée à l'aide d'apparences et de simula-
" cres qui, dans le compte final de tes jours, excite-
" ront la pitié du greffier céleste, au milieu de ton
" bilan en banqueroute ! Les plus grands services
" viennent à l'homme de mains inconnues, et le

" meilleur serviteur fait son ouvrage sans se laisser
" voir. Qui donc a trouvé les semences du feu et les
" a tirées de leur profondeur, les lançant par son
" souffle en boutons et en fleurs ? Qui a fondu la
" pierre massive en flammes crépitantes ? Qui a
" façonné le métal pour nos besoins ? Qui a donné la
" roue circulaire au char qui se traînait ? Apprivoisé
" le cheval ? Tous ces bienfaiteurs nous ont laissé
" leurs ouvrages et non pas leurs noms. Pourquoi
" murmurerais-je d'une destinée semblable à la leur ?
" Cherchons la vérité. Là est la lumière céleste. La
" tache qui l'obscurcissait n'était qu'un nuage poussé
" par le vent au-dessous des astres."

Ainsi s'épanche le jeune astronome dans sa tour solitaire, scrutant les royaumes silencieux de l'espace ; à côté de lui, meurt son vieux maître, penché sur un dernier problème. Il reste seul, calculant, parfois rêvant, parfois s'élevant aux questions les plus hautes de la religion et de la philosophie.

" Je réclame, dit-il, le droit de connaître celui que
" je sers : sinon, mon service est stérile. Celui qui
" réclame mon hommage, le réclame d'un être pen-
" sant. Ramper n'est pas honorer. Nous avons ap-
" pris des clignements de paupières, des flexions de
" cou et de genou ; nous avons suspendu nos prières
" à des lintaux de portes, etc. L'Asie nous a ensei-
" gné ses superstitions et ses momeries. Mais main-
" tenant nous avons appris à penser. Soyons hom-
" mes, tel est le nouvel Evangile."

Puis il interroge les systèmes, et reconnaît en eux différents paganismes.

" A quoi nous sert le progrès dont nous sommes si " fiers ? Sommes-nous moins charnels que les Israé- " lites, qui voulaient un Dieu tangible en or, ou du " moins en terre ? Sommes-nous plus près du Dieu " vivant que la troupe errante nourrie par la manne " céleste, instruite par la révélation mystérieuse du " mont Sinaï ? Notre monde a changé d'idoles ; mais " elles ne sont ni moins grossières ni moins dégra- " dantes. Nos croyances sont comme les travestisse- " ments des poupées d'enfants. Retournons à notre " berceau, nus comme nous sommes venus ici-bas."

C'est ainsi que, fatiguée de ses excursions dans le vide, l'âme du savant se réfugie, comme celle du vulgaire naïf, dans la foi chrétienne et se retrempe dans l'amour divin. Ce dénouement est imprévu ; l'auteur le donne probablement faute de mieux, car le ton général du poème est philosophique à la façon de Lucrèce et respire l'émancipation complète de l'esprit. Cette sincérité et cette modestie chez un savant n'en sont pas moins méritoires. Contraste agréable avec ces orgueils endurcis qui, penchés sur les abîmes, y précipitent leurs lecteurs et s'en vont ensuite parfaitement tranquilles, l'abandonnant à son désespoir !

Les combats intérieurs du jeune astronome sembleront peut-être un sujet assez pauvre aux lecteurs de *Mardoche*, de *Rolla* ou des *Fleurs du mal*. Cependant l'astronomie a toujours tenté les poètes. Témoignage de la puissance et de la sagesse divines, elle doit avoir un langage à part pour toutes les âmes éprises d'idéal. Aujourd'hui même, dans notre société si troublée, où la poésie puise à pleines mains dans

les émotions violentes, elle aime encore à porter ses regards vers le firmament, à s'élancer vers les sphères radieuses, à les peupler de ses visions fantaisistes, soit pour y planer au-dessus des misères terrestres, soit pour se prouver à elle-même sa puissance en plantant son pavillon dans les régions éthérées. Parmi nos grands poètes, chacun est astronome à ses heures; chacun refait le système céleste suivant ses aspirations, sa philosophie du jour ou ses opinions politiques. Autrefois, on retrouvait dans leurs vers la donnée biblique :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.

A présent nous sommes beaucoup plus mystiques. Lamartine y place les chœurs harmonieux des chérubins aux ailes d'or :

Et des astres pieux le murmure d'amour
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Parfois aussi les mânes des bienheureux descendant sur l'aile d'un rayon pour révéler aux mortels

Des mondes le divin mystère.

Voici la description du voyage :

Sur les pâles rayons de l'astre du mystère,
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les âmes des humains.

Il s'y trouve aussi des génies spéciaux, chargés de communiquer la flamme divine à certains poètes :

Adieu, divin génie,
Je lui parlais encore, il était dans les cieux.

Les astres se chargent quelquefois directement des messages :

Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur,
Et si tu vois celui d'où coule ta splendeur,
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres
Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté (1).

Des concerts, des sympathies mystérieuses, des attendrissements sur nos misères et sur nos souffrances, tels sont les échos que le chantre d'*Elvire* fait vibrer, au son de son luth, dans les corps célestes. Les étoiles s'occupent donc de nous ; elles nous regardent, nous écoutent, reçoivent complaisamment nos gémissements et nos confidences ; mais surtout elles ont un langage à part pour les âmes d'élite. De leur sein s'échappent des consolations pour les cœurs blessés, des voix fraternelles, admiratives pour le génie solitaire.

C'est fort bien, mais en cherchant attentivement, n'y trouvera-t-on pas aussi des rentes, des équipages, des domestiques en livrée, des loges à l'Opéra, pour les rêveurs déclassés ? des marquises sensibles, pour les chercheurs de bonnes fortunes ? des beaux jeunes gens follement épris, pour les vieilles coquettes ? des éditeurs, des publics idolâtres, pour les auteurs famé-

(1) *Xe Harmonie.*

liques ? Pourquoi pas aussi le droit au travail, le partage des biens pour le prolétaire ? car dans notre société libérale, les astres ne doivent pas se spécialiser pour l'aristocratie de l'intelligence, il nous faut un firmament démocratique, des étoiles pour le peuple et pour les déshérités de la terre. L'ouvrier, le travailleur ont leur idéal comme l'artiste ; rien ne les empêche de placer au même titre, dans les sphères aériennes, leurs aspirations et leurs espoirs de revanche. Ainsi le rôle des astres est changé. Leur mission n'est plus, comme dans la Genèse, de chanter les gloires du Très-Haut, mais de flatter nos illusions, nos rêves sensuels, et de bercer amoureusement notre mollesse.

Mais, malgré cette libéralité de miroitements, le monde planétaire n'est pas encore quitte envers nous. L'épicurien s'en contente ; mais le voyant, le prophète exigent davantage. Il leur faut des révélations :

Je disais à la nuit : nuit, pleine de soleils,
Aux monts, aux champs, aux bois, savez-vous quel-
[que chose ?

Cette ambition divinatoire s'accentue visiblement chez M. Victor Hugo, à mesure que se développe chez lui l'instinct fatidique.

Pendant une première période (celle des influences cléricales), les astres ont pour l'auteur d'*Hernani* et de *Lucrèce Borgia* un langage des plus édifiants. Ils enseignent la soumission, la foi enfantine, la paix de l'âme, la reconnaissance envers le Créateur. Leurs prédications sont bibliques :

Car l'oiseau dit : Aimez ; et les astres : Croyez [1].

Le firmament est plein de la vaste clarté ;
Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté [2].

Le zénith
Qui formidable brille et flamboie *et bénit*.
L'infini tout entier d'extase se soulève,
Et pendant ce temps-là, Satan envieux rêve [3].

Mais après 1840, une évolution considérable s'effectue dans le monde céleste. Les chants pieux, les sermons mystiques des étoiles se changent en cris de révolte, en imprécations. Les astres-pontifes deviennent des libres-penseurs, des spinozistes ; ils prêchent le panthéisme, la métempsycose, et nous révèlent une cosmogonie toute nouvelle :

Toute étoile est soleil, tout astre est paradis ;
Autour des globes purs sont les mondes maudits,
Et dans l'ombre où l'*esprit* voit mieux que la lunette,
Le soleil paradis traîne l'enfer planète.

C'est-à-dire que la somme de bonheur répartie sur les différentes planètes est proportionnelle à la distance des corps au soleil ; plus l'orbite est rapprochée du foyer, plus les habitants du globe sont heureux et réciproquement. C'est la loi de Képler appliquée au monde moral et contenue dans la même formule,

---

(1) *Voix intérieures*, 1837.
(2) *Contemplation*, 1840.
(3) Même époque.

Tout globe obscur gémit, toute terre est un bagne...
Plus le globe est lointain, plus le bagne est terrible...

Ce n'est pas tout : les âmes, après chaque existence, transmigrent d'une planète à l'autre, d'après la même formule ; c'est-à-dire en se rapprochant ou en s'éloignant du centre lumineux, d'après leurs mérites et leurs démérites. D'après cette hièrarchie, Mars, Vénus, sont des Elysées peuplés de bienheureux ; Uranus, Jupiter, sont d'affreuses géhennes :

Ils vont blêmes, pareils au rêve qui s'enfuit,
Rougis confusément d'un reflet de la nuit,
Implorant un messie, espérant des apôtres,
Seuls, séparés, les uns en arrière des autres,
Tristes, échevelés *par des souffles hagards*,
Jetant à la clarté de farouches regards.
. . . .
Ténébreux, frissonnants, froids, glacés, pluvieux,
Autour du Paradis ils tournent envieux.

Quant à Saturne (au carcan), globe horrible et solitaire, c'est évidemment le réceptacle de toutes les iniquités sidérales ; là sont écroués tous les forfaits et toutes les scélératesses.

Saturne ! sphère énorme ! Astre aux aspects funèbres !
Bagne du ciel ! prison dont le soupirail luit,
Monde en proie à la brume, aux souffles, aux ténèbres,
Enfer fait d'hiver et de nuit !

A partir de 1851, nouveau changement dans les opinions et les habitudes des constellations. Leur physionomie est sinistre ; " Tous les trous d'or qu'on

" voit au ciel dans l'ombre " deviennent " les clous " d'un cercueil." Le zénith ne bénit plus :

Crime, enfer! quel zénith effrayant que le nôtre!
L'homme au-dessus de lui, du fond des maux sans [bornes,
Voit éternellement tourner les cieux énormes,
Ce zodiaque de tyrans.

Voilà les astres devenus complices de la tyrannie. Que font-ils là-haut béats, silencieux dans l'espace, comme des bourgeois peureux au coin de leur feu, au lieu de donner le signal d'un branle-bas rénovateur et vengeur ?

Pour qui luis-tu, Vénus, ou roules-tu, Saturne ?
Ils vont ; rien ne répond dans l'éther taciturne.

Vers 1860, les astres rentrent dans le giron du libéralisme et recommencent à catéchiser. Symboles grandioses d'une religion nouvelle, ils transfigurent les rites et participent aux cérémonies :

La lune, à l'horizon, montait, *hostie énorme !*
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme ;
Le loup et l'aigle et l'alcyon.
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : Courbe-toi, Dieu lui-même officie,
Et voila l'élévation !

Dans ce culte mystique, chaque étoile a son office particulier. Voici celui de la Grande-Ourse :

Et l'être formidable et serein se leva,
Il se dressa dans l'ombre et cria : Jéhovah !
Et dans l'immensité, ces sept lettres tombèrent.
Et ce sont dans les cieux que nos yeux réverbèrent,
Au-dessus de nos fronts, tremblant sous leurs rayons,
Les sept astres géants du noir Septentrion.

Ce qui rappelle le vers fameux de Tragaldabas :

Les tours de Notre-Dame était l'H de son nom.

Cette poésie apocalyptique affecte, on le voit, le ton doctrinal de la science ; cependant, elle procède plutôt de Nostradamus et de Trismégiste que de Galilée. A cette rhétorique ambitieuse, à cette enflure fatidique, le goût et le bon sens ne doivent-ils pas préférer le langage mâle et fier du *Jeune astronome ?*

Le meilleur serviteur fait son service sans se laisser [voir.

Cette immolation de l'amour-propre et de l'égoïsme est évidemment plus noble, plus digne de la science et des contemplations célestes que nos rêveries sensualistes ou que nos hallucinations. L'Américain a moins d'art, moins de raffinement ; mais il est plus sérieux, plus viril. Sa poésie n'est pas un appareil de théâtre, un déploiement de draperies et d'effets sonores. Elle respire l'amour désintéressé de l'étude, le sentiment d'une mission féconde pour l'humanité.

Un des traits particuliers de M. Holmes est d'être un *scholar*, c'est-à-dire un professeur, de se complaire dans la vie universitaire, d'en célébrer avec convic-

tion la vie studieuse, la camaraderie, les solennités. Bien différent en cela de nos professeurs damerets, qui, par peur du pédantisme, affectent des airs folâtres et contrefont les boulevardiers. Chers et vénérables lui sont ses souvenirs de collège. Un grand nombre de ses poésies, les plus gaies, les plus alertes, sont dédiées à ses condisciples. Trente ans après la séparation, leur aspect le fait rajeunir :

" Oui, nous sommes toujours les garçons (*the boys*), " jouant avec la langue et la plume, et je me demande " maintes fois: Serons-nous jamais des hommes ? " Serons-nous toujours jeunes et joyeux, jusqu'à ce " que le dernier d'entre nous parte en souriant ? Hé- " las ! c'est un fait ! une pitié ! Les histoires qui nous " plaisaient tant sont aujourd'hui des vieilleries. Les " beautés qui nous charmaient sont terriblement su- " rannées... Mais les voix de nos amis d'enfance " sont toujours aussi douces, la fraîcheur de notre " adolescence revit dans leur intonation affectueuse. " Ne comptez pas le nombre des convives. Tous les " anciens amis sont présents, bien que quelques-uns " soient endormis sous la neige."

Plus tard, au seuil même de la vieillesse (1876), le poète reste fidèle à ce culte des années studieuses ; il en évoque avec émotion les images lointaines.

" Nous étions les garçons ; nous sommes et reste- " rons encore les garçons. Y a-t-il un rayon de so- " leil ? Nous le partagerons. Un de nous est-il dans " la tristesse, aux prises avec la tempête ? Un regard, " une parole amie fortifieront son courage. Nous

" sommes, nous serons toujours les vieux camarades,
" aussi longtemps que nous serons trois, que dis-je ?
" deux seulement à ramper sur cette terre."

Ailleurs.

" Ah ! mes amis, nous nous sommes rassemblés le
" matin, pour nous séparer le soir. Joyeux équi-
" pages aux cris retentissants, nous avons grimpé sur
" notre barque fraîchement peinte. Notre croisière a
" duré quatre ans. Jusqu'à notre dernière heure,
" restons groupés autour de notre cher pavillon, ne
" fût-il plus qu'un haillon flottant sur son mât ! '

Quelle chaleur et quel attachement ! Ce n'est pas chez nos poètes, hélas ! qu'on trouve cette tendresse pour les souvenirs de l'école. Lequel d'entre eux voudrait chanter dans ses vers cette morne prison qu'on nomme collège, image exécrée, objet de ressentiments implacables ?

M. Holmes n'est point, comme Halleck, un idéologue. Dans le développement du génie national, il est l'expression d'une phase tout à fait nouvelle. Plus de haine contre les despotes, plus d'enthousiasme républicain ni d'affinités avec la démocratie d'outremer. Passée aussi l'ère des effusions patriarcales. Les grands mots sonnent creux ; les grands citoyens deviennent rares ; les institutions fonctionnent machinalement au milieu de l'indifférence générale. Toute foi dans un système ou dans une politique quelconque est éteinte. Ce scepticisme, il est vrai, n'a rien de douloureux ; il ne déclame pas et n'accuse personne ; il prend son parti des misères humaines,

à la condition d'en souffrir le moins possible, et même, si l'occasion s'en présente, d'en tirer profit. Dans un tel milieu, nous l'avouons, la grande inspiration ne doit pas venir facilement au poète ; heureux quand il peut vivifier cette steppe par un frais gazon et quelques bosquets.

Le docteur Holmes sait mêler très heureusement la poésie et le sentiment au positivisme. Cette piquante association se manifeste dans un recueil en trois séries, intitulé *l'Autocrate de la table à déjeuner* (*Autocrat of the breakfast table*). On y trouve des pièces étincelantes d'esprit et de verve : *Ce que nous pensons tous; La dernière fleur*, etc. Comme spécimen de cette poésie, nous citerons la pièce suivante, où l'on trouve l'élégant persiflage d'Horace.

CONTENTEMENT

L'homme réclame peu ici-bas

" Je demande peu ; mes désirs sont bornés. Je " souhaite seulement une hutte de pierre (une simple " pierre brune suffira), que je puisse appeler mon " bien. Il est facile d'en trouver à proximité. Je " choisirai une rue éloignée, en face du soleil.

" Une nourriture simple est assez pour moi. Trois " entrées sont aussi bonnes que dix, si ma nature " peut subsister avec trois. Je remercierai le ciel par " trois *amen*. J'ai toujours aimé les mets froids, par " exemple, la glace vanillée.

" Je ne tiens pas beaucoup à l'or ni aux terres. " Donnez-moi ça et là une hypothèque de bonnes

" actions de chemin de fer. Tout ce que je demande " à la fortune, c'est de m'envoyer un peu plus que je " ne puis dépenser.

" Les honneurs sont de vains jouets, je le sais ; les " titres, de vains mots. Peut-être consentirai-je à " être plénipo......., mais seulement auprès de " Saint-James. Pour rien au monde, je ne voudrais " m'asseoir sur le siège du président de notre répu-" blique !

" Les joyaux sont des babioles. C'est un péché de " tenir à de telles inutilités. Un diamant bien taillé " dans une épingle ; quelques autres, pas trop grands, " en bagues, rubis ou perles, me suffiront. Je me ris " de toute ostentation.

" Ma femme aura des toilettes modestes (La bonne " et solide soie n'est jamais très chère). J'avoue ce-" pendant que je souhaiterais pour elle quelques " shawls en vrai cachemire ; quelques crêpes moel-" leux en soie de chine.

" Quant au cheval de ma calèche, que je conduirai " moi-même, je ne veux pas que son trot soit assez " rapide pour fixer l'attention et faire arrêter les " gens. Je lui veux seulement une démarche aisée. " Un pur sang de deux ou trois-mille dollars me con" viendra parfaitement. Je ne veux pas plus. Peut-" être, pour quelques cas exceptionnels, un ou deux " autres de même valeur ne feraient-ils pas mal.

" Comme peintures, je voudrais des Titien et des " Raphaël, trois ou quatre, pas davantage. J'aime " tant leur style et leur couleur ! Un Turner, pas

" plus, pour les paysages. En fait de livres, quel-
" ques milliers pour l'usage journalier, bien reliés,
" cela va sans dire, pour la conservation. Le reste à
" l'étage supérieur. Là, peut-être, voudrais-je un peu
" de luxe comme reliures. Du maroquin rouge, du
" vélin : bon gout et sévérité.

" Des bustes, des camées, des perles, toutes ces
" choses que d'autres exhibent par vanité, je les es-
" time seulement pour le plaisir qu'elles me donnent.
" Je ne veux pas apprendre les prodigalités folles de
" la jeunesse, ni imiter les gueux qui font de l'éclat.
" Point de tables incrustées ; seulement que tout soit
" en Boule. Donnez à la pompe ambitieuse sa dou-
" ble part: moi, je ne veux qu'un fauteuil à bras,
" avec un lit de repos.

" Laissez-moi vivre humble et content. Je ne sou-
' pire pas après le pouvoir de Midas. Si le ciel me
" refuse l'opulence, je n'éprouverai nul regret ; heu-
" reux et reconnaissant dans ma frugalité bénie,
" simple de goût, content de peu ! "

On voit que M. Holmes se range, comme Horace, parmi les épicuriens et les dilettanti. Cette famille d'esprits n'est pas militante, elle a peu de goût pour la politique ; elle ne discute pas sur les droits et sur l'origine du pouvoir ; elle l'admet, quel qu'il soit, lui fait bon visage et s'en accommode. Halleck, idéologue et rêveur, avait des préférences monarchiques. M. Holmes, naturaliste et positiviste, est républicain, parce qu'il est citoyen de Boston, comme il eût été impérialiste sous Auguste ou Trajan, ou royaliste sous Louis XIV ; il n'a, dn reste, aucune aversion à

l'égard des rois et des empereurs. En 1863, il a souhaité la bienvenue au prince Napoléon, dans des couplets dont le refrain était : *Vive la France !* Mais plus tard, la chute de l'empire et les malheurs de notre patrie n'ont pas obtenu de lui la moindre marque de regret. En revanche, il a fêté avec enthousiasme le grand-duc de Russie, en 1871, lors de sa visite aux Etats-Unis.

" Salut, lui dit-il, sois le bienvenu, non comme un " étranger, mais comme un allié. Nos cœurs battent " à l'unisson de celui qui fut notre allié, pendant que " le monde entier était contre nous. Feux du Nord, " allumez-vous en communion avec la brillante étoile " du couchant. Dieu bénisse l'empire qui aime notre " grande Union. Force à son peuple, longue vie au " czar ! La bienvenue que nous donnons à notre hôte " est fraîche comme la rosée, comme le baiser d'une " amante toujours douée de jeunesse.

" Le mont Névada parle à l'Oural, du sein des " nuages ; le mont Shasta, de son trône neigeux, dit " à l'Altaï, dont les sommets sont déchirés par la " foudre : Oh ! laissez-le chez nous, jusqu'à ce que " l'été ait reverdi ! Les deux rivages sont également " sa patrie, bien qu'ils soient divisés par les vagues. " Nous vous le rendrons ensuite frais et souriant " comme il nous est venu."

Nous ne chicanerons pas le poète républicain sur ses hyperboles byzantines, un peu dépaysées peut-être sur les bords du Massachusetts. Nous nous bornons à les signaler comme un spécimen des tendresses qu'échangent en ce moment les successeurs de Pierre le Grand avec les petits-fils de Franklin.

LONGFELLOW, SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR les spécimens que nous avons donnés au lecteur, il a pu voir que la poésie américaine a de rares mérites, et qu'elle a su, en moins d'un siècle, conquérir dans la littérature moderne une place honorable. Elle n'est point affectée ni déclamatoire. Ennemie du faux, elle dédaigne la pompe et les effets de théâtre. Elle possède donc, au plus haut degré, cette qualité si précieuse et si sympathique : la sincérité. Chaque poète, aux Etats-Unis, se livre à son inspiration personnelle, chacun semble chanter pour lui-même ; tandis que chez nous, le soin principal semble être d'étonner, d'abasourdir, de conquérir, à force d'excentricité, l'attention et la faveur du public. Cette bonne foi des poètes américains donne à leurs productions un grand charme ; elle repose, rafraîchit l'âme et lui laisse une impression plus agréable que nos fiévreuses hallucinations. Sous ce rapport, la poésie américaine est bien l'expression du caractère national. Car les Américains éliminent de leur style, comme de leur bouche, tout ce qui force ou ce qui dépasse la pensée. Autant nous sommes prodigues de gestes, de démonstrations, autant ils réduisent la manifestation extérieure de leurs sentiments, par peur de l'exagérer. Dans cette rigidité faciale, dans ce pouvoir de concen-

tration, on retrouve la vieille empreinte du puritanisme ; on y constate surtout la préoccupation du calcul et la ferme volonté de supprimer toute fonction ou toute dépense de force non productive d'utilité. Que de passions étouffées, à leur naissance, par cette discipline ! La vanité, la colère, coûtent et ne rapportent rien. L'Américain n'est point querelleur ; il ne raconte pas ses prouesses ni ses bonnes fortunes au premier venu. Il ne quête pas les compliments, il aime mieux se contempler en silence et savourer intérieurement son immense orgueil. Il fuit les disputes, les vaines discussions. Point d'animosités ni de polémiques irritantes, très peu de passions haineuses. En possession parfaite de l'indépendance, l'âme jouit d'une quiétude inconnue à notre vieux monde. Les esprits d'élite n'y sont pas obsédés, comme chez nous, par les images de violence ; ils peuvent s'y livrer tranquillement aux études désintéressées. Le lettré s'y trouve donc dans cette situation du sage de Lucrèce qui voit la mer furieuse mourir à ses pieds, et regarde, en dilettante, les naufrages d'autrui.

Cette tranquillité, ce précieux équilibre, se font surtout remarquer dans la peinture du sentiment qui suscite dans l'âme humaine les plus grands orages, nous voulons parler de l'amour. Chez les poètes américains, l'amour n'a rien de volcanique. Adorateurs respectueux, jamais ils n'offensent leur idole d'un vœu téméraire ; leur flamme brûle discrètement, comme dans l'ombre crépusculaire d'une chapelle, contente d'envoyer à l'objet aimé ses parfums. De cette réserve naît la proscription absolue des images

sensuelles. Jamais ils ne chantent la volupté. Leurs vers ne portent pas dans l'âme du lecteur le trouble énervant et corrupteur du désir. Chez nous, au contraire, depuis Villon et Marot, jusqu'à Béranger, Musset et Baudelaire, la muse nationale est éminemment sensualiste. Parmi nos illustrations littéraires, un grand nombre ont chanté l'amour physique avec une ferveur d'apôtres ; les plus populaires ont cultivé la chanson grivoise, célébré Frétillon, madame Grégoire et Lizette. Les plus délicats ont confié aux rochers, aux vallons, aux lacs, pour la race future, les " sublimes extases " de leurs bonnes fortunes. En présence du goût actuel, nous n'avons pas la témérité de faire aux Américains un mérite de cette différence. Nous considérons seulement comme un devoir de la constater.

Un défaut de la poésie américaine, c'est de s'attarder aux bluettes, aux productions fugitives, au lieu d'étendre ses ailes et d'aborder résolument les hauteurs de l'art. On dirait qu'elle tâtonne, qu'elle doute d'elle-même, ou plutôt qu'elle manque d'haleine, qu'elle n'a pas l'étincelle divine. Singulière lacune qui se reproduit dans toutes les manifestations de l'intelligence et de la vie sociale aux Etats-Unis. Partout le calcul a remplacé l'enthousiasme ; partout aussi les sentiments s'alanguissent. On dirait que l'âme a moins de vitalité, que sa force d'expansion s'est restreinte, que la sève et la floraison s'y tarissent par l'appauvrissement de sources souterraines. Qu'on parcoure la série des passions humaines, on verra que toutes se sont affaiblies, et que, pour parler la langue scientifique, leur maximum de tension est sensible-

ment moins fort qu'en Europe. La religion est un thème à prédications didactiques ; mais il lui manque le rayonnement, les saintes ardeurs de l'apostolat et du sacrifice. Les généreux efforts des Channing, des Parker, s'y sont perdus, comme de minces filets d'eau, dans le déisme incolore et dans la philanthropie platonique des unitairiens. Le civisme s'éteint au milieu de fades dithyrambes, dans l'insignifiance et l'avilissement de la vie publique. Dans la famille, les liens se distendent ; l'effusion, l'abondance du cœur, sont remplacées par la froideur et la sécheresse, l'isolement, la concentration sur soi-même. Enfin, dans l'amour, nous constatons deux phénomènes tout à fait nouveaux dans l'histoire de l'humanité, c'est l'éclipse du prestige viril et la suprématie arrogante exercée par le sexe faible sur le sexe fort.

Cet amoindrissement de qualités primordiales, en Amérique, est si remarquable, qu'un certain nombre d'observateurs américains l'ont ingénument reconnu. Certains d'entre eux en ont fait une sorte d'analyse scientifique avec cette bonne foi intrépide qui préfère une découverte pénible aux illusions les plus flatteuses de la vanité. L'explication qu'ils en donnent est originale et comblerait de joie M. Taine, s'il la connaissait.

" L'intelligence, disent-ils, dépend, comme le corps, " des *influences physiques*, du climat, de l'hygiène, des " aliments, des habitudes de la vie : dépendance né- " cessaire, puisque le cerveau, siège de la pensée. est " soumis à toutes les lois qui fortifient ou débilitent " nos autres organes. Eh bien ! l'observation nous " fait voir qu'en Amérique la nature déploie moins

" de vigueur et de fécondité créatrice que dans l'an-
" cien monde. Les variétés animales y sont moins
" puissantes ; (1) les plantes ont moins de saveur, de
" parfum, de force pénétrante. Toutes les espèces
" importées ont une tendance invincible à dégénérer.
" Est-ce le climat, dont les soubresauts violents dé-
" rangent, à tout instant, l'organisme et troublent
" l'économie des fonctions? Est-ce l'air, dont les
" éléments sont moins féconds ou réparateurs ? Des
" physiciens, assure-t-on, des chimistes, à l'aide
" d'alambics, ont constaté, dans l'atmosphère amé-
" ricaine, l'absence de certains gaz vivifiants, tels que
" le phosphozone, ainsi qu'une diminution de pro-
" priétés électriques. Un fait certain, indéniable,
" c'est que l'espèce humaine participe à cette dimi-
" nution de force, et la preuve, c'est l'état de barbarie
" incorrigible où végètent les peuples aborigènes, de-
" puis la baie d'Hudson et le Labrador jusqu'au cap
" Horn. De toutes les familles humaines, cette race
" est évidemment la moins perfectible, puisqu'elle
" est récalcitrante à tout progrès, à toute culture in-
" tellectuelle, et que son activité s'exerce exclusive-
" ment dans des industries primitives, telle que la
" chasse et la pêche. Pour tirer l'Amérique de cet
" abaissement, il a fallu le flot des immigrations eu-
" ropéennes, et le développement, la prospérité de
" ces colonies a pu, pendant certain temps, faire illu-
" sion à l'observateur. Mais dans toutes ces sociétés
" si jeunes, si vivaces en apparence, un principe des-
" tructeur semble agir et précipiter leur déclin.

(1) Buffon l'avait déjà reconnu.

" Presque toutes les familles des anciens immigrants " sont éteintes, ou manifestent, dans leurs rejetons " actuels, des symptômes d'épuisement. Au Mexi- " que et dans l'Amérique du Sud, la race espagnole " s'est abâtardie. Dans le Nord, l'énergie originelle " se soutient, grâce à l'affluence constante de colons " nouveaux, infusion chronique qui compense, dans " certaine mesure, la déperdition. Mais cette suspen- " sion d'une loi fatale est accidentelle et momentanée. " M. de Quatrefages, dans ses doctes travaux sur " l'espèce humaine, a démontré que chaque pays " s'assimile la structure, le tempérament, la physio- " mie de ses habitants, et marque sur eux son em- " preinte. Eh bien ! la nature inexorable nous ra- " mène vers le type primitif de l'Américain, c'est-à- " dire qu'elle affaiblit, oblitère, éteint graduellement " en nous les qualités importées d'Europe. Notre " corps s'amincit et s'effile, nos mouvements devien- " nent saccadés. La contractilité nerveuse remplace " chez nous la force musculaire. Au moral s'opère " un changement analogue ; et de même que nos " plantes sont moins vigoureuses, nos fleurs moins " odorantes, nos fruits moins sucrés ou moins savou- " reux que leurs similaires d'Europe, de même nos " esprits sont vivifiés, à doses plus faibles, par l'ins- " piration, l'enthousiasme et par le sentiment artis- " tique, cette sève, ce parfum des intelligences."

Si séduisante que soit une pareille théorie pour nos docteurs en naturalisme, nous ne les engageons pas à l'accueillir trop promptement, car tant de modestie chez des Américains pourrait bien recouvrir un piège, c'est-à-dire une mystification. Nous ignorons,

à vrai dire, sur quelle autorité et sur quel exemple peuvent s'appuyer des *observateurs* yankees, pour faire à leurs compatriotes ces compliments et ces prophéties ; mais, *timeo Danaos ;* avant de les prendre au sérieux, que nos darwiniens passent l'Océan, qu'ils aillent étudier, sur les lieux, la flore et la faune d'Amérique, qu'ils dissèquent les cerveaux, qu'ils mesurent les crânes ; alors ils connaîtront l'art du nouveau monde ; ils nous diront quel degré d'estime ou d'admiration méritent ses poètes. Pour nous, spiritualistes, qui n'avons pas la science à nos ordres, renfermons-nous dans le diagnostic littéraire, et consacrons une étude à part au prince de la poésie américaine, à celui qui résume le mieux ses différents caractères, à Longfellow.

Henri Wadsworth Longfellow naquit à Portland, dans le Maine, le 27 février 1807, et fit ses études au collége de Bowdoin, en même temps et dans la même classe que le célèbre romancier Hawthorne. Fils d'un avocat, Longfellow se destinait lui-même au barreau ; mais bientôt la vocation littéraire l'emporta. Gradué, reçu professeur à dix-huit ans, il résolut de se consacrer à l'enseignement de la littérature moderne, et, pour mieux se préparer au professorat, alla tout d'abord passer trois ans en Europe, voyageant successivement en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne. C'était le beau temps du romantisme. Le jeune Américain en respira partout les senteurs avec volupté. Cette ivresse s'exhale en deux volumes de prose, qu'il écrivit dans ses jeunes années. L'un est un roman, *Hypérion*, imitation assez médiocre de Washington Irving. L'autre,

intitulé : *Outre-mer*, relate ses impressions de voyage à travers l'Europe. Quel enchantement pour le jeune touriste, pour le lauréat du collège Bowdoin, de se promener dans les montagnes et parmi les ruines pittoresques de l'Ecosse, un Walter Scott à la main, puis de découvrir ces rives du Rhin, si riches en souvenirs, en monuments de toute sorte, et d'en recueillir avidement les légendes et les ballades poétiques ! Heidelberg le retint deux ans en face de son magnifique château et des eaux limpides du Neckar. La France paraît l'avoir peu captivé. Mais avec quelles délices il visita l'Aragon, la Castille, l'Estramadure, en touriste et en archéologue, s'éprenant des sierras et de leurs aspects tourmentés, rêvant sous les arcades mauresques, et reconstruisant par la pensée les âges disparus ! En littérature, il ne se contentait pas d'étudier Lope de Véga ou Calderon, comme un romantique ordinaire : il lui fallait une Espagne plus ancienne et plus inédite, une Espagne qu'il eût la gloire d'inventer. Plein de ce zèle, il traduisit en vers anglais l'œuvre à peu près inconnue d'un poète du quinzième siècle intitulée : *Coplas de Manrique*, épopée fanfaronne dont le héros surpassa Scipion en vertu, Annibal en génie militaire, fut plus conquérant que César, plus heureux qu'Auguste, meilleur que Trajan, et mourut en odeur de sainteté. Le génie si pur, si sobre du lauréat bostonien, semblait se plaire à ces rodomontades et les transposait dans sa langue, comme pour enfler une voix un peu grêle et pour l'enrichir de notes plus sonores. Longfellow avait confiance dans sa destinée ; il ne se hâtait pas de produire et préférait s'assimiler successivement les littératures si diverses de la vieille Europe.

Son séjour sur notre continent se passa dans ce travail de préparation. En Allemagne, il avait traduit avec bonheur *la Cloche*, de Schiller ; *le Chevalier noir*, d'Uhland, différentes odes de Müller, de Stockmann, de Salis ; en Danemark, des chants et des ballades scandinaves ; en France, quelques poésies légères, des chansons de Béranger ; en Italie, *le Purgatoire* de Dante. Nous verrons plus tard cette variété d'aspects et de couleurs se reproduire avec une merveilleuse aisance dans ses œuvres. Sans préjugé, sans système, il a partout l'intuition des caractères, des instincts particuliers à chaque peuple. Partout il interprète avec un art infini, une justesse exquise, le sentiment national et sait l'exprimer par des images gracieuses ou par des accents pathétiques.

De retour en Amérique, intallé dans sa chaire au collège Harward, Longfellow publia ses premières poésies sous le titre de *Voix de la nuit* (*Voices of the night*, 1839). Ce n'étaient encore que des essais de jeunesse, mais ces pièces fugives fixèrent immédiatement l'attention des connaisseurs, par l'élévation des idées et par la grâce exquise de la forme. Cambridge et Boston saluèrent l'avènement d'un poète, et c'est là un trait distinctif de cette renommée si brillante, qu'elle ne fut jamais discutée. Dés son début dans la poésie, Longfellow fut une des gloires littéraires des Etats-Unis. Parmi ses essais lyriques, plusieurs prirent immédiatement place dans les recueils choisis de la langue anglaise. Les plus populaires sont : *le Psaume de la vie*, *la Messe de minuit*, *Fleurs*, *le Pas des Anges*, etc. Citons comme échantillon :

LE PSAUME DE LA VIE

" Ne me dis pas en rimes désolées : La vie est un " rêve vide de sens, car l'âme est morte quand elle " sommeille, et les choses ne sont pas ce qu'elles nous " paraissent.

" La vie est réelle. La vie est sérieuse ; la mort " n'est pas son terme. Poussière, tu retourneras en " poussière. Le mot n'a pas été dit pour notre âme.

" Ni la joie, ni la tristesse ne sont notre destinée. " Notre lot est d'agir, pour que chaque lendemain " nous trouve plus avancés que la veille.

" L'art est long ; le temps vole ; nos cœurs si cou- " rageux, si forts qu'ils puissent être, battent souvent " une marche funèbre, en s'avançant vers le tombeau, " comme des tambours voilés d'un crêpe noir.

" Dans l'immense champ de bataille du monde, " dans le bivouac de la vie, ne sois pas comme le " bétail qui se laisse pousser en silence ; sois un " héros dans la mêlée.

" Ne te fie pas à l'avenir, si riantes que soient ses " couleurs. Laisse le passé enterrer ses morts. Agis, " agis, dans le présent vivant, avec ton cœur en toi " et Dieu sur ta tête.

" Toutes les vies des grands hommes nous font " voir que nous pouvons rendre notre vie sublime, et " en partant, laisser derrière nous dans le sable du " temps l'empreinte de nos pas.

" Une empreinte qu'un autre voyageur, un frère " naufragé, découvrira peut-être en échouant sur cette " rive, et dont la vue relèvera son courage !

" Elevons nos âmes, agissons ; soyons préparés à " tous les changements du sort ; toujours poursuivant " notre tâche, apprenons à travailler et à attendre."

Dans toutes les œuvres de Longfellow, nous retrouvons cette philosophie virile et cette tendance religieuse ; religion qui n'a rien d'apprêté ni d'artificiel ; on dirait une senteur printanière qu'on respire avec délices et dont on se sent imprégné. Au même ordre d'inspirations appartient la fameuse ode *Excelsior*, depuis longtemps traduite dans toutes les langues et populaire dans les quatre parties du monde.

EXCELSIOR

" Les ombres de la nuit tombaient rapidement, " quand par un village de la Suisse passa un jeune " homme portant, à travers la neige et la glace, une " bannière avec cette étrange devise : Excelsior !

" Son front était triste ; au-dessous, ses yeux bril- " laient comme une lame d'acier, et, comme un clai- " ron d'argent retentissaient les accents de cette langue " inconnue : Excelsior !

" Dans les paisibles foyers, il vit luire chaude et " brillante la flamme domestique. Au-dessus, les " glaciers blancs apparaissaient comme des spectres, " et de ses lèvres s'échappa comme une plainte : " Excelsior.

" Ne tente pas le passage, dit le vieillard, la sombre
" tempête pèse sur nos têtes ; le torrent mugissant est
" profond et large, et la voix retentit comme. un
" clairon : Excelsior.

" O reste, dirent les jeunes filles, appuie ta tête fa-
" tiguée sur ce sein ; une larme parut dans son grand
" œil bleu, mais il répondit encore avec un soupir :
" Excelsior.

" Prends garde aux branches séchées des sapins,
" prends garde à la terrible avalanche. C'était le
" dernier adieu du paysan ; une voix répondit du
" loin sur les hauteurs : Excelsior.

" Au point du jour, comme la prière habituelle des
" pieux moines de St Bernard s'élevait vers le ciel,
" une voix frappa l'air surpris : Excelsior.

" Le chien fidèle trouvait un voyageur à moitié
" enseveli dans la neige, serrant dans sa main glacée
" une bannière avec cette étrange devise : Excelsior.

" Le voici couché dans le crépuscule froid et gris,
" sans vie, mais du haut du ciel tombe comme une
" étoile filante, une voix sereine et éloignée :Excel-
" sior."

Citons aussi le *Forgeron du village*, dont s'exhale le parfum des vertus obscures et la brise vivifiante du travail.

Cette muse, on le voit, n'est pas épicurienne ; chaste et virginale, elle ignore le tumulte des passions et les enivrements du plaisir. Soumise à la Providence,

elle l'admire dans ses œuvres, ne l'accuse jamais et reconnaît sa bonté même dans nos souffrances. Sa mélancolie est touchante, parce qu'elle n'a rien d'égoïste ; elle naît d'un cœur sincèrement attendri sur les douleurs répandues dans le monde. Ce sentiment respire dans plusieurs morceaux lyriques : *Endymion*, *la Coupe de la vie*, *le Jour pluvieux*, pièces charmantes, où l'on trouve la beauté antique, illuminée par l'amour chrétien.

Une cause passionnait alors les Etats du Nord ; c'était l'abolitionisme. La politique, la littérature, la presse étaient remplies de réquisitoires contre les planteurs du Sud, et dénonçaient l'esclavage comme un déshonneur pour la république. L'éloquent Channing était à la tête de cette croisade encore pacifique dans sa forme, mais déjà pleine de menaces et de démonstrations aggressives. Longfellow y brilla par son ardeur militante et publia toute une série de poésies dédiées à l'illustre apôtre, sous cette appellation générique : *on the Slavery*, dont la plupart furent reproduites, dans tous les journaux du Nord avec enthousiasme.

La plus célèbre est le *Rêve de l'Esclave*. L'esclave regrette sa patrie où il était roi, et comme le souvenir embellit généralement ce qu'il montre, les couleurs de sa terre natale sont un peu flattées : au lieu du touchant tableau de la reine aux yeux noirs, environnée de ses enfants d'ébène, au lieu des caravanes aux clochettes argentines, du flamand aux pattes rouges, des bosquets de palmiers et de tamarins, le rêve, pour être exact, aurait dû plutôt représenter au

dormeur une hutte pavée de crânes, des jarres de sang humain, des monceaux de têtes coupées. Mais la pièce est touchante et gracieuse, le lecteur n'en demande pas davantage. Une autre, d'un effet plus saisissant, représente un planteur du Sud, assis et fumant au milieu des orangers et des fleurs odorantes, dont le parfum semble un souffle du Paradis sur un monde de crimes. Près de lui, se tient une jeune mulâtresse dans une attitude humble et respectueuse, jetant furtivement sur lui des regards suppliants. Cette malheureuse enfant est sa fille ; il sait de quelles passions elle est née, et quel sang coule dans ses veines. Cependant il va la vendre ; un esclave étranger va l'emmener sur une barque. Au dernier moment, il hésite, sa conscience proteste et se soulève contre ce marché infâme. Mais les temps sont durs, la terre est stérile, il faut qu'il reconstruise sa maison. Il reçoit l'or, et sa fille part, esclave d'un esclave, pour une contrée lointaine.

" Prenez garde, s'écrie plus loin le poète, prenez " garde : il y a dans notre pays un pauvre Samson " aveugle, dépouillé de sa force, attaché avec des " chaînes d'acier. Il peut, dans un accès de colère, " se relever, briser les colonnes de notre édifice. Sous " son étreinte, le temple de nos libertés s'écroulant, " ne laissera qu'une masse informe de ruines."

Ces vers se trouvent aujourd'hui dans tous les recueils américains, comme classiques.

Mais la muse de Longfellow n'était pas une Némésis. Son excursion dans la politique ne fut que passagère. Artiste, archélogue, il revint bientôt à sa voca-

tion esthétique et publia, vers 1843, un drame, intitulé : *l'Etudiant d'Espagne.*

Cette composition fut une grande hardiesse littéraire, puisqu'elle fut écrite dans le Massachusetts, où l'esprit puritain a proscrit dans notre siècle jusqu'à toute tentative dramatique. Audace d'autant plus grande que l'héroïne était une danseuse bohémienne, recherchée, courtisée par des seigneurs, des étudiants et des saltimbanques et que l'action consiste en sérénades, rendez-vous nocturnes, duels, enlèvements, etc., le tout entremêlé de concettis, de paradoxes hautains, sortes de défis fièrement jetés à la morale bourgeoise.

L'imitation de Shakespeare est évidente ; mais la pièce rappelle beaucoup plus *Hernani*, *Ruy-Blas* et l'Espagne parisienne de 1830. Elle respire, d'un bout à l'autre, la ferveur du dilettantisme. Aujourd'hui, toute cette défroque castillane, ces pourpoints et ces rapières aux manches ciselées, ces échelles de soie, ces concerts sous les balcons au clair de lune, nous font sourire, comme des jeux d'enfants. De même pour les évocations de la fantaisie, les rêveries au bord des abîmes, les lamentations au pied des ruines historiques. Envahies par des passions violentes, nos âmes veulent retrouver dans le roman et le drame leurs ambitions, leurs convoitises, leurs haines ; dans cette atmosphère fiévreuse, le virtuose est un déclassé. Jadis il s'imposait ; c'était un prince, un héros, un révélateur ; de nos jours, pour être écouté, il doit se faire l'humble complaisant de la foule. Le romantique de 1830 avait pour lui la jeunesse, la foi, de nombreux fidèles ; toutes ses té-

mérités étaient acclamées comme des prouesses triomphantes. Aujourd'hui, les femmes et les enfants rient de lui, comme d'un vieillard visionnaire.. C'est le harpiste de Wilhelm Meister, psalmodiant d'une voix éteinte des lais bucoliques en face de drames lugubres et d'éléments déchaînés.

L'intrigue de l'*Etudiant espagnol* est fort simple. Une gypsie, Préciosa, fait fureur à Madrid, ravissant par sa grâce la cour et la ville. L'église même la voit avec indulgence: un archevêque et un cardinal la font danser en leur présence et, séduits par sa grâce, se lèvent sur leurs fauteuils, jettent en l'air leurs augustes bonnets et applaudissent avec enthousiasme. Ainsi fêtée, adulée par tous, Préciosa pourrait facilement choisir un grand d'Espagne pour adorateur. Mais son cœur a déjà choisi pour maître un simple étudiant, Victorien, qui, dès le premier acte entre chez elle comme Roméo chez Juliette, en escaladant son balcon.

PRECIOSA.—Te rappelles-tu notre première rencontre ?

VICTORIEN.—C'était à Cordoue, dans le jardin de la cathédrale. Tu étais assise sous les orangers, à côté d'une fontaine.

PRECIOSA.—C'était le jour de Pâques. Les arbres en fleur remplissaient l'air de parfum et de joie. Les prêtres chantaient, l'orgue résonnait, puis la grande cloche de la cathédrale vibra. C'était le moment de l'élévation ; tous-deux nous tombâmes à genoux sous les bosquets d'orangers, et nous priâmes ensemble. Je n'avais jamais été heureuse jusqu'à ce moment-là.

VICTORIEN.—Ange béni !

PRECIOSA.—Et quand tu fus parti, je sentis une douleur ici. Je ne parlai à personne ce jour-là. Mais de ce moment, Bartholomé me devint odieux.

VICTORIEN.—Ne pense plus à lui. Ne laisse pas son ombre s'interposer entre nous. Douce Préciosa ! Je t'aimai aussi dès lors, bien qu'en silence.

PRECIOSA.—Je pensais que je ne reverrais plus ton visage. Ton adieu avait un tel accent de tristesse.

VICTORIEN.—C'était la première note du chant d'amour ; c'est presque le silence et pourtant c'est un son- Les mains d'esprits invisibles touchent les cordes de ce mystérieux instrument, l'âme, et jouent le prélude de notre destinée. Nous entendons sa voix prophétique, et nous ne sommes pas seuls.

—On le voit, cet étudiant est bien mystique pour un amoureux espagnol. Il a dû lire Gœthe et Schiller, et rêver sur les bords du Neckar.

—Ailleurs, dans une méditation nocturne, il interroge, comme Faust, la nature entière, et veut en avoir la synthèse : " Lisons, rêvons ; étudions les couleurs " changeantes de ces vagues qui se brisent contre les " rives paresseuses de l'intelligence. Rêves de gloire, " qui autrefois me visitiez, illuminant ma nuit de " votre sourire, où êtes-vous ? Oh ! qui me donnera, " maintenant que vous êtes partis, le suc de ces " plantes qui fleurissent sur l'Olympe et nous rendent " immortels ! Qui m'enseignera le lieu où croît la " merveilleuse mandragore, dont la racine magique,

" tirée à minuit de terre, gémit, effraie les démons et " rend l'esprit prolifique dans ses fantaisies ? J'ai le " désir, mais il me manque la volonté pour agir. " Ames des grands hommes disparus, vous dont les " paroles sont venues nous éclairer, apportées par la " rivière rapide du temps, comme ces épées romaines, " trouvées dans le lit de Tage, où est la force pour " manier les armes que vous portiez ?...... Il y a des " rêves plus brillants que ceux de la gloire, ce sont " ceux de l'amour ! Ceux-là s'élèvent du cœur, comme " ce fantôme qui sort d'une fontaine sylvestre et dis- " paraît dans les profondeurs silencieuses, avant que " le chevalier ait pu baiser le bas de sa robe. C'est cet " idéal que l'âme de l'homme, semblable au chevalier " amoureux à côté de la fontaine, attend sur le bord " du fleuve de la vie, espérant le voir surgir des eaux " sombres, sous une forme humaine. Hélas ! combien " attendront en vain ! Le fleuve coule toujours, mais " aucun esprit ne sort de ses muets abîmes ! Mais " moi, né sous un astre propice, j'ai trouvé le brillant " idéal de mes rêves. Oui ! Elle est toujours avec " moi. Je puis sentir, ici, seul, assis à minuit, sa " douce haleine, le poids de sa tête sur ma poitrine ! "

Cependant ces amours juvéniles sont traversées par les intrigues d'un grand seigneur libertin, le comte de Lara, qui veut à toute force être l'amant de Préciosa, s'introduit frauduleusement dans sa chambre, et, par des discours captieux, obtient d'elle quelques paroles d'intérêt. Victorien arrive sur ces entrefaites et croit Préciosa infidèle. Un duel s'ensuit ; Victorien désarme le comte et lui fait grâce de la vie. Mais celui-ci paie sa générosité de la perfidie la plus noire. " Si j'avais

" su, lui dit-il, que cette femme était à vous, je n'au-
" rais jamais songé à vous l'enlever. La vérité est
" maintenant révélée: elle nous trompait tous les
" deux."

VICTORIEN.—Quoi! Elle nous trompait tous les deux!

LARA.—Oui, ma foi! Je ne l'ai pas cherchée, c'est elle qui est venue à moi et qui m'a dit comment je pourrais la gagner, m'indiquant les heures où je la trouverais seule..... " Voici une bague qu'elle m'a " donnée,"—et il montre la contrefaçon d'un bijou que Victorien lui-même avait donné à Préciosa, et qu'il a fait fabriquer par le joaillier, sur le même modèle. Victorien atterré, maudit l'infidèle, et quitte Madrid sans la revoir. Son départ laisse la place libre au comte, qui, pour isoler Préciosa et la mettre à sa discrétion, soudoie des siffleurs et la force à quitter le théâtre. Mais au moment où il s'introduit chez elle, il est tué par la main d'un gypsie, Bartholomé Romar, qui, jaloux de Préciosa et méprisé par elle, croit immoler l'objet de ses préférences. Le dénouement est celui d'un roman vulgaire: Préciosa n'est pas une gypsie, mais la fille d'un marchand revenu riche des colonies; elle épouse Victorien. Bartholomé s'embusque dans une gorge de ravin pour les assassiner au passage, mais il manque son but, et lui-même tombe frappé à mort.

Comme invention, les trois premiers actes ont quelque valeur. Le reste est une trame assez faible, un lieu commun dissimulé par l'appareil romantique. Néanmoins la pièce a une valeur sérieuse; au travers

des décors et des costumes espagnols on sent le souffle de Gœthe et de Schiller, les inspirations puissantes et les rêveries viriles du génie allemand. Cette composition est encore maintenant la plus sérieuse qu'ait produit l'art américain dans le genre dramatique.

Pendant les années suivantes, Longfellow ne produisit guère que des poésies légères, toujours parfaites comme sentiment et comme style, mais un peu monotones comme couleur et trop vaporeuses pour un talent déjà mûr, parvenu à la phase des grandes conceptions. Les principales sont le *Beffroi de Bruges*, *le Pont*, *la Pendule de Nuremberg*, gracieuses évocations des souvenirs européens, toujours chers au cœur du poète. Quelques-unes de ces bluettes revêtent la forme de sonnets.

Tel est le morceau suivant.

LE DARD ET LE CHANT.

" Je lançai un trait dans l'air : il tomba par terre, " je ne sais pas où, car telle était sa rapidité que ma " vue ne put pas le suivre.

" Je soupirai un chant dans l'air. Il tomba à terre, " je ne sais pas où, car quelle est la vue assez perçante " pour suivre un chant dans sa fuite ?

" Longtemps, longtemps après, je trouvai mon trait " enfoncé dans un chêne, et mon chant, depuis le " commencement jusqu'à la fin, dans le cœur d'un " ami."

Citons aussi le morceau suivant, où le poète flétrit avec noblesse le génie malfaisant de la guerre :

L'ARSENAL DE WOOLWICH.

" Voici l'arsenal ; du plancher jusqu'au plafond s'élèvent les armes polies, ressemblant à un orgue immense. De leurs tuyaux silencieux, aucune antienne ne résonne : mais quel son retentira, sauvage et terrible, quand l'ange de la mort touchera ces clefs meurtrières ! Quelles lamentations, quel *Miserere* horrible se mêlera à leurs symphonies ! Je crois entendre ce chœur innombrable, ce cri d'agonie, ces gémissements lugubres, qui, traversant les âges, se sont répercutés jusqu'à nous.

" Sous le casque et sous le harnais résonne le marteau saxon. Au travers des forêts cimbriques, j'entends le chant des Normands. Et plus bruyant encore, au travers d'une immense clameur, mugit le gong tartare, au sein de lointains déserts.

" J'entends la cloche florentine sonner la bataille du haut de la tour palatiale, les prêtres aztèques, sur leur parvis sanguinaires, battre leurs tambours faits de peaux de serpents.

" J'entends le tumulte de chaque village brûlé et ıis à sac ; les cris de fureur submergeant toute prière et toute demande de merci, la débauche des soldats au milieu du pillage, et, dans les villes assiégées, les hurlements de la faim.

" J'entends les obus en feu, les portes brisées, le pétillement de la mousqueterie, le cliquetis de fers entre-croisés, le tonnerre de la canonnade.

" Et c'est, ô homme, avec ce bruit discordant, avec

" ces instruments maudits que tu étouffes la voix
" douce et bienveillante de la nature, et que tu trou-
" bles le concert de ses divines harmonies ?

" Avec la moitié du pouvoir qui remplit le monde
" de terreur, avec la moitié des richesses consacrées
" aux camps et aux cours, on aurait racheté l'esprit
" humain de l'erreur et l'on n'aurait plus besoin
" d'arsenaux ni de forteresses.

Puisse le nom du guerrier être voué à l'exécration!
" Puisse toute nation qui portera de nouveau la
" main sur une nation sœur, porter sur son front
" l'éternel stigmate de Caïn ! "

Longfellow écrivait ces vers en 1845, au milieu de la paix universelle et des utopies brillantes qui florissaient alors dans la politique. Les puissants du jour étaient des orateurs, des romanciers, des dramaturges, des fondateurs de républiques imaginaires gouvernées par l'intelligence et par la vertu. Quel sentiment pouvait inspirer au poète de ce temps la vue d'engins destructeurs, hormis un profond dédain ? Pour Longfellow, l'arsenal de Woolwich était, comme la chambre de tortures qu'il avait visitée à Nuremberg, le monument d'une barbarie déchue et détrônée sans retour. Il regardait ces fusils, ces baïonnettes comme il avait regardé les menottes, les brodequins de fer, les chevalets, la fameuse vierge à ressorts ; et dans sa pensée d'artiste, d'archéologue, il assimilait ces diverses machines avec une profonde compassion pour les victimes de la force. Telles étaient ses impressions, après trois ans de promenades d'excursions et d'études sereines en Europe.

Aujourd'hui, si le touriste de 1845 revenait sur notre continent, il y trouverait la passion guerrière à l'état de monomanie, les hommes d'Etat affublés de casques, de plumets, traînant de grands sabres et portant des cottes de mailles sous leurs uniformes ; les philosophes, les princes de l'intelligence, répétant à l'envi : *Væ victis ;* des poètes, des romanciers bucoliques cherchant l'inspiration en face des villes bombardées. En présence de ce spectacle étrange et si nouveau pour ses yeux, quel chant jaillirait de sa lyre ? Ou nous connaissons mal ce noble vieillard que nous avons eu l'honneur d'approcher, ou nous sommes en droit d'affirmer qu'il répéterait encore, comme en 1845, aux vainqueurs, aux heureux du jour, ces paroles prophétiques :

" Puisse toute nation qui portera la main sur une " nation sœur, sentir sur son front l'éternel stigmate " de Caïn ! "

Au milieu de ces éclosions légères, mûrissait, chez Longfellow, l'œuvre qui devait populariser son nom des deux côtés de l'Atlantique, et consacrer son avènement parmi les grands poètes de notre siècle. Le lecteur a nommé *Evangéline,* publiée en 1847, quelques mois avant la révolution de février. Malgré les bouleversements qui suivirent son apparition, ce poème eut de suite un immense succès dans le nouveau et dans l'ancien monde. Et de fait, l'originalité de l'œuvre était saisissante. Ce n'était plus là des échos plus ou moins affaiblis de l'Europe ; c'était une voix toute nouvelle, apportant à l'âme des émotions virginales et faisant vibrer dans ses profondeurs des cordes inconnues. Beautés descriptives, drame

saisissant, sentiments exquis et morale sublime, voilà ce qu'on trouve dans *Evangéline*. Mais pour en faire ressortir l'intérêt et la grâce touchante, quelques détails historiques sont indispensables :

A l'entrée du golfe Saint-Laurent, est une presqu'île, la Nouvelle-Ecosse, qui, découverte et colonisée par des Français, fit partie jusqu'en 1713 de notre empire transatlantique. Cédés à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, les Acadiens avaient conservé pour leur patrie d'origine un culte fidèle. Dans plusieurs guerres, ils combattirent avec acharnement les Anglais, firent des incursions sur leur territoire et forcèrent plus d'une fois les garnisons de leurs forts à capituler. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), ces passions guerrières s'assoupirent, et sept ans de vie laborieuse avaient répandu dans ces campagnes l'industrie, la prospérité, la confiance, quand, un jour, les villages acadiens furent envahis par une soldatesque anglaise, la population chassée, embarquée de force sur des vaisseaux de guerre, et transportée dans divers ports des colonies britanniques. Voici comment cet acte de brutalité sauvage est raconté par un écrivain canadien. (1)

" Le 5 septembre 1755, chaque village acadien fut " éveillé par les roulements du tambour qui convo- " quait la population à venir à l'église ou sur la place " publique, pour prendre connaissance des ordres du " roi d'Angleterre. Presque tous s'y rendirent en

(1) M. Faucher de Saint-Maurice: *De tribord à babord*, ouvrage plein d'intérêt, d'humour et de notices curieuses sur le Canada, le golfe Saint-Laurent et les régions adjacentes.

" habits du dimanche pour apprendre qu'ils étaient " prisonniers de guerre, que tous leurs biens, meubles " et immeubles, étaient saisis au nom du roi, sauf l'ar- " gent et leurs effets personnels, et que, le 10 septem- " bre, ils seraient tous embarqués pour être dirigés " sur des colonies anglaises ? Qu'ajouter à ces épou- " vantables conclusions ? La foudre ne frappe pas " plus rapidement que ces malheureux ne furent " écrasés par l'infâme proclamation de Lawrence. " D'ailleurs, on n'avait pas d'armes.

" Cinq jours après, la population de l'Acadie était " parquée à coups de crosses de fusils et attendait, " morne et résignée, sur la plage, l'heure de l'embar- " quement. Dix officiers et quatre-vingts soldats " montaient chaque navire, pendant qu'à terre un " fort cordon de troupes cernaient les proscrits. Deux " cent soixante jeunes gens reçoivent l'ordre d'entrer " les premiers dans les chaloupes ; mais ils refusent " fermement de le faire, à moins d'être accompagnés " par leurs familles. L'officier commande une charge " à la baïonnette ; ils sont refoulés jusque dans la mer, " et les blessés jetés pêle-mêle au fond des embarca- " tions. Alors eut lieu une scène indescriptible où " l'honneur anglais joua le rôle de bourreau. Les " troupes se divisèrent par pelotons et eurent la con- " signe de séparer les femmes de leurs maris, les pères " de leurs enfants et de les faire monter sur des na- " vires différents. A mesure que ces familles se dis- " joignaient et se quittaient pour ne plus se réunir, " les mains des vieillards se levaient pour bénir, les " époux s'étreignaient dans de longs embrassements, " les enfants sanglotaient, et la soldatesque continuait

" son implacable besogne. Puis, quand tout fut fini, " quand le funèbre convoi eut pris la haute mer et se " fut dispersé sous l'horizon, on promena la torche " dans les villages abandonnés, on pourchassa les " bestiaux, et on se paya le prix de cette journée de " travail en faisant le partage des richesses et des pro- " priétés du peuple exilé."

Ces procédés, paraît-il, étaient familiers à la politique anglaise ; car quelques années après, en pleine paix, après la conquête définitive du Canada, plusieurs milliers d'Acadiens réfugiés dans l'île du Cap Breton (aujourd'hui île du Prince-Edouard), furent expulsés aussi sommairement.

" Jadis, dit M. Faucher de Saint-Maurice, l'île du " Prince-Edouard comptait une population de sept " mille Acadiens, Ces bonnes gens vivaient du pro- " duit de leurs terres, se livraient avec succès à l'éle- " vage, et moissonnaient en assez grande quantité " pour que plusieurs d'entre eux pussent apporter " jusqn'à deux cents minots de blé sur le marché de " Québec. Mais le malheur, qui semblait en ce temps " s'attacher aux pas de la race acadienne, vint les " relancer jusqu'ici. Leurs vainqueurs, affriandés " par la vue des belles exploitations agricoles qui les " entouraient, eurent recours de nouveau à leur ma- " rine, et déportèrent toute la population. A peine " cent cinquante familles purent-elles échapper à ce " terrible acte d'arbitraire, en gagnant les bois et les " fourrés, ou en se réfugiant à bord de leurs berges, et " en se cachant au jour le jour dans les criques et les " petites anses de l'île. Puis, quand cette chasse hu- " maine fut terminée, quand ces nouveaux Hébreux

" eurent à leur tour pris le chemin du désert, le gou-
" vernement sonna l'hallali, et la curée officielle com-
" mença. Les terres de ces proscrits furent divisées
" en soixante-sept lots de vingt mille acres chacun.
" Leur total, se montant à un million trois cent
" soixante mille acres, fut mis en loterie et tiré au
" sort par les officiers et les personnes qui, à tort ou
" à raison, c'est Alexandre Monro qui le dit, préten-
" daient avoir bien mérité de la couronne anglaise.
" Ces propriétaires, improvisés par le hasard, étaient
" obligés, en acceptant leurs titres, de prendre l'enga-
" gement de s'établir dans l'île ou d'y envoyer dans
" l'espace de dix ans un certain nombre de colons
" *anglais*. Quelques-uns remplirent leurs conditions,
" mais beaucuop oublièrent leurs promesses. Peu
" importait maintenant; on avait atteint le but, puis-
" que l'Acadien était chassé de l'île ! "

Fructueuses pour la domination anglaise et pour les propagateurs du *self-government*, ces expéditions ont eu, au point de vue littéraire, un grand avantage, c'est de faciliter la conception de ces sociétés antiques, où la rapine et la spoliation, sans cesse à l'ordre du jour, maintenaient dans les âmes ces ébranlements et ces émotions violentes, qui sont une mine d'or pour la poésie Rien de mortel pour l'inspiration comme la sécurité et le bien-être modernes. De là, le byronisme, c'est-à-dire l'agitation dans le vide, la création de fantômes, de malheurs imaginaires, pour réagir contre l'affreuse banalité qui nous tue. Mais des scènes émouvantes, comme la déportation en masse d'un peuple sans défense, ces images de familles en pleurs,

de femmes, de vieillards brutalisés, d'enfants arrachés à leurs mères, font revivre à nos yeux les âges primitifs et changent le dilettante en poète. C'est ainsi que la nation anglaise, race biblique, a le double talent d'exproprier Naboth et d'attirer sur son champ les bénédictions du Seigneur.

Le poème débute par une touchante description des mœurs acadiennes qu'encadre le sévère paysage de la forêt vierge :

" Dans le pays de Minas est le petit village de " Grand-Pré, distant et séparé du monde, silencieux " dans une fertile vallée. De vastes prairies s'éten- " dent du côté de l'est, donnant au village son nom, " et à d'innombrables troupeaux de gras pâturages, " Des digues, élevées par le labeur incessant des fer- " miers, opposent un frein aux vagues turbulentes ; " mais, à des époques fixes, les écluses s'ouvrent et " reçoivent la mer au milieu des prés. A l'ouest et au " sud, des champs de chanvre, des vergers, des blés " s'étendent sans clôtures dans la plaine ; vers le nord, " planent des nuages, et au-dessus de sombres fo- " rêts, d'éternels brouillards, enfants du sombre At- " lantique. Là, au milieu des fermes, reposait le " village acadien. Solides étaient les maisons, cons- " truites en chêne, en noyer, telles qu'en bâtissaient " les paysans normands, au temps des rois Henri. " Là, dans les tranquilles soirées d'été, quand le so- " leil couchant illuminait gaiement la rue du village " et dorait les girouettes sur les toits, les matrones, " les jeunes filles s'asseyaient avec leurs capuchons, " leurs jupons verts, rouges et bleus, avec leurs " rouets, dont le bruit monotone se mêlait aux

" chants des jeunes filles. Solennel, le long de la rue, " marchait le curé, et les enfants arrêtaient leurs " jeux pour baiser la main qu'il leur tendait, afin de " les bénir. A son approche, se levaient matrones " er jeunes filles, saluant son arrivée par des paroles " de bienvenue affectueuse. Puis les laboureurs re- " venaient des champs, et le soleil se couchait paisi- " ment, cédant la place au crépuscule. Enfin du " haut du beffroi retentissait l'*Angelus*, et sur les " toits du village, les colonnes d'une fumée bleuâtre, " semblables aux nuages d'encens, s'élevaient de cent " âtres, foyers de paix et de contentement.

" Ainsi vivaient, unis entre eux par une affection " réciproque, ces simples fermiers acadiens, prati- " quant l'amour de Dieu et celui des hommes. Ils " vivaient affranchis de cette crainte qui règne avec " les tyrans, de l'envie, ce vice des républiques. Sans " verrous à leurs portes, sans barreaux à leurs fené- " tres, leurs maisons étaient ouvertes comme les " cœurs de leurs propriétaires. Le plus riche était " pauvre, et le plus pauvre vivait dans l'abondance."

Cette charmante peinture est d'une rigoureuse exactitude ; c'est le spectacle qu'offrent encore de nos jours les villages français du Bas-Canada.

Dans cet heureux coin de terre, deux jeunes gens s'aiment et sont fiancés l'un à l'autre. L'un est Gabriel Lajeunesse, fils de Basile, le forgeron. L'autre Evangéline, fille de Bénédict Bellefontaine, riche fermier de Grand-Pré.

Evangéline est l'orgueil du village. Une beauté

céleste rayonne sur son front, quand, après la confession, elle porte, comme une auréole, la bénédiction de Dieu au-dessus d'elle ; quand elle a disparu, on croit perdre la sensation d'une exquise musique. Les deux enfants ont grandi ensemble ; le P. Félicien, curé et instituteur du village, leur a appris à lire ensemble dans le livre d'heures et de plain-chant. L'heure de la leçon passée, les deux enfants allaient jouer à la forge. C'est ainsi que s'est formé leur amour. L'annonce de leur mariage réjouit les cœurs de toute la paroisse.

Un beau soir d'automne, les deux familles sont réunies chez le père d'Evangéline, pour signer le contrat. Evangéline file au rouet, sous le regard tendre et respectueux de Gabriel ; les vieillards racontent les histoires d'autrefois, le siège de Louisbourg, les terribles luttes de la France et de l'Angleterre. Cependant, on se chuchote à l'oreille d'inquiétantes rumeurs : cinq vaisseaux de guerre anglais sont à l'ancre. Tous les habitants ont reçu l'ordre de se rendre le lendemain à l'église pour entendre les ordres de Sa Majesté Britannique. Soyez tranquilles, dit le père d'Evangéline, toujours rempli d'optimisme ; qu'avons-nous à craindre étant désarmés ? Nous sommes plus en sûreté, au milieu de nos campagnes, de nos troupeaux et parmi nos écluses pacifiques, que n'étaient nos pères, protégés par des remparts contre les canons ennemis. Quelle naïve illusion ! Mais aussi quelle flétrissure anticipée de l'acte brutal qui va s'accomplir !

Le contrat est signé. Le reste de la soirée s'écoule en récits et en plaisirs innocents, tandis que les fian-

cés, assis l'un auprès de l'autre, se murmurent à l'oreille des paroles d'amour.

Le lendemain, suivant les ordres de l'amiral, les paysans se rassemblent. Toute la population des campagnes, *en habits de fête*, fait irruption dans le village. On les reçoit, on les héberge. Le cidre et la bière leur sont versés affectueusement sous les porches. Le ménétrier leur joue : *Tous les bourgeois de Chartres* et le *Carillon de Dunkerque*. Ainsi se passe la matinée; puis la cloche de la tour retentit; les hommes se rendent à l'église; les femmes restent dans la cour du cimetière. Toute la foule attend en silence les ordres que vont donner les soldats.

Debout devant l'autel, se tient le commandant anglais, sa commission royale à la main. Il la déroule lentement et leur dit : " Vous êtes conviés
" par l'ordre de Sa Majesté le roi d'Angleterre, vous
" savez comme il a été bon et généreux pour vous. (1)
" Mais comment avez-vous payé ses bienfaits? C'est
" à vos cœurs de répondre. Aujourd'hui, j'ai un pé-
" nible devoir à remplir, oui, bien pénible *pour mon*
" *naturel et mon tempérament.* Vos terres, vos biens,
" vos bestiaux, sont confisqués par la couronne. Et
" vous-mêmes, allez quittez cette province, pour être
" transportés dans d'autres pays. Puissiez-vous y
" résider comme de *fidèles sujets*, comme une popula-
" tion *heureuse et paisible!* Je vous déclare tous pri-
" sonniers, c'est le bon plaisir de Sa Majesté."

---

(1) Quelle lâche ironie!

Cette courte allocution fait image, n'est-ce pas ? On voit la bête fauve moralisant sa victime avec une exquise sensibilité.

Le peuple reste un moment muet de stupeur. Puis un immense cri, un concert de sanglots éclate et monte vers le ciel. Quelques-uns essaient de lutter : A bas le tyran d'Angleterre ! mort aux soldats qui viennent saisir nos maisons et nos moissons ! Ainsi s'écrie Basile, le forgeron ; il est aussitôt jeté à terre par la soldatesque et foulé aux pieds.

Au milieu de ce désordre retentit la voix du Père Félicien, le pasteur des âmes, qui prêche la résignation à ses ouailles : C'est ici, leur dit-il, la maison du Seigneur ; ne la profanez pas par des scènes de meurtre. Voyez l'image du Christ ; entendez sa parole qui vous répète : Seigneur, pardonnez-leur. Aussitôt des sanglots succèdent aux cris de vengeance, et le peuple agenouillé répète : Seigneur, pardonnez-leur. Et le service divin s'achève dans un pieux recueillement.

L'ordre barbare s'accomplit : une longue procession s'achemine des champs acadiens vers les navires anglais. Femmes, vieillards se retournent pour jeter un dernier regard sur leurs maisons abandonnées. A leurs côtés, vont les enfants ; quelques-uns sont portés par des bœufs, et tiennent dans leurs petites mains des fragments de jouets.

Soudain les portes de l'église s'ouvrent, et l'on voit s'avancer, entre deux rangées de baïonnettes, la longue file des fermiers acadiens, restés, pendant

quatre jours et quatre nuits, sous la garde des soldats anglais. De leurs lèvres tremblantes, ils chantent cet hymne des missions catholiques: O cœur sacré de Jésus, remplis nos cœurs de force, de soumission et de patience !

Evangéline, mêlée aux femmes, attendait, le cœur brisé, l'approche de cette procession. Elle voit Gabriel marcher pâle, abattu ; elle s'élance vers lui, se suspend à son cou et lui murmure quelques paroles de consolation. Puis, dans la confusion de l'embarquement, les femmes sont séparées de leurs maris, les mères voient leurs enfants laissés sur la rive, tendre inutilement vers elles leurs bras désespérés. Les deux fiancés se perdent de vue et se cherchent vainement. Evangéline reste quelques heures sur la rive avec son père expirant. Le vieillard meurt entre les bras de sa fille, aux lueurs de sa maison embrasée. Le même incendie dévore le village et toutes les fermes d'alentour. Du pont des navires anglais, les pauvres captifs contemplent avec désespoir ces clartés sinistres. Le vent du soir leur apporte les plaintives clameurs de leurs bestiaux errant dans les campagnes, les aboiements désolés des chiens demandant leurs maîtres. Le jour se lève sur cette scène de désolation. Les deux fiancés, embarqués séparément, voguent vers des régions différentes.

Les années ont passé sur cette catastrophe. Les exilés ont abordé dans diverses cités, parsemés comme des flocons de neige poussés par le vent du nord-est Un grand nombre ont inscrit leur histoire sur les tablettes de marbre des cimetières. Parmi les villes,

les campements, les déserts même qu'ils ont habités, erre une jeune fille aux traits abattus et pensifs. Elle cherche parmi les vivants, elle déchiffre les inscriptions des tombes, comme pour y reconnaître un nom ; puis elle reprend sa pérégrination solitaire parmi l'immense continent. Des voix s'élèvent pour la dissuader de cette recherche infructueuse, lui conseillant d'oublier Gabriel, de prendre un autre mari. Je ne puis pas, répond-elle, il faut que je suive l'inspiration de mon cœur, flambeau dont la lueur éclaire mon chemin.—Courage, ma fille, lui dit son directeur spirituel, accomplis ton œuvre, œuvre d'amour, de résignation, jusqu'à ce que ton âme purifiée, fortifiée, s'approche de la perfection et soit digne du ciel. Soutenue, accompagnée par ce noble apôtre, Evangéline s'embarque avec des compatriotes dans un canot qui descend le Mississipi: Elle arrive dans l'heureuse Louisiane, où règne un été perpétuel, où l'oranger et le citronnier s'entrelacent sur les rives du fleuve. Pendant ce temps, un autre navire remonte le Mississipi. Au gouvernail, est un jeune homme aux traits mornes et soucieux, dont les regards sont assombris par un voile de tristesse. C'est Gabriel, qui, désolé par une vaine attente, inquiet, tourmenté, va chercher dans l'Ouest l'oubli de son désespoir. Il croise, sans le voir, l'esquif d'Evangéline, caché dans des saules. Elle-même dort à ce moment, et les deux fiancés passent désespérés l'un près de l'autre, sans soupçonner réciproquement leur présence. Quelques jours après, Evangéline et le P. Félicien arrivent dans une riche plantation; ils y sont reçus et fêtés par Basile, l'ex-forgeron de Grand-Pré, le père de Gabriel, devenu, dans son exil, propriétaire d'un beau

domaine et d'immenses troupeaux. Hélas ! leur dit-il, d'une voix embarrassée, n'avez-vous pas rencontré Gabriel, en bateau, parmi les bayoux ? C'est ce matin même qu'il nous a quittés, résolu, pour tromper son chagrin, à chasser le castor et le bison avec les sauvages du Nord. A cette nouvelle, Evangéline éclate en sanglots, puis elle reprend courageusement son pèlerinage. Mais partout Gabriel semble fuir et s'évanouir devant elle comme un décevant mirage. Souvent elle trouve les cendres encors fumantes des feux allumés par lui dans la solitude. Elle croit enfin l'atteindre au pied des Montagnes Rocheuses, auprès d'une mission de Jésuites. Gabriel, ! lui disent les bons Pères, voilà six jours qu'il nous a quittés, mais il sera ici cet automne. Vain espoir ! l'automne et l'hiver se passent. Les champs et les forêts reverdissent sans avoir ramené Gabriel. Il est parti pour les lacs ; on l'a vu sur le Saginaw.—Evangéline brave tous les périls, toutes les privations dans cette recherche infatigable et toujours déçue. Ainsi s'écoulent ses belles années ; déjà sa jeunesse est flétrie, ses traits ont perdu leur éclat, ses cheveux se nuancent de teintes argentées. Jeune et belle elle était quand elle commença son voyage ; elle s'arrête enfin vieillie et découragée. Elle se fixe à Philadelphie ; l'amour vit toujours en elle ; seulement il a changé de nature ; il s'est répandu sur tous ceux qui souffrent ; désormais c'est un ardent désir de soulager les malheureux, les déshérités de cette terre, au nom du Seigneur. Elle se fait sœur de Charité et passe de nombreuses années à visiter les asiles de la misère, assidue au chevet des malades dans les hôpitaux. Un jour, la fièvre jaune s'appesantit sur la ville : Evan-

géline multiplie ses soins charitables. En la voyant apparaître, les mourants ont le pressentiment des splendeurs divines. " Dans ses yeux, dit le poète, " brillent les lampes de la cité céleste, dont leur âme " est impatiente de voir les portes s'ouvrir."

Le lecteur pressent le dénouement. Un dimanche matin, en faisant sa tournée habituelle dans le dortoir des malades, ses regards tombent sur un vieillard agonisant : elle reconnaît Gabriel ; elle s'élance vers lui. Le malheureux attache sur elle un regard où l'amour se mêle au désespoir ; il expire en sentant sur son front la douce pression de ses lèvres. Evangéline s'agenouille et, dans un élan sublime de résignation chrétienne, s'écrie : " O mon père, merci ! "

Tel est ce poème qui, par la noblesse de l'inspiration, la grâce touchante, la pureté raphaélique de la forme, est comparable aux plus belles conceptions de l'esprit humain. Ici vraiment l'Amérique s'élève et laisse bien loin derrière elle le dilettantisme, ainsi que la poésie sensuelle et vaniteuse de la vieille Europe. Elle nous fait la leçon non pas en dogmatisant, mais en ouvrant à l'esprit l'intuition d'un art, d'un idéal supérieur. Et cette sève, cette puissance d'invention, où s'alimentent-elles ? Est-ce dans les utopies sentimentales de nos philosophes ? Non, c'est dans l'Evangile, c'est dans cette source éternellement limpide et vivifiante qu'on nomme le Christianisme. Nous en demandons pardon aux admirateurs de *Rolla*, de *Mardoche*, de *Lara*, de tous les *Don Juan* possibles, aux " âmes d'élite " qu'ont attendries *Lélia*, *Consuelo* ou *Marion Delorme ;* mais dussions-nous compromettre Longfellow aux yeux des libres-pen-

seurs, nous n'hésiterons pas à signaler *Évangéline* comme un poème chrétien, nous en ferons même ressortir la physionomie catholique. Qui personnifie éloquemment le droit et la dignité humaine en face de la force brutale? Un curé de village, le crucifix à la main. Quelles protestations s'élèvent contre les saturnales de la tyrannie? Des *Ave Maria* chantés par les voix résignées des victimes. Qui soutient Evangéline dans son abandon, épure son amour, et l'élève par degrés jusqu'aux sublimes hauteurs du renoncement? Le P. Félicien, directeur de sa conscience. Qui l'accueille, la réconforte dans les angoisses du pèlerinage? Des missionnaires, des Jésuites, pionniers de l'Evangile dans les solitudes de l'Ouest. Dans quel port son cœur brisé trouve-t-il un refuge? Dans une communauté religieuse et dans l'exercice de la charité. Quelle scène enfin termine cette série de tableaux émouvants? La mort d'un vieillard, dans un hospice, auprès d'une sœur de Charité, sa bien-aimée d'autrefois, qui murmure sur lui les dernières prières en remerciant la bonté divine. Oui! le catholicisme seul peut revendiquer de telles créations, et si le poème d'*Evangéline* était éclos trente années plus tard, un grand nombre de nos aristarques auraient hoché la tête et prononcé le mot: clérical! Tel est le nom dévolu de nos jours à quiconque prétend honorer l'humilité, la résignation, le sacrifice et l'espoir en Dieu!

Cette tendance religieuse n'est pas, chez Longfellow, un simple accident. Elle s'accentue et se prononce de plus en plus, à mesure que son talent se développe et qu'il se sent plus d'autorité.

" La mort, dit-il, dans une poésie intitulée *Résignation*, la mort n'existe pas. Ce que nous appelons ainsi n'est qu'une transition. Cette vie de passage terrestre n'est qu'un faubourg de la cité élyséenne dont l'entrée est appelée par nous : mort. Non. Elle n'est pas morte l'enfant de notre affection ; elle est partie pour cette école, où le Christ lui-même sera son instituteur. Conduite, par son ange gardien, dans le silence et la réclusion de ce monastère céleste, sauvée de la tentation, de la pollution du péché, elle vit. Jour par jour, nous pouvons suivre ce qu'elle fait dans ce brillant royaume de l'air, année par année, voir ses tendres pas s'affermir, sa beauté devenir plus resplendissante. Nous ne la reverrons pas comme une enfant, mais comme une belle jeune fille, ornée de toutes les grâces célestes."

Après le succès si brillant d'*Evangéline*, la muse de Longfellow semblait avoir trouvé sa voie définitive et s'être fixée sur le sol américain pour toujours. Mais des réminiscences de jeunesse ne cessaient de le solliciter en arrière vers la rêverie allemande et vers les conceptions déjà usées du romantisme. C'est sous cette influence qu'il écrivit en 1851 un drame fantaisiste intitulé : *la Légende dorée.* Cette œuvre est une imitation d'un récit ou conte écrit en latin, au treizième riècle, par un moine, Jacques de Voragine, qui mourut en 1292, archevêque de Gênes. Cet écrit fut traduit en français par Jean de Vignay, dans le cours du quatorzième siècle, et cent ans plus tard en anglais par William Canton. On l'appelait *la Légende des saints.* L'idée primitive remontait, dit-on, à Hermann von der Aue, maître chanteur (*minnesinger*) du dou-

zième siècle. On voit que chez Longfellow, le poète est presque toujours doublé du bibliophile. Comme Gœthe, il aime à tirer ses héros de la poussière archéologique. Mais, sans nous attarder à la question d'origine, donnons au lecteur une analyse succincte de l'ouvrage.

Le prince Henri de Hoheneck languit solitaire dans son château de Vantsberg, sur les bords du Rhin, consumé par un mal " qui brûle ses veines, envoyant " des vapeurs à sa tête, transformant son cœur en un marécage qu'absorbe et dessèche une sorte de lèpre " (toujours le mal byronien.) Pendant une nuit d'insomnie, Lucifer se présente à lui, sous la forme d'un médecin en voyage et lui propose le remède le plus singulier, à savoir : le sacrifice volontaire d'une jeune fille qui consentirait à mourir pour lui rendre la vie. L'esprit malin part après avoir fait boire au prince un élixir qui lui rend momentanément la force et verse dans son cœur les flammes charnelles du désir.

Après ce prologue qui rappelle trait pour trait celui de Faust, on voit le prince faisant de la villégiature dans l'Odenwald, chez un de ses tenanciers, qui brave, pour le recevoir, la réprobation de l'Eglise. Car Henri est fui de tous, maudit comme un pestiféré ; les litanies des morts ont été chantées sur lui comme sur un cadavre. Elsie, la fille de ce serviteur dévoué, est émue par le sort du noble malade ; elle lui arrache son secret et forme la résolution de mourir à sa place. Sourde aux supplications de toute sa famille, elle va prendre conseil au tribunal de la pénitence qui lui donne son approbation. Henri n'ose d'abord

accepter ce sublime sacrifice, mais Lucifer, sous la forme de son confesseur, surmonte ses scrupules à l'aide de cette mielleuse casuistique, toujours si prisée par les grands du monde :

" Le Décalogue, lui dit-il, est un de ces statuts " vieillis qu'il faut appliquer, de nos jours, avec res- " triction. La loi, sans doute, dit : Tu ne tueras pas ; " cependant, dans certains cas, le droit doit céder à la " convenance. Vous êtes prince ; si vous mouriez, " combien de cœurs et d'espérances se trouveraient " brisés et descendraient avec vous dans le tombeau. " Que d'actes de valeur, de courtoisie seraient ense- " velis avant de naître. Vous êtes le dernier de " votre race ; avec vous disparaîtrait un noble nom, " la glorieuse mémoire de vos ancêtres. Cette femme, " au contraire, n'est qu'une paysanne. Dans ses " veines coule un sang plébéien. C'est ce sang que " versent les vassaux sur les champs de bataille, sans " réserve et sans espoir de récompense, sur l'ordre de " leurs seigneurs : mais le vôtre est un sang précieux, " c'est le sang des rois, béni par Dieu.—Et de plus, " que lui prépare cette vie terrestre ? Des larmes, du " travail ; enfantée dans la tristesse, esclave du sol, " fille et femme de paysan, aux prises avec les dure- " tés inexorables de la vie, je ne m'étonne pas de sa " compassion pour une destinée telle que la vôtre, ni " de son désir d'échanger ses misères terrestres con- " tre les douceurs du ciel. Ainsi donc l'Eglise accepte " le sacrifice et le sanctionne. Respirez le baume " bienfaisant qu'elle vous envoie ; absorbez ce souffle " rafraîchissant dans le vôtre ; accueillez le calme et " le réconfort qu'elle vous offre, comme un don " divin, etc."

Henri se laisse convaincre par ces sophismes. Est-il rien de persuasif comme une théorie qui nous constitue des privilèges sur les autres hommes ? Quelques jours plus tard, Elsie et le prince se mettent en route pour Palerme où se trouve la plus savante faculté d'Europe, afin d'y mettre d'accord la science avec la magie. Mais avec le voyage commence l'épreuve du remords pour le prince au cœur égoïste. A Strasbourg, il erre de nuit dans les rues désertes pendant que sa compagne dort du sommeil le plus pur. Rencontrant son ami, le maître chanteur Walter de Vogelweid, il se détourne de lui avec honte : " Je n'ose, dit-il, dans mon abaissement re-" garder en face cette noble figure." Le voyage se continue au travers des scènes les plus fantaisistes ; on s'arrête au monastère de Saint-Gall, dont l'on admire les manuscrits et les enluminures, après avoir écouté les confidences bacchiques du frère cellier ; on passe les Alpes au milieu de pèlerins qui se rendent en chantant à Rome, puis on s'arrête à Gênes pour respirer les brises balsamiques de la mer. On y rencontre encore Lucifer, qui, sous la forme d'un gondolier chantant une barcarolle, suggère au prince d'assurer sa guérison en précipitant Elsie dans la mer : " Un simple pas et tout serait dit ; un plongeon, un bouillonnement au-dessus des eaux et tu serais déli-" vrée, pauvre Elsie, de ton agonie." Mais la voix angélique de la noble fille dissipe ces infernales suggestions. " Ange de Dieu, lui dit le prince, ton âme pure et croyante entend dans la brise la trompette de l'archange. Les mugissements de la forêt, ceux des vagues t'apportent les harmonieux échos de l'orgue de sainte Cécile ou les accents des prophètes ; moi,

je n'entends que désordre, désespoir et chuchotements de démons dans l'air."

Ainsi, dans cet ouvrage fantastique, le surnaturel n'est pas une simple machine de théâtre. C'est la poursuite d'une idée morale, le témoignage du pouvoir que notre conscience exerce sur nos sensations. Le procédé de l'art matérialiste est inverse ; il met toujours en relief la prédominance du monde physique sur nos sentiments, il nous montre l'âme envahie, submergée par les impressions extérieures. Dans ses tableaux, la nature est omnipotente, la force des éléments irrésistible, l'homme, au lieu d'être leur moteur, obéit passivement à leur impulsion. Singulière contradiction d'une philosophie qui prétend émanciper les intelligences ! Dans la poésie, dans le roman, dans toutes les œuvres d'imagination, elle proclame la souveraineté de la matière et la vassalité de l'esprit.

Enfin nous nous trouvons avec le couple voyageur à Salerne, au sein même de l'illustre école où l'auteur, avec un luxe d'érudit, déploie devant nous l'appareil des discussions scolastiques :

Docteur Séraphino.—Je maintiens avec le docteur Sérafique que la parole conçue seulement dans cerveau est le type de l'éternelle génération ; le verbe parlé est l'incarnation.

Docteur Chérubino.—Que m'importe le docteur Séraphique avec sa boutique et son trafic de verbiage !

Docteur Sérafino.—Vous ne faites qu'un misérable semblant de résistance ; les universaux n'ont pas d'existence réelle !

Docteur Cherubino.—Vos paroles ne sont que des vessies gonflées de vent. Les idées sont éternellement unies à la matière.

Docteur Sérafino.—Puisse le Seigneur avoir pitié de vous, misérable chicaneur et herboriste.

Docteur Cherubino. — Puisse-t-il envoyer votre âme à l'éternelle perdition pour votre traité sur les verbes irréguliers, (ils se battent. Deux ècoliers entrent).

Premier écolier.—A quelles études vous livrez-vous ? quel est le cours que vous suivez ici ?

Deuxième écolier.—Les trois premières années sont consacrées à la logique. comme à la source de ce qui est noble, sage et vrai.

Ppemier écolier.—Cela me parait bien étrange dans une école de médecine. Mais sans doute vous avez de bonnes raisons pour cela.

Deuxième écolier. — Seul un bon dialecticien peut devenir un bon médecin. Cela a été réglé depuis de longues années. La logique forme une grande partie de l'art mystérieux de guérir. Autrement, pourrions-nous faire voir que personne n'en sait aussi long que nous ? Après cela, cinq ans sont consacrés exclusivement à la médecine, avec des leçons sur la chirurgie et des dissections de corps de porcs, les plus semblables à la forme divine du corps humain.

Premier écolier.—Quels sont les livres qui sont le plus en vogue chez vous?

Deuxième écolier.—Nous en avons tout un catalogue. La plupart sont des ouvrages composés chez nous, tels que le Passionnaire de Garisponte, les écrits de Matthieu-Platéarius; de plus un volume généralement connu comme la règle de l'école de Salerne, écrit par Robert de Normandie en élégants vers latins, etc.

(Lucifer entre, déguisé en docteur.)

Ces discussions sont un suprême bonheur pour moi; car j'ai toujours remarqué qu'elles se terminent en querelles. Voyons un peu les doctes niaiseries résultant de cette prodigieuse dépense d'idées. (Il lit les programmes de thèses.) "Si les anges, en se mou-" vant de place en place, passent par des espaces in-" termédiaires. Si Dieu lui-même est l'auteur du " mal, ou si c'est l'ouvrage du démon. Où, quand et " pourquoi Lucifer est tombé, et s'il est maintenant " enchaîné en enfer." Je crois que je pourrais très bien répondre à cette question. Aussi longtemps que l'esprit humain dans son orgueil, persistera à tourner dans de tels moulins, je serai fermement assis sur mon trône, et je pourrai toujours me moquer de la vérité.

—Des hauteurs scientifiques où plane aujourd'hui la pensée humaine, on comprend la pitié que doivent inspirer le Trivium et le Quatrivium aux contemporains d'Hégel, de Moleschott, de Schopenhauer, et surtout aux compatriotos des frères Davenport et de Katy King.

Au milieu de ces logomachies et de cette science enfantine, le prince d'Hohenecke et sa mystique compagne se trouvent dans leur élément. Elsie réclame de Frà Angelo (toujours Lucifer) le philtre qui doit la faire mourir et rendre au prince la santé. Mais Henri, secouant, à la onzième heure, son ignominie, s'oppose à l'héroïque sacrifice. Au moment où Frà Angelo vient d'emmener Elsie, il brise la porte qui s'est refermée sur elle, la reprend de force et, par ce retour à l'honneur, déjoue les calculs du mauvais esprit. Relevé de son abaissement, il est pris en pitié par la Providence et guéri par l'attouchement d'une relique. Le dénouement obligatoire est le mariage des deux pélerins. Elsie, partie comme victime expiatoire, revient en Allemagne, princesse de Hohenecke, au milieu des guirlandes et des ovations. D'où l'on voit que la vertu peut espérer même ici-bas sa récompense et spécialement celles des jeunes personnes qui se dévouent à la guérison des princes valétudinaires.

On ne peut se dissimuler que la contexture de ce drame est très faible ; l'intrigue y est nulle, les situations sont sans consistance et sans valeur théâtrale ; cependant l'intérêt se soutient par les digressions, les changements à vue, la multiplicité des incidents et surtout par le coloris, la richesse du style. Ici, comme dans l'étudiant de Madrid, le dramaturge est primé par l'artiste et l'archéologue. Toutes les scènes sont charmantes comme tableaux de genre ou comme croquis historiques. Sur toutes, le poète a su répandre la distinction et le parfum exquis qui se détache des croyances chrétiennes, de la foi en Dieu, de la charité et du sacrifice. Parmi nos poètes contempo-

rains, les imitations de *Faust* se comptent par centaines ; mais chez nous, c'est ordinairement l'enfer qui triomphe ; c'est Satan qui fait le procès à l'œuvre divine, en démontre l'incohérence, l'injustice, et redresse les méprises divines au profit de notre orgueil et de nos passions. Chez Longfellow, au contraire, le tentateur s'épuise en machinations impuissantes. Toutes ses suggestions malsaines, toutes ses ruses avortent et sont déjouées par la candeur d'une enfant. La révolte est donc confondue ; ses fruits se dessèchent, et l'épilogue du poème est un chant de triomphe des anges célébrant la victoire du ciel sur l'esprit du mal :

" Dieu a envoyé son messager, la pluie ; il a dit
" au ruisseau des montagnes, lève-toi, sors de tes re-
" traites caverneuses ; descends de ton pied nu, blanc
" comme la neige ; descends des hauteurs glacées
" vers la pleine aride pour la féconder. Dieu a envoyé
" son messager, la foi, qui, a murmuré au cœur de
" la jeune fille ; lève-toi, répands avec tes mains géné-
" reuses ta grâce et ta fraîcheur sur les sables arides
" et les solitudes de la mort."

Merci, ô poète, de cette belle leçon ! Toi aussi, tu fais jaillir dans les steppes de notre scepticisme une eau vivifiante. Notre âme découragée s'y retrempe ; elle s'étonne d'y trouver plus de saveur et d'arome que dans les sucs capiteux du blasphème.

Quelle que soit la magie du souvenir sur les artistes et sur les hommes d'imagination, pour eux, comme pour le vulgaire, il vient un âge où leur esprit subit plus ou moins le joug de la vie réelle et se mêle au

mouvement, aux intérêts, parfois aux luttes qui l'entourent. Souvent, hélas! le génie les abandonne dans cette transition : l'inspiration s'évanouit et fait place au goût des affaires ou des dignités. Racine devient courtisan; Voltaire, apôtre d'incrédulité; Lamartine, tribun politique. Chez Longfellow, l'évolution s'accomplit sans tarir la veine; seulement, à partir de cette époque, le caractère et la couleur yankees s'accentuent davantage dans ses œuvres. Les empreintes si chères du Rhin et de l'Estramadure s'affaiblissent. A leur place, prédominent les aspects sévères du Massachusetts, et surtout l'instinct d'une nationalité nouvelle, indépendante de l'Europe, confiante dans sa force et dans son avenir.

A cette époque, commençait à poindre aux Etats-Unis certain antagonisme en face du vieux monde. Dans sa presse et dans ses revues littéraires, les nations d'Europe étaient traitées avec cet aplomb et ce superbe dédain que professent en général les jeunes générations pour leurs devancières. Un parti puissant, les Knownothing, prêchait l'américanisme comme une religion nouvelle, fermée, à l'instar du judaïsme, aux nations profanes et tirant du sol natal sa force de reproduction. Vers le même temps, fleurissaient les médiums, les spirites, comme si le surnaturel, s'exilant de l'Europe sceptique, allait adopter pour patrie la terre des grands lacs et des forêts vierges. Pour compléter cet ensemble, il ne manquait plus qu'une théogonie, émule des mythologies hindoue, égyptienne, grecque, donnant à l'Amérique des dieux autochthones. Une telle œuvre ne pouvait être accomplie que par un poète familier

avec les travaux archéologiques. La poésie, sans doute, ne surgit pas sur commande, mais c'est en elle que les ambitions, les velléités nationales cherchent toujours à se formuler, car elle est la parure la plus brillante de nos rêves. Interprète de nos joies et de nos douleurs, combien sa mission grandit et s'élève quand elle s'inspire du patriotisme ! Poétiser les origines antéhistoriques du nouveau monde, c'était donner à la jeune Amérique le prestige d'une généalogie illustre, un rang parmi les familles élues de l'humanité. Une telle entreprise pouvait tenter Longfellow. De cette pensée et de ces diverses influences naquit son poème d'*Hiawatha* (1855).

" Si vous me demandez, dit-il au début, d'où vien-
" nent ces histoires, d'où ces légendes, ces traditions
" exhalant l'odeur des forêts, la rosée et l'humidité
" des prairies, la fumée capricieuse des wigwams, le
" mugissement des grandes rivières et leurs fréquentes
" répétitions, se répercutant comme le tonnerre des
" montagnes, je vous répondrai : des forêts et des
" prairies, des grand lacs du nord, des pays des
" Dakotas, des Ojibwais, des montagnes, des maréca-
" ges où le héron cherche sa nourriture parmi les
" roseaux et les joncs ; je les répète comme je les ai
" entendues de la bouche de Nawadaha, le musicien,
" le doux chanteur. Si vous me demandiez où Nawa-
" daha a trouvé ce chants si étranges, ces légendes et
" ces traditions, je vous répondrai, dans les nids des
" oiseaux, au fond des forêts, dans les humides cabanes
" du castor, dans l'empreinte du sabot des bisons,
" dans l'aire de l'aigle ; tous les animaux sauvages les
" lui ont chantés, etc."

On le voit, ce n'est plus l'Amérique moderne ni la donnée classique de Franklin et de Jefferson, c'est l'Amérique sauvage, antédiluvienne, et son héros sera l'incarnation même de cette nature primordiale, le dieu indigène, Hiawatha. Non pas un génie malfaisant et sanguinaire, comme Odin, Irminsul et les autres divinités germaniques, hideuses personnifications du meurtre et du brigandage; c'est au contraire un dieu bienveillant, plein d'amour, de compassion pour les hommes, qui va s'incarner pour soulager les misères humaines.

" O vous, dit, le poète, vous tous dont les cœurs " sont ouverts et simples, qui avez foi dans Dieu et " dans la nature, qui croyez que, dans tous les âges, " tout cœur humain est humain ; que, même chez " les sauvages, il y a des inspirations, des efforts vers " un bien qu'ils ne comprennent pas ; que les mains " faibles, isolées, s'étendant vers Dieu dans l'obscu- " rité rencontrent sa main dans la nuit et s'en trou- " vent fortifiées, écoutez cette simple histoire, le chant " d'Hiawatha."

Ainsi, même dans le paganisme, l'Amérique pressent et symbolise son rôle dans l'humanité. Ses dieux ne personnifient pas les passions brutales, la violence, l'amour du carnage, mais le travail, l'industrie bienfaisante, la sympathie pour les faibles. Telle est du moins la conception du poète.

Le poème débute par une scène imposante: la convocation des peuples par le grand esprit Manito. Il allume le calumet de la paix, comme un signal aux nations. A cet appel, les Delawares, les Iowahs, les

Pieds-Noirs, les Omahas, Mandanes, Dakotas, Hurons, etc., se dirigent vers les montagnes de la Prairie, au Grand-Carré de la pierre du Calumet Rouge. Ils arrivent avec leurs armes, leurs accoutrements de guerre, et se toisent les uns les autres avec des airs de défi. Dans leurs cœurs brûlent les vieilles haines, les querelles héréditaires, la soif traditionnelle de vengeance. Le grand Manito, le tout-puissant créateur des nations, les regarde avec une profonde pitié; leurs disputes lui paraissent des querelles d'enfants. Il leur parle avec une bonté paternelle:

"O mes enfants, mes pauvres enfants, écoutez les paroles de la sagesse, du grand esprit, du maître de la vie qui vous a créés. Je vous ai donné des terres pour chasser, des fleuves pour la pêche; je vous ai donné l'ours et le bison, le castor, le chevreuil; j'ai rempli les étangs de canards sauvages, les rivières de poissons, pourquoi n'êtes-vous pas contents de mes dons? Pourquoi vous faites-vous la chasse les uns aux autres? Je suis fatigué de vos dissensions, de vos guerres sanglantes, des prières que vous me faites pour la vengeance. Tous vos dangers sont dans vos discordes; votre force réside dans l'union, je vous ordonne de vivre en paix comme des frères."

Et le Manito annonce qu'il va envoyer sur la terre un prophète, un libérateur pour les guider et pour les instruire. Si les nations écoutent ses conseils, elle se multiplieront et prospéreront, sinon elles sont vouées à la ruine et disparaîtront. Les nations obéissent momentanément, enterrent leurs armes, leurs vêtements de guerre, et se séparent réconciliées dans l'attente de l'élu qui va naître.

On voit de suite le plan de l'ouvrage ; c'est la donnée évangélique, le dogme sublime de la Rédemption, dont nous allons voir l'éclosion naïve et spontanée parmi les Américains autochtones. Des documents compulsés par le poète avec un grand soin, l'ont mis en mesure de constater chez les peuplades indiennes l'existence de cette tradition. Toutes mentionnent dans leurs traditions légendaires un personnage de naissance miraculeuse qui leur fut envoyé sur les bords du lac Supérieur, pour purifier leurs forêts, leurs rivières et leur enseigner les arts de la paix. Un paléographe américain, M. Scoolcraft, dans un ouvrage consacré à l'étude de ces populations, a fait ressortir la coïncidence de tous les récits messianiques, il a poussé la précision jusqu'à donner les divers noms portés dans les différentes tribus par l'envoyé du ciel. Ces noms sont : Michabou, Chiabo, Manabozó, Tare bya, Wagon et Hiawatha. Singulière découverte bien propre à faire méditer la science ! Partout sur notre globe, elle retrouve l'écho de la Genèse et la visible empreinte des rapports bibliques. Partout aussi, le christianisme apparaît comme un besoin impérieux, primordial de l'humanité. Il semble jaillir spontanément des cœurs attendant la parole divine pour y fructifier !

Hiawatha est fils de Mudjekewis, surnommé le Vent-de-l'Ouest, célèbre parmi les guerriers, pour avoir tué le Grand-Ours des montagnes et de la belle Wenona, fille de Nokomis. Wenona, abandonnée par son époux, meurt prématurément, et l'enfant est élevé par sa grand'mère qui lui enseigne l'histoire des planètes, le langage des oiseaux, les ruses des castors ;

un vieux guerrier, Jagoo, ami de Nokomis, fait à l'enfant un arc de frène et l'envoie à la chasse. Hiawatha revient tout fier avec un daim tué de sa main. Tout le village est convié à célébrer dans un banquet cette première victoire. Tous applaudissent, acclament Hiawatha, lui donnant le nom de: Cœur fort. Parvenu à l'âge d'homme, Hiawatha devient le modèle des chasseurs. Il lance dix traits avec tant de force et de rapidité que le dixième prend son vol avant que le premier soit tombé à terre; il escalade les rochers les plus abrupts avec des mocassins enchantés. Nulle bête fauve, nul oiseau dans l'air ne peut se dérober à sa flèche. Dans cet épanouissement juvénile, il s'inquiète de sa naissance et questionne souvent sur son père la vieille Nokomis. Un jour, il se décide à aller le voir dans son royaume du Vent-d'Ouest, et s'enfonce dans les forêts, faisant un mille par chaque enjambée. Il traverse l'Esconaba, le Missisipi, le pays des Crows, celui des Corbeaux, des Chats, des Pieds-Noirs, franchit les Montagnes Rocheuses et se trouve enfin en présence de son père. A l'aspect de cet adolescent si beau et si fier, Mudjekewis sent son cœur ému; il croit voir la beauté de Wenona sortir du tombeau et se dresser devant lui. Il accueille affectueusement Hiawatha, le retient près de lui et lui raconte ses prouesses. Le jeune homme l'écoute longtemps en silence. Son cœur est comme un charbon ardent, quand il se rappelle que cet homme a trompé sa mère.—Soudain il s'écrie: "O Mudjekewis, c'est toi qui as tué Wenona, qui as brisé le lis de la prairie et qui l'as foulé sous tes pieds. Tu l'avoues, tu le confesses." Mudjekewis baisse la tête. Bientôt un combat s'engage entre le fils et le

père. Vent-d'Ouest vaincu, s'enfuit vers les marécages. Hiawatha l'y poursuit : " Arrête, lui crie enfin le vieillard ; arrête, mon fils. Tu ne peux me tuer, je suis immortel. Content suis-je d'avoir éprouvé ton courage. Tu vas maintenant recevoir le prix de ta valeur ; retourne parmi ton peuple, purge la terre de tous ses fléaux ; que les forêts, les rivières soient délivrées par toi de leurs monstres, de leurs magiciens, de leurs serpents vénéneux. Extermine-les, comme j'ai moi-même exterminé le Grand-Ours." Hiawatha obéit et part le cœur joyeux d'avoir vengé les mânes de sa mère.

De retour chez les siens, il leur enseigne d'abord l'art de fabriquer les canots. " Donne-moi ton vêtement," dit-il au bouleau, et le bouleau lui livre son écorce ;—" donne-moi tes branches," dit-il au cèdre, " tes branches fortes et souples " ; le cèdre lui répond : " Je te les donne." Bientôt est construite la barque ; toute la vie de la forêt, ses mystères, sa magie ont émigré dans ses gracieuses sinuosités. Elle flotte sur la rivière, comme la feuille d'automne ou comme un lis aquatique. Un ami d'Hiawatha, Kwasin plonge dans la rivière, en retire les branches et les troncs d'arbres qui l'obstruent, et l'art de la navigation est révélé aux Indiens. Hiawatha leur enseigne également l'art de pêcher l'esturgeon, le roi des poissons. Il attaque et extermine Megis-Sowon, le magicien, gardé par des serpents vénéneux, qui, de sa retraite, envoie des vapeurs pestilentielles, la fièvre des marécages, et qui sème la mort parmi les tribus.—Puis il songe à prendre une épouse et va la chercher dans la peuplade hostile des Dakotas, afin de faire oublier les vieilles

inimitiés et de cicatriser les anciennes blessures. Son choix s'arrête sur Minnehaha (l'Eau riante). Il gagne son cœur et l'estime de son père, en déposant à ses pieds un daim qu'il a tué à la chasse. Il fait sa demande, elle est agréée ; les noces sont célébrées dans la hutte d'Arrow-Maker (le faiseur de flèches), père de Minnehaha ; puis le jeune couple s'éloigne la main dans la main, à travers les forêts et les prairies, pendant que la mère de Minnehaha les suit du regard et que le père murmure philosophiquement : " Ainsi nous quittent nos filles que nous aimons et qui nous aiment, lorsqu'elles ont appris à nous aider dans la vie. Survient un jeune homme avec des plumes flottantes et des cannelures de roseaux, un étranger qui se promène en fumant au travers du village ; il s'adresse à la plus belle fille du pays ; elle le suit aussitôt, laissant tout pour un inconnu."

Les amis d'Hiawatha, l'écureuil, les oiseaux font la conduite aux deux amoureux : " Tu es bien heureux, dit l'oiseau-bleu à Hiawatha, d'avoir une telle femme " ;—" Et toi, bien heureuse, dit le moineau à Minnehaha, d'avoir un pareil époux." Le soleil leur dit, à travers les branches : " O mes enfants, l'amour est la clarté du jour, la haine est l'obscurité. La vie est nuancée de lumière et d'ombre. Règne par l'amour, ô Hiawatha. La lune leur parle également dans la nuit : O mes enfants, leur dit-elle, le jour est inquiet, la nuit est tranquille. L'homme est impérieux, la femme faible. Je possède la moitié du temps, bien qu'obéissante. Règne par la patience, ô Minnehaha."

L'originalité de cette idylle, c'est le dialogue per-

pétuel du sauvage avec la nature. Il anime successivement les arbres, les ruisseaux, les astres, et donne un langage à chaque animal.

A l'arrivée des jeunes époux, leurs noces sont célébrées avec magnificence par la vieille Nokomis. Le beau Paw-Ku-Kewis égaie la fête par ses danses mystiques ; le chanteur Chibiabos charme les convives par ses chants harmonieux ; enfin Jagoo, le grand vantard, ranime leur attention et les tient éveillés toute la nuit par ses récits fantastiques. Nature privilégiée, Iagoo a le secret de soumettre la crédulité de son auditoire à de perpétuelles épreuves, et de la trouver toujours docile et complaisante pour ses inventions. Jamais il n'entendit parler d'une aventure sans en avoir expérimenté lui-même une plus grande ; nul n'a franchi plus de précipices, plongé aussi profondément dans les ondes, pris autant de poissons, tué autant de chevreuils, attrapé autant de castors, vu autant de miracles que Jagoo, le grand raconteur.

Après cette union, commence une ère de félicité pour la tribu des Ojibways. On enterre la massue de la guerre. On oublie les chants belliqueux ; les chasseurs vont dans les forêts sans crainte d'être attaqués par des guerriers ennemis. Les femmes vaquent, sans inquiétude, à leurs paisibles travaux. Autour de l'heureux village, les cultures de maïs étendent leur verdoyant plumage. Hiawatha enseigne à ses frères l'art de protéger cette plante précieuse contre les insectes voleurs, contre la nielle, les dragons volants, les corbeaux ; il leur apprend à représenter, à l'aide gravures mystiques, le grand, le mau-

vais esprit, la vie, la mort, les hommes, les bêtes, les poissons, la lune, le soleil; il leur révèle enfin l'usage des simples et les mys tères sacrés de l'art de guérir.

Tant de mérites et le caractère divin de sa mission ne l'affranchissent pas des épreuves terrestres; bientôt, il est cruellement frappé dans ses affections. Son meilleur ami, Chibiabos, périt par son imprudence, enseveli sous les glaces. Hiawatha le pleure amèrement pendant sept semaines; et les pins, s'associant à sa douleur, balancent tristement leurs branches sur sa tête; l'oiseau-bleu, le rouge-gorge répètent ses lamentations. Pour l'apaiser, les magiciens évoquent l'ombre de Chibiabos; mais elle ne peut dépasser le seuil de son wigwam. L'infortuné chanteur traverse, sur un bois flottant, la rivière mélancolique du Silence; il arrive au lac d'Argent qu'il franchit sur un canot de pierre, et parvient au pays des esprits et des bienheureux. Un autre ami d'Hiawatha, Kwasing, l'homme fort, est assassiné traîtreusement pendant son sommeil. Un troisième, Paw-Ku-Kewis, paresseux et libertin sème la corruption et l'amour du jeu dans le village, insulte Hiawatha pendant son absence, et s'enfuit lâchement devant sa colère. Mais vainement il grimpe sur les hauteurs les plus escarpées; vainement, il s'enfonce dans les marécages et s'abrite derrière les digues des castors, il est atteint et tué par le bras vengeur du héros.

Enfin, par une soirée d'hiver, deux femmes entrent dans le wigwam d'Hiawatha et s'assoient en silence auprès de son foyer. Leurs vêtements sont noirs, leurs figures sinistres. Cependant Hiawatha et sa

femme leur donnent l'hospitalité. A minuit, les héros est réveillé par des sanglots et des lamentations. Il voit les deux visiteuses, accroupies sur leur couche et pleurant dans l'obscurité. " Qui êtes-vous ? s'écrie-" t-il; pourquoi pleurez-vous ? Avez-vous quelque " reproche à nous faire ?—Généreux Hiawatha, ré-" pondent-elles, nous sommes des âmes trépassées ; " nous venons du royaume des ombres t'avertir " qu'une calamité terrible va fondre sur toi et les " tiens." Elles disparaissent ; bientôt l'hiver s'appesantit de plus en plus rude ; la famine, la maladie, viennent affliger la population. La demeure d'Hiawatha n'est pas épargnée par les deux fléaux. La douce Minnehaha languit et meurt de fièvre et d'inanition auprès de la vieille Nokomis, tandis que son époux parcourt vainement les forêts, son arc à la main, implorant l'assistance du grand Manitou. En rentrant dans son wigwam, il trouve sa bien-aimée étendue et froide sur son lit. Il s'assied et pleure en silence auprès de ces pieds qui ne courront plus légèrement pour venir au-devant de lui ou pour le suivre. Il couvre sa face de ses deux mains et reste assis sept jours et sept nuits, comme évanoui, sans parole, sans mouvement, sans conscience du jour ni de l'obscurité. Puis il ensevelit Minnehaha, drapée dans sa robe d'hermine, sous les sapins murmurants ; un tapis de neige recouvre sa tombe ; quatre feux sont allumés à l'entour pour accompagner son âme dans îles des bienheureux. A cette lueur, Hiawatha sort de son engourdissemont et s'avance à l'entrée de son wigwam, pour envoyer un suprême adieu à sa chère épouse.

Cependant le règne de l'hiver est à son déclin. Le soleil s'élève dans le ciel comme un guerrier étince-

lant et fait disparaître les neiges ; le ruisseau recommence à murmurer, la terre à envoyer des parfums ; les feuilles et les branches s'entrelacent ; avec la lumière et la chaleur renaît l'espoir dans tous les wigwams. Hiawatha sent sa douleur moins amère et jette des regards moins douloureux sur le monde. A ce moment, arrive Jagoo le vantard, le grand voyageur, apportant des nouvelles plus étranges, plus inouïes,plus incroyables que tous ses récits précédents. Il a vu un lac plus étendu que le Gitchegummy (les grands lacs de l'Ouest), un lac dont l'eau était si amère, que personne ne pouvait en boire. Les guerriers et les femmes se regardent en disant : cela ne peut-être. "Sur ce lac, ajoute Jagoo, j'ai vu un grand canot surmonté de grandes huttes plus hautes que le sommet des sapins. De ses entrailles a jailli le tonnerre."—Quelles fables ! disent les guerriers et les femmes, quelles fables nous raconte ce vieux radoteur ! Se figure-t-il que nous le croyons ?—De ce canot, poursuit Jagoo, sont sortis des centaines de guerriers, avec des figures peintes en blanc ; leurs mentons étaient couvert de cheveux." Pour cette fois, les guerriers et les femmes éclatent de rire. Hiawatha seul ne rit pas. " Ce que raconte Jagoo est vrai, leur dit-il, je l'ai vu moi-même dans une vision. J'ai vu le grand canot surmonté de huttes ; j'ai vu son équipage aux visages pâles et au mentons chevelus, arrivés des régions du Levant, du pays de Wabum. Gitche Manito, le puissant, les envoie ici ; sous leurs pieds, fleurit une fleur inconnue parmi nous.(1) " Je vais ajoute-t-il, vous révéler toute ma vision ; elle contient les secrets de votre avenir. J'ai

(1)Probablement, la civilisation.

vu notre pays, jusqu'aux marécages de l'Ouest, envahi par une nuée de nations inconnues, s'agitant sans interruption, parlant diverses langues et cependant portant un même cœur, obéissant aux mêmes signes mystiques. Leurs haches retentissaient dans la forêt; la fumée de leurs villes s'élevait au-dessus de toutes les vallées. Sur tous les lacs et sur les rivières glissaient leurs grands canots armés du tonnerre.

Mais bientôt une vision plus triste et plus sombre a passé devant moi, comme un vague nuage. J'ai vu notre nation dispersée. Nos tribus, oublieuses de mes conseils, se sont affaiblies en luttes fratricides. J'ai vu les débris de notre peuple repoussés vers l'Ouest, fuir dans la consternation; je les ai vus balayés comme les brouillards dans la tempête ou comme les feuilles jaunies de l'automne."

Bientôt se vérifie le récit de Jagoo, le hâbleur. Des hommes blancs, originaires du pays lointain de Wabum, arrivent portés par un canot d'écorce. Un d'entre eux est vêtu d'une robe noire, c'est le prophète de la prière, le représentant d'un Dieu inconnu. Le noble Hiawatha connaît sa mission, et quand l'homme à la robe noire débarque, une croix à la main, il s'avance pour le recevoir sur la rive, le conduit dans son wigwam, lui présente le calumet de la paix et le fait reposer sous son toit. Pendant le sommeil de son hôte, il dit adieu à la vieille Nokomis et s'embarque pour gagner les solitudes du Nord-Ouest; ses frères, les Objiwais ne le reverront plus. Vainement les guerriers, les femmes, les enfants sortent de leurs demeures et le supplient de rester avec eux.

Sa résolution est inébranlable : Je n'ai plus rien à faire parmi vous, leur dit-il ; " votre maître est dé- " sormais l'hôte qui dort actuellement sous mon toit. " Ecoutez ses paroles de sagesse ; croyez aux vérités " qu'il vous enseignera. C'est le maître de la vie " qui l'a envoyé." Hiawatha, l'élu de Manito, n'est qu'un précurseur. Sa mission est accomplie ; il cède la place à la parole vivante, aux prêtres du Christ.

Dans cette fin émouvante, nous retrouvons l'auteur d'*Evangéline*, l'ami, le consolateur des déshérités. D'autres feront des *Colombiades*, célèbreront en vers pompeux le triomphe du progrès sur la barbarie. Que leur importent les plaintes de quelques sauvages, traqués, comme des bêtes fauves, au fond des forêts ? N'est-ce pas le lot des races supérieures de faire place nette devant leurs défrichements, leurs usines et leurs chemins de fer ? Mais le vrai poète ressemble au missionnaire chrétien. Il recherche les malheureux et se détourne des triomphateurs. Un gémissement, une larme silencieuse l'inspirent plus que le progrès utilitaire, les conquêtes de " l'idée moderne " et l'arrogante béatitude du succès.

La dernière scène d'*Hiawatha* est mélancolique ; la prophétie et les adieux du héros laissent une profonde impression de tristesse. Comment ne pas s'attendrir sur cette race qu'une politique inhumaine va déposséder, bannir de son patrimoine et vouer à l'extermination ? En déroulant ces perspectives lugubres, l'auteur a-t-il voulu attendrir ses compatriotes, les rappeler aux lois de l'humanité ? Ambition généreuse et bien digne d'un si grand poète ! Malheureusement, la leçon paraît avoir été peu comprise, car

depuis la publication d'*Hiawatha*, les tribus indiennes ont vu leur condition s'aggraver. Chaque année, leurs persécuteurs sont devenus plus durs, plus inexorables. Aujourd'hui, ce sont des exécutions, des boucheries en masse, dont le récit soulève, même en Amérique, des cris de réprobation. Puis ces clameurs s'éteignent; la presse, l'opinion, admettent ces barbaries comme une rigueur nécessaire, et l'œuvre d'extermination se poursuit. Cependant "ce prophète "de la prière," qui débarque une croix à la main et qui dort sous le toit d'Hiawatha, symbolisait une civilisation différente! Il n'apportait pas la haine ni la destruction, mais l'amour, la fraternité! De nos jours encore, l'Eglise poursuit son œuvre de paix, au sein des forêts et des montagnes de l'Ouest, refuges de ces tribns infortunées. Elle continue à les instruire, à les évangéliser; les pionniers de "l'idée moderne" trouvent plus simple et plus expéditif de les massacrer. Et ce contraste sera l'éternel honneur du catholicisme, l'éternelle confusion de ses détracteurs.

Au point de vue littéraire, *Hiawatha*, sans atteindre au pathétique d'*Evangéline*, contient des beautés d'un ordre supérieur et mérite une place parmi les grandes productions de notre siècle. A vrai dire, c'est moins un poème qu'une succession d'épisodes, d'une simplicité et d'une fraîcheur admirables, exhalant le parfum des forêts vierges et de la nature primitive. L'enfance, l'éducation d'Hiawatha, son séjour auprès de son père Mudjekewis, son mariage, ses travaux, ses épreuves, les funérailles de la belle Minnehaha, le départ du héros pour les latitudes du Nord-Ouest, sont autant de scènes expressives, d'un dessin extrê-

mement pur, d'un coloris original, varié savamment par les nuances les plus délicates. On n'y trouve pas, comme dans les *Natchez*, des sauvages philosophes, posant pour les Parisiennes sentimentales, discourant en experts sur notre corruption, et masquant le grand seigneur blasé ou l'académicien prétentieux sous l'homme primitif. C'est la nature américaine vivant pour elle-même, se développant d'après ses instincts, et reproduite dans sa naïveté inconsciente par un observateur sagace et par un peintre accompli.

Après *Hiawatha*, la gloire de Longfellow fut à son zénith. L'Amérique acclamait en lui son plus grand poète. Tout le monde, néanmoins, ne l'applaudissait pas sans réserve. Si nationale que fût sa muse, elle ne satisfaisait pas complètement les cercles bostoniens. Des puritains hochaient la tête et trouvaient déplacé qu'un Anglo-Saxon, un enfant du Massachusetts, idéalisât des Acadiens, des Jésuites, de misérables sauvages, comme si la Nouvelle-Angleterre manquait de héros ou d'héroïnes dignes de l'inspirer. Pourquoi cette préférence pour les ennemis d'Israël, quand l'ambition de l'histoire, de la littérature, de la critique américaine était justement de mettre en lumière les mérites, la prééminence, la vocation providentielle de la race anglo-saxonne, race privilégiée et biblique! Cette désertion d'un esprit éminent pouvait avoir de fâcheux effets, être invoquée par les " Latins " et par les papistes, et leur servir d'argument contre la doctrine nationale, si victorieusement établie par M. Bancroft. Dans tous les cas, elle attestait chez le poète une tiédeur singulière de patriotisme. Telles étaient les doléances des puritains de Boston, sanhédrin bien

plus exclusif, bien plus ombrageux que la congrégation de l'Index. Ce fut sans doute pour leur complaire et pour rentrer en grâce auprès d'eux, que Longfellow composa en 1858 son poème : *Miles Standish's Courtship, les Amours de Miles Standish*, dont tous les personnages sont des puritains récemment débarqués du *May-Flower*. On nommait ainsi le navire qui, sous Jacques Ier, porta sur les côtes d'Amérique un certain nombre de dissidents, connus sous le nom de brownistes, devenus plus tard le noyau de la colonie puritaine.

Le héros, Miles Standish, est un vieux capitaine, ayant guerroyé longtemps contre les Espagnols, dans les Flandres. Sur la plage américaine, il commande à douze hommes bien armés et bien équipés. A leur tête, il repousse toutes les incursions des sauvagss ; il est le Macchabée de la colonie. Ce grand homme a un faible ; il est amoureux d'une jeune orpheline, nommée Priscilla. Belle, patiente, courageuse, Priscilla est un ange sur la terre, et pour la récompenser, Standish veut l'élever au rang de son épouse. C'est elle qui doit prendre, dans la vie désolée du capitaine, la place laissée vide par sa première femme. Mais, soit timidité, soit excès d'orgueil, ce vaillant ne peut se résoudre à prier une jeune fille. Il charge donc son ami Alden, le plus jeune des passagers du *May-Flower*, d'aller faire la demande en son nom : " Je " suis, lui dit-il, un homme de guerre et non pas un " faiseur de belles phrases : toi qui es un *scholar* ac- " compli, tu sauras exposer en beau langage mes " sentiments amoureux, de la manière la plus propre " à me gagner le cœur de cette belle."

Le blond Alden écoute en silence, surpris, consterné, car il aime en secret Priscilla. Mais le devoir, l'amitié l'emportent sur l'amour. Il se rend auprès de Priscilla et plaide avec chaleur la cause du glorieux vétéran des Flandres. Mais ô vanité du sacrifice et de nos belles résolutions! il parle avec tant de dévouement, il est si sublime, si beau d'héroïsme, que Priscilla lui répond: "Jean Alden, pourquoi ne parlez-vous pas pour vous-même?" Le négociateur sort éperdu et va raconter le résultat de son entrevue au vieux capitaine. Standish l'attendait tranquillement en lisant les *Commentaires de César*, et souriant de la surprise, de la joie qu'allait éprouver la jeune orpheline, en se voyant recherchée par un si grand personnage. Au récit que lui fait Alden, il pâlit, s'élance de son siége; sa colère fait explosion comme une bombe: "Tu m'as trahi, s'écrie-t-il; John Alden, tu " m'as trompé et supplanté, moi Miles Standish, qui " t'abritais sous mon toit, qui te chérissais comme " un frère. Toi aussi, Brutus? Il n'y a plus rien " désormais entre nous que la haine et la guerre éter-" nelles." Alden, bien qu'innocent, dévore l'insulte en silence. Il s'éloigne, il erre sur la rive et veut repartir pour l'Angleterre avec le *May-Flower;* mais au moment de s'embarquer, il voit à quelque distance Priscilla, qui jette sur lui des regards chargés de tristesse, de reproche, de supplication. A cette vue, la force de partir l'abandonne: "Je resterai, dit-il, *pour* " *la protéger!*"

Effectivement les belles puritaines ont grand besoin de protecteurs; car les Indiens ont rompu la trêve, et Miles Standish est parti avec ses douze

preux, pour les repousser. Cette expédition ajoute encore à sa gloire ; toute la colonie célèbre la valeur et les exploits du héros. Seule, Priscilla s'attriste de ses victoires. Miles vainqueur et sauveur du peuple, lui est encore plus odieux que Miles, vétéran des Flandres et fastidieux vantard à Plymouth. Elle tremble que sa popularité ne renforce ses prétentions et ne l'autorise à demander la main de l'orpheline, comme une récompense civique due à sa valeur. Aussi s'efforce-t-elle d'encourager Alden, de vaincre ses scrupules, et de l'enchaîner irrévocablement avant le retour de Standish. Une âme simple et naïve comme celle d'Alden est bien faible, bien désarmée devant cette stratégie féminine. Le pauvre garçon se défend en vain, il a juré de ne plus lui parler d'amour et se retranche dans son rôle d'ami désintéressé. Un soir d'automne, Priscilla file au rouet sur le devant de sa porte. Alden est assis devant elle ; il admire la dextérité de ses doigts et lui fait des compliments enthousiastes. " Vous n'êtes pas Pris-" cilla, lui dit-il, mais Berthe la belle fileuse." Puis, après une pause : " Certainement, vous êtes la belle " Berthe, reine d'Helvétie. Un jour, quand le rouet " sera déserté par les jeunes filles, les matrones, en " leur faisant des reproches, leur parleront du bon " vieux temps, du temps de Priscilla la fileuse." " Eh-bien ! reprend la jeune fille, avec un aplomb " magnifique et le sourire le plus irrésistible, si je suis " le modèle des femmes, soyez le modèle des maris. " Prenez mon écheveau dans la main, pendant que " je dévide ; et qui sait ? Quand le temps et les " mœurs auront amené leurs changements, les pères " parleront à leurs fils du bon vieux temps, du temps

" de John Alden." L'amant timoré obéit : de temps en temps les doigts de la belle touchent les siens, envoyant comme des décharges électriques à tous les nerfs de son corps. Au milieu de cette charmante occupation, une nou velle vient frapper leurs oreilles : " Miles Standish est mort dans une embuscade. Une " flèche empoisonnée a terminé sa glorieuse carrière." Alden se trouble ; il éprouve un sentiment mixte de douleur et de délivrance, comme si la flèche du sauvage avait rompu les attaches qui retenaient son cœur en captivité. Il s'élance ému, inconscient, saisit la belle Priscilla et s'écrie : " Qu'aucun homme ne " sépare ceux que le Seigneur a unis ! "

Quelque jours après, Plymouth est en fête pour célébrer la noce des deux amoureux. Soudain, vers la fin du service nuptial, on voit apparaître sous un casque d'acier une figure sombre et mélancolique. La mariée pâlit. Est-ce un fantôme ? une illusion spectrale ? un revenant sorti du tombeau pour troubler les jeunes époux dans leur joie ? Non : c'est le capitaine Miles Standish en chair et en os, qui saisit la main de John Alden et lui dit : " Pardonne-moi ; trop longtemps j'ai été dur et in- " juste envers toi. Trop longtemps j'ai nourri mon " ressentiment. A présent, je l'ai vaincu. Le sang " qui coule dans mes veines est celui d'Hugues Stan- " dish, mon aïeul ; prompt à ressentir les offenses, " prompt aussi à réparer ses erreurs. Jamais Miles " Standish ne fut plus qu'aujourd'hui l'ami de John " Alden." " Que tout soit oublié," répond le doux puritain. Et Standish, s'approchant de Priscilla, la salue avec l'urbanité d'un militaire et d'un gentil-

homme: " J'aurais dû, lui dit-il, me rappeler l'adage: " Si tu veux être bien servi, sache te servir toi-même; " ou cet autre: " On ne récolte pas de cerises à Kent, " dans la saison de Noël."

Cette donnée, on le voit, n'est pas celle d'un poème épique. C'est l'éternelle histoire du barbon mystifié, supplanté près d'une belle par un rival dont il ne soupçonnait pas les mérites. On y retrouve, complets et pris sur le vif, les trois caractères qui constituent la trame ordinaire de nos comédies. Miles Standish est le type du soldat glorieux, habitué à croquer des cœurs, et s'imaginant combler d'honneur une femme, en lui jetant le mouchoir. Priscilla est une coquette très savante. Quant à John Alden, c'est l'austère, l'incorruptible, qui prospère en se dévouant pour les autres, et qui se déchire la poitrine en acceptant de force la place d'un ami. Ce sont là des types très humains, mais manquant un peu d'auréole, et nous doutons que les puritains du Massachusetts aient goûté cette manière de glorifier leurs ancêtres. Quel que fût leur sentiment, le public fit très bon accueil à *Miles Standish*, et ce poème devint très vite populaire. Une cantate puritaine aurait eu certainement moins de succès que n'en obtint cette esquisse de mœurs.

Les années suivantes furent consacrées par Longfellow aux occupations du professorat, entremêlées d'études approfondies sur les littératures comparées d'Europe. Dans les loisirs que lui laissaient ces travaux, l'idée lui vint de représenter l'époque primitive de la colonie puritaine, à l'aide de compositions dra-

matiques, non pour exalter cette période, suivant la méthode banale, mais au contraire pour en flétrir l'ignorance grossière et le fanatisme. L'entreprise était courageuse; elle fut exécutée par le poète avec une rare énergie. En 1868, il publia deux drames historiques: *John Endicott* et *Giles Corey*, avec ce titre significatif: *les Tragédies de la Nouvelle-Angleterre.* La préface elle-même était d'une singulière hardiesse:

" Peut-être, dit-il, je vais troubler des amis. Pour-
" quoi, me demanderont-ils, pourquoi aborder de
" pareils sujets ? Quel bienfait peut en résulter?
" Pourquoi remettre en lumière les erreurs des siècles
" passés ?—Je réponds : Pour les leçons qu'elle nous
" donnent,—nous en retirerons la tolérance pour les
" opinions et pour les discours. La foi, l'espérance
" et la charité restent notre patrimoine. La plus
" grande de ces vertus est la charité."

Endicott est la peinture des persécutions infligées par les anciens puritains aux sectes dissidentes. *Giles Corey* nous reporte à ces honteux procès de sorcellerie dont Boston et ses dépendances furent le théâtre, jusqu'au milieu du siècle dernier. Ces deux satires sont cruelles pour "l'âge héroïque", et nous représentent la Sion du Massachusetts comme une géhenne tyrannisée par la sottise et par la méchanceté.

Si Longfellow s'est montré si dur pour les puritains, ses compatriotes, c'est qu'il voyait dans leur secte un formalisme étroit, contraire à la charité chrétienne, source vivifiante de toutes les vertus. Son idéal est une religion sereine et virile, exempte de pharisaïsme,

étrangère à la haine, à tous les sentiments qui dégradent l'âme, exclusivement ambitieuse du bien. Plus il avance dans la vie, plus s'affirme chez lui ce zèle militant pour la grandeur morale, pour l'effort, le sacrifice, pressentiment de la vie céleste. Il chante la patience, la résignation, les mérites obscurs, si supérieurs, comme portée morale, aux actions d'éclat. Cette préférence est exprimée, avec une délicatesse charmante, dans une pièce de vers intitulée: *l'Echelle de saint Augustin.*

" Tu l'as bien dit, Augustin, de nos vices nous pou-
" vons former une échelle, si seulement nous voulons
" fouler à nos pieds toute action honteuse, tout vulga-
" rité, tout incident qui commence et finit avec l'heure
" présente. Nos regrets, nos mécomptes sont des
" échelons qui nous élèvent vers le ciel..... Nous
" n'avons pas d'ailes et nous ne pouvons voler dans
" l'espace, mais nous avons des pieds pour escalader
" et franchir, par étapes successives, les sommets
" nuageux. but glorieux de la vie. Les puissantes
" pyramides qui semblent des coins enfoncés dans
" l'air, vues de près et mieux connues, ne sont que de
" gigantesques escaliers de pierre. Les montagnes
" distantes, dont la masse semble inaccessible, sont
" croisées par des sentiers, qui se découvrent à nous,
" à mesure que nous nous élevons sur leurs croupes.
" Les hauteurs atteintes par les grands hommes n'ont
" pas été conquises d'une seule enjambée. Pendant
" que leurs compagnons dormaient, ils ont marché
" dans la nuit. Debout, dominant ce qui nous oppri-
" mait la veille, mais courbés encore et les yeux fixés
" vers la terre, nous pouvons découvrir un chemin
" vers de plus hautes destinées, etc."

Dans ce beau morceau, nous retrouvons, sous une forme nouvelle, la célèbre ode : *Excelsior*. *Excelsior*, oui, mais pas à pas et non par soubresants ambitieux, non par la fantaisie téméraire, non par d'arrogantes révoltes contre la nature et la raison. D'après Longfellow, le vrai moteur du progrès, ce n'est pas l'audace titanique ; c'est au contraire l'humilité, la simplicité de cœur, la soumission aux lois de notre existence, la confiance en Dieu.

A l'époque où Longfellow écrivit ces vers, il venait d'être frappé douloureusement dans ses affections. Un accident terrible lui avait enlevé sa deuxième femme, sœur de MM. Appleton, brûlée vive dans sa chambre à coucher, par la combustion résultant d'une simple allumette, le jour où toute la famille se réunissait pour fêter l'anniversaire de sa seconde fille (1861). Cette catastrophe attrista profondément l'arrière-saison du poète, sans altérer toutefois la bienveillance de son caractère. A partir de cette époque, ses inspirations, toujours vigoureuses et chaudes de couleur, sont empreintes de mélancolie. On y sent l'écho d'une douleur profonde, et cet abattement, ce vide que cause, à l'âme même chrétienne, le départ d'une compagne aimée. Un recueil de poésies qu'il publia peu de temps après, sous ce titre : *Oiseaux de passage*, nous révèle les déchirements de son cœur et cette langueur qu'inspire aux âmes aimantes la solitude du foyer. Vers ce moment, éclatait la guerre de Sécession. Etranger aux passions violentes qui se déchaînaient, le poète se confina dans l'art et l'érudition. Pendant que le canon tonnait sur le Potomac, il évoquait encore une fois ses chers souvenirs d'Al-

lemagne, d'Italie et d'Espagne. Dans une fiction gracieuse, intitulée : *Contes d'une hôtellerie* (*Tales of a wayside Inn*), il rassemblait six voyageurs de divers pays : un étudiant de Padoue, un juif d'Alicante, un Sicilien, un théologien de Cambridge, un poète, un musicien natif de Norwège, et chacun d'eux, comme dans le *Décaméron* de Boccace, se faisait le narrateur d'un conte ou d'une légende, pour amuser la veillée.

L'aubergiste apporte le premier son écot, en narrant un épisode de la guerre de l'indépendance ; l'étudiant vient ensuite et raconte une histoire d'amour ; le juif, familier avec la cabale, expose une parabole du Talmud. Mais ces trois récits sont éclipsés par la légende de Robert, roi de Sicile, racontée par le voyageur sicilien.

Robert, frère du pape Urbain et de l'empereur Waldmond, régnait à Palerme, enivré, endurci par l'omnipotence. Un dimanche, à vêpres, ses oreilles furent frappées du verset : *Deposuit potentes de sede*(1) ; il se le fit expliquer par un clerc. " Il est " heureux, dit-il, que le peuple ne comprenne pas le " latin ; cette antienne lui inspirerait des idées de " révolte. " Puis se contemplant sur son trône : " Qui " pourrait, ajouta-t-il, m'ôter ma puissance ? " Un instant après il s'endort, bercé par la psalmodie. Quand il se réveille, l'église est déserte, aucun jour n'éclaire les vitraux. Il appelle ; le sacristain accourt de mauvaise humeur et lui ouvre en maugréant la

(1) Il renversa les puissants de leur trône.

porte du chœur, le prenant pour un mendiant fourvoyé. Le roi étonné s'examine ; il se voit couvert de guenilles et méconnaissable. Il court dans son palais, pour échapper à ce cauchemar. Il y trouve sa place occupée par un être surnaturel, son image vivante, que tout le monde, courtisans et sujets, prennent pour le vrai souverain. Robert l'interpelle, il crie, il réclame ses droits. Bafoué de tous, il n'échappe aux mauvais traitements que par la protection du faux roi dont l'indulgence l'exaspère. Bientôt la faim le tourmente, et pour soutenir sa misérable existence, il est obligé de se faire le bouffon de son spoliateur. Sa seule société est un singe dont l'amitié console son isolement. Mais un tourment plus grand que sa dégradation, c'est de voir que l'usurpateur lui est infiniment supérieur en sagesse, en humanité, en justice, et que la Sicile a gagné au change. Les mois et les années se succèdent et l'affreuse mystification dure toujours. C'est vainement que Robert, le mendiant, le bouffon, espère être reconnu par ses deux frères. Urbain et Waldmond, le pape et l'empereur, dans une entrevue des deux potentats avec le roi de Sicile. C'est vainement qu'il leur crie : “ Je suis votre frère ; cet “ homme que vous prenez pour moi est un imposteur.” Le pape hausse les épaules, et l'empereur dit au sosie mystérieux : “ Quelle étrange fantaisie, mon “ frère, de prendre pour ton bouffon un pauvre alié- “ né ! ” Bousculé, honni par la populace, Robert voit s'évanouir son dernier espoir. Sa vie se traîne dans l'opprobre, tant que subsiste en lui l'orgueil du monarque. Enfin, un jour de Pâques, il est touché par la grâce, s'agenouille dans son misérable taudis,

et s'humilie devant un pouvoir supérieur. A ce moment, il entend les moines chanter le verset alterne du psaume : *Et exaltavit humiles* (1). L'ange qui l'avait dépossédé disparaît en lui disant : " Tu es roi." Robert se retrouve dans la basilique, à son ancienne place, entouré de ses courtisans, mais à genoux, perdu dans une humbe et profonde prière.

La parole passe au barde scandinave, qui raconte la légende du roi Olaf, fondateur du christianisme en Norwège. Des rives siciliennes, le lecteur est transporté, comme par une baguette magique, parmi les fiords et les icebergs de la mer du Nord. Le récit débute par un hymne sauvage que le vieux Thor, personnification de la force, se chante à lui-même, hymne que pourraient s'approprier certaines puissances de nos jours :

" Je suis le dieu Thor, je suis le dieu de la guerre,
" je suis le tonnant. Voici mon royaume, le Nord,
" ma citadelle où je règne pour toujours. Ici, au
" milieu des blocs de glace, je gouverne les nations.
" Voici mon marteau, Miœlmer le puissant. Ni géants
" ni sorciers ne peuvent lui résister. Voici les gan-
" telets avec lesquels je le manie et le lance au loin.
" Voici ma ceinture ; quand je la revêts, ma force est
" double. La lumière que tes yeux reçoivent, coulant
" comme un torrent, à travers les cieux en lueurs
" cramoisies, est ma barbe rouge que traverse le vent
" de la nuit et qui effraie les nations. Jupiter est

(1) Et il a relevé les humbles.

" mon frère, mes yeux sont l'éclair, les roues de mon
" chariot roulent dans le tonnerre. Les coups de mon
" marteau résonnent comme un tremblement de terre.
" *La force a toujours gouverné te monde, l'a gouverné et*
" *le gouvernera toujours.* La douceur n'est que fai-
" blesse. La force est triomphante dans tout l'uni-
" vers. C'est éternellement le jour de Thor. Toi
" aussi, tu es Dieu, ô Galiléen. C'est pourquoi je te
" défie en combat singulier. Choisis le gantelet ou
" bien l'Evangile." Cette brutale provocation est entendue par le roi Olaf; debout sur son navire, il met la main sur la garde de son épée en disant : " J'accepte ton défi, ô Thor." Le reste de sa vie est consacré à lutter contre le paganisme, et à propager la vraie foi. Ses moyens de persuasion sont à la vérité assez primitifs. Ainsi les récalcitrants, les endurcis, comme Barbe-de-Fer sont immolés, en défendant leurs idoles. " Choisissez, dit Olaf à ses sujets, entre le baptême et la mort." " O roi, répond
" le peuple norwégien, baptise-nous avec ton eau
" sainte." Olaf épouse ensuite Gudun, fille de sa victime. Mais dans la nuit de ses noces, il se réveille en sursaut et trouve sa femme debout au chevet du lit nuptial. " Pourquoi, lui dit-il, te tiens-tu si pâle
" auprès de mon lit, aux reflets de la lune?—O roi,
" lui répond la blonde épousée, c'est mon épingle,
" tombée de mes cheveux, qui m'a réveillée en tom-
" bant par terre." " Les forêts ont des yeux, répond
" Olaf, les champs ont des yeux ; souvent la trahison
" se cache sous des cheveux blonds. Gudun, prends
" garde." Au point du jour, le cor du roi retentit ; il se sépare pour toujours de sa femme. Un autre païen, Rand le Fort, est surpris dans son château,

enchaîné, et, sur son refus de recevoir le baptême, meurt par les morsures d'une vipère introduite par sa bouche jusque dans ses entrailles. Il périt dans d'affreuses tortures, mais sans proférer une plainte. " Dieu soit loué ! s'écrie le théologien, quand le récit " est fini. Le règne de la violence est fini ou du moins " tend à disparaître du monde. Nul ne souffre plus " et ne verse plus son sang pour ces pensées que les " hommes appellent hérésies. Qu'il est doux pour " le philosophe de voir la violence et le fanatisme " remplacés par la tolérance et la persuasion." Et pour faire ressortir le contraste, le théologien raconte une affreuse histoire espagnole du temps de Torquemada. En effet, ces temps sont passés. Des esprits chagrins prétendent même que les rôles sont légèrement intervertis depuis près d'un siècle. " C'est " une bien grande satisfaction pour les philosophes." Mais est-on sûr qu'il y ait progrès pour la justice et l'humanité ?

Dans ces dernières années, Longfellow, retiré dans son élégant cottage de Cambridge, près Boston, a retrouvé, dans les sympathies, dans la vénération unanime qui l'entoure, une compensation à ses douleurs domestiques. Il est fidèle à la poésie, seulement il a déserté l'Hélicon pour le Golgotha. Dans ses plus récentes productions, *les Macchabées*, *la Divine Tragédie*, le sentiment religieux sort des sphères spéculatives pour prendre une forme concrète et déterminée. Ce n'est plus la rêverie spiritualiste, c'est la foi chrétienne qui s'affirme et prend complète possession du poète. Dans l'un, *les Macchabées*, il nous peint

l'époque la plus héroïque de l'histoire juive ; dans l'autre, *la Divine Tragédie*, il nous déroule en scènes successives, à la façon des mystères, l'apparition, l'enseignement, les miracles et la passion sublime du Sauveur. L'espace nous manque pour analyser ces ouvrages ; nous nous bornerons à les signaler comme couronnement de cette carrière inaugurée par le romantisme, c'est-à-dire par l'idolâtrie de l'art, et terminée au pied de la croix. *Excelsior !* telle fut sa devise ; voilà pourquoi le virtuose, le dilettante s'est transformé en croyant. D'autres, partis du même point, ont pris une route différente ; et tombés, comme l'ange orgueilleux, dans les abîmes de la négation, déifient l'humanité dans eux-mêmes, mêlant le blasphème à la prophétie. Le débat est ouvert entre ces deux évolutions. La postérité, ce juge incorruptible, prononcera bientôt son verdict.

Sans anticiper sur cette décision, et sans sortir de notre compétence, sans aborder aucune question dogmatique, nous pouvons, dès aujourd'hui, décerner à l'auteur d'*Evangéline* la palme qu'il a glorieusement conquise et que nul, parmi ses compatriotes, ne songe à lui disputer. D'autres, comme Bryant, Dana, Halleck, Holmes, ont tiré la poésie transatlantique de ses limbes. Longfellow nous apparaît comme l'expression définitive du génie américain ; nous trouvons en lui tous les caractères que doit réunir la littérature du nouveau monde, pour marquer un progrès dans la civilisation et frayer une nouvelle voie à l'humanité.



TABLE DES MATIÈRES

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

LA POÉSIE AUX ÉTATS-UNIS

IMPRIMERIE P.-G. DELISLE
QUÉBEC

